

Belles lectures
Cours moyen 2
classes de 8e et 7e
EDITIONS M.D.I.

1

Sur le chemin des écoliers

L'école d'autrefois

C'était une salle unique éclairée par des fenêtres à petits carreaux, que je n'ai jamais vues ouvertes. Point de plancher ni de carrelage ; nos sabots frottaient la terre nue. Des bancs, mais point de tables ; nous écrivions sur des planches de chêne, percées en haut par un petit trou où passait une ficelle qui les suspendait, la classe finie, à des clous piqués dans le mur. Ma planche avait servi à mon père et à ma grand-mère dans cette même école où nous fûmes, tous les trois, élèves du même maître.

Il était bien vieux, « nô maître », lorsque je devins son élève, en 1847 ou 1848, je ne sais pas au juste. Sous son bonnet de soie noire, de la chair grise pendait par petits paquets. Il était habile à tailler les plumes d'oie dont nous nous servions, car l'usage des plumes métalliques commençait à peine à se répandre dans les campagnes: ceux de nous qui possédaient une « plume d'acier » en humiliaient les camarades. Longuement, nous écrivions des pages, nous ânonnions des lectures et la table de multiplication, et c'était tout.

Ernest LAVISSE. Discours à des enfants - A. COLLIN.

O vieille école...

Au cœur de mon vieux village,
Il est un grand toit bleu et gris
Où s'en vont les tout-petits
Apprendre à déchiffrer l'univers page à page.

Comme un miel fin
Que l'abeille humaine butine,
Tout ce que nous pouvons arracher au destin
Dans le Livre s'emmagasine ;

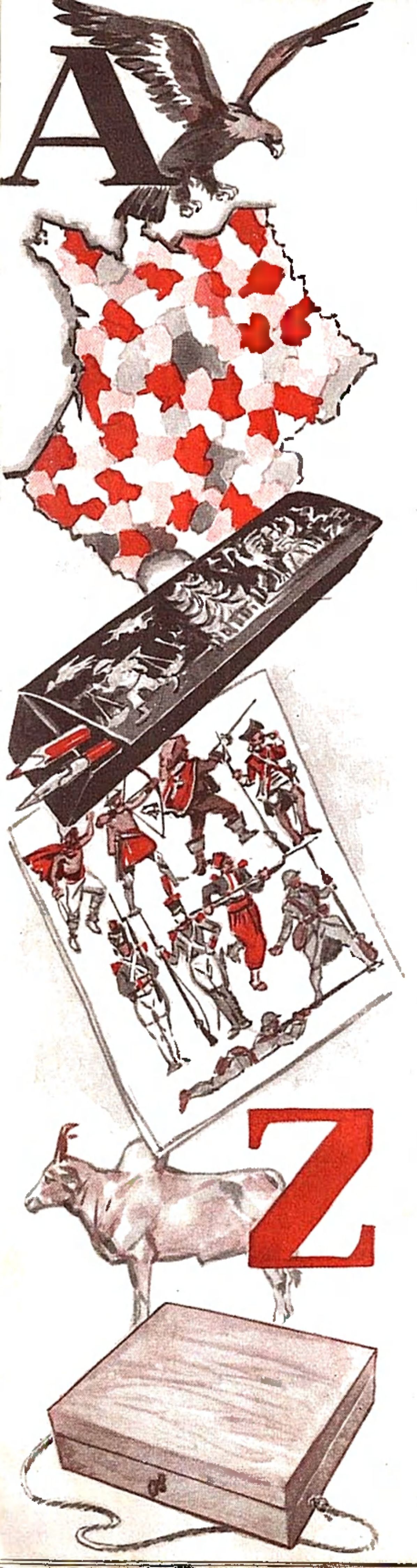
Un poète l'a dit : le Verbe
Est plus fort que le glaive d'acier !
Où le livre a passé, périt la mauvaise herbe,
Et lorsque l'ivraie meurt, grandit le meilleur blé !

Au cœur de mon vieux village,
Il est un grand toit bleu et gris
Où s'en vont les tout-petits
Apprendre à déchiffrer l'univers page à page.

O vieille école solitaire,
Il me semble qu'un grand mystère
Habite en toi, dont chaque vitre au jour sourit
Et que de clairs oiseaux font palpiter leurs ailes
Entre tes murs, ainsi que dans un nid
D'où jailliraient des étincelles
Vers l'infini !

Philéas LEBESGUE.





Souvenirs d'écolier

1. Il y avait l'école des bancs et des tables, des devoirs et des leçons, l'école de Monsieur le Maître tous les jours et de Monsieur l'Inspecteur, un jour qu'on ne sait pas.

Les petits baignaient dans le ronron de l'atelier : lectures, récitations, dictées, épellations, chants. Ils chantaient avec les autres, dès qu'ils osaient ouvrir le bec, et la mélodie entrait en eux plus vite que les paroles. On apprenait, on récitait, et puis, un jour, la lumière naturelle* se levait sur les mots. Le jour venait du premier cahier, qui nous livrait aux bâtons et aux jambages. Les modèles qui amorçaient chaque ligne étaient magnifiques, mais d'une inaccessible perfection*. Comment obtenir la rigidité, la constance, l'alignement, l'espacement ? Quand venait la plume, c'était un autre tourment, l'insurmontable peine de ces trois doigts qu'il faut allonger, alors que les phalanges se crispent toutes seules ou que l'effort les rebrousse à l'envers. Pauvre doigt du milieu, toujours creusé, toujours barbouillé !

2. Un cahier est beau quand il est neuf. On voudrait, avant que rien y soit écrit, déchiffrer* quelque chose de mystérieux dans les marges rouges, dans la transparence du papier, le long des traits déliés qui marquent les corps de l'écriture. Mais il n'y a jamais rien... Il n'y aura jamais que ce qu'on y mettra. Par bonheur, il y a la couverture. Peut-on imaginer un cahier sans couverture ? Qu'ils devaient être tristes, nos parents, avec leurs pauvres cahiers habillés de gris, habillés de bleu tout uni. Les nôtres sont vêtus de science, de gloire, de chansons et de plaisir. Impossible d'imaginer tout ce qui peut défiler sur ces couvertures, au gré des années et des rencontres : tous les oiseaux, tous les papillons, toutes les bêtes de la terre, toutes les chansons du vieux temps, les soldats du roi et ceux de l'empereur. La couverture console du cahier.

3. Tentations de la couleur, qui dira votre puissance ? Qui dira le désir lancinant* de « couleurer » le monde blafard, noir et gris, de l'école ? J'avais eu un alphabet de bêtes peinturlurées, de l'Aigle jaune au Zébu ocreux. Quand enfin j'eus mes couleurs sans danger, je me mis à tout « couleurer » : toutes les images de tous mes livres et quand il n'y en eut plus, je me mis à copier des dessins pour la joie de les enluminer*. J'appris alors comment est fait l'habit du chardonneret et celui du bouvreuil et les habits des soldats d'autrefois : vestes et justaucorps, parements et retroussis, épaulettes et buffleteries*. Le Maître ignorait à peu près ces fantaisies. Il ne tolérait les couleurs que pour les cartes. Quand je n'avais rien à faire, je logeais la France dans une page de mon cahier : heureuse fortune* qui l'ajuste sans peine dans un rectangle

modéré. Je n'aimais pas les rivières, qui font maigre et se contentent du bleu, ni les montagnes qui devaient rituellement naître du crayon roulé — pauvres chenilles en déroute ! Mais quelle revanche, avec les départements !

4. Il fallait d'abord loger tous les départements dans les frontières. A trop serrer sur les bords, on risquait de trouver au cœur de la France une singulière terre inconnue. Mais à leur accorder leurs aises on risquait de ne plus avoir de place pour les derniers. Il fallait ensuite — sans copier misérablement l'atlas — disposer les couleurs de façon agréable et diverse. Irait-on jusqu'au bout de la mosaïque* sans que deux voisins aient l'humiliante surprise de se trouver côte à côte, sous le même habit ?

5. J'ai failli oublier deux fidèles compagnons de l'école : le cartable et le plumier. Je ne les attendis guère, pourtant. Dès que je pus l'avoir en bandoulière sans qu'il me battit les talons, j'héritai du cartable de mon père. Cartable si l'on veut. Disons pour être honnête que c'était une boîte de peuplier, pendue à une ficelle. Premier et unique meuble, je n'étais pas peu fier d'y enfermer, d'y promener mes trésors. Le plumier était de bois clair, fleuri de rosaces, moins beau, certes, que d'autres en carton bouilli, laqués de Chinois et de pagodes, mais il avait une serrure et une clé; le bref grignotis de la clé dans la serrure, je l'entends encore.

JOSEPH CRESSOT - Jean des Bois - Stock.



LES MOTS

La lumière naturelle : Les écoliers ne découvrent vraiment les mots qu'en les écrivant sur leur premier cahier. Dans la phrase suivante, un autre nom insiste sur cette idée. Lequel ? - **Une inaccessible perfection** : Les modèles d'écriture tracés par l'instituteur sont d'une parfaite beauté. Pour les enfants, il est impossible de faire aussi bien. - **Déchiffrer** : Lire avec difficulté. - **Le désir lancinant** : Par moments, les enfants éprouvent la forte envie de colorier leurs livres et leurs cahiers. - **Enluminer** : Colorier de couleurs vives. - **La buffleterie** : Autrefois, ces bandes de peau de buffle servaient à maintenir les armes du soldat. - **Heureuse fortune** : La France a la chance d'avoir une forme régulière. Elle tient facilement dans un rectangle sur la page du cahier. - **La mosaïque** : Habituellement, elle est formée de petits cubes de couleur disposés avec art et fixés par du ciment. Ici, de quels « cubes » parle l'auteur ?

LES IDEES.

1. De quelle sorte d'école s'agit-il ? (une ou plusieurs classes, ville ou campagne). Citez une phrase précise du paragraphe n° 1.

2. « La rigidité, la constance, l'alignement, l'espacement ». Voilà les quatre difficultés de l'écriture. Rappelez-vous... Expliquez.

3. Lorsque vous achetez un cahier, comment le choisissez-vous ? (l'épaisseur, la qualité du papier ou... l'illustration de la couverture). Expliquez les raisons de votre choix.

4. Pourquoi le maître n'autorise-t-il l'emploi des couleurs que pour les cartes ?

Relevez dans le paragraphe n° 4 trois difficultés particulières à la carte des départements français.

5. Ces souvenirs sont-ils de bons ou de mauvais souvenirs ? Citez quelques détails précis (paragraphe n° 5).



2 L'amitié de deux enfants

L'auteur a été séparé de son camarade Lili, petit campagnard avec lequel il joue pendant les vacances.

1. Un jour en rentrant de l'école à midi, après une séance supplémentaire d'analyses grammaticales, le petit Paul, penché sur la rampe cria dans l'escalier sonore :

— On t'a écrit une lettre à la poste ! Il y a un timbre dessus !

J'escaladai les marches deux à deux, et la rampe vibrante sonna comme une harpe* de bronze. Sur la table, près de mon assiette, une enveloppe jaune portait mon nom, tracé en lettres inégales sur une ligne retombante.

— Je parie, dit mon père, que ce sont des nouvelles de ton ami Lili !

2. Je n'arrivai pas à ouvrir l'enveloppe, dont je déchirai tour à tour les quatre coins : mon père la prit, et de la pointe d'un couteau, en découpa le bord avec une habileté de chirurgien. Il en tomba d'abord une feuille de sauge, et une violette séchée. Sur trois feuilles d'un cahier d'écolier, avec une grosse écriture, dont les lignes ondulantes contournaient* des taches d'encre, Lili me parlait.

O Collègue !

Je met la main à la plume pour te dire que les grive sont pas venu cet année. rien mé rien. les perdrots non plus. j'y vais plus cé pas la pène. il veau bien mieux Travaillé à l'Ecole pour aprendre l'Ortograffe autrement quoi ? c'est pas possible. même des saludes il n'y a pas guaire. elle sont peutites, les soiseaux en veut pas. Cet Malheureut, tu as de la Chanse de pas être ici cet un Dézastre. je me langui que tu vien. alor, les Soiseaus tant bien, et les perdrots - et les Grive pour noèl. En plus, il m'ont volé douze Pièje et au moins Sinquante Grive. Je sé quicé. Rapèle toi que je m'en rapèlerai. et en plus il fet froid, avec mistralle. tous les jours à la chasse j'ai les Pieds glassés. heureusement j'ai le Cachené. mais je me langui de toi. Je t'envois une feuille de soge pour toi et une viollète pour ta mère. ton ami pour la vie Lili.*



Le tonère a escagasé le grand Pin de Lagarète. Il reste plus que le Tron, et pouintu come un siflé. Adessias. je me langui de toit. mon adrèse : les Bélons parlavalantine. France. le facteur s'apèle Fernan, tout le monde le connet, il ne peut pas se trompé, il me connet très Bien. moi aussi. Ton ami pour la vie. Lili.

3. Il ne fut pas facile de déchiffrer cette écriture que l'orthographe n'éclairait guère. Mais mon père, grand spécialiste, y parvint, après quelques tâtonnements.

Il dit ensuite :

— Il est heureux qu'il lui reste trois ans pour préparer le certificat d'études !

Puis il ajouta, en regardant ma mère :

— Cet enfant a du cœur, et une vraie délicatesse.

4. Dans l'après-midi du jeudi, je composai longuement le brouillon de ma réponse. Je le plaignais d'abord, à cause de la disparition des grives. Je lui parlais ensuite de mes travaux scolaires, des soins attentifs dont j'étais l'objet, et de la satisfaction de mes maîtres. Après ce paragraphe assez peu modeste, je lui annonçai que la Noël était à trente-deux jours dans l'avenir, mais qu'à cette époque nous serions encore assez jeunes pour courir les collines, et je lui promis des hécatombes* de grives. Enfin, après avoir donné des nouvelles de la famille, je le priai de présenter mes condoléances au pin « escagassé » de La Garette. Je terminai par des paroles d'amitié fervente*.

Ma calligraphie* fut soignée, et mon orthographe parfaite, car je vérifiai, au moyen du Petit Larousse, quelques mots douteux. Je montrai mon ouvrage à mon père : il me fit ajouter quelques s, et barrer un t inutile, mais il me félicita, et déclara que c'était une belle lettre. Le soir, dans mon lit, je relus le message de Lili, et son orthographe me parut si comique que je ne pus m'empêcher d'en rire...

5. Mais je compris tout à coup que tant d'erreurs et de maladresses étaient le résultat de longues heures d'application, et d'un très grand effort d'amitié : alors, je me levai sans bruit sur mes pieds nus, j'allumai la lampe à pétrole, et j'apportai ma propre lettre, mon cahier et mon encrier sur la table de la cuisine.

Je commençai par arracher d'un coup sec, trois pages du cahier : j'obtins ainsi les dentelures irrégulières que je désirais. Alors, avec une vieille plume, je recopiai ma trop belle lettre. Je supprimai au passage les s paternels ; j'ajoutai quelques fautes d'orthographe, que je choisis parmi les siennes : les perdrots et le dézastre.

Enfin, je pris soins d'émailler* mon texte de quelques majuscules inopinées*. Ce travail délicat dura deux heures, et je sentis que le sommeil me gagnait... Pourtant, je relus sa lettre, puis la mienne. Il me sembla que c'était bien, mais qu'il manquait encore quelque chose : alors, avec le manche de mon porte-plume, je puisai une grosse goutte d'encre, et sur mon élégante signature, je laissai tomber cette larme noire : elle éclata comme un soleil.

MARCEL PAGNOL - Le château de ma mère - Pastorelly.

LES MOTS.

Une harpe : C'est un grand instrument de musique, à cordes. Pourquoi la rampe et ses barreaux ressemblent-ils à une harpe ? - **Contournaient** : Les lignes évitaient les taches d'encre en montant ou en descendant. Parfois elles faisaient ainsi le tour de la tache. - **Je me languis**: Je souffre de ton absence. - **Des hécatombes** : Des massacres, de grandes tueries. - **Une amitié fervente** : Une amitié ardente, passionnée. **Ma calligraphie** : Ma belle écriture. - **Emailler** : Ici, parsemer, placer par endroits. - **Inopinées** : Inattendues. Où l'enfant a-t-il pu placer ces majuscules surprenantes ?

LES IDEES.

1. « Lili a du cœur et une vraie délicatesse. » dit papa. Montrez-le.
2. Le père de l'auteur est un instituteur. Cherchez deux phrases qui l'indiquent assez nettement.
3. En quelle région de France habite Lili ? Citez quelques détails précis.
4. Pourquoi le jeune garçon recommence-t-il sa lettre ? Recherchez la raison de cette décision dans le paragraphe n° 5.
5. A votre avis, le père sera-t-il satisfait de cette nouvelle lettre ? Pourquoi ? (Réfléchissez bien avant de répondre.)

3 Un oiseau dans la classe

1. Berlaudier avait apporté au lycée un très petit instrument de musique. C'était une pastille de métal, percée en son centre d'un trou, sur lequel était tendu un mince fil de caoutchouc. La pastille placée sur la langue, et la bouche presque fermée, il était possible d'en tirer des sons d'une musicalité charmante, sans que l'on put dire d'où ils provenaient.

Berlaudier avait dû s'entraîner chez lui, car il débuta en virtuose* pendant la classe de dessin. Le danger n'était pas grand, car le professeur n'entendait rien.

Le soir, en étude, dans le silence studieux, tandis que notre maître lisait son journal à la chaire, on entendit une timide roulade, comme une sorte de prélude*, d'un rossignol qui s'échauffe la gorge. L'étude entière fut prise tout à coup d'un zèle* visible. Bénézech et Gambier, qui jouaient aux dames sur leur banc, cachèrent le damier de carton sous le pupitre, et ouvrirent au hasard des livres de classe. Lagneau abandonna Buffalo Bill — pourtant lié au poteau de torture — et je feuilletai fiévreusement mon dictionnaire latin-français. Pour le sérieux, la palme* revenait à Berlaudier lui-même. Entouré de crayons de couleurs, la gomme dans une main, un compas dans l'autre, il copiait la carte de France sur un atlas grandement ouvert, avec une attention qui paraissait tendue à l'extrême.

2. M. Payre, l'air parfaitement indifférent*, et sans un regard de notre côté, se leva, descendit de sa chaire, et, d'un pas de promeneur, alla se pencher sur le devoir de Lambert ; il nous tournait le dos, et fit à voix basse quelques remarques. On entendit pépier l'oiseau, puis il se lança dans un ramage beaucoup plus beau que le plumage de Berlaudier. M. Payre ne se retourna même pas, et je pensai qu'il était peut-être sourd, mais qu'il nous l'avait caché jusque-là, ce qui m'attrista un peu.

3. L'oiseau se tut. Alors M. Payre descendit jusqu'au fond de l'étude, mais du côté opposé au nôtre, et il s'intéressa vivement aux problèmes de Galubert. L'oiseau avait repris son souffle, et se mit soudain à rossignoler. M. Payre, nous présentait encore son dos : il parlait à Galubert, qui l'écoutait, la face levée, avec le plus vif intérêt, et une gêne visible, car le chant de l'oiseau le troublait. Mais M. Payre ne l'entendait toujours pas. Cette indifférence énerva Berlaudier ; il regarda le dos de M. Payre, et secoua la tête en manière de protestation, comme s'il lui reprochait de ne pas jouer son rôle et de se dérober à ses obligations*. Puis, il lança coup sur coup trois roulades qui avaient le ton d'un défi*, et les fit suivre d'une longue plainte désolée... M. Payre quitta Galubert lui donna une petite tape d'encouragement sur l'épaule, puis, à pas lents, se dirigea vers nous, pensif.





4. Il passa tout le long des casiers, s'engagea dans notre allée, et se pencha soudain sur la carte de Berlaudier.

— Quelle est cette carte ? lui demanda-t-il.

Berlaudier, sans mot dire, lui montra l'atlas, comme s'il pensait, avec Napoléon, qu'un petit croquis vaut mieux qu'un long discours. M. Payre insista :

— Qui vous a donné ce devoir ?

Berlaudier ouvrit de grands yeux, et par sa mimique*, exprima bêtement qu'il n'en savait rien.

— Comment ? dit M. Payre, vous ignorez le nom de votre professeur de géographie ? Comment s'appelle-t-il ?

Lagneau intervint aussitôt, serviable, et dit :

— C'est monsieur Michel.

— Ce n'est pas à vous que je parle ! dit M. Payre.

Il reprit en mains le cartographe*, et le regardant en pleine figure, il dit avec force :

— Quel est le nom de votre professeur ?

5. Berlaudier ne pouvait plus reculer, et, dans un effort désespéré, il dit :

— Meufieu Mifel.

— Fort bien, dit M. Payre. Crachez ce que vous avez dans la bouche !

Je craignis, pendant une seconde, que Berlaudier ne s'étouffât en essayant d'avaler l'oiseau : il était devenu cramoisi. Toute l'étude le regardait, et les cancres* du premier rang s'étaient à demi levés pour mieux voir son exécution.

— Dépêchez-vous, tonna M. Payre, ou je fais appeler monsieur le Censeur !

Berlaudier, terrorisé, enfonça le pouce et l'index dans sa bouche, en tira le disque brillant de salive, et le posa sur le pupitre.

MARCEL PAGNOL. - Le temps des secrets - Pastorelly.

LES MOTS.

Un virtuose : C'est un musicien qui joue d'un instrument avec un très grand talent. Dans le même paragraphe, deux groupes de mots insistent sur la même idée. Lesquels ? **Un prélude :** On appelle ainsi le début d'une composition musicale. - **Le zèle :** L'ardeur, l'empressement, l'application apportés au travail. - **La palme:** La victoire. - **L'air indifférent :** M. Payre avait l'air de ne pas s'occuper de cette musique. - **Se dérober à ses obligations :** Berlaudier semblait reprocher à M. Payre de ne pas faire son devoir, son travail de surveillant de salle d'études. Pourquoi ? - **Un défi :** Une provocation. - **Sa mimique :** C'est l'art d'exprimer sa pensée sans une parole, uniquement par des gestes. - **Le cartographe :** Habituellement, c'est un spécialiste qui dresse les cartes de géographie. Pourquoi l'auteur donne-t-il ce nom à Berlaudier ? - **Les cancres :** Les très mauvais élèves.

LES IDÉES.

1. Pour quelle raison les élèves abandonnent-ils soudain leurs jeux pour se plonger dans des livres de classe ?
2. Relevez sept expressions montrant que M. Payre ne semble vraiment pas prendre garde à cette musique (paragraphes n° 2 et n° 3).
3. Pourquoi Galubert est-il gêné ?
4. A votre avis, M. Payre a-t-il soupçonné immédiatement Berlaudier ? Que faisait exactement le surveillant tandis qu'il parlait à Galubert ?
5. Où sont placés les cancres ? Pourquoi ?

2 - L'automne



Matin d'automne

C'est l'heure exquise et matinale
Que rougit un soleil soudain ;
A travers la brume automnale
Tombent les feuilles du jardin.

Leur chute est lente. On peut les suivre
Du regard, en reconnaissant
Le chêne à sa feuille de cuivre,
L'érable à sa feuille de sang.

Les dernières, les plus rouillées,
Tombent des branches dépouillées.
Mais ce n'est pas l'hiver encor.

Une blonde lumière arrose
La nature, et dans l'air tout rose
On croirait qu'il neige de l'or.

François COPPÉE. Poésies.

Les bois en automne

Bientôt, de tous les côtés à la fois, l'incendie automnal se propage : les cerisiers, les hêtres, les érables s'allument presque d'une même flambée et lancent un peu partout, à la volée, d'ardentes flammes rouges ; les charmes, les bouleaux jettent des étincelles couleur de paille mûre ; les trembles, les poiriers et les pommiers sauvages parfois prennent feu, eux aussi, mais plus souvent, charbonnent ; et voici, pour finir, les grands chênes qui roussissent. Toutes les gammes de l'émeraude, de la topaze, du rubis, du bronze et du cuivre et de l'or sont mêlées à la fois ; quelle musique de couleurs !

Jean NESMY. La Féérie des Bois
Bernard Grasset.



4 Monsieur Sébastien et ses perdrix noires

1. Depuis une année, notre village compte un habitant de plus : Monsieur Sébastien est arrivé de la ville en octobre dernier. Il a fait fortune dans la parfumerie et, maintenant, bien gras, le teint bien coloré, il se repose à la campagne.

Or il faut savoir que notre hameau possède autant de chasseurs que de maisons. Dès la mi-septembre, les prairies et les bois retentissent d'éclatements de cartouches et d'aboiements d'épagneuls et de cockers*.

Tout l'automne, Monsieur Sébastien, son cigare à la bouche, avait suivi d'un œil d'envie le retour de nos paysans, le carnier dodu, la mine satisfaite. Monsieur Sébastien, s'il avait l'habitude des vaporisateurs et des extraits* de fleurs, ignorait tout de la chasse et du gibier.

2. Mais cet été, pendant la fête du pays, il se découvrit un talent nouveau. Au tir forain, il empoigna une carabine et, dès la première balle, il s'étonna et admira sa précision.

— La pipe en terre blanche, combien ? — Cinquante centimes la balle ! — Touchée ! Eh !

— La fleur rouge en matière plastique, combien ? — Un franc la balle ! — Encore touchée ! Oh !

— La bouteille de Champagne, combien ? — Cinq francs la balle ! — Touchée aussi ! Ah !

— La poupée rose, combien ? — Dix francs la balle ! — Touchée ! Toujours touchée !

En un instant, la décision fut prise : Monsieur Sébastien serait chasseur. Il se baptisa lui-même le meilleur fusil du canton. Radieux, il offrit la fleur rouge à un bambin étonné et la poupée rose à une fillette extasiée. La bouteille de champagne, il la donna à quelques vieux qui réchauffaient leurs rhumatismes* au soleil.

3. Plusieurs mois à l'avance, il prépara l'ouverture. Un soir, on le vit décharger de sa voiture de volumineux paquets, de lourdes boîtes, des housses en cuir verni. Il revenait de la capitale, passant par le meilleur armurier et le meilleur magasin de vêtements de chasse. Il était heureux, il souriait, Monsieur Sébastien, en maniant ces coffrets et ces colis avec douceur.

Plus tard, il essaya de bavarder avec de vieux chasseurs. Hélas, beaucoup parlaient patois*. Les uns étaient gênés, intimidés, devant ce « monsieur de la ville », qui portait cravate tous les jours et exhalait une bizarre odeur de fleurs en toutes saisons. D'autres acceptaient en riant de trinquer avec lui, mais conservaient leurs secrets, se contentant de faire claquer la langue :





— Ah ! Qué sacré vin ! On en a plein la bouche ! Merci ben, M'sieur Sébastien ! A la prochaine !

Il apprit seulement de l'aubergiste :

— Mon cher, plus le plumage de la perdrix est foncé, plus sa chair est délicate ! Un autre jour, un fermier parlait de perdrix grises, de perdreaux rouges...

Pauvre Monsieur Sébastien ! Le monde des champs et des bois lui était inconnu ! Le gibier, il ne le connaissait que dans son assiette, nappé d'une sauce au vin, fleurant bon* le thym et le laurier, lorsqu'il a mijoté doucement sur le coin d'un feu de bois.

4. Aujourd'hui, c'est l'ouverture. Monsieur Sébastien est là : pas un grain de poussière sur son équipement ; ses brodequins craquent. Il retrouve son ami l'aubergiste :

— Bonne chasse, mon cher ! Et rappelez-vous : plumage foncé, viande excellente !

...Toute la journée, les cartouches claquent dans le champ que notre débutant parcourt en long et en large. Il a sali ses guêtres et taché sa vareuse en daim. Il sourit pourtant. Et pan ! Et pan ! Et pan ! Il tire toujours. Ailleurs les autres chasseurs s'étonnent de ce tir continuel. On commence même à être un peu envieux...

5. Le soleil se couche. Sur la place de l'église, chacun étale son gibier. On soupèse les lièvres moustachus et leurs cadets, les garennes. On admire un marcassin rayé de blanc et de brun : Maître aubergiste espère l'accommoder bientôt en marinade*. On compte les cailles, les palombes et les faisans dont les gamins réclament déjà les plumes. Bottes et pantalon trempés, tout un groupe revient des marais, et les bras levés brandissent sarcelles, vanneaux huppés et bécassines.

6. Et, soudain, Monsieur Sébastien surgit, crotté, le carnier débordant de plumes sombres. On se tait. On attend. On regarde. Et l'on rit, l'on rit, l'on rit !

Quatorze corbeaux, onze corneilles, sept merles, tel est le tableau de chasse de Monsieur Sébastien. L'aubergiste se moque :

— Vous les avez tout de même choisis trop foncés, mon cher !

LOUIS VALLAGE. Inédit.

LES MOTS.

Un cocker : Beau chien de chasse à poils longs, à oreilles longues et pendantes. - **Un extrait** : Ici, un parfum très puissant, concentré. - **Les rhumatismes** : Maladie qui provoque des douleurs aux articulations. - **Le patois** : Langue populaire particulière à une région ou à une province. - **Fleurant bon** : Répandant une bonne odeur. - **Une marinade** : C'est un liquide (vin blanc ou rouge) aromatisé (oignons, ail, thym, laurier, poivre, vinaigre) utilisé en cuisine pour faire tremper le gibier.

LES IDEES.

1. M. Sébastien vous semble-t-il sympathique ou antipathique ? Justifiez votre réponse à l'aide du texte en y découvrant les qualités et les défauts du héros de cette histoire.
2. Pour quelles raisons les chasseurs parlaient-ils très peu à M. Sébastien ?
3. Au fond, M. Sébastien est un très bon tireur. Il ne lui manque qu'une seule chose pour devenir un excellent chasseur. Laquelle ? Justifiez votre réponse.
4. M. Sébastien aime la chasse. Montrez-le.
5. Quel est le responsable de la méprise de M. Sébastien ? L'a-t-il fait volontairement ?



5 Lorsque les glands sont mûrs

Guerriot l'écureuil n'aimait pas les geais. Un matin d'automne, il découvrit une très nombreuse bande de geais en train de dévorer les glands de ses chênes habituels.*

1. — J'irai manger des glands au milieu d'eux, décida Guerriot, et j'en emporterai à leur bec jusqu'à mon grenier si ça me plaît.

Et bravement il s'élança le long des branches. Il avançait vite, sans crainte de faire du bruit ni d'être entendu, pour bien montrer qu'il était chez lui, dans sa forêt, et que nul de ces bohémiens, sans gîte ni pays, n'avait le droit de rien lui dire.

2. Mais quand il arriva au premier chêne occupé, le geai sentinelle* poussa un « tchaie ! » aigu de colère qui prévint les autres de l'arrivée d'un étranger, et tous, à ce signal, levèrent le bec sur leurs branches, interrogeant à leur tour par un « tchaie ! » rauque et regardant l'intrus* qui venait les déranger.

Tous les geais purent donc voir Guerriot s'amener le long de sa branche, les petites oreilles droites, les yeux brillants, le panache raidi, Guerriot qui n'avait pas l'air de se soucier de leurs gestes ni de leurs cris, mais qui n'était pas content.

Cependant, le geai sentinelle, furieux d'avoir été dérangé ainsi au milieu de son repas, recommença ses piaillements.

— On ne passe pas ! voulut-il dire à Guerriot dans son langage. Va-t'en manger ailleurs, nous étions ici avant toi !

3. Pour toute réponse, l'écureuil se dressa sur les pattes de derrière, montrant ses griffes et ses dents, bien résolu à exécuter ce qu'il avait décidé et à passer outre à cette défense.

Il ne manquerait vraiment plus que ça, que les plumeux dictassent des ordres aux poilus ! Mais le geai sentinelle, entêté lui aussi et vigilant exécuteur de sa consigne, prit son élan et vint battre de l'aile au-dessus de Guerriot, le menaçant de son bec coupant et pointu. Sans hésiter alors, cette fois, l'écureuil furieux bondit de sa branche et sauta sur le geai pour châtier* d'un bon coup de dent son intolérable insolence.

Jacquot, le geai, voyant le geste, vira de l'aile brusquement de sorte que Guerriot le manqua à peu près et ne put lui arracher que deux plumes de la queue, ce qui fit crier l'autre bien plus fort encore, de colère et de souffrance. En même temps, soupçonnant un danger, il appelait à l'aide tous ses frères de la caravane pour l'aider à repousser l'ennemi.

4. A son appel, il y eut parmi les branches un froufroutement effrayant d'ailes claquant et un vacarme assourdissant de cris. Tous les geais, d'un même essor, prenant leur vol, se précipitaient en piaillant sur l'écureuil.

Un autre que Guerriot se serait peut-être laissé couler le long du fût de l'arbre et se serait enfui. Mais lui n'était point de ceux-là : fuir devant des oiseaux, des êtres qui n'ont pas de dents, jamais ! Que l'un d'eux s'approchât seulement à bonne distance et il apprendrait ce que c'est que la morsure d'un écureuil en colère.

Ils arrivèrent en torrent, en trombe, obscurcissant le ciel au-dessus de sa tête, les griffes dardées*, le col tendu, le bec ouvert, le plumet du crâne ébouriffé comme un casque et tous ensemble se précipitèrent sur l'ennemi.

Guerriot, alors, se détendit comme un ressort, d'un coup de tête en renversa un, en griffa un autre d'un coup de patte au passage, en mordit un troisième d'un coup de dent et se trouva perché tout à coup à deux mètres plus haut, presque au-dessus de l'arbre. Et sans attendre qu'ils remontassent à l'assaut, piquant droit un plongeon en plein milieu de la bande, il se rua, la gueule ouverte et les griffes mauvaises, sur ces ailes étendues et ces becs écartés.

Pan par-ci, toc par-là, un coup de patte d'un côté, un coup de gueule d'un autre :

— Attrapez, voleurs de glands ! semblait-il leur crier, et, se démenant tel un diable dans un bénitier, il atteignit une branche de l'arbre voisin.

5. Les geais, cependant, furieux plus que jamais, se précipitèrent derechef* sur lui.

— Tchaie ! tchaie ! tchaie ! Tapons, cognons, déchirons, piaillaient-ils pour s'exciter.



LOUIS PERGAUD

Etudes et nouvelles - Mercure de France

LES MOTS.

Le geai : C'est un oiseau des bois, criard, coléreux et aimant à amasser des provisions. Parfois, il se nourrit de petits oiseaux ainsi que de leurs œufs. - **Le geai sentinelle** : Le guetteur. - **L'intrus** : Celui qui s'introduit dans un endroit sans en avoir le droit. - **Châtier** : Punir sévèrement, corriger. - **Les griffes dardées** : Les griffes tendues et pointées vers l'écureuil comme un dard de guêpe. - **Derechef** : De nouveau.

LES IDEES.

1. Ce début de combat est très tapageur. Relevez les nombreuses expressions précisant l'intensité du bruit. Pour quelle raison chaque camp fait-il le plus de vacarme possible ?
2. L'auteur compare plusieurs fois les geais à des soldats. Recherchez ces comparaisons.
3. Le paragraphe nº 4 contient deux parties distinctes. Trouvez-les et donnez-leur un titre.
4. Dès la première phrase du texte, Guerriot montre une fierté évidente. Cherchez dans la lecture d'autres signes de cette fierté.
5. Les geais vont-ils combattre pour la même raison ?



6 Lorsque les glands sont mûrs (fin)

1. De branche en rameau et d'arbre en arbre à travers le taillis, Guerriot se mit à fuir aussi vite qu'il le pouvait. La partie n'était vraiment pas égale et il le comprit. A cent contre un, comment lutter ?

Bien que les geais soient lourds et que le lacis* des branches soit serré, ils ne les heurtaient point, car ce sont des oiseaux habiles et rapides que les geais. Et vite, contournant les gros arbres, franchissant le taillis, virant et plongeant selon les obstacles, ils suivaient l'écureuil et gagnaient du terrain.

2. Ce fut sur le hêtre doyen* de la clairière que Jacquot, l'ancien, leur général, cerna Guerriot et l'atteignit.

La bête forcée poussa trois longs cris aigus, le cri de rappel des écureuils, pour inviter les frères de race et les compagnons à venir à son secours. Et son oreille attentive perçut qu'on lui répondait de trois ou quatre côtés à la fois. Il cria encore pour indiquer qu'il était à la clairière et, du haut de son arbre, se prépara, grinçant des dents, à tenir tête à la cohue* des ennemis.

Ils arrivèrent tous ensemble d'un même élan, serrés l'un contre l'autre et leurs ailes claquant, avant qu'il pût sauter, vinrent gifler Guerriot et le culbutèrent.

Il dégringola mais se raccrocha aussitôt tandis que les autres, emportés par leur élan, le dépassaient de quelques brasses. Il en profita pour regrimper et quand ils revinrent, étourdis eux aussi du choc, ils se trouvèrent de nouveau prêts à se battre.

Alors ce fut une mêlée d'ailes, de pattes et de griffes dans laquelle, de temps à autre, luisait l'éclair d'une queue en panache sur laquelle s'acharnaient des becs dévorants, accrochant du poil et cognant de partout.

Les geais, trop nombreux et trop pressés, se gênaient et se blessaient mutuellement. Cependant, ils avaient tout de même l'avantage.

3. Mais, tout à coup, il y eut, sur la bande qui assommait Guerriot, un grand choc : c'étaient les trois frères de l'écureuil, celui de l'an dernier et ceux de l'année, ainsi que son père, qui, accourus à la rescousse, se mettaient aussi à mordre et à saigner.

Alors, les plumes et le poil et les gouttes de sang tombèrent plus drus sur le sol, à travers les branches du hêtre, et la mêlée* devint terrible. On entendit des piaillements aigus, des cris de douleur et de colère, des froissements d'ailes, des éraflements d'écorce... Quelques geais piaulaient, gisant* au pied de l'arbre ; Guerriot, saignant par vingt blessures, faiblissait ; ses camarades, non moins maltraités, se débattaient avec fureur.

4. Les ennemis, toujours aussi nombreux, leur pleuvaient dessus en cataractes*, les aveuglant, les étouffant. Ils faiblissaient. Évidemment, ils allaient être débordés, assommés. Hélas, ils ne se promèneraient plus, voyageurs aériens* et légers, par leurs sentiers de branches, dans leur beau domaine ensoleillé et leurs belles provisions d'hiver seraient inutiles. C'était là leur dernier soleil !

Du moins, ils tomberaient en braves et pas un ne fuirait. Tous ensemble, ils foncèrent dans la volée d'ennemis, mordant et déchirant, et tous ensemble furent cernés dans une prison d'ailes et de becs qui allaient cogner et tuer.

5. Mais au moment où ils enfonçaient rageusement, et peut-être pour la dernière fois, les couteaux de leurs dents dans les poitrails ennemis, un ébranlement terrible fit sursauter la forêt ; un coup formidable tonna ; un nuage empesté monta de terre en même temps que retentissait un furibond aboi de chien. Un second coup tonna presque aussitôt et, de la horde acharnée sur les écureuils, quelques oiseaux, cinglés par un plomb meurtrier, dégringolèrent, tués net et sans pousser un cri.

— Tchaie ! tchaie ! tchaie ! piailla Jacquot, l'ancien. C'est le terrible, le grand ennemi, l'homme ! Fuyons, fuyons, fuyons !

Et à ce signal, tous ses soldats, épouvantés, lâchant leurs prisonniers abasourdis de vacarme et assommés de coups, s'enfoncèrent à large envolée dans les fourrés et les taillis, fuyant cet invincible ennemi, disparaissant derrière les rideaux de feuilles et les palissades de rameaux.

Avant que l'homme eût de nouveau préparé son tonnerre meurtrier, les cinq écureuils, comprenant aussi le nouveau danger qui surgissait, l'un derrière l'autre, le père en tête, partirent vers des abris sûrs.

LOUIS PERGAUD - Etudes et nouvelles - Mercure de France.



LES MOTS.

Le lacis : Ici, un réseau de branches croisées, entrelacées. Cherchez dans la lecture deux expressions synonymes (paragraphe n° 5). - **Le hêtre doyen** : Le plus âgé. Il peut atteindre alors quarante mètres. - **La cohue** : La foule désordonnée. - **La mêlée** : C'est un combat également désordonné, corps à corps. - **Gisant** : Couché, étendu (C'est le verbe gésir peu usité. On le trouve encore sur les dalles funéraires : Ci-gît). - **En cataractes** : Avec la puissance et la continuité des cascades. - **Les voyageurs aériens** : Les écureuils sont capables de parcourir une forêt entière, en sautant de branche en branche, avec la légèreté d'un oiseau. Il en existe même une variété qui plane d'arbre en arbre en étalant, comme des ailes, la fourrure de ses pattes de devant.

LES IDEES.

1. Relevez une phrase révélant la férocité des geais, puis une autre montrant la témérité des écureuils.
2. Résumez chaque paragraphe par une seule phrase.
3. Le geai constitue-t-il un gibier réputé ? Pour quelles raisons, à votre avis, le chasseur a-t-il tiré ?
4. Ce combat est un combat à mort. Le récit fourmille de détails cruels. Relevez-les.
5. Sans l'arrivée du chasseur les écureuils étaient perdus. Citez une phrase très significative à cet égard.



7 La feuille morte

Jourdan et sa famille habitent une ferme dans le sud de la France.

1. L'automne commença à suinter* dans les maisons et les étables. C'était une odeur comme quand on a ouvert toutes les boîtes d'herbes à tisanes. Et Jourdan regarda vers le dessus de la cheminée. Les boîtes étaient fermées. Cependant l'odeur était là. Elle faisait penser à des litières, à des campements dans les bois.

Un, deux, trois, quatre, puis tous les érables s'allumèrent*. Ils se transmettaient la flamme de l'un à l'autre. Les yeuses* restaient vertes, les chênes restaient verts, les bouleaux restaient verts. De larges assemblées d'arbres gardaient leur paix et leur couleur mais, de loin en loin, les érables s'allumaient.

2. Il y avait aussi une petite liane. Son audace d'été* l'avait emportée jusque sur le toit de la forêt. Elle avait fait toute sa vie là-dessus, étendue sur les feuillages. Elle s'était accrochée partout avec toutes ses vrilles*, elle était mariée à plus de cent espèces d'arbres.

Elle commença à jaunir, puis à sécher et, au bout de deux ou trois jours, elle était morte.

Le temps restait au chaud. Le soleil passait un peu plus bas. Le ciel restait pareil, mais la petite liane était morte. Voilà, et pourtant, pendant tout l'été, elle avait supporté le poids des oiseaux et l'ombre des nuages.

3. Le vieux Jacquou, un soir, était assis dans la cuisine. La soupe bouillait. Il était seul. Barbe, sa femme, était allée chercher du persil. Honoré, le gendre, finissait de labourer. Joséphine et les enfants étaient allés au puits.

La porte était ouverte. Chaque soir, le ciel était magnifique. Le soleil se couchait après toute une grande bataille*.

Jacquou était assis et il écoutait. Il entendait marcher dehors. C'étaient des raclements comme quand on marche en traînant les pieds. Ça s'arrêtait puis ça reprenait.

Il y avait un peu de vent ; le peuplier se balançait.

4. Jacquou se dit : « Qui ça peut-être ? »

Il pensa à un des petits enfants, puis à Honoré peut-être arrêté là dehors, en train de regarder le ciel lui aussi ; puis à Barbe, et même il lui cria doucement :

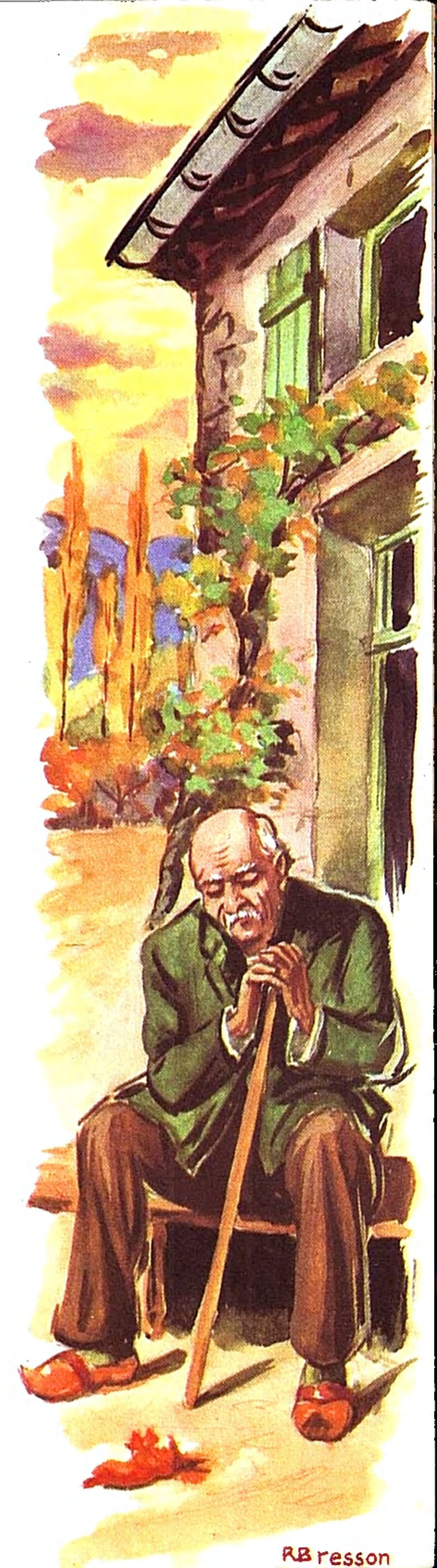
— Oh ! ma vieille !

Mais rien ne répondit et ça resta un moment tranquille.
Puis ça recommença à marcher.
Jacquou avait envie de se dresser et d'aller voir.
Loin dans les champs, Honoré cria au cheval.
Le ciel semblait une prairie de violettes.

5. Enfin, une énorme feuille d'arbre apparut sur le seuil. Elle était sèche. Le vent l'avait arrachée à la forêt et emportée. Il l'avait posée sur l'herbe. Et depuis il la poussait doucement vers la maison.

Jacquou se dressa, se baissa, prit la feuille et la regarda devant derrière. Il ne la reconnut pas tout de suite. Elle était morte, dure comme de la peau d'âne. C'est après qu'il la reconnut pour être cette feuille solitaire* que les vieux chênes élargissent au bout du dernier rameau de l'année.

JEAN GIONO
Que ma joie demeure,
Bernard Grasset.



LES MOTS

Suinter : L'odeur de l'automne commence à pénétrer lentement dans les maisons et les étables. - **Les érables s'allumèrent :** Ils jaunirent, ils prirent la couleur blonde de la lumière. - **Les yeuses :** En Provence, on nomme ainsi le chêne-vert, un arbre à feuillage persistant des régions méditerranéennes. - **Son audace d'été :** Pendant l'été, avec hardiesse, la petite liane était montée en haut des grands arbres, puis avait poussé de branche en branche. - **Ses vrilles :** Les filaments portés par la tige de la liane s'enroulent et se fixent autour des branches. - **Une bataille :** Le soleil semble livrer bataille à la nuit qui vient. Il ne disparaît, au couchant, qu'après avoir lancé ses derniers rayons, les plus beaux. Dans le paragraphe suivant, une phrase annonce la défaite du soleil. Laquelle ? - **Cette feuille solitaire :** Elle est toute seule au bout du dernier rameau de l'année.

LES IDEES.

1. Quel est le premier signal de l'arrivée de l'automne ?

2. Avez-vous déjà remarqué, comme Jourdan, que chaque saison possède son odeur ? Essayez de choisir le parfum principal de chacune des trois autres saisons.

3. En suivant fidèlement l'ordre de la lecture, dressez la liste des transformations apportées par l'automne.

4. Ce bruit bizarre inquiète le vieux Jacquou. Montrez-le.

5. Qu'annonce exactement la chute de cette feuille, la plus haute du chêne ?



8 Les perdrix royales

Marcel avait huit ans et demi. Son père Joseph et son oncle Jules l'avaient trouvé trop jeune pour l'ouverture de la chasse. Alors, déçu, il était parti seul dans la colline, il les cherchait, et il s'était perdu.

1. J'avançai, écartant les térébinthes* et les genêts, qui étaient aussi grands que moi... J'étais encore à cinquante pas de la barre*, lorsqu'une détonation retentit, puis, deux secondes plus tard, une autre ! Le son venait d'en bas : je m'élançai, bouleversé de joie, lorsqu'un vol de très gros oiseaux, jaillissant du vallon, piqua droit sur moi... Mais le chef de la troupe chavira soudain, ferma ses ailes, et traversant un grand genévrier, vint frapper lourdement le sol. Je me penchais pour le saisir, quand je fus à demi assommé par un choc violent qui me jeta sur les genoux : un autre oiseau venait de me tomber sur le crâne, et je fus un instant ébloui. Je frottai vigoureusement ma tête bourdonnante : je vis ma main rouge de sang. Je crus que c'était le mien, et j'allais fondre en larmes, lorsque je constatai que les volatiles étaient eux-mêmes ensanglantés, ce qui me rassura aussitôt.

2. Je les pris tous deux par les pattes, qui tremblaient encore du frémissement de l'agonie.

C'étaient des perdrix, mais leur poids me surprit : elles étaient aussi grandes que des coqs de basse-cour, et j'avais beau hausser les bras, leurs becs rouges touchaient encore le gravier.

Alors mon cœur sauta dans ma poitrine : des bartavelles* ! Des perdrix royales ! Je les emportai vers le bord de la barre — c'était peut-être un doublé* de l'oncle Jules ? Mais, même si ce n'était pas lui, le chasseur qui devait les chercher me ferait sûrement grand accueil, et me ramènerait à la maison : j'étais sauvé !

3. Comme je traversais péniblement un fourré, j'entendis une voix sonore, qui faisait rouler les R aux échos : c'était celle de l'oncle Jules, voix du salut, voix de la Providence !

A travers les branches, je le vis. Le vallon, assez large et peu boisé, n'était pas très profond. L'oncle Jules venait de la rive d'en face, et il criait, sur un ton de mauvaise humeur :

— Mais non, Joseph, mais non ! Il ne fallait pas tirer ! Elles venaient vers moi ! C'est vos coups de fusil pour rien qui les ont détournées !

J'entendis alors la voix de mon père, que je ne pouvais pas voir, car il devait être sous la barre :

— J'étais à bonne portée, et je crois bien que j'en ai touché une !

— Allons donc, répliqua l'oncle Jules avec mépris. Vous auriez pu peut-être en toucher une, si vous les aviez laissé passer ! Mais vous avez eu la prétention de faire le « coup du roi »* et en doublé ! Vous en avez déjà manqué un ce matin, sur des perdrix qui voulaient se suicider, et vous l'essayez encore sur des bartavelles, et des bartavelles qui venaient vers moi !

— J'avoue que je me suis un peu pressé, dit mon père, d'une voix coupable... Mais pourtant...

— Pourtant, dit l'oncle d'un ton tranchant, vous avez bel et bien manqué des perdrix royales, aussi grandes que des cerfs-volants, avec un arrosoir qui couvrirait un drap de lit. Le plus triste, c'est que cette occasion unique, nous ne la retrouverons jamais ! Et si vous m'aviez laissé faire, elles seraient dans notre carnier !

— Je le reconnais, j'ai eu tort, dit mon père. Pourtant, j'ai vu voler des plumes...

— Moi aussi, ricana l'oncle Jules, j'ai vu voler de belles plumes, qui emportaient les bartavelles à soixante à l'heure, jusqu'en haut de la barre, où elles doivent se rire de nous !

4. Je m'étais approché, et je voyais le pauvre Joseph. Sous sa casquette de travers, il mâchonnait nerveusement une tige de romarin, et hochait une triste figure. Alors, je bondis sur la pointe d'un cap de roches, qui s'avançait au-dessus du vallon et, le corps tendu comme un arc, je criai de toutes mes forces :

— Il les a tuées ! Toutes les deux ! Il les a tuées !

Et dans mes petits poings sanglants d'où pendaient quatre ailes dorées, je haussais vers le ciel la gloire de mon père en face du soleil couchant.

MARCEL PAGNOL - La gloire de mon père - Pastorelly.

LES MOTS.

Les térébinthes : Ici, des arbustes résineux à feuillage persistant, poussant sur les bords de la Méditerranée. L'arbre du même nom fournit la térébenthine. - **La barre** : C'est une crête rocheuse aiguë, redressée à la verticale. - **Des bartavelles** : Nom d'origine provençale d'un oiseau voisin de la perdrix, mais de taille plus forte (longueur : 35 cm). - **Un doublé** : Réussir un doublé, c'est abattre deux pièces de gibier, de deux coups de fusil rapprochés tirés par le même chasseur. - **Le coup du roi** : Cette autre prouesse de chasse consiste à abattre du gibier volant exactement à la verticale au-dessus de la tête du tireur.

LES IDEES.

1. L'oncle Jules emploie volontiers le langage du chasseur expérimenté. Citez des exemples.
Pourtant, lui aussi est doublement fautif. Pourquoi ?
2. Joseph n'ose pas contredire ce chasseur « émérite ». Montrez-le.
3. Le jeune Marcel mérite des compliments pour son amour paternel bien sûr, mais également pour sa modestie. Pourquoi ?
4. Pourquoi la voix de l'oncle Jules était-elle, pour l'enfant, la voix du salut ?
5. L'oncle Jules exagère souvent. Montrez-le.

9 Les belles vendanges

1. On s'en allait par bandes de dix, douze, et davantage. L'attirail endormi se réveillait : paniers de viorne* à deux bosses, corbeilles longues pour le raisin choisi, hottes et cuveaux, et l'arsenal des sécateurs, serpettes et ciseaux.

Des cuves, on avait balayé la poussière et délogé les araignées, rincé le vieux chêne, vérifié les cercles et refait çà et là, de belles ligatures d'osier rouge.

Tout cela sonnant sur les vieux chemins s'en allait au bas de la vigne.

2. Nous voici donc en ligne, chacun avec sa rangée et son panier. Ensemble les vieux, ensemble les jeunes ; les hommes sont à la hotte, c'est le plus dur.

Quel plaisir, quand le temps est beau et quand les vignes sont belles ! Plaisir de découvrir les grappes d'un cep généreux plaisir de les compter, de les soupeser, de voir s'emplir le panier... œil et main qui fouillent les sarments*, méprise* qui fait couper la feuille et laisser le raisin !

Amende à qui en oublie, amende à qui les égrène !

Au cep dépouillé, il ne reste que les verjus, enfants tardifs des floraisons d'été, qu'on viendra grappiller — peut-être — dans les dernières feuilles rouges.

3. Les langues marchent, dans la joie de tenir enfin la récolte.

Les jeunes se taquinent, les vieux rappellent les vendanges passées, les années fameuses, le 64, le 70, le 93*... On hèle les voisins qui, là-bas aussi, montent leur vigne.

Mordre dans une grappe bien serrée et bien mûre, sentir les grains craquer, le jus frais et sucré emplir la bouche, c'est une façon d'aimer le raisin. Picorer le grain qui tente, c'en est une autre. Pour ceux qui boudent, il y a toujours quelque groseille, rouge ou blanche, au buisson d'en-bas, quelque pêche amère et parfumée, ferme encore sous son duvet.

4. Les paniers remplis s'en vont à la hotte qui attend sur son trépied. Quand on a les bretelles aux épaules, il faut être solide pour se redresser sans chavirer, descendre la vigne les jambes fléchies, passer le petit mur, escalader l'échelle du chariot, et, d'un brusque ploiement* du torse, vider d'un coup la hotte. Cela dans l'essaim fou des guêpes et des abeilles ivres de sucre.

5. Et quelle bonne leçon pour les petits, sans livre et sans école !





Ce raisin ovale et fin, aux grains serrés et ronds, poudrés de bleu, c'est le *pinot*, qui donne le vin choisi. Cet autre, plus gros et moins serré, c'est le *gamay* : son vin est honorable. Le *teinturier*, haut en couleur, est pourpre de partout : bois et feuille, jus et grappe. Le *grisard* a triste mine avec ses longues grappes lâches* ; il rétrécit* la bouche, mais donne au vin force et durée.

Parmi les raisins blancs, voici le *melon* glauque, grains serrés et feuille ronde, et puis le *parisien* élégant dont la grappe tend au soleil une joue dorée, piquée de rousseurs. Ici et là, quelque cep de *muscat*, qui surprend la gourmandise.

6. Les mamans et les grand-mères nous faisaient choisir et mettre à part les plus belles grappes. Posées délicatement au pied des ceps, elles attendaient qu'on vînt les ranger dans les corbeilles. Après un petit stage sur des claies*, elles allaient se ranger en longues brochettes au plafond des chambres.

On les gardait là pendant des mois, lentement ridées ; leur sucre devenant miel et parfum.

Elles en descendaient pour les enfants lorgnant vers les solives, pour les malades brûlés de fièvre, pour les convalescents qui retrouvent le goût des choses.

JOSEPH CRESSOT - Le pain au lièvre - Stock.

LES MOTS.

La viorne : Cet arbrisseau de la région méditerranéenne s'appelle aussi le laurier-tin, car ses feuilles persistantes ressemblent à celles du laurier. - **Les sarments :** Ce sont les tiges nouvelles de la vigne, celles de l'année. - **Une méprise :** Une erreur. Citez un verbe pronominal de la même famille. - **Le 64, le 70, le 93 :** Les vendangeurs désignent ainsi rapidement les meilleures années pour l'abondance de la récolte et surtout la qualité du vin (au XIXe siècle évidemment). Le 64 fut aussi une fameuse année à notre siècle. - **Le ploiement :** Le vendangeur fléchit le buste qui se courbe pour vider la hotte. - **Les grappes lâches :** Les grains de cette variété de raisin ne sont pas serrés. - **Il rétrécit la bouche :** A votre avis, pourquoi ce raisin rend-il la bouche plus étroite ? - **Une claie :** Les grappes séjournent d'abord sur des étagères en osier, à claire-voie.

LES IDEES.

1. Quel est le premier travail des vendangeurs ?
2. Pour tous, la récolte du raisin est un plaisir. Montrez-le.
3. Pourtant c'est un travail très pénible. Montrez-le également à l'aide de la lecture.
4. Tout le village participe aux vendanges. Relevez six phrases caractéristiques. (Paragraphes no 2, no 3, no 5, no 6).
5. En utilisant les renseignements fournis par le paragraphe no 5, essayez de découvrir les principales qualités d'un bon vin.



10 La grive du père Mathieu

1. Même si vous n'habitez pas le Languedoc, on a dû vous raconter l'histoire de la grive du père Mathieu. Elle a couru sur toutes les lèvres dans trois départements du sud de la France. Cet hiver, elle a pris son essor des rives de l'Aude vers les brumes du Nord. Au printemps, on en riait à Québec. Certains déclarent même que les Chinois ont eu bien du plaisir à l'entendre au mois d'août. Il faut donc que je vous la dise.

2. De Perpignan à Montpellier, il n'y avait pas de vigneron plus grigou* que le père Mathieu. Au village de Muscatel, on se gaussait* de lui et on l'aimait peu. Les uns prétendaient que le père Mathieu ne goûtait jamais son raisin, de crainte de diminuer sa récolte. Les autres affirmaient qu'il ramassait les grains tombés à terre, non seulement dans son vignoble, mais dans celui des voisins. Il surveillait sa vigne avec méchanceté et pourchassait les gamins dès qu'ils mettaient le pied sur sa terre. Sa canne était lourde et maints garnements de Muscatel en portaient les traces sur l'échine aux approches de l'automne. Ennemi du progrès, mais surtout de la dépense, il était le seul à transporter encore sa vendange dans une hotte fixée à ses épaules.

3. Or l'automne dernier, le père Mathieu surprit, perchée sur un cep, une grive, grise, dodue et gourmande comme toutes les grives. Ce qu'il ignorait, c'est que cette grive-là était la plus malicieuse et la moins respectueuse du Languedoc. Personne ne réussit jamais à l'effrayer ou à la capturer. Elle ne broncha pas malgré les hurlements du vieux paysan. Elle continuait son repas, se gorgeant d'un raisin sucré et parfumé, laissant s'approcher le père Mathieu, et elle s'envola au moment exact où il crut pouvoir l'assommer ! Le père Mathieu pleurait de rage devant la grappe nue.

4. Le jeune Picoulin qui traînassait dans le chemin s'était bien amusé de la chose. Comme tous les drôles* de Muscatel, Picoulin adorait le raisin, surtout celui que l'on rapine, au soleil couchant, dans les vignobles déserts. Il aimait les grives, surtout celles qui s'attaquent aux cépages* du père Mathieu.

Picoulin tendit l'oreille... Non, il ne se trompait pas, le vieux paysan ricanait... Cette gaieté soudaine n'annonçait rien de bon. Une fois déjà Picoulin avait entendu ce ricanement. Une seconde plus tard, il recevait un magistral coup de canne sur le dos : il avait eu le tort, ce jour-là, de tendre la main — oh ! une main innocente, je vous le jure, messieurs et mesdames ! — une petite main gourmande vers « un grappillon de rien du tout, qui dépassait même la limite du vignoble... »

Picoulin s'en frottait encore l'omoplate, tandis que le père Mathieu quittait sa terre, avec son mauvais sourire au milieu d'une barbe mal rasée.

5. Tout Muscatel connut l'histoire le soir même.

L'on ne s'étonna pas, le lendemain à l'aube, lorsque le père Mathieu passa avec sa musette, son pliant et son fusil.

Toute la journée, il attendit en plein soleil. Et, croyez-moi, le soleil du Minervois*, c'est brûlant, c'est aveuglant, c'est terrible !

Le père Mathieu revint à la nuit tombante, la tête basse, l'œil furibond, le visage rouge comme une tomate du Vaucluse.

La grive n'était pas venue. A l'ombre dans un olivier, elle s'était reposée et réjouie. Dès le départ du guetteur, elle avait choisi le raisin le plus mûr en guise de dîner.

6. Le lendemain, le père Mathieu retourna au vignoble. Il ne vit ni l'ombre de Picoulin qui le suivait de platane en platane, ni la tête rusée de la grive entre deux feuilles d'olivier. Il rugit devant la nouvelle grappe dépouillée de ses grains.

Et seul, tout le jour, sous le soleil ardent, il fit ses vendanges. De l'aube au crépuscule, il traversa quatorze fois le village, la hotte pleine sur le dos. Picoulin et ses camarades, les petits et les grands, les gamines et les villageois, les villageoises et les vieillards riaient sur les trottoirs. A chaque voyage, le père Mathieu, de plus en plus écarlate, grognait :

— Vous pouvez ricaner. En tout cas, cette grive ne volera plus mon raisin !

Et quatorze fois, la foule riait de plus belle. Le père Mathieu ne comprenait pas. Il ne pouvait pas comprendre. La sueur lui piquait les yeux. Les reins lui faisaient mal. Les pieds le brûlaient.

Et là-haut, confortablement allongée dans la hotte, sur la vendange dorée, elle picorait, elle picorait la grive, heureuse de la colère du vigneron et du plaisir de Muscatel !

HENRI LUBERON - Inédit.



LES MOTS.

Grigou : Mot d'origine languedocienne signifiant : extrêmement avare. - **On se gaussait** : On se moquait. - **Les drôles** : Ici, les mauvais garçons, les garnements. - **Les cépages** : Les plants de vigne. - **Le Minervois** : C'est une partie du Languedoc méditerranéen comprenant les départements de l'Aude et de l'Hérault.

LES IDEES.

1. L'avarice n'est pas le seul travers du père Mathieu. Indiquez ses autres défauts en citant à chaque fois une phrase du texte.
2. Muscatel est un village imaginaire. Mais le récit se situe bien dans le Midi méditerranéen. De nombreux détails le confirment : relevez-les.
3. Picoulin est loin d'être un « petit saint ». Montrez-le. Pourtant il vous paraît sans doute très agréable. Pourquoi ?
4. « Cette grive-là était la plus malicieuse et la moins respectueuse du Languedoc. » Expliquez, puis justifiez à l'aide du récit.
5. Pourquoi personne n'éprouve-t-il pas un peu de pitié pour ce vieillard ridiculisé par la grive ?



11 Une invitée en plus : la pluie

Ce dimanche-là, après déjeuner, la famille Vatard attendait des invités : deux amis, Monsieur et Madame Teston.

1. Céline, la fille aînée, fit chauffer de l'eau pour le café.

A ce moment, le ciel très assombri remua, des rafales secouèrent la maison du faîte aux caves. Des tourbillons de vent s'engouffrèrent dans la cheminée, chassant la fumée du charbon dans la chambre. Du coup, tout le monde fut vraiment sur pied et se précipita vers les fenêtres pour les ouvrir.

— Sapristi ! dit Vatard, si ce temps-là continue, Monsieur et Madame Teston ne viendront pas.

Et il s'accouda sur la balustrade de la croisée*, avec cette joie de l'individu qui se sent à l'abri et ne serait pas fâché de voir tremper les autres.

— Le tout, c'est qu'ils soient sortis de chez eux, pensa-t-il. C'est égal, ils doivent faire une drôle de tête, dans la rue, par un temps pareil !

2. La pluie augmenta, hachant toute la rue de ses diagonales grises. Des trombes de vent cinglaient les ardoises des toits, les faisaient cabrioler en l'air et se briser sur les trottoirs avec un bruit sec. Par moment, les rafales se ruaient sur une corniche*, et là, éclataient, volant en poussière fine. L'on entendait le crépitement de l'eau sur les vitres, le hoquet des ruisseaux, les plaintes sourdes des plombs obstrués*, les roulades de gorges des tuyaux trop pleins. Et l'averse ruisselait sur les pavés, s'acharnait sur les tuiles, ravivait l'ocre pâli des murs, les tachant de plaques plus foncées, dégoulinant tantôt avec un fracas d'avalanche, tantôt avec un grésillement de friture au feu.

3. Vatard commençait à se divertir énormément. Il regardait quelques passants lancés à toutes jambes, des femmes qui barbotaient, les cheveux collés sur le front, le chapeau baissant ses ailes, des hommes qui se tapaient le derrière avec leurs talons, à force de courir, agitant des pantalons de bois, des redingotes collées aux hanches, s'efforçant d'abriter des chapeaux dont la gomme sortait.

4. A ce moment Monsieur et Madame Teston pointèrent au loin. La femme, la robe levée jusqu'aux genoux, pataugeait à pleins pieds dans les flaques, le mari courbé, ratatiné sous la pluie, tirant après lui son épouse.

Vatard contemplait alors un conduit de fonte qui s'était fendu. L'eau clapotait, sortait en blanche écume par ses fissures, bouillonnant en bulles savonneuses, s'épanouissant

en roses blanches. Puis toutes ces fleurs de l'eau crevèrent et tombèrent en une nappe d'une saleté ignoble...
— S'ils passent sur ce trottoir, ça va être du propre, se dit Vatard.

5. Mais les malheureux n'y voyaient pas, ils marchaient droit à la cascade. Ils trébuchaient, fermant les yeux, aveuglés par la pluie, assourdis par le vent qui secouait le parapluie auquel ils se cramponnaient. Ils s'étaient pris le bras, se rattrapant l'un à l'autre, à chaque secousse, baissant la tête, éclaboussant leurs bas, s'essuyant la nuque. Comme ils s'enfonçaient dans un lac de boue, ils gagnèrent la berge et passèrent près du tuyau.

6. Le parapluie plia et sonna comme un tambour... Un coup de vent prit la rue en écharpe*, s'engouffra dans le parapluie qui, cessant d'abriter son maître, lui fit recevoir sur le crâne toute la douche des gouttières. Monsieur Teston dansait comme un hurluberlu* sous l'averse, et son épouse, exaspérée, les brides de son bonnet lui fouettant les joues, criait, mâchant de la pluie et du vent...

7. Vatard riait à se tordre quand le ménage frappa à sa porte.
— Ah ! quel temps ! quel temps ! dit la femme.

Monsieur Teston ne soufflait mot. Ses cheveux coulaient, il avait de l'eau jusque dans les narines et il reniflait, lamentable* et grotesque*, avec ses souliers qui, à chaque pesée des jambes, jutaient une cuillerée d'eau sale.

J. K. HUYSMANS
Les sœurs Vatard - Fasquelle.

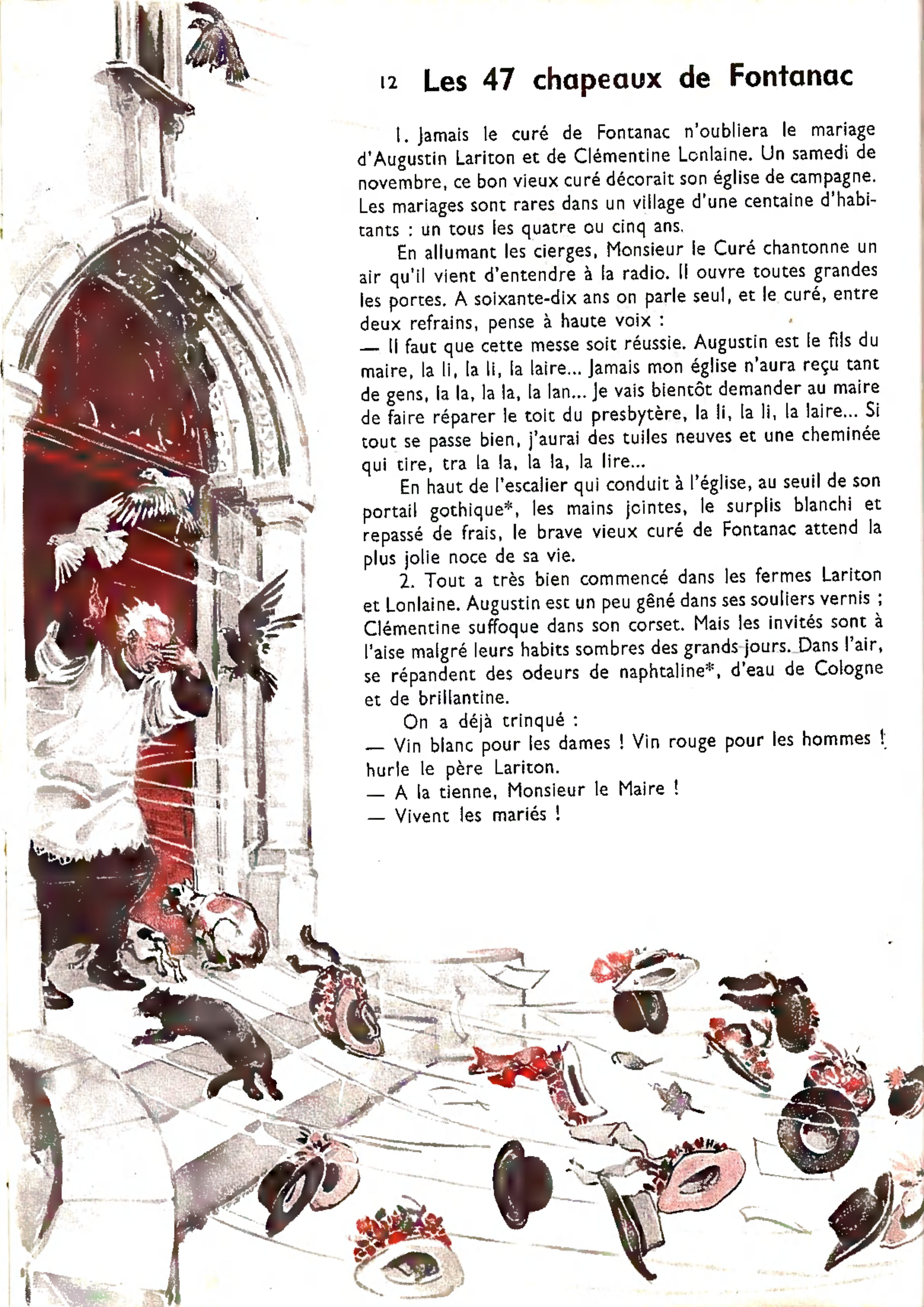


LES MOTS.

La croisée : La fenêtre. - **Une corniche** : Certains bâtiments présentent une partie supérieure en saillie qui préserve de la pluie le bas des murs. - **Obstrués** : Bouchés, par des feuilles mortes peut-être. - **En écharpe** : Obliquement, de biais. Cette locution adverbiale a un autre sens. Le connaissez-vous ? - **Un hurluberlu** : Un étourdi, un écervelé. - **Lamentable** : Qui fait pitié, donc pitoyable. - **Grotesque** : Qui fait rire, donc ridicule. Comment peut-on à la fois plaindre Monsieur Teston et rire de lui ?

LES IDEES.

1. Monsieur Vatard ne brille pas particulièrement par sa charité ; il se moque ouvertement des passants mouillés ; il leur souhaite même d'être trempés davantage encore. Notez toutes les phrases que l'on pourrait lui reprocher.
2. Le paragraphe n° 2 est consacré aux bruits du vent et de l'averse. Relevez les termes précisant le degré de ces bruits.
3. Les paragraphes n° 4 et n° 5 insistent surtout sur la malpropreté de l'eau. Citez quelques exemples.
4. Relevez les nombreux mots insistant sur la violence de l'averse.
5. Le paragraphe n° 5 contient deux comparaisons. Lesquelles ?



12 Les 47 chapeaux de Fontanac

1. Jamais le curé de Fontanac n'oubliera le mariage d'Augustin Lariton et de Clémentine Lonlaine. Un samedi de novembre, ce bon vieux curé décorait son église de campagne. Les mariages sont rares dans un village d'une centaine d'habitants : un tous les quatre ou cinq ans.

En allumant les cierges, Monsieur le Curé chantonne un air qu'il vient d'entendre à la radio. Il ouvre toutes grandes les portes. A soixante-dix ans on parle seul, et le curé, entre deux refrains, pense à haute voix :

— Il faut que cette messe soit réussie. Augustin est le fils du maire, la li, la li, la laire... Jamais mon église n'aura reçu tant de gens, la la, la la, la lan... Je vais bientôt demander au maire de faire réparer le toit du presbytère, la li, la li, la laire... Si tout se passe bien, j'aurai des tuiles neuves et une cheminée qui tire, tra la la, la la, la lire...

En haut de l'escalier qui conduit à l'église, au seuil de son portail gothique*, les mains jointes, le surplis blanchi et repassé de frais, le brave vieux curé de Fontanac attend la plus jolie noce de sa vie.

2. Tout a très bien commencé dans les fermes Lariton et Lonlaine. Augustin est un peu gêné dans ses souliers vernis ; Clémentine suffoque dans son corset. Mais les invités sont à l'aise malgré leurs habits sombres des grands jours. Dans l'air, se répandent des odeurs de naphtaline*, d'eau de Cologne et de brillantine.

On a déjà trinqué :

— Vin blanc pour les dames ! Vin rouge pour les hommes ! hurle le père Lariton.

— A la tienne, Monsieur le Maire !

— Vivent les mariés !

Clémentine baisse sa tête rougissante. Augustin essuie en cachette une goutte de vin sur sa chemise amidonnée.

3. Puis, c'est une coutume* par chez nous, tout le monde s'embrasse. Joues piquantes de barbe récalcitrante, joues rougeaudes ou tannées*, joues ridées, creusées par le temps, joues enfantines, parfois sucrées de confiture matinale, joues parfumées de jasmin et joues poudrées d'ocre clair ou de rose vif, toutes les joues de la noce font ainsi connaissance au début de cette heureuse journée.

Clémentine passe par toutes les nuances du rouge de la timidité : partie de l'incarnat*, elle termine au grenat, après l'écarlate, la garance* et le pourpre.

Grand-père Lonlaine, lui, demeure assis sur la margelle du puits. Plié en avant, les mains sur les reins, il annonce :

— Ben, moi je vous le dis, ce soleil-là y durera pas ! V'là que mes douleurs m'reprennent !

On ne l'écoute pas. Alors l'aïeul bougonne et poursuit son monologue tandis que le maître d'école qui est aussi de la fête ordonne en riant : « En rangs par deux ! »,

Et les quarante-huit lurons et luronnes s'alignent, la robe blanche de Clémentine en tête, le costume noir d'Augustin en queue.

4. Monsieur le Curé attend, toujours en prières, les yeux au ciel. Le ciel justement se gâte. Du fond de l'horizon arrive un énorme nuage de poussière et de feuilles mortes. Au loin les hauts peupliers se couchent. Monsieur le Curé veut fermer ses portes. Trop tard ! L'ouragan est là ! Des pigeons, des chats, des chiens se réfugient dans l'église.

Le sable vole. Des volets claquent. Des vitres se cassent. Une cheminée bascule. Un drap quitte son fil et se pose sur le coq du clocher. La bicyclette du facteur roule toute seule sur la route.

5. Et le cortège ? Triste cortège ! Dans la tempête, Augustin a perdu sa Clémentine. C'est une course vers l'église. L'instituteur mène le « sprint » près du garde-champêtre. Loin, très loin, le grand-père Lonlaine se tient les reins : « Sacré vent ! Sacrées douleurs ! J'leur avais ben dit ! ».

6. Sur le seuil du portail, découragé, son beau surplis poussiéreux et froissé, Monsieur le Curé attend la noce.

Et voici le plus beau ! Le pauvre curé, n'en croyant pas ses yeux, voit surgir quarante-sept chapeaux qui roulent sur les pavés, escaladent les marches et, toujours poussés par le terrible ouragan, pénètrent dans l'église.

Chapeaux gris, chapeaux à voilette, casquettes, chapeaux noirs, le képi du garde champêtre, tout ce monde s'installe parmi les prie-Dieu. La couronne de la mariée échoue dans le bénitier.

Enfin la noce arrive, essoufflée, poussiéreuse, reniflant, toussant, grognant. Dans le tumulte*, la messe commence. Grand-père Lonlaine s'assoit :

— Sacrées douleurs ! Sacré vent ! J'leur avais ben dit !

Jamais le curé de Fontanac n'oubliera le mariage de Clémentine Lonlaine et d'Augustin Lariton.

ANDRE FONTAINE - Inédit.

LES MOTS.

Une église gothique : Les églises gothiques furent construites du XIIe siècle à la Renaissance. Elles succédaient aux églises.. ? Vous avez appris en histoire à les distinguer. Rappelez-vous : l'arc de plein cintre... l'ogive... - **La naphtaline** : C'est un corps solide blanc extrait des goudrons de houille. On l'utilise, sous forme de petites boules, pour éloigner les mites des tissus de laine. - **Une coutume** : Une vieille habitude. - **Tanné** : Ici, bruni, hâlé par le soleil. Voyez dans le dictionnaire le mot : tan. - **L'incarnat** : Rouge comme la chair. - **La garance** : C'est une plante dont la racine fournit une couleur rouge vif. - **Le tumulte** : Une agitation accompagnée de bruits et de désordre.

LES IDEES.

1. Cette lecture raconte une noce datant d'au moins une trentaine d'années. De nombreux détails le prouvent : lesquels ?
2. Citez d'autres coutumes locales concernant les cérémonies du mariage, d'abord en certaines régions de France, puis à l'étranger.
3. Reproduisez de mémoire le paragraphe n° 4, après l'avoir relu en silence une dernière fois.
4. A votre avis, quel est le personnage le plus amusant du récit. Pour quelles raisons ?
5. Cette histoire est-elle entièrement vraisemblable ? Justifiez votre réponse.

13 La nuit aux grenouilles

Un soir de pluie, comme huit heures venaient de sonner, la porte de Louis s'ouvrit brusquement : c'était son cousin Fri.

1. — Mon vieux, il fait un temps épatant, un vrai temps de grenouilles. Je viens te chercher pour qu'on aille tous les deux faire un tour ensemble.

Je chaussai mes sabots et m'approchai du seuil : la pluie ruisselait dans les gouttières, un vent triste pleurait dans les arbres de la côte et on n'y voyait pas son doigt devant l'œil. Un temps superbe vraiment, aussi acquiesçai-je bien vite.

2. Il faut vous dire que frère Fri, un mien parent, s'appelle en réalité Fridolin, Fri, par abréviation, et que je ne l'appelle frère Fri que depuis que j'ai lu Kipling*, en souvenir de frère Gris.

— Allez, presse-toi ! ordonna Fri. Et passe-moi la lanterne à acétylène*, que je la prépare !

J'enfilai un pantalon de circonstance au fond radoubé* comme un vieux bateau, entourai mon cou d'un mouchoir de couleur, coiffai mon chapeau le plus antique, chaussai mes brodequins de chasse, et me guêtrai jusqu'aux cuisses.

— T'en faut-il du temps, grognait frère Fri, qui, chaussé de ses brodequins cloutés (un kilo à chaque pied), avait juste pris un sac pour se couvrir les épaules.

— Prends-en un aussi, ajouta-t-il, pour mettre les grenouilles.

Et nous partîmes.

3. Il pleuvait à seaux. Dans le ciel d'encre, on distinguait à peine quelques bandes blanchâtres s'opposant bien faiblement aux ténèbres* de la terre. Le long de la route que nous suivions, les peupliers étaient silencieux. Les clous de nos souliers criaient sur les empierrements.

A cinq cents mètres du pays, après avoir quitté la route, nous prîmes à travers champs pour gagner le ruisselet. Nos semelles clapotaient sur le sol marécageux qui semblait geindre* à chaque pas.

— Ecoute, ordonna Fri en me posant la main sur le bras. Elles chantent, on les entend.

Dans le crépitement assourdi de la pluie, parmi les plaintes du sol gorgé d'eau, un faible coassement, léger comme un soupir, se distinguait.

Ce n'était certes point le concert sonore des fées vertes qui trônent sur les nénuphars des étangs. C'était l'appel, le grr... grr... ténu, tendre et doux, des grenouilles rousses.





4. Comme nous approchions, la lanterne au puissant projecteur fut allumée et nous reconnûmes la source.

Le ruisselet n'ayant que trois ou quatre pieds de large, Fri passa sur la droite et je restai à gauche, lui, tenant la lanterne et moi le sac. L'eau froide jaillissait de la terre, limpide* comme du cristal. Dans les remous écumeux, il était difficile de rien voir, mais en une sorte de petite crique* abritée, Fri, accroupi, lança vivement la main dans l'eau et brandit aussitôt une paire de grenouilles :

— Et de deux, ricana-t-il, à mi-voix. Elles sont au fond, prévint-il.

Nous commençâmes à descendre. Bientôt ce fut, à chaque pas, une prise. La grenouille accroupie, sortant du fond terreux, ahurie peut-être de son long sommeil ou hypnotisée* par le feu de notre lanterne, restait là, immobile. On la voyait, les cuisses repliées sous le ventre, les pattes de devant rapprochées, fixer, à travers l'eau, la flamme dansante qui l'éblouissait. Quelquefois elle détalait toutes pattes détendues au fil du courant ou sous les herbes de la rive. Mais le plus souvent, elle se laissait surprendre et rejoignait dans le sac le groupe serré des compagnes déjà prisonnières.

5. Et nous allions toujours, nos yeux aiguisés fouillant les îlots de lumière, les anses tranquilles, les fonds de terre, les fouillis herbus.

Nous avions la main glacée, le nez suintant. Nos pieds clapotaient dans l'eau, nos manteaux étaient transpercés, nos pantalons couverts d'une cuirasse de boue.

LOUIS PERGAUD

La vie des bêtes - Mercure de France.

LES MOTS

Kipling : Ecrivain anglais mort en 1936. Dans une de ses œuvres, le Livre de la Jungle, Frère Gris est le nom de l'aîné des petits d'une louve. - **La lanterne à acétylène** : C'est une lampe à gaz brûlant avec une flamme blanche très éclairante, mais rarement utilisée de nos jours. - **Radoubé** : Ici, réparé solidement mais grossièrement. - **Les ténèbres** : L'obscurité profonde. - **Geindre** : Se plaindre, gémir. - **Limpide** : Claire, transparente, pure. - **Une crique** : Une petite baie. Trouvez son synonyme dans la suite de la lecture. - **Hypnotisée** : Endormie peu à peu sous l'action de la vive lumière de la lanterne. Un peu plus loin, un autre verbe insiste sur cette idée. Recherchez-le.

LES IDEES

1. Trouvez un titre pour chacun des cinq paragraphes de la lecture.
2. Relevez les nombreuses expressions insistant sur la violence de la pluie.
3. Cette pêche qui ressemble d'ailleurs curieusement au braconnage est très facile. Une phrase nous le dit clairement : laquelle ?
4. Expliquez l'expression étonnante : « Un temps superbe vraiment ».
5. Frère Fri s'impatiente à deux reprises. Lesquelles ?



14 La nuit aux grenouilles (fin)

1. Le sac s'alourdissait, mais le démon de la chasse et de la rapine, jamais satisfait, nous maintenait là. Plus on en prenait, plus il en reparaissait !
— C'est la pêche miraculeuse, murmura frère Fri.

2. Soudain, dans la nuit, non loin de nous, il y eut un « pfloc » sonore, comme un bruit lourd de pas, plongeant brusquement dans une flaque.
— Tu as entendu ? me souffla mon camarade.
— Oui, répondis-je, c'est quelqu'un qui vient. Pourquoi n'a-t-il pas allumé sa lanterne ?

Sans mot dire, frère Fri dirigea le puissant jet de lumière dans le sens du bruit. Nos yeux fouillèrent la zone éclairée : de vagues silhouettes*, à peine devinées, s'abaissèrent.

Fri, les sourcils froncés, le cou tendu, sondait l'espace :
— Louis, sauvons-nous, voilà les gendarmes !

Toute pêche de nuit est en effet interdite, si amusante soit-elle.
— Souffle la lanterne ! ordonnai-je.

3. Il ferma le générateur*, mais la provision de gaz restant brûlait toujours et nous désignait. Et Fri avait beau souffler, cela ne s'éteignait pas.

Les bottes des gendarmes, pfloc ! pfloc ! s'enfonçaient en gémissant dans la terre humide...
— Crache dessus ! ordonnai-je.

Un puissant jet de salive éteignit enfin le fâcheux luminaire*, et, d'un commun instinct, nous crochâmes aussitôt dans la direction opposée au village. Au bout de dix pas, nous fîmes halte.

4. Une exclamation énergique, proférée d'un gosier sonore par un de nos poursuivants, nous fit tordre silencieusement.

— Qu'est-ce qu'il y a ? s'enquérait l'autre.

— J'en ai jusqu'au haut de mes chaussettes, grognait le premier, qui, trompé par l'obscurité, avait mis les deux pattes dans le ruisseau.

— Nous ne les rattraperons pas, reprit le deuxième, qui ne tenait sans doute point à se mettre dans le même état. C'est malheureux ! Sans ton plongeon de tout à l'heure, on les tenait.

5. Cependant, au fond du sac, nos grenouilles continuaient leurs gr... grr... grr... !

— Nous l'avons échappé belle, me soufflait Fri.

Je lui confiai le sac pour le retour, au cours duquel il m'exposa certaines observations zoologiques* au moins originales, sinon plus, et dont je ne garantirai pas la valeur scientifique... Entre autres que la nuit des Rogations*, je crois, à moins que ce ne soit plus tôt ou plus tard, toutes les grenouilles restées dans l'eau se changent en crapauds !

Il n'en voulut pas démordre !

6. En rentrant, il déversa les grenouilles dans un cuveau au fond duquel j'avais versé un arrosoir d'eau et nous les rebouchâmes soigneusement.

Le lendemain, frère Fri me fit remarquer qu'en plus des cent quarante et quelques grenouilles que nous avions attrapées et du procès-verbal que nous avions failli récolter, il avait encore ramassé un bon mal de gorge pour être resté un quart d'heure immobile sous la pluie.

— Ça n'a pas d'importance, lui dis-je pour le consoler. Et quand tu les savoureras, tu pourras songer « en remerciant Dieu, qu'ils n'en mangent pas en Angleterre ! »

— Sans blague ? riposta-t-il. Eh bien, les Anglais ont rudement tort... !

LOUIS PERGAUD

La vie des bêtes - Mercure de France.

LES MOTS.

Une silhouette : Les lignes générales, les contours d'une personne. - **Le générateur :** L'appareil produisant et débitant le gaz acétylène. - **Un fâcheux luminaire :** Ici, la lanterne excessivement gênante pour les deux braconniers. - **Zoologique :** Qui s'occupe des animaux - **Les Rogations :** Les trois jours précédant l'Ascension.

LES IDEES.

1. Pourquoi les deux braconniers empruntent-ils la direction opposée au village ? Quelle précaution supplémentaire prennent-ils encore ?
2. Evidemment jamais les grenouilles ne se sont transformées en crapauds. Pourtant on parle souvent des métamorphoses de la grenouille... Expliquez.
3. Il est exact que les Anglais répugnent à manger des cuisses de grenouilles. Citez d'autres pays dont les habitants refusent de consommer certains aliments ou certaines boissons, soit par goût, soit pour obéir à leur religion (pensez à l'Inde, aux pays arabes, etc.).
4. Expliquez : « C'est la pêche miraculeuse » en citant une phrase de ce récit.
5. Pensez-vous que frère Fri entreprenne une autre nuit une nouvelle pêche à la grenouille ? Pour quelles raisons ?



3 - La vie en famille

Maman

Quand tu viens m'éveiller, j'entends tes pas sur les marches de l'escalier. Tu ouvres la porte, c'est maman qui vient avec du courage et de la bonté. Tu m'embrasses, et je passe les bras autour de ton cou et je t'embrasse. C'était le jour qu'accompagnait l'école, maintenant c'est le jour que tu accompagnes. Tu es une bonne divinité qui chasse la paresse. Tu entrouvres la fenêtre et l'air et le soleil c'est toi, et tu es encore le matin et le travail. Tu es ici, à la source de mes actions, et tes gestes me donnent mes premières pensées et ta tendresse me donne mon premier bonheur.

Je te vois, maman. Je te vois avec tes yeux de ménagère qui ne regardent pas plus loin que la maison. Je te vois avec tes joues tendres où mes baisers s'enfoncent. Je vois tes mains un peu rugueuses que la vie a frottées avec tous ses travaux.

Maman, lorsque tu es assise à la fenêtre, tu couds et tu penses. Je sais bien à quoi tu penses...

Tu penses à moi. Lorsque tu penses à moi, maman, ta vie est une chose nécessaire. Tu veux vivre non pas tant pour me voir grandir que pour m'aider à cela. Ton cœur est plein de forces et tu veux toutes les employer.

Charles-Louis PHILIPPE
La mère et l'enfant.





15 La tante Chausson

1. Ma tante Chausson habitait Angers où elle était née et s'était mariée. Devenue veuve, elle gérait avec une sévère économie son modique avoir et faisait un petit vin mousseux dont elle se montrait fière et avare. Quand elle venait à Paris, elle descendait chez mes parents. La nouvelle de son arrivée était accueillie sans joie par ma mère et par la vieille servante Mélanie, qui redoutait l'humeur acariâtre* de la provinciale.

Ma tante Chausson, de beaucoup l'aînée de son frère, maigre et jaune, de mise étriquée et démodée, paraissait plus vieille qu'elle n'était, et je la croyais chargée d'ans, sans l'en vénérer davantage. J'en fais l'aveu qui me coûte peu. Je n'aimais pas ma tante Chausson. Mais, n'ayant aucune envie de l'aimer, je me sentais très à l'aise avec elle. Sa venue me causait une vive joie, parce qu'elle apportait des changements dans la maison et que tout changement m'était délicieux. On roulait mon lit dans le petit cabinet des roses, et j'exultais*.

2. Au troisième séjour qu'elle fit dans notre maison depuis ma naissance, elle m'observa avec plus d'attention que par le passé et cet examen ne me fut pas favorable. Elle me trouvait des défauts nombreux et contraires : une turbulence importune, qu'elle reprochait à ma mère de ne pas réprimer sévèrement, une tranquillité qui n'était point de mon âge et ne lui disait rien de bon, une paresse invincible, une activité effrénée, une intelligence attardée, un esprit trop précoce*. A ces qualités mauvaises et diverses, elle assignait une origine commune. Selon ma tante, tout le mal (et il était grand) venait de ce que j'étais fils unique.

3. Quand ma chère maman s'inquiétait de me voir languissant et pâle :

— Il ne peut pas être gai et bien portant, lui disait ma tante, il n'a pas d'enfant avec qui jouer : il n'a pas de frère.

Si je ne savais pas ma table de multiplication, si je renversais mon encrier sur ma blouse de velours bleu, si je mangeais avec excès des pistoles* et des pommes tapées, si je me refusais obstinément à réciter *Les animaux malades de la peste*, si je me faisais en tombant une bosse au front, si le chat Sultan Mahmoud me griffait, si je pleurais mon canari trouvé un matin dans sa cage immobile, les yeux clos, les pattes en l'air, s'il pleuvait, s'il ventait, c'était que je n'avais pas de frère.

4. Un soir, à table, je m'avisai de mettre à la dérobée une pincée de poivre sur la part de tarte à la crème réservée à la vieille Mélanie qui raffolait de sucreries. Ma chère maman me prit sur le fait et me reprocha cette action qu'elle estimait

de nature à ne faire honneur ni à mon esprit ni à mon cœur. Ma tante Chausson, qui renchérissait sur ce jugement et voyait dans cette espièglerie la preuve d'une dépravation* profonde, m'en excusa sur ce que je n'avais ni frère ni sœur.

— Il vit seul. La solitude est mauvaise. Elle développe chez cet enfant les instincts pervers dont il porte en lui les germes. Il est insupportable. Non content de vouloir empoisonner cette vieille servante dans un gâteau, il me souffle dans le cou et me cache mes bésicles*. Si j'habitais longtemps chez vous, ma chère Antoinette, il me ferait tourner en bourrique.

5. Je savais bien que les frères viennent ordinairement tout menus, ne sachant point marcher, incapables de toute conversation et n'offrant aucune espèce d'utilité. Je n'étais pas sûr, quand le mien aurait grandi, d'en être aimé, ni de l'aimer. Il est vrai que je voyais de mes fenêtres les deux potirons* jumeaux, Alfred et Clément Caumont, potironner côte à côte dans une paix profonde. Mais je voyais souvent dans la cour Jean, l'apprenti couvreur, battre comme plâtre son frère Alphonse qui lui tirait la langue et lui faisait des pieds de nez. De sorte qu'il me semblait difficile de s'instruire sur l'exemple. Enfin, mon état d'enfant unique offrait à mon avis de précieux avantages : ceux, entre autres, de n'être jamais contrarié, de ne partager avec personne l'amour de mes parents et de sauvegarder ce goût, ce besoin de m'entretenir avec moi-même, que j'eus dès ma plus tendre enfance. En même temps, je souhaitais un petit frère pour l'aimer. Car mon âme était pleine d'incertitudes et de contrariétés.

Un jour, je demandai à ma chère maman de me dire en confidence si elle ne pensait pas à me donner un petit frère. Elle me répondit en riant que non, qu'elle craindrait trop qu'il fût aussi mauvais garçon que moi.

ANATOLE FRANCE - Le petit Pierre - Calmann-Lévy.



LES MOTS.

Acariâtre : D'une humeur désagréable, contrariante, criarde, grincheuse, hargneuse. - **Exulter :** Eprouver une joie très vive. - **Précoce :** En avance pour son âge. - **Des pistoles :** Des pruneaux de Brignoles (Var). - **Une dépravation :** Ici, une très grande méchanceté. - **Les bésicles :** Ce sont d'anciennes lunettes à verres parfaitement circulaires. - **Les potirons :** Les deux frères Caumont étaient corpulents, de forme rondelette, d'où ce surnom moqueur.

LES IDEES.

1. Résumez chacun des paragraphes par une seule phrase.
2. A votre avis, pour quelles raisons cet enfant n'aimait-il pas sa tante ?
3. Pourtant, lui seul manifeste quelque joie lors de l'arrivée de tante Chausson. Prouvez-le à l'aide de deux phrases du paragraphe n° 1.
4. Classez les déclarations de la tante Chausson en deux parties : d'une part les erreurs ridicules, d'autre part les vérités pleines de bon sens.
5. Cet enfant vous paraît-il un « mauvais garçon » comme le dit en riant sa maman ? Justifiez votre impression.



16 L'araignée noire

1. La petite Elisabeth traversa le jardin en courant, gravit l'escalier et glissa merveilleusement sur les patins de feutre jusqu'à sa chambre. Il y faisait plus sombre que dehors. Elle tourna le commutateur. Une lumière vive l'éblouit. Elle allait s'avancer vers l'armoire, quand son cœur se crispa et ses jambes fléchirent. Muette d'horreur, elle considérait fixement le mur, en face d'elle.

2. Dans ce désert de plâtre, une énorme araignée noire s'étalait comme une tache d'encre aux prolongements filiformes*. Les poils même de ses pattes se détachaient avec une netteté affreuse sur le fond blanc. Accroupie sur ses huit membres pliés, elle était prête à trotter, à bondir. Elisabeth sentit sur sa peau la galopade légère du monstre. Un frisson la chatouilla dans la région des reins. Elle poussa une clameur folle, se rua vers la porte, dévala les marches et, toujours hurlant, tomba dans les bras de tante Thérèse, qui s'était levée de table pour la recevoir. Des figures inquiètes l'entourèrent. On la pressa de questions. Elle reprit son souffle et hoqueta :

— Dans ma chambre... une araignée... une grosse araignée !...

— Ce n'est que ça ? dit tante Thérèse en riant. Il ne faut pas avoir peur des araignées. Tu n'es pas une mouche ! Elles ne te feront pas de mal !

— Je ne veux pas remonter là-haut, dit Elisabeth.

Elle tremblait. Elle claquait des dents.

— Mon Dieu, que cette enfant est donc nerveuse ! dit grand-mère Ménou.

3. Grand-père Pépitou, téméraire malgré son grand âge, se dirigea vers le perron :

— Je t'en débarrasserai en un clin d'œil, moi, de ton araignée !

L'oncle Julien, enflammé par l'exemple, lui emboîta le pas.

— Je vais avec eux, dit tante Thérèse. Restez ici, les enfants.

RBresson



— Non, dit Elisabeth. Je veux voir s'ils l'ont vraiment chassée. Autrement, je ne pourrais pas dormir.
— Moi aussi, je veux voir, dit Geneviève, sa cousine.
— Alors, venez vite !

Elles rattrapèrent Pépitou et l'oncle Julien au seuil de la chambre. L'araignée était toujours là, immobile, noire, le corselet reposant à l'aise dans le berceau des pattes écartées.
— Quelle horreur ! s'écria tante Thérèse.
— Oui, elle est vraiment très grosse, dit Pépitou avec une nuance de considération dans la voix.
— C'est la plus grosse que j'aie jamais vue, renchérit l'oncle Julien. Un spécimen* extraordinaire ! Le type même de la *tegenaria parietina** géante.

4. Pépitou se proposait de la tuer à coups de pantoufle, mais son gendre, instituteur, avait une autre idée :
— Si nous pouvions la capturer vivante, je la montrerais aux élèves, à la rentrée.
— Comment vas-tu t'y prendre ? demanda tante Thérèse.
— Qu'on me donne un grand verre, dit-il, avec autorité.

Geneviève, qui n'avait pas peur des araignées, courut chercher un verre à la cuisine. Quand elle l'eut apporté à son père, il le mesura du regard, le saisit fermement dans sa main et s'avança vers le mur. Pépitou, de son côté, s'était emparé d'une boîte en carton, dont il espérait se servir comme d'un piège. L'araignée se trouvait entre l'armoire et la tête du lit.
— Je vais essayer de l'attaquer par la droite, dit l'oncle Julien. Si elle s'échappe vers la gauche, Pépitou, vous l'arrêterez.
— Comptez sur moi, dit Pépitou.

L'ombre de l'oncle Julien se coucha sur le mur. Pendant qu'il préparait son intervention, les pattes de l'araignée se détendirent comme des ressorts. A trois reprises, il colla violemment son verre contre la paroi blanche et nue, mais l'araignée, plus prompte que lui, ne se laissa pas coiffer. Portée par ses béquilles velues, elle se déplaçait follement, en zigzag, au-dessus du lit.
— A vous, Pépitou ! dit l'oncle Julien.

Pépitou s'appuya d'un genou sur le matelas, visa et appliqua sa boîte, lourdement, à côté du but.

L'araignée descendit vers la couverture.
— Vite ! vite ! cria tante Thérèse.

Déséquilibré par son premier effort, Pépitou donna de grands coups maladroits avec le carton pour empêcher la fugitive* de poursuivre sa route. Chaque fois, il arrivait trop tard.

HENRI TROYAT - Les semailles et les moissons - Tome 3 : La grive - Plon.

LES MOTS.

Filiforme : Mince et long comme un fil. Recherchez de nombreux mots de la même famille. - **Un spécimen** : Un échantillon, un modèle. - **La tegenaria parietina** : C'est, en latin, la tégénaire, une grande araignée à longues pattes qui sort la nuit de sa toile pour courir sur les murs. Elle vit dans le Midi et préfère le plein air. Il est fort probable qu'elle rejoindra sa toile par la fenêtre ouverte. - **La fugitive** : Celle qui prend la fuite, qui s'échappe. Quelle différence avec : le fuyard ?

LES IDEES.

1. Elisabeth est « muette d'horreur ». Un peu plus tard, tante Thérèse s'exclame : « Quelle horreur ! ». Relevez les détails nombreux justifiant cette réaction de la nièce et de la tante.
2. A l'exception de grand-mère Ménou, tous et toutes veulent assister à cette « chasse à l'araignée ». Mais chacun a une raison différente. Enumérez les divers personnages et les causes précises de leur intérêt pour cette araignée.
3. En décrivant cette *tegenaria parietina*, tout au long du récit, l'auteur établit plusieurs comparaisons. Relevez-les et expliquez-les.
4. La dernière phrase de la lecture contredit deux déclarations péremptoires que Pépitou doit bien regretter. Lesquelles ?
5. Que pensez-vous de cette expression : « Pépitou, téméraire malgré son grand âge, se dirigea vers le perron » ?

17 L'araignée noire (fin)

1. Elisabeth, debout près de la porte, trépignait de dégoût et d'épouvante.
— Attention, Pépitou ! gémissait Geneviève. Plus par ici !... Tu vois bien, elle file !... Dépêche-toi, tu vas l'avoir !...

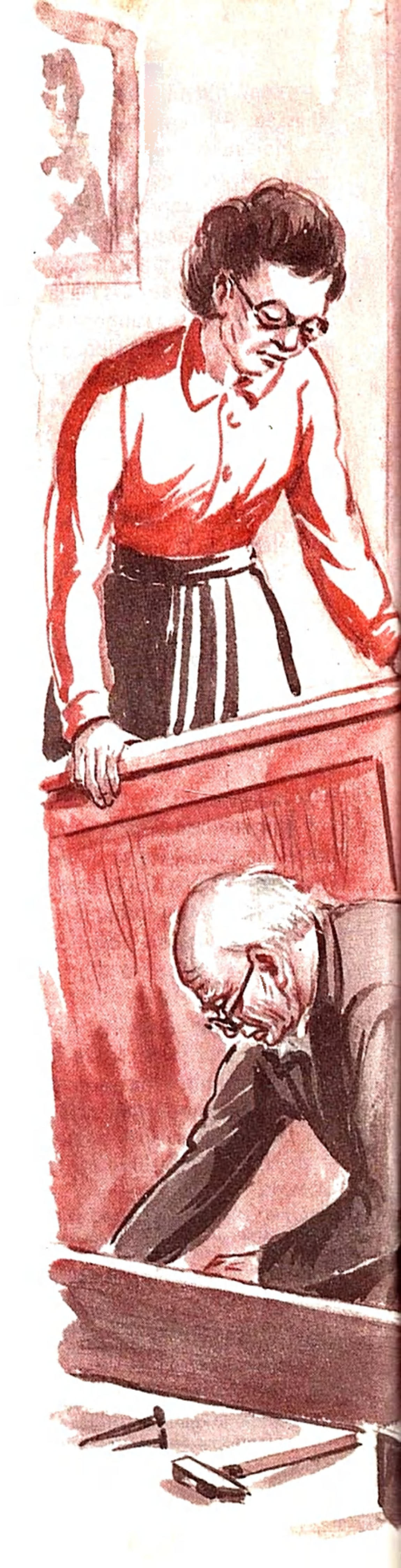
Soudain, l'araignée disparut.
— Elle est dans le lit ! hurla Elisabeth.
— Mais non, dit tante Thérèse. Elle est partie.
— Elle est pas partie, elle est dans le lit ! reprit Elisabeth, d'une voix enrouée par les larmes.
— Vous voyez, Julien, dit Pépitou, nous aurions mieux fait de la tuer comme j'en avais l'intention !

2. Tante Thérèse rejeta les couvertures, souleva l'oreiller, secoua les draps. L'araignée restait introuvable.
— Alors, elle est derrière ! dit Elisabeth.

Un peu confus d'avoir manqué leur chasse, Pépitou et l'oncle Julien écartèrent le lit de la cloison. Tante Thérèse, Geneviève, puis Elisabeth, se hasardèrent dans la ruelle*. Leur inspection les amena à conclure que l'animal s'était sans doute réfugié dans quelque trou, à la jonction du mur et du plancher.
— Elle en sortira la nuit ! balbutia Elisabeth. Elle se promènera sur moi ! Oh ! tante Thérèse, c'est affreux ! Je ne pourrai pas dormir ! Je t'en supplie, fais quelque chose !
— Voici ce que je propose, dit tante Thérèse. Nous pourrions transporter ton lit dans la chambre de Geneviève. Ainsi, tu ne serais pas seule, tu n'aurais plus peur...
— Oh ! oui, merci, tantine ! soupira Elisabeth.

3. Malheureusement, la porte était trop étroite pour qu'on pût traîner le lit d'une chambre dans l'autre. Il fallait le démonter d'abord. Pépitou dit que ce n'était rien, qu'il avait l'habitude. L'oncle Julien s'offrit à l'aider dans cette entreprise. Sur son ordre, Geneviève leur apporta la boîte à outils. Ils se mirent au travail. Debout derrière eux, les femmes observaient leur effort d'un œil intéressé et critique. Elisabeth était gênée de déranger ainsi les usages de la maison, mais il lui était vraiment impossible de cohabiter avec une araignée. Le sommier se laissa aisément enlever et le cadre du lit ne résista pas longtemps aux deux hommes, qui, soufflant et pestant, s'acharnaient à le disjoindre. Toutes les pièces de la charpente furent transportées ensuite dans la chambre de Geneviève. Il ne restait plus qu'à les assembler de nouveau.

4. Accroupis entre les pans de bois, Pépitou et l'oncle Julien épuisaient leur patience sur de grosses vis, à têtes sphériques perforées, qu'on ne pouvait tourner qu'avec un





clou. Tantôt la tige filetée s'enfonçait de travers, tantôt elle ne mordait pas sur les rainures et ballottait dans son logement. L'oncle Julien reprochait à tante Thérèse de ne pas maintenir le dossier à la verticale :

— Comment veux-tu que je visse, si les deux parties ne sont pas d'équerre* ?

Pépitou s'écorcha le pouce à une pointe qu'il n'avait pas remarquée. Il avait oublié ses lunettes sous la tonnelle. Ménou lui prêta les siennes. Tante Thérèse lui noua un léger pansement autour du doigt. Il ôta son veston. L'oncle Julien en fit autant. Tous deux reprirent leur ouvrage avec humeur. Sur leur dos, les bretelles écartaient leurs tiges, dans un mouvement d'araignée. Elisabeth frémit d'appréhension*. C'était exactement cela : de longues pattes, tirées en étoile hors d'un corselet minuscule. Les femmes se retenaient de donner des conseils. Le silence n'était plus ponctué que par des exclamations coléreuses :

— Passe-moi un autre clou pour tourner, Geneviève... Celui-ci est trop mince... Thérèse, ne bouge pas !... Je ne suis plus en face du trou !...

5. Enfin, le lit consentit à se tenir d'aplomb sur ses quatre pieds. Le dossier seul branlait encore , mais Pépitou déclara qu'il était impossible de faire mieux. Les épouses complimentèrent leurs maris. Elisabeth se confondit en remerciements.

— Allons donc ! Ce n'est rien, ma petite ! dit l'oncle Julien en s'épongeant le front.

Ayant installé le sommier et le matelas, les hommes se retirèrent, abandonnant aux femmes le reste de la besogne, qui n'exigeait ni force, ni compétence*.

Il était presque dix heures du soir, quand les fillettes purent se coucher.

HENRI TROYAT

Les semailles et les moissons Tome 3 : La grive - Plon.

LES MOTS.

La ruelle : L'espace libre entre le lit et le mur. - **D'équerre :** A angle droit. - **Une appréhension :** Une crainte vague, sans raison très précise. - **La compétence :** Ici, la connaissance approfondie du démontage et du remontage d'un mobilier.

LES IDEES.

1. Quels sont les sentiments successifs éprouvés par la petite Elisabeth ?
2. Comment expliquez-vous une terreur semblable causée par une banale araignée ?
3. Au paragraphe nº 4, le récit change de ton. La bonne humeur disparaît. Montrez-le.
4. La dernière parole de l'oncle Julien est-elle sincère ? Pour quelle raison ne fait-il aucun reproche à Elisabeth ?
5. Rédigez une phrase qui traduira les pensées de chaque personnage à la fin de cette soirée.



18 Angélique

En plein hiver, à l'aube, Madame Hubertine découvrit dans une rue de Beaumont-sur-Oise, une fillette de neuf ans qui tremblait dans la neige près d'une porte.

1. — Petite, que fais-tu là ? qui es-tu ?

L'enfant ne répondit point, elle se cachait le visage. Cependant elle ne sentait plus ses membres, son être s'évanouissait, comme si son cœur, devenu de glace, se fût arrêté. Quand la bonne Madame Hubertine eut tourné le dos, avec un geste de pitié discrète, elle s'affaissa sur les genoux, à bout de forces, glissa ainsi qu'une chiffe* dans la neige, dont les flocons, silencieusement, l'ensevelirent. Et la dame, qui revenait avec son pain tout chaud, l'apercevant ainsi par terre, de nouveau s'approcha.

— Voyons, petite, tu ne peux rester sous cette porte.

Alors, Hubert, son mari, qui était sorti à son tour, debout au seuil de la maison, la débarrassa du pain, en disant :

— Prends-la donc, apporte-la !

Hubertine, sans ajouter rien, la prit dans ses bras solides. Et l'enfant ne se reculait plus, emportée comme une chose, les dents serrées, les yeux fermés, toute froide, d'une légèreté de petit oiseau tombé de son nid.

2. On rentra. Hubert referma la porte, tandis qu'Hubertine, chargée de son fardeau, traversait la pièce sur la rue, qui servait de salon. Puis, elle passa dans la cuisine où trônait un fourneau neuf, un large fourneau de fonte, dont les garnitures de cuivre luisaient. Il était rouge, on entendait bouillir l'eau du coquemar*. Une casserole, pleine de café au lait, se tenait chaude, à l'un des bouts.

— Fichtre ! il fait meilleur ici que dehors, dit Hubert, en posant le pain sur une lourde table Louis XIII* qui occupait le milieu de la pièce. Mets cette pauvre mignonne près du fourneau, elle va se dégeler.

3. Déjà Hubertine asseyait l'enfant ; et tous les deux la regardèrent revenir à elle. La neige de ses vêtements fondait, tombait en gouttes pesantes. Par les trous de ses gros souliers d'homme, on voyait ses petits pieds meurtris, tandis que la mince robe dessinait la rigidité de ses membres, ce pitoyable corps de misère et de douleur. Elle eut un long frisson, ouvrit des yeux éperdus, avec le sursaut d'un animal qui se réveille pris au piège. Son visage sembla se renforcer sous la guenille nouée à son menton. Ils la crurent infirme du bras droit, tellement elle le serrait, immobile, sur sa poitrine.

— Rassure-toi, nous ne voulons pas te faire du mal... D'où viens-tu ? Qui es-tu ?

A mesure qu'on lui parlait, elle s'effarait davantage, tournant la tête, comme si quelqu'un était derrière elle, pour la battre. Elle examina la cuisine d'un coup d'œil furtif*, les dalles, les poutres, les ustensiles brillants. Et elle eut de nouveau un grand frisson, sous la chaleur du fourneau qui commençait à la pénétrer. Et elle ramena son regard par terre, ne bougeant plus.

— Est-ce que tu es de Beaumont ?... Qui est ton père ?

4. Devant son silence, Hubert s'imagina qu'elle avait la gorge trop serrée pour répondre.

— Au lieu de la questionner, dit-il, nous ferions mieux de lui servir une bonne tasse de café au lait bien chaud.

C'était si raisonnable, que, tout de suite, Hubertine donna sa propre tasse. Pendant qu'elle lui coupait deux grosses tartines, l'enfant se défiait, reculait toujours. Mais le tourment de la faim fut le plus fort, elle mangea et but goulûment. Pour ne pas la gêner, le ménage se taisait, ému de voir sa petite main trembler, au point de manquer sa bouche. Et elle ne se servait que de sa main gauche, son bras droit demeurait obstinément* collé à son corps. Quand elle eut fini, elle faillit casser la tasse, qu'elle rattrapa du coude, maladroite, avec un geste d'estropiée.

— Tu es donc blessée au bras ? lui demanda Hubertine. N'aie pas peur, montre un peu, ma mignonne.

Mais, comme elle la touchait, l'enfant, violente, se leva, se débattit. Et, dans la lutte, elle écarta le bras. Un livret cartonné, qu'elle cachait sur sa peau même, glissa par une déchirure de son corsage. Elle voulut le reprendre, resta les deux poings tordus de colère, en voyant que ces inconnus l'ouvraient et le lisaient.

5. C'était un livret d'élève, délivré par l'Administration des Enfants assistés du département de la Seine. A la première page, au-dessous d'un médaillon de saint Vincent de Paul, il y avait imprimées, les formules : nom de l'élève, et un simple trait à l'encre remplissait le blanc. Puis, aux prénoms, ceux d'Angélique, Marie. Aux dates, née le 22 janvier, admise le 23 du même mois, sous le numéro matricule 1634. « Oh ! une enfant trouvée ! » s'écria Hubertine.

Immédiatement, Hubert et Hubertine décidèrent d'adopter la petite Angélique.

EMILE ZOLA - Le rêve - Fasquelle.



LES MOTS.

Une chiffe : Une mauvaise étoffe molle et fragile. - **Le coquemar :** Une sorte de bouilloire en métal. - **Une table Louis XIII :** Datant de l'époque de Louis XIII, ou en imitant le style. Recherchez dans la lecture d'autres objets très anciens. - **Furtif :** En cachette, à la dérobée. - **Obstinément :** Ici, continuellement, avec ténacité, comme par entêtement.

LES IDEES.

1. La petite Angélique est malheureuse : citez des détails.
2. Mais, surtout, elle paraît avoir peur. Quelles phrases l'indiquent nettement.
3. Comment une enfant peut-elle avoir peur de révéler qu'elle est orpheline ?
4. Hubert et Hubertine agissent comme un père et une maman. Montrez-le.
5. Expliquez la dernière phrase du paragraphe nº 4. Quelle est la cause précise de la colère d'Angélique ? (Ne songez pas seulement au livret).



19 Les manies de grand-mère

1. Grand-mère tricotait des bas, c'est la seule occupation que je lui connusse. Elle tricotait tout le long du jour, à la manière d'un insecte. Mais comme elle se levait fréquemment pour aller voir ce que Rose, la servante, faisait à la cuisine, elle égarait le bas sur quelque meuble, et je crois bien que personne ne lui en vit jamais achever un. Il y avait des commencements de bas dans tous les tiroirs, où Rose les remisait au matin, en faisant les pièces. Quant aux aiguilles, grand-mère en promenait toujours un faisceau, derrière l'oreille, entre son petit bonnet de tulle enrubanné, et le mince bandeau de ses cheveux gris jaunâtre.

2. Ma tante Anna, sa nouvelle bru*, n'avait point pour grand-mère l'affectueuse et respectueuse indulgence de maman. Elle ne vint, je crois bien, qu'une seule fois à Uzès pendant que ma mère et moi y étions. Nous la surprîmes aussitôt qui faisait la rafle des bas.

— Huit! j'en ai trouvé huit ! disait-elle à ma mère, à la fois amusée et exaspérée*.

Et le soir elle ne se retenait pas de demander à grand-mère pourquoi jamais elle n'en achevait un, une bonne fois ?

La pauvre vieille d'abord tâchait tout de même de sourire, puis tournait son inquiétude vers ma mère :

— Juliette ! Qu'est-ce qu'elle veut, Anna ?

Mais ma mère n'entrait pas dans le jeu, et c'est ma tante qui reprenait plus fort :

— Je demande, ma mère, pourquoi vous n'en achevez pas un, une fois, au lieu d'en commencer plusieurs ?

Alors la vieille, un peu piquée*, serrait les lèvres, puis ripostait soudain :

— Achever, achever... Eh ! elle est bonne, Anna !... Il faut le temps !

3. La continuelle crainte de ma grand-mère était que nous n'eussions pas assez à manger. Elle qui ne mangeait presque rien elle-même, ma mère avait peine à la convaincre que quatre plats par repas nous suffisaient. Le plus souvent elle ne voulait rien entendre, s'échappait d'auprès de ma mère pour avoir avec Rose des entretiens mystérieux. Dès qu'elle avait quitté la cuisine, ma mère s'y précipitait à son tour et, vite, avant que Rose fût partie au marché, révisait le menu et décommandait les trois quarts.

4. — Eh! bien, Rose ! ces gelinottes* ? criait grand-mère, au déjeuner.

— Mais ma mère, nous avions ce matin les côtelettes. J'ai dit à Rose de garder les gelinottes pour demain.

La pauvre vieille était au désespoir.

— Les côtelettes ! Les côtelettes ! répétait-elle, affectant de rire. Des côtelettes d'agneau, il en faut six pour une bouchée...

5. Puis, par manière de protestation, elle se levait enfin, allait quérir* dans une petite resserre, au fond de la salle à manger, pour parer à la désolante insuffisance du menu, quelque mystérieux pot de conserves, préparé pour notre venue. C'étaient le plus souvent des boulettes de porc, truffées, confites* dans de la graisse, succulentes, qu'on appelait des « fricandeaux ». Ma mère naturellement refusait.

— Té ! le petit en mangera bien, lui !

— Mère, je vous assure qu'il a assez mangé comme cela.

— Pourtant ! vous n'allez pas le laisser mourir de faim ?...

(Pour elle, tout enfant qui n'éclatait pas, se mourait. Quand on lui demandait plus tard, comment elle avait trouvé ses petits-fils, mes cousins, elle répondait invariablement, avec une moue :

— Bien maigres !)

6. Une bonne façon d'échapper à la censure* de ma mère, c'était de commander à l'hôtel Béchard quelque tendre aloyau aux olives, ou, chez Fabregas le pâtissier, un vol-au-vent plein de quenelles*, une floconneuse brandade*, ou le traditionnel croûtillon au lard. Ma mère guerroyait aussi, au nom des principes d'hygiène, contre les goûts de ma grand-mère. En particulier lorsque celle-ci, coupant le vol-au-vent, se réservait un morceau du fond.

— Mais, ma mère, vous prenez justement le plus gras !

— Eh ! faisait ma grand-mère, qui se moquait bien de l'hygiène, la croûte du fond...

— Permettez que je vous serve moi-même.

Et, d'un œil résigné, la pauvre vieille voyait écarter de son assiette le morceau qu'elle préférait.

ANDRE GIDE

Si le grain ne meurt - Gallimard.



LES MOTS.

La bru : On dit habituellement la belle-fille. - **Exaspérée** : Irritée, aigrie par une colère violente (la racine est : âpre). - **Piquée** : Ici, fâchée, vexée. Trouvez deux autres sens du même mot. - **Les gelinottes** : Ici, de petites poules engraissées dans une basse-cour. - **Quérir** : Chercher et apporter. - **Confites** : Conservées. - **La censure** : Les reproches, les critiques et, peut-être, l'interdiction. - **Des quenelles** : Des boulettes de viande ou de poisson introduites dans le vol-au-vent avec une sauce aux champignons. - **Une brandade** : Un plat provençal composé de morue, de crème fraîche, d'huile, d'ail et de condiments.

LES IDEES.

1. Pour quelles raisons grand-mère ne terminait-elle jamais ses bas ?
2. Relevez plusieurs phrases montrant que grand-mère ne commande pas la famille, mais qu'au contraire, elle doit obéir.
3. Comparez les attitudes et les paroles des deux belles-sœurs Anna et Juliette.
4. Recherchez différents détails situant ce texte dans le Midi de la France.
5. A votre avis, pourquoi grand-mère désire-t-elle des repas si abondants ?



20 Les grands-parents de Maurice

Deux bons vieux reçoivent la visite inattendue d'un ami de leur cher petit-fils Maurice.

1. Je m'arrête sur le seuil en criant bien fort :
— Bonjour, braves gens, je suis l'ami de Maurice.

Oh ! alors, si vous l'aviez vu, le pauvre vieux ! si vous l'aviez vu venir vers moi les bras tendus, m'embrasser, me serrer les mains, courir égaré* dans la chambre en faisant : « Mon Dieu ! mon Dieu !... » Toutes les rides de son visage riaient. Il était rouge. Il bégayait : « Ah ! monsieur... ah ! monsieur... » Puis il allait vers le fond en appelant : « Mamette !... »

2. Une porte qui s'ouvre, un trot de souris dans le couloir... C'était Mamette. Rien de joli comme cette petite vieille avec son bonnet à coques, sa robe de carmélite* et son mouchoir brodé qu'elle tenait à la main pour me faire honneur, à l'ancienne mode... Chose attendrissante ! Ils se ressemblaient. Avec un tour et des coques jaunes, il aurait pu s'appeler Mamette, lui aussi. Seulement la vraie Mamette avait dû beaucoup pleurer dans sa vie, et elle était encore plus ridée que l'autre. Comme l'autre aussi, elle avait près d'elle un enfant de l'orphelinat, petite garde en pèlerine bleue qui ne la quittait jamais. Et de voir ces vieillards protégés par ces orphelines, c'était ce qu'on peut imaginer de plus touchant.

3. En entrant, Mamette avait commencé par me faire une grande révérence. Mais d'un mot le vieux lui coupa sa révérence en deux :
— C'est l'ami de Maurice !...

Aussitôt, la voilà qui tremble, qui pleure, qui perd son mouchoir, qui devient rouge, toute rouge, encore plus rouge que lui... Ces vieux, ça n'a qu'une goutte de sang dans les

veines, et à la moindre émotion, elle leur saute au visage.
— Vite, vite, une chaise ! dit la vieille à sa petite.
— Ouvre les volets ! crie le vieux à la sienne.

Et, me prenant chacun par une main, ils m'emmènent en trottinant jusqu'à la fenêtre, qu'on a ouverte toute grande pour mieux me voir. On approche les fauteuils ; je m'installe entre les deux, sur un pliant, les petites bleues derrière nous, et l'interrogatoire commence :
— Comment va-t-il ? Qu'est-ce qu'il fait ? Pourquoi ne vient-il pas ? Est-ce qu'il est content ?

Et patati ! et patata ! Comme cela pendant des heures.

4. Moi, je répondais de mon mieux à toutes leurs questions, donnant sur mon ami les détails que je savais, inventant effrontément ceux que je ne savais pas, me gardant surtout d'avouer que je n'avais jamais remarqué si ses fenêtres fermaient bien ou de quelle couleur était le papier de sa chambre.
— Le papier de sa chambre ! Il est bleu, madame, bleu clair, avec des guirlandes...
— Vraiment ! faisait la pauvre vieille attendrie, et elle ajoutait en se tournant vers son mari :
— C'est un si brave enfant !
— Oh ! oui, c'est un brave enfant ! reprenait l'autre avec enthousiasme*.

Et, tout le temps que je parlais, c'étaient entre eux des hochements de tête, des clignements d'yeux, des airs entendus, ou bien encore le vieux qui se rapprochait pour me dire :
— Parlez plus fort... Elle a l'oreille un peu dure.

Et elle de son côté :
— Un peu plus haut, je vous prie... Il n'entend pas très bien.

Alors j'élevais la voix, et tous deux me remerciaient d'un sourire. Et, dans ces sourires fanés qui se penchaient vers moi, cherchant jusqu'au fond de mes yeux l'image de leur Maurice, moi j'étais tout ému de la retrouver cette image, vague, voilée, presque insaisissable, comme si je voyais mon ami me sourire très loin, dans un brouillard.

5. Tout à coup le vieux se dressa sur son fauteuil.
— Mais j'y pense, Mamette... il n'a peut-être pas déjeuné !

Et Mamette effarée, les bras au ciel :
— Pas déjeuné !... Grand Dieu !

Je croyais qu'il s'agissait encore de Maurice, et j'allais répondre que ce brave enfant n'attendait jamais plus tard que midi pour se mettre à table. Mais non, c'était bien de moi qu'on parlait, et il faut voir quel branle-bas* quand j'avouai que j'étais encore à jeun*.
— Vite le couvert, petites bleues ! La table au milieu de la chambre, la nappe du dimanche, les assiettes à fleurs. Et ne rions pas tant, s'il vous plaît ! et dépêchons-nous !

Je crois bien qu'elles se dépêchaient ! A peine le temps de casser trois assiettes, le déjeuner se trouva servi.

ALPHONSE DAUDET - Lettres de mon moulin - Fasquelle.

LES MOTS.
Egaré : Ici, très ému, troublé par la surprise et la joie provoquées par cette visite. Citez le sens habituel de ce mot. - **La robe de carmélite :** Une robe de couleur brun pâle, comme celle des religieuses portant ce nom. - **L'enthousiasme :** Ici, une admiration ardente et passionnée. - **Un branle-bas :** Une grande agitation. - **A jeun :** N'ayant rien mangé ni bu depuis le réveil. Citez trois mots de la même famille (L'un d'entre eux se trouve un peu plus haut).

LES IDEES.
1. Relevez des détails montrant : le bonheur des grands-parents - leur affection mutuelle - la générosité de leur accueil - la bonté du visiteur - l'amour des grands-parents pour leur petit-fils.
2. Expliquez avec précision la dernière phrase du paragraphe n° 2.
3. Ensuite, montrez la fidèle présence des deux orphelines durant tout le texte.
4. L'ami de Maurice « invente effrontément »... Pourquoi ne peut-on pas lui tenir rigueur de ces mensonges ?

21 “ Marw éo ”

Un jeune marin de dix-neuf ans, Sylvestre Moan, était à la guerre, très loin, en Chine. Sa vieille grand-mère Yvonne n'avait pas reçu de lettre depuis deux mois.

1. Un jour de la première quinzaine de juin, comme la vieille Yvonne rentrait chez elle, des voisines lui dirent qu'on était venu la demander de la part du commissaire de l'Inscription maritime*. C'était quelque chose concernant son petit-fils, bien sûr. Mais cela ne lui fit pas du tout peur. Dans les familles des gens de mer, on a souvent affaire à l'Inscription. Elle donc, qui était fille, femme, mère et grand-mère de marin, connaissait ce bureau depuis tantôt soixante ans.

Sachant ce qu'on doit à Monsieur le commissaire, elle fit sa toilette, prit sa belle robe et une coiffe blanche, puis se mit en route sur les deux heures.

2. Trottinant assez vite et menu dans ces sentiers de falaise, elle s'acheminait vers Paimpol, un peu anxieuse tout de même, à la réflexion, à cause de ces deux mois sans lettre.

Le gai temps de juin souriait partout autour d'elle. Sur les hauteurs pierreuses, il n'y avait toujours que les ajoncs ras aux fleurs jaune d'or. Mais dès qu'on passait dans les bas-fonds abrités contre le vent de la mer, on trouvait tout de suite la belle verdure neuve, les haies d'aubépine fleurie, l'herbe haute et sentant bon. Elle ne voyait guère tout cela, elle, si vieille, sur qui s'étaient accumulées les saisons fugitives, courtes à présent comme des jours...

En approchant de Paimpol, elle se sentait devenir plus inquiète, et pressait encore sa marche.

La voilà dans la ville grise, dans les petites rues de granit où tombait ce soleil, donnant le bonjour à d'autres vieilles, ses contemporaines*, assises à leur fenêtre. Intriguées* de la voir, elles disaient :

— Où va-t-elle comme ça si vite, en robe du dimanche, un jour de semaine ?

3. Monsieur le commissaire de l'Inscription ne se trouvait pas chez lui. Un petit être très laid, d'une quinzaine d'années, qui était son commis, se tenait assis à son bureau.

Avec un air d'importance, quand elle lui eut dit son nom, il se leva pour prendre, dans un casier, des pièces timbrées.

Il y en avait beaucoup... Qu'est-ce que cela voulait dire ?

Des certificats, des papiers portant des cachets, un livret de marin jauni par la mer, tout cela ayant comme une odeur de mort... Il les étalait devant la pauvre vieille, qui commençait à trembler et à voir trouble.

Il lisait maintenant d'une voix doctorale* :

— Moan, Jean-Marie-Sylvestre, inscrit à Paimpol, folio 213, numéro matricule 2091, décédé à bord du Bien-Hoa le 14...





— Quoi ?... Qu'est-ce qui lui est arrivé, mon bon Monsieur ?...

— Décédé !... Il est décédé, reprit-il.

Et, voyant qu'elle ne comprenait pas ce beau mot, il s'exprima en breton :

— Marw éo !... (Il est mort...)

— Marw éo !...

Elle répéta après lui, avec son chevrotement de vieillesse...

4. Elle restait debout, devant ce bureau, raidie, torturant les franges de son châle brun, avec ses pauvres vieilles mains gercées de laveuse.

On lui remit un mandat pour aller toucher, comme héritière, les trente francs qui lui revenaient de la vente du sac de Sylvestre, puis les lettres, les certificats et la boîte contenant la médaille militaire. Gauchement elle prit tout cela avec ses doigts qui restaient ouverts, le promena d'une main dans l'autre, ne trouvant plus ses poches pour le mettre.

5. Dans Paimpol, elle passa tout d'une pièce et ne regardant personne, le corps un peu penché comme qui va tomber, entendant un bourdonnement de sang à ses oreilles , et se hâtant, se surmenant, comme une pauvre machine déjà très ancienne qu'on aurait remontée à toute vitesse pour la dernière fois, sans s'inquiéter d'en briser les ressorts.

Au troisième kilomètre, elle allait toute courbée en avant, épuisée. De temps à autre, son sabot heurtait quelque pierre qui lui donnait dans la tête un grand choc douloureux.

Chez elle, la porte fermée, elle poussa un cri de détresse qui l'étouffait, et se laissa tomber dans un coin, la tête au mur. Sa coiffe lui était descendue sur les yeux. Elle la jeta par terre, sa pauvre belle coiffe autrefois si ménagée*. Sa dernière robe des dimanches était toute salie, et une mince queue de cheveux, d'un blanc jaune, sortait de son serre-tête. ..

PIERRE LOTI

Pêcheur d'Islande - Calmann-Lévy.

LES MOTS.

L'Inscription maritime : Cette administration créée pendant le règne de Louis XIV tient à jour les listes de jeunes Français désirant devenir marins. Par quel ministre fut-elle organisée ? - **Ses contemporaines** : Les Bretonnes du même âge que la grand-mère Yvonne, nées à peu près en même temps qu'elle. Citez d'autres noms de la famille de : temps. - **Intriguées** : Etonnées et curieuses. - **Une voix doctorale** : Une voix grave, prétentieuse, imitant le ton d'un docteur. - **Ménagée** : Utilisée avec soin, par économie. Citez deux autres sens de ce verbe.

LES IDEES.

1. Trouvez un titre à chacun des cinq paragraphes de la lecture.
2. Grand-mère Yvonne est-elle au début inquiète de cette convocation à l'Inscription maritime ? Justifiez votre réponse à l'aide d'une phrase du texte.
3. Quand cette inquiétude s'éveille-t-elle ? Citez une autre phrase.
4. Que pensez-vous de l'attitude et des paroles du commis ? Essayez oralement d'annoncer cette nouvelle avec égards et précautions, comme si vous teniez la place de cet employé.
5. Rien n'existe plus pour la grand-mère dans le bureau de l'Inscription, sur la route et dans sa maison. Montrez-le.



22 Pépitou, professeur de bicyclette

1. A cheval sur une bicyclette étincelante, Geneviève, la tête dans les épaules, les coudes écartés, la figure décomposée* par l'effroi, s'appuyait de tout son poids sur son grand-père Pépitou, qui, une main cramponnée à la selle et l'autre au guidon, essayait de la maintenir en équilibre.

— Pédale ! criait-il. Pédale !

— Non ! gémissait Geneviève. Je ne veux pas !... Je vais tomber !... Je vais me casser quelque chose !...

— Quand tu seras lancée, ça ira tout seul. Hop ! Courage !

Il fit plusieurs pas en avant. Les roues tournèrent dans un joli miroitement de rayons argentés. La bicyclette et Geneviève s'inclinèrent davantage encore. Pépitou s'arc-bouta pour les redresser à la verticale :

— Pédale ! Pédale, je te dis !

— Attends, Geneviève ! s'écria sa cousine Elisabeth. Je vais te tenir de l'autre côté !

Elle se précipita à la rescousse*. Encerclée sur son siège, poussée par derrière, tirée par devant, Geneviève glapissait :

— Non ! Ça ne m'amuse pas ! Assez !

Elle finit par laisser traîner ses deux pieds sur le sol. On s'arrêta.

2. — Je voudrais essayer, dit Elisabeth.

— Tu es déjà montée à bicyclette ? demanda Pépitou.

— Non.

— Alors, fais attention. Ne te crispe* pas. C'est moi qui te guide.

Elle prit la place de Geneviève sur la selle. Pépitou l'épaula légèrement et se mit en marche. La machine roulait avec lenteur. Il pressa le pas. Elisabeth appuya sur les pédales. Pépitou, accroché à la bicyclette, commença à trotter menu en soufflant :

— Bon... bon... Pédale toujours... Regarde en avant !...

Grisée par le succès, Elisabeth accéléra le mouvement de ses jambes.

— Pas si vite ! gronda Pépitou, qui, maintenant, était obligé de courir pour rester au niveau des roues.

Soudain, elle se sentit seule, libre, perchée très haut, entourée de vide. Pépitou l'avait lâchée. Une crainte délicieuse lui serra le cœur. Le guidon vibrait dans ses mains. Les fenêtres de l'école défilaient en sautillant le long de sa joue droite. Elle allait s'envoler. Un caillou en décida autrement. La roue avant hésita, dévia.

3. Elisabeth se retrouva par terre, les jambes prises sous la machine, dont une pédale tournait encore. Elle s'était écorché le genou. Le sang coulait, mais elle n'avait pas mal. En voyant accourir Pépitou, elle pouffa* de rire. Geneviève le suivait. Elle était blanche et balbutiait d'une voix mourante :

— Tu vois que c'est dangereux, Pépitou !

Puis, elle s'enfuit en hurlant :

— Maman ! Maman ! Vite ! Elisabeth s'est blessée !

Pépitou avait une mine coupable. N'était-il pas l'instigateur* de cette expérience qui se terminait par un accident ?

— Ça arrive, grognait-il, ça arrive souvent dans les débuts !

4. Il releva Elisabeth et la conduisit à la cuisine, où tante Thérèse et grand-mère Ménou lui lavèrent sa plaie, la désinfectèrent avec un liquide piquant et la recouvrirent d'un volumineux bandage.

— Elle a été très vaillante, dit Pépitou en s'essuyant le front et la nuque avec un grand mouchoir.

— Et toi, très imprudent, Pépitou, dit Ménou.

— Mais non, Ménou. Chaque sport a ses risques. Et la bicyclette est un sport complet. Si je suis tel que tu me vois, c'est grâce à la bicyclette ! Il faut que ces enfants fassent de la bicyclette ! C'est un brevet de santé qu'elles se préparent...

— En se cassant le nez sur les cailloux, dit tante Thérèse.

Il baissa la tête. Elisabeth rassura tout le monde et sortit, héroïque, souriante et la jambe raide.

HENRI TROYAT - Les semailles et les moissons Tome 3 : La grive - Plon.



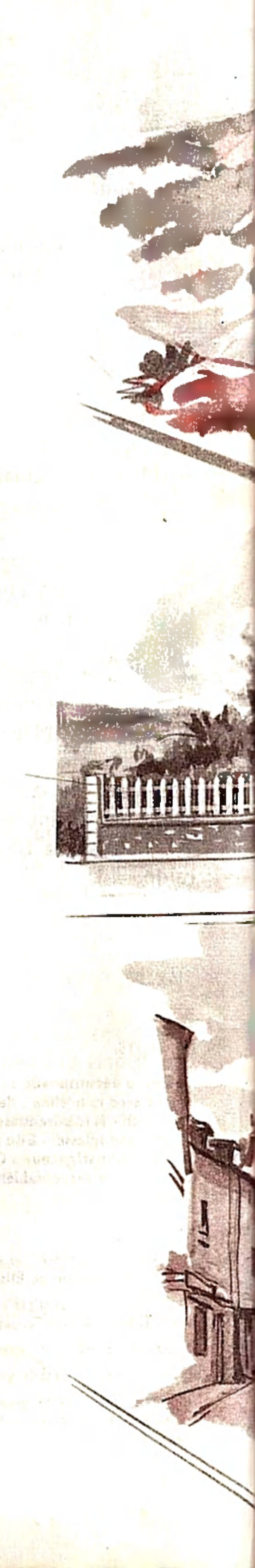
LES MOTS.

La figure décomposée : Changée, modifiée par la peur. Recherchez d'autres mots formés avec le préfixe : dé (ou dés) indiquant le contraire. (Exemple : l'ordre, le désordre). - **A la rescousse** : Au secours. - **Ne te crispe pas** : Ne te contracte pas. Pédale en souplesse. - **Elle pouffa** : Elle éclata de rire malgré elle, en essayant de se retenir. - **L'instigateur** : Celui qui, par ses conseils, pousse à faire quelque chose ; en somme, le responsable.

LES IDEES.

1. Montrez les différences — de comportement, de paroles, de ton — entre les deux cousines Geneviève et Elisabeth.
2. Quels sont les qualités et les défauts de l'une et de l'autre. Cherchez une phrase bien révélatrice pour chacune d'elles.
3. Grand-père Pépitou est extrêmement gêné après la chute. Pourquoi ?
4. Relevez trois détails précis prouvant son embarras.
5. Au début du récit Geneviève « gémit ». Puis, au cours de la narration, sa crainte augmente. Etudiez les verbes successifs employés par l'auteur lorsque Geneviève fait entendre sa voix.

4 - Ma maison



Nous ferons notre maison si belle...

Si tu veux, nous ferons notre maison si belle
Que nous y resterons les étés, les hivers.
Nous verrons, alentour, fluer l'eau qui dégèle
Et les arbres jaunis y redevenir verts.

Les jours harmonieux et les saisons heureuses
Passeront sur le bord lumineux du chemin,
Comme de beaux enfants dont les bandes rieuses
S'enlacent en jouant et se tiennent les mains.

Le frivole soleil et la lune pensive,
Qui s'enroulent au tronc lisse des peupliers,
Reflèteront en nous leur âme lasse ou vive
Selon les clairs midis et les soirs familiers.

Nous ferons notre cœur si simple et si crédule
Que les esprits charmants des contes d'autrefois
Reviendront habiter dans les vieilles pendules
Avec des airs secrets, affairés et courtois.

Pendant les soirs d'hiver, pour mieux sentir la flamme
Nous tâcherons d'avoir un peu froid tous les deux
Et de grandes clartés nous danseront dans l'âme
A la lueur du bois qui semblera joyeux.

ANNA DE NOAILLES. Le Cœur innombrable
Calmann-Lévy.





23 Une nuit pour bâtir sa maison

Dans le village, à part la famille Mindeur, tout le monde aimait le vieil Urbain. Ses amis ont décidé de l'aider à construire sa maison.

1. Un samedi, vers huit heures du soir, au retour des champs et après avoir dîné de pain et de fromage, Arsène et Urbain quittèrent la ferme avec une voiture chargée de briques, de tuiles, de pièces de bois et d'autres matériaux de construction. Elle était si lourde que le cheval eut de la peine à démarrer. Il s'agissait de bâtir une maison à Urbain sur le terrain communal. A Vaux-le-Dévers, l'usage accordait à tout homme sans toit, qu'il fût résident ou étranger, le droit de construire une maison sur les terrains communaux, et les jouissances et prérogatives* de propriétaire, pourvu qu'elle fût élevée en une seule nuit. Arsène avait choisi un bout de pré communal en bordure de la route, à une centaine de mètres de chez Mindeur. Urbain pourrait apercevoir, à travers les arbres, la maison où il avait travaillé pendant trente ans. Le choix de l'emplacement offrait aussi l'avantage de contrarier les Mindeur qui avaient l'habitude d'y lâcher leurs cochons.

2. Il faisait encore jour, mais comme le soleil était couché, on pouvait se mettre au travail. Jouquier, le maçon, venait d'arriver avec une voiture à bras transportant ses outils et des sacs de chaux. Il promenait déjà son mètre pliant sur le terrain et plantait des jalons dans la terre. La maison d'Urbain devait se composer de deux pièces, l'une regardant la route et les haies, l'autre la rivière. Arsène avait voulu que la façade vint s'encadrer entre un frêne et un cerisier distants de huit à dix mètres. Comme le temps était mesuré, on avait décidé d'économiser sur la maçonnerie qui était le travail le plus long et de multiplier* les ouvertures. Chacune des pièces aurait deux grandes fenêtres que le menuisier n'aurait qu'à poser le moment venu. Les murs seraient constitués par une forte ossature de bois, la brique comblant les intervalles.

La première besogne fut de creuser quatre trous afin de planter les montants qui soutiendraient la carcasse aux quatre coins de l'édifice. La terre n'avait jamais été remuée, sinon en surface par les cochons de Mindeur, et la sécheresse de l'été l'avait encore durcie. Pendant qu'Arsène et Urbain piochaient, Jouquier creusait une rigole le long d'un cordeau tendu entre les trous. Comme il s'agissait d'une construction légère, les fondations devaient être peu profondes.

Le menuisier et le charpentier arrivèrent ensemble avec une voiture chargée de pièces de charpente, de fenêtres, de portes et de planches. Sans prendre le temps d'un bonjour, ils se mirent à décharger en rangeant les pièces dans un ordre

commode et procédèrent à certains assemblages. Pressés par l'heure, les cinq hommes travaillaient en silence.

3. Les Mindeur étaient à table et voyaient le chantier par la fenêtre de la cuisine. Ce n'est pas nos affaires, disait le père Mindeur, mais lui-même ne pouvait s'empêcher de surveiller les progrès des travaux. La carcasse de la façade était déjà ébauchée* et se dressait comme un portique dans la lumière du soir. Le fils Mindeur espérait que la bâtisse s'écroulerait avant peu et peut-être sur la tête d'Arsène.

— Et d'abord, ils ont vu trop grand. Avant qu'il soit jour, je suis sûr qu'ils n'en auront pas seulement fait la moitié.

— S'ils vont de ce train-là, fit observer sa sœur Juliette, je croirais plutôt qu'elle sera finie au milieu de la nuit.

4. A une heure du matin, à la lumière de phares à acétylène les travaux étaient assez avancés pour que le charpentier se désintéressât des murs et amorçât la mise en place de la charpente. Arsène distribua des casse-croûte et fit circuler des bouteilles de vin. La pause dura cinq minutes...

Quand le ciel commença à blanchir sur la forêt, les maçons en avaient fini avec les murs extérieurs et travaillaient à la cloison intérieure. Ayant déjà mis en place les fenêtres et les persiennes, le menuisier posait les serrures des portes. Sur le toit, il restait à consolider l'assemblage des pièces de charpente. Le charpentier y mettait la dernière main. Arsène clouait les lattes où devaient s'accrocher les tuiles de la toiture. On avait encore une heure devant soi jusqu'au lever du soleil... La besogne allait vite, mais le ciel se dorait déjà, la rosée brillait sur les haies, et un merle se mit à siffler.

5. Chez les Mindeur, le fils apparut à la fenêtre de la cuisine, tenant ostensiblement* sa montre à la main, prêt à accourir et à constater, le cas échéant, que la maison n'était pas achevée au lever du soleil.

Mais, la dernière tuile posée, les compagnons ramassèrent leurs outils et s'éloignèrent sans donner seulement un coup d'œil à la maison.

Urbain était harassé, les membres gourds, et le froid du petit matin le fit frissonner. Comme il mettait le pied à l'échelle, il vit le soleil émerger* derrière la ligne des bois dans un ciel rose. Tous les oiseaux de l'été chantaient.

MARCEL AYMÉ - *La Vouivre* - Gallimard.

LES MOTS.

Les prérogatives : Les avantages particuliers, les privilèges. Ici, la gratuité du terrain. - **Multiplier :** Ici, augmenter le nombre de fenêtres. Le préfixe multi signifie : beaucoup de... Citez d'autres exemples. - **Ebauchée :** Commencée. - **Ostensiblement :** D'une manière très apparente, très visible. Trouvez deux noms de la même famille. - **Emerger :** Ici, se montrer au-dessus des bois. Formez des verbes de la même famille avec les préfixes : im et sub, puis expliquez-les.

LES IDÉES.

1. Ce terrain à bâtir a été choisi pour trois raisons. Lesquelles ?
2. Relevez les nombreuses expressions montrant la hâte des ouvriers.
3. Que pensez-vous de cette phrase du fils Mindeur : « Ils ont vu trop grand. » ? Plus tard, pourquoi tient-il ostensiblement sa montre à la main ?
4. Expliquez l'attitude des compagnons dans la deuxième phrase du dernier paragraphe.
5. Montrez comme la nature semble s'associer au contentement d'Urbain.





24 Un dangereux bricoleur

1. L'encadreur vient de livrer un tableau. Ce tableau est là, dans la salle à manger. La tante Podger indique l'endroit où elle aimerait que le tableau fût accroché.

— Oh ! je vous en prie, répond l'oncle Podger, ne vous mêlez pas de cette affaire-là. C'est moi qui me charge de clouer ce tableau au mur...

Et l'oncle Podger de commencer par enlever son veston. Puis il envoie la bonne chercher pour dix sous de clous à crochet. Puis il dépêche* son fils pour lui rappeler la taille des clous. Et alors le véritable travail commence.

— Willy, va me chercher le marteau... Tom, apporte-moi un mètre... Il me faudra aussi une échelle, ainsi que la chaise de la cuisine... Toi, Jim, tu vas courir chez Monsieur Goggles et tu lui diras :

« Monsieur, papa vous souhaite le bonjour et espère que votre jambe va mieux... A propos, est-ce que vous ne pourriez pas lui prêter votre niveau d'eau ? »

— Toi, Mary, reste-là, car j'aurai besoin de quelqu'un qui me tienne la lampe... Maintenant, quand la bonne sera rentrée, il faudra qu'elle retourne acheter un peu de cordon !

— Tom !... Où est Tom !... Viens ici, mon petit... Tu me passeras le tableau.

2. L'oncle soulève le tableau et le fait tomber. La gravure sort de son cadre. L'oncle se coupe avec le verre. Il court à travers le salon pour chercher son mouchoir. Il ne le trouve pas, parce que son mouchoir est resté dans la poche de son veston et qu'il ne sait plus où il a posé son veston. Toute la maison se met à la recherche du vêtement. L'oncle va et vient, ennuie les uns, gêne les autres et gémit en s'asseyant :

— Enfin, voyons ! Personne ne sait où est mon veston ! Je

n'ai jamais vu une bande d'empotés comme ça... Vous êtes six et vous n'êtes pas capables de ... Ah !...

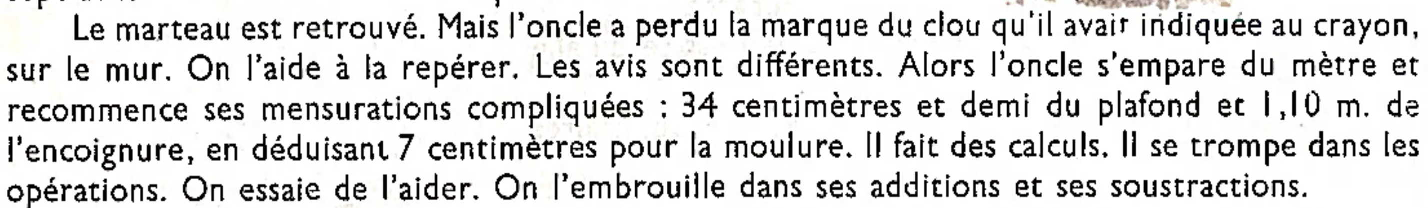
Il se lève. Il était assis sur son veston. Il s'écrie :

— Ça y est ! C'est encore moi qui l'ai trouvé... C'est toujours moi qui retrouve les choses ici !...

3. Après une demi-heure, tandis qu'on a fixé une poupée sur son index, qu'on a apporté le marteau, l'échelle, la chaise et la lampe, toute la famille se rassemble autour de lui, même la bonne et la vieille femme de charge*. Ceux-ci tiennent l'échelle ; celle-là l'aide à monter dessus ; l'un passe les clous ; l'autre offre le marteau. Les clous tombent. Il faut les chercher sur le plancher, à genoux...

— Les voilà !

— Où est le marteau à présent ? C'est inouï ! Vous êtes sept autour de moi et vous avez perdu le marteau !



Le marteau est retrouvé. Mais l'oncle a perdu la marque du clou qu'il avait indiquée au crayon, sur le mur. On l'aide à la repérer. Les avis sont différents. Alors l'oncle s'empare du mètre et recommence ses mensurations compliquées : 34 centimètres et demi du plafond et 1,10 m. de l'encoignure, en déduisant 7 centimètres pour la moulure. Il fait des calculs. Il se trompe dans les opérations. On essaie de l'aider. On l'embrouille dans ses additions et ses soustractions.

4. Enfin l'oncle a regrimpé sur son échelle. Il tient le clou dans la main gauche et le marteau dans la main droite. Au premier coup de sa dextre*, il écrase le pouce de sa senestre*, jure de nouveau et laisse tomber le marteau.

La tante Marie se permet quelques remarques ironiques*.

— La prochaine fois que vous clouerez un tableau au mur, vous me préviendrez. J'aurai le temps d'aller voir maman, à la campagne, et d'en revenir avant que ce soit fini !

— Oh ! vous, les femmes, vous en faites des chichis pour peu de chose ! réplique l'oncle, d'un air pincé.

Deuxième coup de marteau. Cette fois, le clou à crochet est enfoncé dans le plâtre jusqu'à la garde ! Pour l'arracher, il faut faire une excavation dans le mur. Puis il est nécessaire de se livrer à d'autres mensurations pour trouver un autre emplacement un peu plus haut et un peu plus à gauche. Dans ce dessein*, les enfants se mettent à la recherche du mètre, du crayon et de la ficelle. Vers onze heures du soir le tableau est enfin suspendu contre le mur !

5. Il n'est pas tout à fait perpendiculaire sur la verticale et il ne tient pas très bien. Mais tant pis... Dans un rayon de cinquante centimètres autour du clou, la muraille semble avoir été passée à la herse. Les membres de la famille ont l'air morne et fatigué. Excepté l'oncle Podger.

— Voilà ! dit-il avec une évidente fierté en sautant à bas de son échelle... Et dire qu'il y a des gens qui auraient dérangé un tapissier pour une petite chose comme celle-là !...

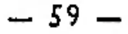
JEROME K. JEROME - Trois hommes dans un bateau - (Traduction de Maurice Dekobra).

LES MOTS.

Il dépêche : Il envoie en toute hâte. Quel est le sens du même verbe, mais pronominal ? - **Une femme de charge** : Une domestique chargée du nettoyage du linge, de la vaisselle... - **La dextre** : Ce vieux mot désigne la main droite, tandis que la senestre est la main gauche. Un nom ayant pour racine le mot dextre signifie une remarquable habileté manuelle. Trouvez-le. - **Ironique** : Moqueur, railleur. - **Dans ce dessein** : Dans cette intention, dans ce but.

LES IDEES.

1. Expliquez et justifiez le titre de la lecture à l'aide du texte.
2. Quels sont les principaux défauts de l'oncle Podger révélés par certaines phrases de ce récit ? Quelle qualité lui trouvez-vous ?
3. Dressez d'une part la liste des objets réclamés ou utilisés par l'oncle, puis d'autre part la liste des personnes qui l'aident.
4. A onze heures du soir, les membres de la famille ont l'air morne et fatigué, excepté l'oncle Podger. Pourquoi ?
5. Au paragraphe n° 2, l'oncle s'exclame : « Vous êtes six... » Au paragraphe suivant, il s'écrie : « Vous êtes sept autour de moi. » Comment expliquez-vous cette différence ?



25 Les nouveaux propriétaires

La convalescence de Madame Louise Belet exige l'air pur de la campagne. En cachette, son mari Samuel a acheté et réparé une petite villa en dehors de la ville. Pendant une promenade, il la conduit vers cette maison.*

1. Tout à coup, au tournant du chemin, au-dessus des pommiers encore gris, mais où les boutons à fleurs étaient déjà sur le point d'éclater, un toit sort et quatre murs blancs, fraîchement crépis*. Elle dit :

— Tiens, c'est drôle, voilà une maison que je n'avais pas encore vue.

— Si, tu l'as souvent vue, mais c'est qu'elle a été remise à neuf.

— Elle est jolie.

— Ça, c'est vrai, dis-je. Ils l'ont joliment réparée.

— Elle doit être agréable à habiter. Pourquoi est-ce qu'elle est fermée ?

— Peut-être bien, lui dis-je, que les nouveaux propriétaires ne s'y sont pas encore installés.

— Les nouveaux propriétaires ?...

— Oui, l'ancien est parti pour l'Amérique... Alors on l'a vendue, tu comprends... A propos, repris-je, comme si brusquement le souvenir me revenait, tu les connais, les nouveaux propriétaires...

2. Elle eut l'air très étonnée ; elle ne connaissait pas grand monde en effet.

— Qui est-ce ?

— Devine, pour voir.

— Je ne pourrai jamais.

— Essaie toujours.

— Monsieur Guignard ?

Je me mis à rire.

— Monsieur Guignard ! lui qui a déjà trois ou quatre maisons. Il faut en laisser à ceux qui n'en ont point encore. Je peux bien te le dire, c'est quelqu'un qui n'en avait point... A présent, il en a une, ce quelqu'un.

Je cherchais ainsi à l'aider, mais ce fut inutilement. Toutes nos relations* étaient trop pauvres ou déjà pourvues*. Et, comme elle se tourmentait à chercher :

— Ça n'a point d'importance ; je te dirai ça plus tard, viens toujours.

3. Je la fis entrer dans le jardin. Il y avait une petite grille de bois qui fermait au verrou ; j'avais tiré le verrou.

— Est-ce qu'on ose ?

— Bien sûr qu'on ose... Puisque je te dis que nous connaissons les propriétaires.

Elle avait une drôle de petite mine amusée que je ne lui avais jamais vue ; et on se promena dans la jardin, pas encore





semé, ni planté, mais où étaient quelques vieux arbres. De là on pouvait passer facilement dans le verger. On fit le tour du verger ; les premières pâquerettes s'y montraient, poussant par touffes ; Louise en fit un bouquet.

Moi, je tenais les clés dans ma poche, et je les serrais, brûlant* de les sortir au bon moment. Je dis :

— Il nous faudrait tâcher d'entrer.

— Tu es fou !

— Pourquoi ça, la vue doit être jolie.

4. Je pèse sur la poignée de la porte.

— L'ennuyeux c'est que c'est fermé.

— Bien entendu, dit-elle, crois-tu qu'on laisse une maison ouverte, au bord d'un chemin, comme ça ?

J'eus l'air de réfléchir.

— Ça ne fait rien ! Je suis têtu quand je veux. J'ai dans ma poche les clés du chantier. Peut-être qu'elles ouvriront.

Je tire le trousseau de ces prétendues clés. Comme on comprend, c'étaient les bonnes. Je fais en sorte de commencer par la clé de la cave, puis ce fut celle du grenier, puis celle d'une porte intérieure, et je secouais la tête, comme si je me décourageais. Elle m'avait pris le bras.

— Samuel, on pourrait te voir !

— Qu'est-ce que tu veux que ça me fasse ?

J'en étais arrivé maintenant à la clé qui devait ouvrir ; on entend crier le ressort. Et, à la façon de quelqu'un qui est tout le premier surpris :

— Sapristi ! criai-je, ça ouvre !

5. On aperçut le corridor*, soigneusement peint en jaune et qui sentait encore l'huile. Je lève les bras, je dis : « Pas possible ! ». Et puis, comme hésitant :

— Il nous faut quand même essayer d'entrer.

Elle fait un pas en arrière, mais je la pousse doucement, je la force à s'avancer, je m'introduis à la suite ; je referme la porte, et, parce qu'à présent on ne pouvait plus nous voir :

— Ah ! ma pauvre Louise, tu es toujours la même ; tu as le cœur trop bon, tu crois à tout ce qu'on te dit. Je t'ai menti, vois-tu ma pauvre Louise. Tu peux entrer sans te gêner.

Elle fit un geste, elle ouvrit la bouche ; mais je voyais qu'elle n'avait pas compris encore, alors je dis :

— Les nouveaux propriétaires, c'est nous.

CHARLES-FERDINAND RAMUZ - Vie de Samuel Belet - Gallimard.

LES MOTS.

La convalescence : La période indispensable pour reprendre des forces après une maladie grave. - **Crépis** : Recouverts d'une couche très rugueuse de ciment blanc ou teinté. - **Nos relations** : Les personnes avec lesquelles nous sommes en rapport. - **Pourvues** : Ici, munies, propriétaires d'une maison. - **Brûlant** : Désirant vivement et impatiemment. - **Le corridor** : C'est un vestibule long et étroit sur lequel s'ouvrent plusieurs pièces de la maison.

LES IDEES.

1. Donnez un titre à chacun des cinq paragraphes.
2. Quels sont les travaux effectués par Samuel Belet ? Citez des phrases du texte.
3. Une phrase laisserait penser que Madame Belet a deviné. Laquelle ?
4. Une proposition indique au contraire qu'elle n'a pas encore deviné. Laquelle ?
5. D'après vous, quelles sont les qualités essentielles du mari et de sa femme ?



26 La maison du père Temple

Le père Temple était le chef des gardes-chasse d'un domaine forestier en Sologne. Les deux ennemis du vieux garde étaient le braconnage et... la poussière.

1. Quand on le laissait seul dans la salle à manger carrelée, le père Temple regardait son bien : le sol de carreaux luisants qui avait été l'orgueil de feu sa femme* et qui était celui de sa bru, la table ronde sur laquelle le même tapis broché de fil doré était tendu ; la jardinière de faïence, posée exactement au milieu, où l'on n'avait jamais mis de fleurs, mais qui n'avait jamais aussi servi de vide-poches où la poussière s'amasse...

La poussière, il n'y en avait pas chez lui. Tous les matins, la ménagère essuyait jusqu'aux chambranles* des portes et même le dessus du buffet. C'était un beau buffet Henri II, dans lequel étaient rangés des assiettes décorées, des poteries vernissées, des faïences de Gien, deux Amours en imitation de Sèvres*, une dent d'espadon, souvenir d'un parent qui avait voyagé dans les mers chaudes, un service à café, cadeau de mariage de M. Vernon le père, un service à petit déjeuner, cadeau de mariage de M. et Mme Fulbert — toutes choses que l'on ne touchait jamais qu'avec respect, et seulement pour les essuyer. Au mur, il y avait une magnifique tête de cerf et, en portemanteaux, plus d'une douzaine de pattes de sangliers, auxquelles on n'accrochait jamais rien.

Sur la cheminée, deux beaux vases d'autel avec des bouquets de panaches d'amourettes* et de plumes de clématites soigneusement séchées et que l'on renouvelait tous les ans.

2. Il regardait aussi son papier de tenture qui avait été collé la semaine de son mariage, par son père lui-même, il y

avait quarante ans, et qui était intact, sans une éraflure — un bon papier, dont la couleur n'avait jamais passé, un beau papier aussi, chargé de dessins d'oiseaux qui volaient parmi des feuillages aux formes inconnues, derrière un treillis en losanges qui engageait à penser qu'on se trouvait au milieu d'une cage, dans une forêt vierge.

C'était ainsi que le vieux Temple imaginait les forêts vierges.

Son fauteuil, placé de biais dans l'embrasure de la fenêtre, lui permettait de voir ce décor fantastique ; et il n'avait qu'à tourner légèrement la tête à gauche pour découvrir le parc.

3. Toutes les pièces de la maison avaient cet ordre strict, entretenues militairement, parquets frottés, luisants comme des miroirs, vitres astiquées, rideaux secoués tous les jours, décrochés et battus trois fois par an.

Les meubles portaient tous une étiquette de cuivre sur laquelle étaient la signature et l'adresse de l'unique marchand qui les avait vendus, et ces étiquettes étaient astiquées comme les plaques des gardes. Elles renforçaient l'orgueil du père Temple qui disait parfois aux amis qui le visitaient :

— Celui-là, on ne pourra pas le nier, il vient de chez Bigotin.

4. Derrière la maison, le chenil était en gala*, comme la maison elle-même, et les chiens comme le chenil. Les écuelles, rincées, essuyées à l'égal de la vaisselle des maîtres ; le bord de la paille, tortillonné comme celle des écuries régimentaires. Quant aux parquets* des faisans, c'étaient des modèles. Au moment des reprises de l'hiver, tout y était remis en état : le treillage repeint, les caches* de bruyères renouvelées, la haie des genêts refaite, les perchoirs nettoyés et grattés, et alors que partout on se plaignait des méfaits des rats, jamais chez Temple on n'en signalait un qui vécût plus de huit jours.

5. Au milieu de cette organisation exemplaire, le père Temple trouvait encore le moyen de déclarer que rien n'allait comme autrefois, parce qu'il avait trouvé, devant les trois marches de sa porte, à côté de la lame de fer où l'on grattait ses chaussures avant d'en essuyer la semelle sur le paillasson, un petit tas de terre qu'il connaissait depuis la veille.

GASTON CHERAU - Celui du bois Jacqueline - Ferenczi.

LES MOTS.

Feu sa femme : Morte depuis peu. Par contre, on écrirait : sa feue femme. (L'adjectif feu est invariable devant l'article ou l'adjectif possessif, mais il s'accorde devant le nom). - **Le chambranle :** L'encadrement d'une porte, d'une fenêtre ou d'une cheminée. - **Sèvres :** Cette ville voisine de Versailles est célèbre dans le monde entier par sa manufacture de porcelaine. - **L'amourette :** C'est le surnom de la brize, une graminée des prés et des bois à épis larges et tremblotants. - **En gala:** La maison était impeccable d'ordre, de propreté et de présentation, comme pour un gala, c'est-à-dire une grande fête. - **Les parquets :** Ici, de petits enclos pour l'élevage des faisans. - **Les caches :** Les bruyères plantées spécialement pour servir de cachettes aux faisans.

LES IDEES.

1. Relevez d'abord les détails montrant que cette maison est celle d'un garde-chasse.
2. Ensuite, recherchez les expressions prouvant que le père Temple aime la propreté.
3. Vous trouverez aussi deux termes révélant qu'il commandait son monde comme un officier.
4. On a l'impression que dans cette salle rien n'est utilisé bien souvent : citez quatre détails révélateurs.
5. Quels sont les qualités et les défauts du père Temple.



5 - Bruits, voix et cris

L'enfant au piano

Assise au piano, légère et délicate,
La taille mince encore et le torse fluet,
La fillette étudie une blanche sonate
Compassée et charmante ainsi qu'un menuet.

Soigneuse elle s'applique, et reprend, et s'arrête
Quand l'accord malaisé trahit ses doigts nerveux :
Alors d'un geste brusque et renversant la tête,
Elle fait sur son dos ruisseler ses cheveux.

Petites mains d'enfant sur les touches d'ivoire,
Jouez naïvement le vieux maître ingénu :
Tout frissonne et s'éveille au fond de la mémoire
Comme un bois plein d'oiseaux quand le jour est venu.

Albert SAMAIN
Aux Flancs du vase - Mercure de France.

La flûte

Je n'étais qu'une plante inutile, un roseau.
Aussi, je végétais, si frêle, qu'un oiseau
En se posant sur moi pouvait briser ma vie.
Maintenant je suis flûte et l'on me porte envie.
Car un vieux vagabond, voyant que je pleurais,
Un matin en passant m'arracha du marais.
De mon cœur, qu'il vida, fit un tuyau sonore,
Le mit sécher un an, puis le perçant encore,
Il y fixa la gamme avec huit trous égaux ;
Et depuis, quand sa lèvre aux souffles musicaux
Eveille les chansons au creux de mon silence,
Je tressaille, je vibre, et la note s'élance ;
Le chapelet des sons va s'égrenant dans l'air ;
On dirait le babil d'une source au flot clair ;
Et dans ce flot chantant qu'un vague écho répète
Je sais noyer le cœur de l'homme et de la bête.

Jean RICHEPIN
La Chanson des gueux - Fasquelle.





27 Les bruits d'autrefois

1. Il y avait alors une forge dans tous les villages, espèce de caverne où le velours rouge feu sortait du velours noir de la houille, vivifié* par l'haleine d'un puissant soufflet.

Le forgeron-maréchal-ferrant portait le bouclier d'un tablier de cuir contre les étincelles : c'était un homme robuste, cuit, incrusté* de charbon et de fer.

Il ne pouvait faire le moindre travail sans qu'on le sût : son enclume, son soufflet, sa cheminée en informaient le pays à la ronde.

Venaient lui demander un tranchant plus efficace tous les fers agricoles de la paroisse. Il rajeunissait les pics, les pioches, le soc des charrues en les chauffant, battant et retrempant*, de sorte que labourer devenait un plaisir...

2. Les bruits d'autrefois, dit grand-père, étaient plus beaux que les bruits d'aujourd'hui.

Le village élevait alors une musique vivante et variée. L'enclume, aussi sonore que les cloches, mêlait son fier tintement à leurs chants mélancoliques. Ajoutez-y le tic-tac du moulin, le caquet* du lavoir, les appels des coqs, les meuglements des bestiaux, les abois, les braiments, et vous aurez un orchestre campagnard où les abeilles ne s'entendaient plus bourdonner.

Le maître d'école non plus. Il interrompait alors sa leçon et disait à ses élèves :

— Mes enfants, imitons Napoléon qui faisait de petits sommes de cinq minutes pour se reposer le génie.

3. Le plus beau était lorsque le forgeron et ses aides s'y mettaient à trois pour battre en cadence une grosse pièce de fer.

Les lourds marteaux tournaient comme des roues de moulin ; les coups se suivaient sans interruption ; l'éclatement des étincelles rutilait en soleil* ; le cri de l'enclume n'était plus qu'un rugissement.

Je ne sais rien d'aussi pathétique*, si ce n'est le feulement* terrible de la pièce rougie, brusquement plongée dans l'eau.

Tout le village tremblait...

4. La forge rappelait aussi son existence par de puissantes odeurs.

Quand notre homme ferrait un cheval ou un bœuf, une terrible puanteur de corne brûlée envahissait le village, couvrant les odeurs de garbure* ou de soupe à l'oignon qui sortaient aimablement des cuisines.



Ce n'était pas alors le moment de consulter la girouette du clocher : faute de pouvoir se boucher le nez comme tout le monde, elle se détournait, marquant ainsi une fausse direction du vent.

5. Puis on fabriqua de petites forges portatives. Chacun se mit à réparer ses outils à la ferme même, de sa propre main : premier coup porté au noir artisan.

Ensuite, l'automobile raréfia les chevaux, le tracteur fit disparaître les bœufs de labour. La forge devint inutile...

Pour ne pas mourir de faim, le forgeron se fit garagiste. Il cessa d'être musicien, et les pétarades des moteurs rafistolés par sa grosse main remplacèrent les chants clairs de son enclume.

Mais il continue d'empuantir le village par des émanations* d'oxyde de carbone, d'huile minérale brûlée, d'essence et de cambouis, qui font regretter la saine odeur de la corne grillée.

LÉONCE BOURLIAGUET
« Ce beau temps-là » - Editions G.P.



LES MOTS.

Vivifié : Le feu prend une vie, une vigueur nouvelles, lorsque le forgeron actionne son soufflet. - **Incrusté** : Le visage et les mains du forgeron sont recouverts de poussières de charbon et de fer. - **Retrempant** : La trempe, c'est la dureté et l'élasticité que l'on donne à l'acier en le trempant dans l'eau après chauffage. Recherchez dans le paragraphe n° 3 la description de cette opération. - **Le caquet** : Le bavardage. - **Rutilait en soleil** : Les étincelles rouges brillaient et jaillissaient en s'écartant comme les rayons du soleil. - **Pathétique** : Le magnifique spectacle de la forge est aussi émouvant qu'une touchante œuvre d'art. - **Le feulement** : L'auteur compare le bruit de la trempe du métal au grondement d'un tigre. - **La garbure** : Dans le sud-ouest de la France, on se régale avec cette soupe de légumes épaisse. On la déguste avec du lard et du confit d'oie. - **Des émanations** : Des odeurs.

LES IDEES.

1. Le paragraphe n° 1 contient quatre comparaisons. Trouvez-les et expliquez-les.
2. Notez les nombreux termes désignant des bruits dans les paragraphes n° 2 et n° 3.
3. Choisissez un titre pour le paragraphe n° 4.
4. Quelle est la principale raison de la disparition des forges ?
5. L'auteur préfère visiblement le forgeron au garagiste. Montrez-le. Partagez-vous entièrement son opinion ?



28 La petite Chinoise et la musique

1. Lao-Phang n'aime pas la musique. Dès que Madame Ho-Nan dessine au tableau la portée et les notes, Lao-Phang courbe l'échine et se morfond au bout de la classe. La maîtresse détaille harmonieusement les couplets et les refrains d'une ancienne mélodie que l'on chantait déjà en Chine au temps très lointain des dynasties Hia, Ts'in et Tch'ou*. Tous les yeux bridés admirent Madame Ho-Nan et toutes les délicates oreilles, couleur de citron bien mûr, écoutent sa voix cristalline...

C'est la complainte d'une princesse*
Riche de pierreries et pauvre de plaisirs.
C'est la complainte de la princesse T'aî-tsong
Qui jamais n'avait souri, malgré tout son or.
Un soir d'été où le lotus s'ouvrait très bleu*
Dans le bassin d'émeraude du palais impérial,
Chanta si divinement le Rossignol au gorgelet si pur
Que, pour la prime fois, sourit la princesse T'aî-tsong.*
Las ! T'aî-tsong voulu garder pour elle seule la voix suave !*
Rossignol, prisonnier d'une cage aux barreaux d'améthyste,*
Mourut au crépuscule... et jamais plus, non jamais plus,
Ne sourit la princesse T'aî-tsong.

2. Seule Lao-Phang trouve le temps bien long, agite ses pieds menus, lisse ses longues nattes brunes et contemple par la baie la colline, la pagode, et les nuées roses de pommiers en fleurs. Les élèves répètent maintenant les paroles de la jolie chanson. Lao-Phang bâille. Madame Ho-Nan la regarde. Ses yeux ne sont pas sévères. Ils reflètent seulement la tristesse de l'institutrice. Elle désire tant que Lao-Phang réussisse à aimer la musique.

3. Le lendemain dimanche — est-ce vraiment le hasard? —

Madame Ho-Nan rencontre Lao-Phang près du Yang-tsé-Kiang. Toutes deux flânent sur la rive. Des jonques glissent sur l'eau. Leurs voiles de natte posent comme des ailes de machaons* sur l'aigue-marine* du ciel. On distingue les chapeaux pointus des marins qui immergent* leurs filets. La pêche est bonne. Ce soir le poisson frais sera un régal avec le riz.

Tout à coup Madame Ho-Nan prend la main de Lao-Phang. Elle l'entraîne vers la colline, la pagode et la forêt chinoise où les fleurs sont reines. L'enfant la suit curieuse, confiante, fière. Elles s'arrêtent près d'un saule qui se mire dans un étang. Elles respirent un air parfumé.

Madame Ho-Nan ne dit d'abord qu'un seul mot : « Ecoute ! ».

4. Lao-Phang regarde sa maîtresse qui répète :

— Ecoute ! La nature chante.

Et Lao-Phang entend.

La brise murmure entre les branchettes des arbres et les rubans souples des roseaux. Un chardonneret vêtu de rouge, de noir, de jaune et d'azur apprend un air nouveau à sa nichée pépiante. La source jase. Des libellules frottent leurs ailes. Les feuilles tremblent sous le vent qui fredonne. Le tronc d'un marronnier craque comme en un long frémissement de satisfaction. Des lapereaux clapissent tendrement. Une cloche argentine tinte par delà les bouleaux aux fûts d'argent. Un cheval hennit tandis que sous la carriole roulent les silex du chemin.

Madame Ho-Nan sourit.

Lao-Phang commence à aimer la musique puisqu'elle ne se lasse pas d'écouter l'orchestre des plantes, des animaux et des choses de la forêt qui, ce jour-là, comme tous les autres jours, depuis des millénaires, composent un hymne à la joie, une symphonie destinée aux sages qui aiment la nature.

5. Le lendemain, Lao-Phang retrouve ses compagnes, mais ne dit mot de la promenade féerique de la veille. Toute la journée, elle attend, trouvant bien longues et maussades cette fois les heures de lecture, de calcul, de dictée et d'histoire. Voici, enfin, le moment qu'elle espère depuis le début de ce lundi. Il est l'heure. Madame Ho-Nan va bientôt tracer sur le tableau la portée, les notes.

Mais non ! La maîtresse prolonge le récit des combats livrés par les Chinois contre les envahisseurs Tatars et Mongols en 1279... L'heure tourne, tourne, pesante, interminable et morne. Lao-Phang s'impatiente. Elle lève la main et bravement interroge :

— Madame, nous ne chantons pas aujourd'hui ?

Madame Ho-Nan sourit, sourit davantage encore que la princesse T'aî-tsong... Madame Ho-Nan est heureuse.

Lao-Phang cette fois aime vraiment la musique.

RENE MONTBRON (Inédit).

LES MOTS.

Hia, Ts'in et Tch'ou : Les premiers rois de Chine dont l'histoire remonte à 800 avant J.-C. - **La complainte** : Une chanson populaire plaintive. - **Le lotus** : Une variété de nénuphar. - **La prime fois** : Ici, la première fois (terme ancien). - **Las !** : Synonyme de hélas ! - **L'améthyste** : Une pierre précieuse violette. - **Les machaons** : Ce sont des papillons aux ailes jaunes, noires, rouges et bleues. On les appelle aussi les grands porte-queue. - **L'aigue-marine** : Une autre pierre précieuse bleue, tandis que l'émeraude est verte. - **Immergent** : Ils plongent leurs filets dans la mer.

LES IDEES.

1. Relevez certains détails particuliers à la Chine et à ses habitants.
2. Dans le paragraphe n° 2, une attitude de Lao-Phang indique déjà à Madame Ho-Nan la manière à employer pour transformer la fillette. Signalez-la.
3. Expliquez cette phrase : « L'enfant la suit curieuse, confiante, fière. »
4. A votre avis, Lao-Phang est-elle une bonne élève ? Justifiez votre réponse. Alors, pourquoi n'aimait-elle pas la musique ?
5. Pour quelle raison Madame Ho-Nan retarde-t-elle la leçon de chant ?

29 La colère du père Lebrac

Lebrac (treize ans) et ses camarades, luttent continuellement contre les garnements du village voisin. Au cours d'une bataille, Lebrac a été fait prisonnier et les vainqueurs lui ont coupé tous ses boutons et ouvert toutes ses boutonnières. Il revient donc très tard à la maison...

1. Le père Lebrac avait justement, en abreuvant les bêtes, passé ce soir-là près du maître d'école qui fumait sa pipe sous les arcades* de la maison commune, près de la fontaine du milieu, et il s'était enquis* de la façon dont son fils se comportait. Il avait naturellement appris que Lebrac jeune était resté en retenue jusqu'à quatre heures et demie, heure à laquelle il avait, sans broncher, récité la leçon qu'il n'avait pas sue le matin, ce qui prouvait bien que, quand il voulait... n'est-ce pas...

— Le rossard ! s'était exclamé le père. Savez-vous bien qu'il n'emporte jamais un livre à la maison ? Donnez-lui donc des devoirs, des lignes, des verbes, ce que vous voudrez ! Mais n'ayez crainte, j'vas le soigner ce soir, moi !

2. C'était dans cette même disposition d'esprit qu'il se trouvait, quand son fils franchit le seuil de la pièce.

Chacun était à sa place et avait déjà mangé sa soupe. Le père, sa casquette sur la tête, le couteau à la main, s'apprêtait à disposer sur un ados* de choux les tranches de lard fumé coupées en morceaux plus ou moins gros suivant la taille et l'estomac de leur destinataire, quand la porte grinça et que son fils apparut.

— Ah ! te voilà, tout de même ! fit-il d'un petit air mi-sec, mi-narquois qui n'annonçait rien de bon.

Lebrac jugea prudent de ne pas répondre et gagna sa place au bas de la table, ignorant d'ailleurs tout des intentions paternelles.

— Mange ta soupe, grogna la mère, elle est déjà toute « réfroidie » !

— Et boutonne donc ton blouson, fit le père, tu m'as l'air d'un marchand de cabes*.

3. Lebrac ramena d'un geste aussi énergique qu'inutile sa blouse qui pendait dans son dos, mais n'agrafa rien, et pour cause.

— Je te dis d'agrafer ta blouse ! répéta le père. Et d'abord, d'où viens-tu comme ça ? Tu sors pas de classe peut-être, à ces heures-ci ?

— J'ai perdu mon crochet de blouson, marmotta Lebrac, évitant une réponse directe.

— Et tes manches ? interrompit de nouveau le père. T'as perdu aussi les boutons ?

— Oui ! avoua Lebrac.





Après cette nouvelle découverte, qui, avec la rentrée tardive, décelait une situation particulière et anormale, un examen détaillé s'imposait.

Lebrac se sentit devenir rouge jusqu'à la racine des cheveux.

— Viens voir un peu ici au milieu !

4. Et le père, ayant levé l'abat-jour de la lampe, sous les quatre paires d'yeux inquisiteurs* de la famille, Lebrac apparût dans toute l'étendue de son désastre.

— Ben ! ah cochon ! ah vaurien ! ah rossard ! grognait le père après chaque découverte. Pas un bouton à son tricot ni à sa chemise, des épines pour fermer sa braguette, une épingle de sûreté pour tenir son pantalon, des ficelles à ses souliers !

— Mais, d'où sors-tu donc, gronda Lebrac père, tandis que la mère se lamentait sur le travail continuel que ce polisson, ce gredin d'enfant lui donnait quotidiennement.

— Et tu t'imagines que ça va durer longtemps comme ça, peut-être, reprit le père, que je vais dépenser des sous à élever et à nourrir un vaurien comme toi, qui ne fait rien, ni à la maison, ni en classe, ni ailleurs, même que j'en ai parlé ce soir à ton maître d'école ?

— D'abord, tu vas te passer de souper ! Mais vas-tu me répondre ! Où t'es-tu arrangé comme ça ?

— Ah ! tu ne veux rien dire, ah oui, vraiment ! Eh bien, attends un peu, je veux bien te faire causer moi, va !

5. Et saisissant dans le fagot entamé près de la cheminée un rameau de coudre* souple et dur, arrachant la chemise, jetant bas la culotte, le père de Lebrac administra à son rejeton, qui se roulait, se tordait, écumait, râlait et hurlait, hurlait à faire trembler les vitres, une de ces raclées qui comptent dans la vie d'un môme.

LOUIS PERGAUD - La guerre des boutons - Mercure de France.

LES MOTS.

Une arcade : C'est une ouverture en arc reposant sur des colonnes en formant un passage couvert. - **Il s'était enquis :** Il s'était informé. C'est le verbe s'enquérir. Conjuguez-le au présent de l'indicatif : je m'enquiers... - **Un ados :** Ici, une couche de chou sur laquelle sera déposée la tranche de lard. - **Des cabes :** En patois, des biques, des chèvres. - **Les yeux inquisiteurs :** Qui examinent, qui cherchent attentivement dans le but de punir. - **Le coudre** (ou le coudrier) **:** Le noisetier.

LES IDEES.

1. Le jeune Lebrac a particulièrement mal choisi son jour... Pourquoi ?
2. Tout d'abord l'accueil du père est narquois. Relevez quatre remarques moqueuses du père Lebrac.
3. Dès le paragraphe nº 2, quelle attitude a choisie le jeune Lebrac ? Pour quelles raisons ?
4. Ce comportement sera d'ailleurs en partie responsable du châtiment. Prouvez-le à l'aide de trois phrases du père Lebrac.
5. Résumez chacun des cinq paragraphes par une seule phrase.



30 Pourquoi les oiseaux chantent

1. Un matin de novembre. Les chœurs d'oiseaux ont commencé par un chuchotement doux. En lisière du bois, dans la tourbière* où des traînées de brouillards s'attardent encore au-dessus des fossés gorgés d'eau, la troupe des tarins verts, arrivée depuis quelques jours des forêts du nord, fait jaillir des aunes* un crépitement de notes métalliques. Plus loin, dans la vallée abritée, une bande d'étourneaux emplit la cime du peuplier d'un bavardage à la fois chanté, parlé et sifflé, composé de tous les bruits de la nature, que ces mimes* au manteau noir pointillé de blanc ont recueillis dans leur va-et-vient entre la plaine et la forêt. Une douzaine de petits cinis, verts comme les tarins, mais plus courts de bec et plus menus, laissent filtrer, entre les aiguilles des pins maritimes, un filet de son, mince, strident, pareil à un bruissement de sauterelles. Au versant ensoleillé du coteau calcaire, une sonnerie de perles de verre entrechoquées signale, dans le noyer, la troupe des proyers immobiles comme des feuilles brunes que l'hiver aurait oubliées sur les branches. Un peu plus tard, aux derniers rayons cuivrés, un autre chœur, le plus clair de tous peut-être, le plus frais, celui des linottes, égaiera le jour finissant.

2. L'oiseau n'est jamais tout à fait silencieux. Créature sociable, nerveuse, perpétuellement en alerte, qu'un coup d'aile emporte dans l'espace, il doit communiquer constamment avec ses semblables à travers l'étendue. Il faut que le signal porte loin, pénètre le bois touffu, perce le vent. Du gosier aux multiples membranes, commandées par des muscles puissants, sortiront des sons, différents pour chaque espèce, ayant chacun une expression propre.

Le cri d'appel rallie la bande dispersée dans les chaumes,

vibre à travers la bourrasque, sur la côte marine, pour convier les mouettes et les hirondelles de mer au festin commun, ou retentit, aigu et mystérieux, pour assurer le contact entre les migrateurs* nocturnes. Le signal d'alarme éclate, sonore, sous le coup de la surprise, ou naît en sourdine et comme chuchoté de proche en proche, à la menace du vol de l'épervier*. La note d'étonnement, celle de colère, que la mère inquiète jette à l'intrus, font blottir la couvée au creux du nid ; ou bien, c'est dans un tumulte de cris de défi et de ralliement au combat que la chouette chevêche, découverte en plein jour sur la fourche de la grosse branche de l'orme, est houspillée par les mésanges et les pinsons. Et encore, quand le busard* surgit, très loin dans le ciel, sa femelle, qui couvre les petits vêtus de duvet blanc, s'est envolée vers lui : elle a perçu, bien avant l'oreille humaine, la vibration aiguë annonçant qu'il tient, dans une de ses pattes, le campagnol* pour le repas de la couvée.

3. Comme tous ces cris, les voix de l'hiver ne sont pas encore du vrai chant, mais l'expression d'émotions simples, l'émanation de l'esprit du troupeau. La solidarité des mauvais jours a réuni les oiseaux, par espèces. Ensemble, ils ont volé au terrain de pâture, dormi dans les taillis bas ou dans la tête touffue des pins. Le premier rayon de soleil, dans la matinée froide, a fait jaillir de leur gosier les notes joyeuses : sensation de bien-être, les ailes, encore mouillées par le bain, étalées à la lumière ; joie d'être ensemble, de même plumage, de même vie, de même âme.

4. Les colonies permanentes, pas plus que les troupes éphémères* de l'hiver ne produisent, en aucune saison, de grands chanteurs : celle des goélands argentés, sur le rocher marin où chaque anfractuosité porte un trio d'œufs bruns, celle des mouettes qui groupent leurs nids en foule au versant des dunes, n'émettent que des clameurs. Des vieilles murailles de l'église, où les moineaux nichent en troupes, ne sortent que des piaillements. L'hirondelle de fenêtre, aux reins blancs, qui accroche par dizaines ses nids clos aux avant-toits de nos maisons, et sa cousine brune, l'hirondelle de rivage, qui crible de petits trous noirs les berges des rivières où elle creuse ses galeries, n'ont qu'un gazouillis clair ; car l'esprit de troupeau tue l'artiste. Le pinson devra, pour reprendre en février sa strophe* éclatante, avoir rompu avec la bande de ses compagnons d'hiver. L'alouette ne s'élèvera dans l'air en chantant que lorsqu'elle se sera séparée de ses sœurs migratrices.

JACQUES DELAMAIN - Pourquoi les oiseaux chantent. Stock.

LES MOTS.

La tourbière : Un marécage où se décomposent des végétaux qui formeront plus tard la tourbe. - **Des aunes** (ou des aulnes) : Ce sont des arbres à feuillage clair poussant dans les terrains très humides. On les appelle aussi des vernes. - **Les mimes :** Ici, les imitateurs. Les étourneaux savent reproduire les bruits de la nature. - **Les migrateurs :** De nombreux oiseaux effectuent des migrations, c'est-à-dire des déplacements en groupe aux changements de saison. Citez-en quelques espèces. - **L'épervier et le busard :** Ce sont des oiseaux rapaces se nourrissant de jeunes proies vivantes. - **Le campagnol :** Véritable calamité agricole, ce rongeur d'une dizaine de centimètres dévore les céréales. - **Les troupes éphémères :** Les rassemblements de courte durée, le temps d'un hiver. Dans la même phrase se trouve le contraire de cette épithète. Trouvez-le. - **Sa strophe :** Ici, son chant.



LES IDEES.

1. Dans le paragraphe n° 1, l'auteur présente de mauvais chanteurs de l'automne, à l'exception d'une variété d'oiseaux. Montrez-le.
2. Puis le paragraphe suivant nous fait découvrir plusieurs motifs des cris d'oiseaux. Lesquels ?
3. Dans le paragraphe n° 3 nous connaissons enfin la véritable cause du chant des oiseaux. Trouvez-la, recopiez cette phrase significative et expliquez-la.
4. Comparez avec la cause du chant naturel des enfants et même des adultes.
5. Le paragraphe n° 4 peut se résumer par une seule proposition qu'il contient. Laquelle ? Expliquez-la.

6 - Odeurs, parfums, saveurs



L'île des plaisirs

Après avoir longtemps vogué sur la mer Pacifique, nous aperçûmes de loin une île de sucre avec des montagnes de compote, des rochers de sucre candi et de caramel, et des rivières de sirop qui coulaient dans la campagne. Les habitants, qui étaient fort friands, léchaient tous les chemins et suçaient leurs doigts après les avoir trempés dans les fleuves

Il y avait aussi des forêts de réglisse et de grands arbres d'où tombaient des gaufres, que le vent emportait dans la bouche des voyageurs, si peu qu'elle fût ouverte.

Les murailles des maisons sont de croûtes de pâté. Il y pleut du vin quand le temps est chargé ; et, dans les plus beaux jours, la rosée du matin est toujours de vin blanc.

La terre s'entrouvrait toutes les nuits à une certaine heure, pour vomir, avec grand effort, des ruisseaux bouillants de chocolat mousseux et des liqueurs glacées de toutes les façons.

FÉNELON

Toute odeur est fée

Volupté des parfums. Oui, toute odeur est fée :
Si j'épluche, le soir, une orange échauffée,
Je rêve de théâtre et de profonds décors ;
Si je brûle un fagot, je vois, sonnant leurs cors,
Dans la forêt d'hiver les chasseurs faire halte ;
Si je traverse enfin ce brouillard que l'asphalte
Répand, infect et noir, autour de son chaudron,
Je me crois sur un quai parfumé de goudron,
Regardant s'avancer, blanche, une goélette,
Parmi les diamants de la mer violette.

FRANÇOIS COPPÉE
Promenades et intérieurs.





31 Le civet de Mélanie

Vous vous rappelez certainement le petit Pierre qui aimait peu sa tante Chausson et qui semait du poivre sur la tarte à la crème de la vieille servante Mélanie. Cette fois, c'était son parrain qui était invité à déjeuner...

1. Un matin, mon parrain, Monsieur Danquin, vint déjeuner à la maison. Le jour était radieux. Les moineaux piaillaient sur les toits. J'éprouvai subitement une irrésistible envie d'accomplir une action étonnante, et, autant que possible, merveilleuse, qui rompît la monotonie* des choses. Mes moyens pour concevoir et exécuter une telle entreprise étaient très restreints*. Pensant découvrir des ressources dans la cuisine, j'y pénétrai et la trouvai flambante, odorante et déserte. Au moment de servir, Mélanie, selon sa coutume constante, était allée chercher chez l'épicier ou le fruitier quelque herbe, quelque graine, quelque condiment* oublié.
Sur le fourneau, un civet de lièvre chantait dans la casserole

2. A cette vue, une inspiration* soudaine s'empara de mes esprits. Pour y obéir, je retirai le civet du feu et l'allai cacher dans l'armoire aux balais. Cette opération s'effectua heureusement, à cela près que j'eus quatre doigts de la main droite, le coude gauche et les deux genoux brûlés, le visage échaudé, mon tablier, mes bas et mes souliers gâtés et que la sauce fut aux trois quarts renversée sur le carreau avec nombre de lardons et de petits oignons.

3. Incontinent*, je courus chercher l'arche de Noé que j'avais reçue pour mes étrennes et je versai tous les animaux qu'elle renfermait dans une belle casserole de cuivre que je mis sur le fourneau à la place du civet de lièvre. Cette fricassée, dans mon esprit, rappelait, avec avantage, ce que j'avais ouï dire* et vu sur une image coloriée du festin de Gargantua. Car, si le géant piquait avec sa fourchette à deux dents des bœufs entiers, je faisais un plat de tous les animaux de la création depuis l'éléphant et la girafe jusqu'au papillon et à la sauterelle. Je jouissais par avance de l'émerveillement de Mélanie, quand cette simple créature, croyant trouver le lièvre, qu'elle avait apprêté, découvrirait en son lieu*, le lion et la lionne, l'âne et l'ânesse, l'éléphant et sa compagne, enfin toutes les bêtes échappées du déluge, sans compter Noé et sa famille que j'avais fricassés avec elles par mégarde.

4. Mais l'événement trompa mes prévisions.
Une puanteur insupportable qui venait de la cuisine ne tarda pas à se répandre dans tout l'appartement, imprévue de moi et surprenante pour tout autre.

Ma mère, suffoquée, courut à la cuisine pour en chercher la cause et trouva la vieille Mélanie qui, tout essoufflée et son panier encore au bras, tirait du feu la casserole où fumaient horriblement les restes noircis des animaux de l'arche.

— Ma « castrole » ! ma belle « castrole » ! s'écria Mélanie avec l'accent du désespoir.

Venu jouir du succès de mon invention, je me sentis accablé de honte et de regrets. Et c'est d'une voix mal assurée qu'à la demande de Mélanie, je révélai qu'on trouverait le civet dans l'armoire aux balais.

5. On ne me fit pas de reproches.

Mon père, plus pâle que de coutume, affectait* de ne pas me voir.

Ma mère, les joues ardentes, m'observant à la dérobée, épiait sur mon visage le crime ou la folie.

C'est mon parrain dont l'aspect était le plus déplorable. Les coins de sa bouche, si joliment encadrée d'ordinaire par des joues rondes et un menton gras, tombaient tristement Et derrière ses lunettes d'or ses yeux naguère vifs ne brillaient plus.

6. Quand Mélanie servit le civet, elle avait les yeux rouges et des larmes coulaient sur ses joues. Je n'y pus tenir, et, me levant de table, je me jetai sur ma vieille amie, l'embrassai de toutes mes forces et fondis en larmes.

Elle tira de la poche de son tablier son mouchoir à carreaux, m'essuya doucement les yeux de sa main noueuse qui sentait le persil, et me dit avec des sanglots :

— Ne pleurez pas, monsieur Pierre, ne pleurez pas.

ANATOLE FRANCE - Le petit Pierre - Calmann-Lévy.



LES MOTS.

La monotonie : Le manque de variété provoquant l'ennui. - **Restreints** : Réduits, limités, peu importants. - **Quelque condiment** : Un assaisonnement quelconque, comme le poivre, l'ail, le piment... - **Une inspiration** : Une idée soudaine et puissante. - **Incontinent** : Immédiatement. - **J'avais ouï dire** : J'avais entendu dire. Citez un nom de la même famille que le verbe ouïr. - **En son lieu** : A sa place. - **Affecter** : Faire semblant. On dit aussi : feindre ou simuler.

LES IDEES.

1. Le petit Pierre a-t-il l'intention de préparer une farce désagréable à la vieille servante ? Expliquez son « inspiration ».
Citez la phrase qui résume le mieux la pensée du petit Pierre.
2. On peut même dire que l'enfant fait un gros sacrifice ; lequel ? Citez un détail très précis confirmant cette idée.
On peut dire aussi que cet enfant est courageux. Pourquoi ?
3. Expliquez : « Le festin de Gargantua ».
4. Pourquoi ne fit-on aucun reproche à l'enfant ?
5. Relevez deux phrases exprimant les regrets du petit Pierre.



32 En gravissant l'escalier

C'est un immeuble, mais pas un de ces immeubles modernes, nets, blancs et rectilignes, tels qu'on les pose aujourd'hui au bord de nos rues encombrées. C'est un immeuble grisâtre, avec sa loge de concierge, à l'entresol, et surtout son escalier qui, de palier en palier, traverse des mondes différents. Chaque famille possède ses bruits et ses odeurs. Et chaque soir, au retour de l'école, un petit garçon à tablier noir retrouve, marche après marche, étage après étage, les mêmes bruits et les mêmes odeurs.

1. La porte de la rue est ouverte tout le jour.

Le soir, elle se referme avec un bruit caverneux* et les gens disent le mot de passe* avant de trébucher sur les degrés*.

Dans sa partie inférieure, l'escalier est obscur, même au fort de la belle saison. Un papillon* de gaz y languit. L'escalier est de bois. On a dû le cirer au début des temps et, par la suite, se contenter de le brosser à l'eau de Javel : il passe quand même trop de monde. Quand, avec le poing bien serré, on donne un coup sur la rampe, une longue vibration la saisit et s'envole jusqu'au ciel.

Un enfant est mort, tout le monde sait cela, pour avoir voulu, l'imprudent, glisser le long de cette rampe, à cheval.

2. L'escalier monte, monte à travers des familles et des familles superposées comme des couches géologiques*.

On entend ici une mandoline, là un petit chien qui jappe, à droite le poitrinaire* qui respire avec tant de peine. Et, déjà, c'est la grosse dame à l'éternelle chanson... Et le tap... tap... du monsieur qui travaille chez lui à des choses incompréhensibles. Et, partout, les machines à coudre et des piétinements d'enfants dans les couloirs et des voix d'hommes et de femmes qui parlent et se querellent à propos des affaires de leur clan*.



Tout cela si clair à l'oreille fine et distraite du petit garçon. Tout cela très étouffé, très amorti par des murailles, des portes, des vêtements humides pendus à des clous, des épaisseurs d'air domestique dix et dix fois respiré.

3. Et l'on sait ce que l'on mange à toutes les altitudes. L'odeur de l'oignon grimpe comme une bête le long des marches. Elle furète, rôde, s'accroche à toutes les aspérités. Elle va réveiller le vieux garçon qui travaille la nuit durant et qui se lève à trois heures. L'odeur de l'oignon ! Un trou de serrure lui suffit, une fente, un nœud du bois. On dirait qu'elle fait son chemin à travers la brique et le plâtre.

Mais l'odeur du hareng frit est farouche et plus puissante encore. Elle arrive, par paquets, comme une troupe d'assaut. L'odeur de l'oignon prend peur et lâche pied. L'odeur du hareng frit campera là jusqu'à demain. On ne la respire pas, on la touche. Elle est gluante et colle aux doigts.

4. Un étrange tremblement a saisi la bâtisse. Cela commence par les moellons enfouis sous les caves, dans les entrailles de la terre. Cela gagne, petit à petit, tout le squelette du monstre et ça se propage*, ça monte. Des bouteilles grelottent contre le mur d'une cuisine. Des vitres se prennent à chanter. Ici, là, d'autres voix s'éveillent, entrent dans le chœur, une à une.

Présent ! Présent ! Présent ! voilà ce que répondent, à droite, à gauche, en haut, en bas, tous les objets inquiets dont la nature est de frémir.

5. Le grondement s'enfle, s'exaspère. Avec une terreur jubilante*, la maison tout entière salue le train hurleur qui lui passe contre le flanc, dans le lacis des rails, du nord. Le vent rabat sur nous les escadrons de la fumée. Une fine poudre de ténèbres va pleurer sur les balcons. L'odeur de la houille ardente est entrée par une imposte* avec une grosse boule de vent. L'odeur des trains, comme elle est familière !

Nul, ici, ne la salue plus d'une pensée, sauf le petit garçon à tablier noir qui monte l'escalier en suçant une bille.

GEORGES DUHAMEL - Le notaire du Havre - Mercure de France.

LES MOTS.

Un bruit caverneux : Un bruit sourd, grave, semblant sortir d'une caverne. - **Le mot de passe** : Les locataires donnent leur nom au concierge en passant devant sa loge la nuit. - **Les degrés** : Les marches de l'escalier. - **Un papillon de gaz** : C'était un petit bec à gaz donnant une flamme aplatie et ressemblant aux ailes d'un papillon. Citez deux autres expressions formées avec le nom papillon. - **Des couches géologiques** : Les couches de roche constituant, étage après étage, le sous-sol de la terre. - **Le poitrinaire** : Un homme atteint de tuberculose pulmonaire. - **Le clan** : Ici, la famille au complet, la parenté. - **Ça se propage** : Cela se répand. - **Jubilante** : Montrant une joie très vive. Comment les bruits de la maison peuvent-ils indiquer à la fois une peur et une joie très vives ? - **Une imposte** : C'est la partie supérieure vitrée au-dessus d'une porte ou d'une fenêtre.

LES IDEES.

1. Cette description remonte aux années 1920. Relevez les détails qui l'indiquent.
2. Qu'est-ce que ce tap... tap... du monsieur qui travaille chez lui à des choses incompréhensibles ?
3. A qui sont comparées les odeurs de l'oignon et du hareng frit ? Citez les mots insistant sur ces comparaisons.
4. Dans le paragraphe nº 4, vous trouverez une autre comparaison concernant cette fois les bruits. Laquelle ?
5. Le petit garçon aime l'odeur des trains. Prouvez-le. Pour quelles raisons les enfants, en général, aiment-ils l'odeur des trains ?

33 L'élan qui n'avait jamais vu la forêt

Dans la grande neige de Suède, un garde forestier avait recueilli Poil-Gris, un jeune élan sauvage dont la mère était morte.*

1. L'élan restait toujours mélancolique et semblait indolent* et inerte*. Seul, le chien Karr savait l'amuser et le faire jouer.

Poil-Gris était depuis cinq ans chez le garde forestier, lorsque le propriétaire du domaine reçut une lettre d'un jardin zoologique de l'étranger qui demandait à acheter l'animal. Le garde en fut désolé, mais il ne commandait pas. La vente de l'élan fut résolue. Karr apprit vite ce qui se préparait et courut en instruire son ami. Le chien s'affligeait* à l'idée de le perdre, mais l'élan accepta son sort avec calme et en sembla ni content ni mécontent.

— Et tu penses te laisser emmener sans résistance ? demanda Karr.

— A quoi bon résister ? répliqua l'élan. Il est certain que j'aimerais mieux rester où je suis, mais si je suis vendu, on m'emmènera quand même.

2. Karr ne retourna voir l'élan qu'après minuit, à l'heure où il savait que Poil-Gris, après un bon somme, prenait son premier repas.

— Tu as raison, Poil-Gris, de te laisser emmener, dit-il. Tu seras gardé dans un grand jardin, et tu auras une vie sans soucis. Il est seulement dommage que tu quittes le pays sans avoir vu la forêt. Tu sais la devise* de ta famille : « Les élans et la forêt font un », et toi, tu n'as pas même vu la forêt.

L'élan leva la tête de dessus le trèfle qu'il mangeait :

— J'aurais volontiers vu la forêt, mais je ne puis sortir de l'enclos, dit-il avec son indolence coutumière.

— En effet, c'est impossible quand on a les pattes aussi courtes, dit Karr.

L'élan le regarda sous cape* : Karr, tout petit qu'il était, sautait la palissade plusieurs fois par jour. Poil-Gris s'approcha de la clôture, fit un bond et, sans bien savoir comment c'était arrivé, se trouva libre.

3. Karr et Poil-Gris s'acheminèrent vers la forêt. C'était une belle nuit de clair de lune à la fin de l'été, mais sous bois il faisait assez sombre. L'élan marchait très lentement.

— Peut-être vaut-il mieux revenir, dit Karr, tu n'as pas l'habitude de la forêt et tu pourrais te casser les pattes.

L'élan fit semblant de ne pas entendre, mais il accéléra sa marche et redressa la tête.

Karr mena l'élan dans une partie de la forêt où poussaient d'énormes sapins si serrés que le vent ne pouvait les pénétrer.

— C'est ici que les membres de ta famille s'abritent de la





tempête et du froid, dit Karr. Ils passent l'hiver en plein air. Tu seras mieux logé. On te mettra dans une étable comme un bœuf.

Poil-Gris ne répondit rien. Il s'était arrêté et humait* avec délices la forte senteur résineuse des aiguilles de pin.

4. — Avons-nous vu toute la forêt ? fit-il.

— Non, pas encore, répondit Karr.

Il conduisit l'élan vers la lisière où poussaient de beaux arbres feuillus : chênes, trembles, tilleuls.

— C'est ici que ceux de ta race viennent manger des feuilles et de l'écorce, dit Karr. Ils considèrent cela comme un régal, mais tu auras à l'étranger une bien meilleure nourriture.

L'élan regarda avec admiration les arbres qui tendaient au-dessus de lui leurs dômes* verts. Il goûta les feuilles des chênes et l'écorce des trembles.

— C'est bon et amer, dit-il. Ça vaut mieux que le trèfle.

— Au moins tu en auras goûté une fois, dit le chien. Maintenant tu as vu ce qu'il y a dans la forêt. Veux-tu que nous rentrions ?

— Oui, rentrons, il est l'heure, répondit l'élan.

5. Ils cheminèrent en silence. Karr soupira plusieurs fois comme s'il était déçu. Poil-Gris marchait la tête haute, content de son aventure. Il avança sans hésitation jusqu'à l'enclos, mais là il s'arrêta. Il parcourut des yeux l'étroit espace où il avait vécu, vit le sol piétiné, le foin fané, la petite auge où il avait bu et le sombre hangar où il avait dormi.

— Les élans et la forêt font un, cria-t-il.

Puis il rejeta la tête en arrière et s'enfuit précipitamment vers la forêt.

SELMA LAGERLOF - Le merveilleux voyage de Nils Holgersson à travers la Suède - Librairie Académique Perrin.

LES MOTS.

L'élan : De la même famille que le cerf, il est plus grand (longueur : 2,80 m), plus lourd (1 000 kg) et vit dans les pays scandinaves et en Sibérie. - **Indolent** : Sans réaction, indifférent à tout. - **Inerte** : Sans mouvement, inactif. - **Il s'affligeait** : Il avait une grande douleur, un profond chagrin. - **La devise** : C'est une petite phrase exprimant la manière de penser et d'agir d'un homme ou d'une famille. - **Sous cape** : En cachette. - **Il humait** : Il sentait en aspirant fort. - **Les dômes** : Les sommets arrondis des arbres.

LES IDEES.

1. Pour quelle raison ce jeune élan était-il mélancolique, indolent et inerte ?
2. Pourquoi l'élan regarde-t-il le chien sous cape ? Quelle peut être sa pensée ?
3. Montrez la malice du chien dans le paragraphe nº 2. A quel sentiment fait-il appel pour décider l'élan à sortir de l'enclos ? Plus loin une nouvelle phrase s'adresse au même sentiment. Citez-la.
4. Pourquoi le chien dit-il : « Tu seras mieux logé » ? Il recommence encore dans le paragraphe suivant pour la même raison. Notez-le.
5. Certaines phrases, certaines attitudes laissent deviner au cours du récit la décision finale de Poil-Gris. Lesquelles ?



34 Le bruit d'un écu vaut bien l'odeur d'un rôti

Paris vers 1530, un Paris aux rues étroites, aux maisons de bois, aux pavés sales, aux métiers curieux... Ces portefaix des Halles qui promènent sur leur dos des crochets destinés à fixer les charges les plus lourdes... Ces rôtisseurs qui tournent la broche en plein vent, en bordure de rue, et parfument à la poularde l'air de la capitale... Et ces amuseurs dont le métier est de faire rire leur seigneur : on les nommait fou, ou fol. Ils agitaient dans les rues leur marotte, une tête ridicule sculptée dans le bois d'un bâton et garnie de grelots. Or, dans ce Paris du XVIe siècle, un jour se rencontrent un portefaix, un rôtisseur et Jean le Fol...*

1. A Paris, devant l'étal d'un rôtisseur, à l'enseigne* du Petit Châtelet, un portefaix mangeait son pain à la fumée du rôti, et le trouvait, ainsi parfumé, grandement savoureux.

Le rôtisseur le laissait faire.

2. Enfin, quand le pain fut avalé, le rôtisseur happe le gourmand au collet et veut qu'il lui paie la fumée de son rôti !
— Je n'ai pas endommagé votre viande, répondit le portefaix. Je ne vous ai rien pris ; donc je ne vous dois rien.

Puis il ajouta :
— Cette fumée dont vous parlez s'évaporait vers le dehors ; donc elle se perdait. Jamais je n'ai entendu dire qu'à Paris, on vendait dans les rues la fumée des rôtis.

Le rôtisseur répliquait que la fumée de son rôti ne servait pas à engraisser les portefaix, qu'il attendait d'être payé, que dans le cas contraire lui-même lui ôterait de force ses crochets.

Aussitôt le portefaix tire son bâton et se met en défense.

3. L'altercation* fut grande. Le badaud* peuple de Paris accourut au débat de toutes parts.

Ainsi arriva, fort à propos, seigneur Jean le Fol, citadin de Paris.

L'ayant aperçu, le rôtisseur demande au portefaix :

— Veux-tu sur notre différend* accepter pour juge ce noble seigneur Jean ?

— Oui, répondit le portefaix.

4. Seigneur Jean écouta, du rôtisseur l'accusation, puis du portefaix la défense.

Ensuite il commanda au portefaix de lui tirer de son baudrier* quelque pièce d'argent. Le portefaix lui mit en main un écu*.

Seigneur Jean le prit et le mit sur son épaule gauche, comme pour vérifier s'il faisait bien le poids, puis le frappa sur sa main gauche, comme pour entendre s'il était de bon métal, puis le posa sur la prunelle* de son œil droit, comme pour voir s'il était bien marqué.

Tout cela fut fait en grand silence de tout le badaud peuple, le rôtisseur dans l'attente et la joie, le portefaix dans le désespoir.

5. Enfin seigneur Jean fit sonner la pièce plusieurs fois sur l'étal du rôtisseur.

Puis, avec la majesté d'un président de tribunal, tenant sa marotte au poing comme un sceptre* affublant sa tête de son chapeau de peau de singe à oreilles de papier, toussant d'abord deux ou trois bonnes fois, dit à haute voix :

— La cour* vous dit que le portefaix qui a mangé son pain à la fumée du rôti, a payé fort honnêtement le rôtisseur avec le bruit de son argent. Cette cour ordonne que chacun se retire en sa chacunière*.

6. Cette sentence du Parisien Jean le Fol semble tellement équitable*, tellement admirable, qu'aucun juge, ni en France ni à Rome, n'aurait pu faire mieux.

Alors, s'il vous faut un conseil, un jour, adressez-vous à Jean le Fol.

D'après FRANÇOIS RABELAIS - Pantagruel. Lemerre.

LES MOTS.

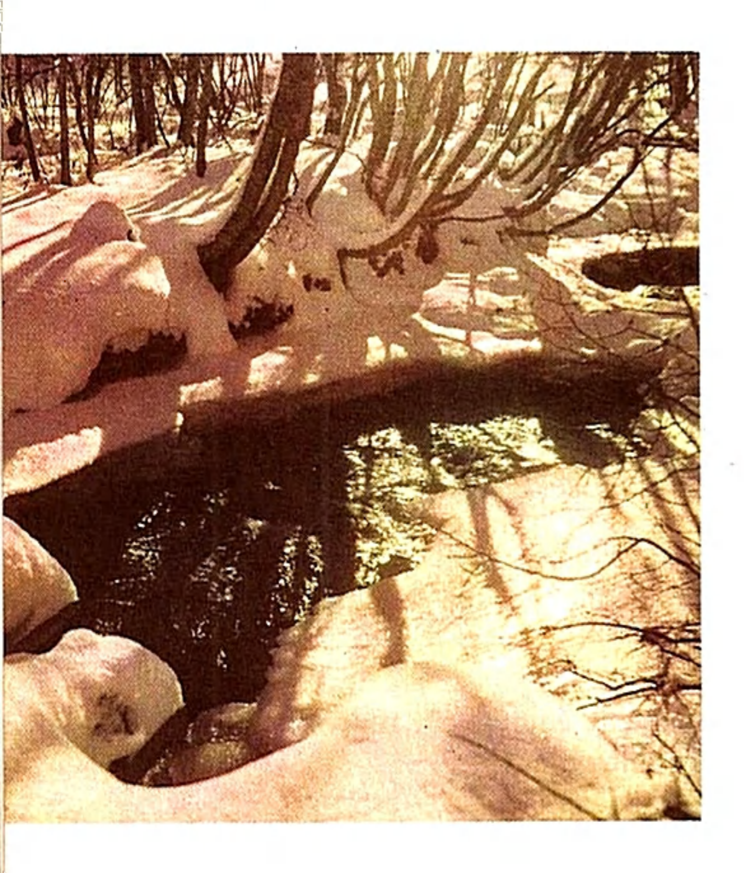
Une poularde : Une jeune poule bien grasse. - **L'enseigne :** Un tableau à la porte d'un magasin, indiquant la nature du commerce et le nom du marchand. - **L'altercation :** La discussion violente. - **Badaud :** Qui passe son temps à regarder et à écouter le spectacle des rues. - **Un différend :** Un désaccord. - **Le baudrier :** La bande de cuir portée en écharpe pour soutenir une épée, ici un bâton. - **Un écu :** Une très ancienne monnaie d'argent ; elle était marquée de fleurs de lis ; pourquoi ? **La prunelle :** C'est la pupille de l'œil, c'est-à-dire son ouverture au milieu de l'iris. - **Le sceptre :** Le bâton de commandement, insigne de la royauté. - **La cour :** L'ensemble des juges qui composent un tribunal. - **En sa chacunière :** Chez soi. - **Equitable :** Juste. L'équité est l'esprit de justice.

LES IDEES.

1. Montrez la mauvaise foi du rôtisseur. Une phrase la révèle dans le paragraphe nº 2. Laquelle ?
2. A votre avis, pourquoi le rôtisseur choisit-il comme juge Jean le Fol ? Qu'espère-t-il ? Pourquoi l'appelle-t-il d'ailleurs : « ce noble seigneur » ?
3. Expliquez la dernière phrase du paragraphe nº 4 en insistant sur les causes du silence des badauds, de la joie du rôtisseur et du désespoir du portefaix.
4. Imaginez les réflexions du rôtisseur et du portefaix lorsque la pièce sonne plusieurs fois sur l'étal.
5. Jean la Fol conduit son jugement comme un véritable juge. Mettez en valeur quelques détails caractéristiques.



7 - Voici l'hiver, voici le froid !



Nuit de neige

La grande plaine est blanche, immobile et sans voix.
Pas un bruit, pas un son ; toute vie est éteinte.
Mais on entend parfois, comme une morne plainte,
Quelque chien sans abri qui hurle au coin d'un bois.

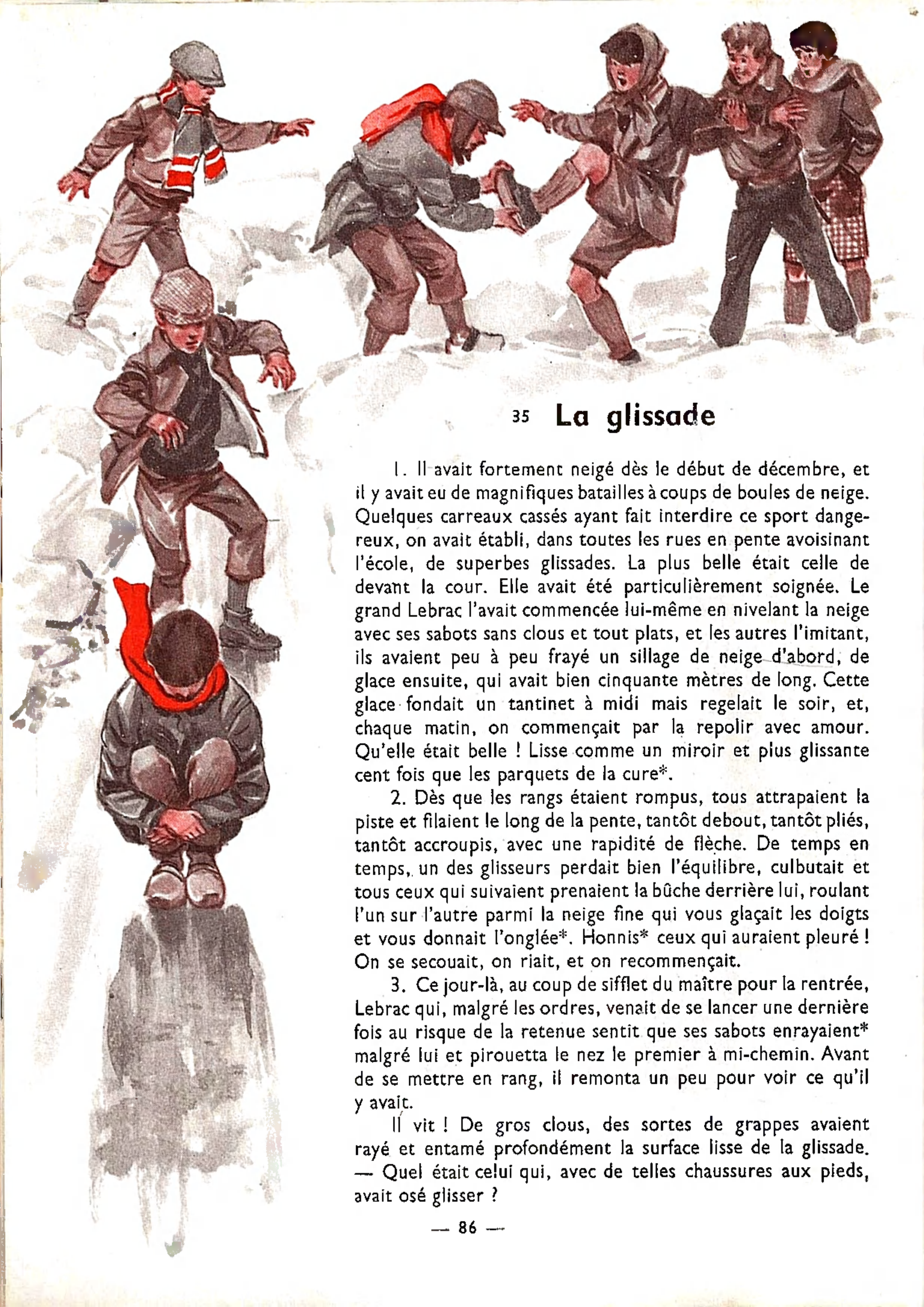
Plus de chansons dans l'air, sous nos pieds plus de chaumes ;
L'hiver s'est abattu sur toute floraison.
Des arbres dépouillés dressent à l'horizon
Leurs squelettes blanchis ainsi que des fantômes.

La lune est large et pâle et semble se hâter.
On dirait qu'elle a froid dans le grand ciel austère.
De son morne regard elle parcourt la terre,
Et, voyant tout désert, s'empresse à nous quitter.

Et, froids, tombent sur nous les rayons qu'elle darde,
Fantastiques lueurs qu'elle s'en va semant ;
Et la neige s'éclaire au loin, sinistrement,
Aux étranges reflets de sa clarté blafarde.

Guy de MAUPASSANT
Des Vers - Albin Michel.





35 La glissade

1. Il avait fortement neigé dès le début de décembre, et il y avait eu de magnifiques batailles à coups de boules de neige. Quelques carreaux cassés ayant fait interdire ce sport dangereux, on avait établi, dans toutes les rues en pente avoisinant l'école, de superbes glissades. La plus belle était celle de devant la cour. Elle avait été particulièrement soignée. Le grand Lebrac l'avait commencée lui-même en nivelant la neige avec ses sabots sans clous et tout plats, et les autres l'imitant, ils avaient peu à peu frayé un sillage de neige d'abord, de glace ensuite, qui avait bien cinquante mètres de long. Cette glace fondait un tantinet à midi mais regelait le soir, et, chaque matin, on commençait par la repolir avec amour. Qu'elle était belle ! Lisse comme un miroir et plus glissante cent fois que les parquets de la cure*.

2. Dès que les rangs étaient rompus, tous attrapaient la piste et filaient le long de la pente, tantôt debout, tantôt pliés, tantôt accroupis, avec une rapidité de flèche. De temps en temps, un des glisseurs perdait bien l'équilibre, culbutait et tous ceux qui suivaient prenaient la bûche derrière lui, roulant l'un sur l'autre parmi la neige fine qui vous glaçait les doigts et vous donnait l'onglée*. Honnis* ceux qui auraient pleuré ! On se secouait, on riait, et on recommençait.

3. Ce jour-là, au coup de sifflet du maître pour la rentrée, Lebrac qui, malgré les ordres, venait de se lancer une dernière fois au risque de la retenue sentit que ses sabots enrayaient* malgré lui et pirouetta le nez le premier à mi-chemin. Avant de se mettre en rang, il remonta un peu pour voir ce qu'il y avait.

Il vit ! De gros clous, des sortes de grappes avaient rayé et entamé profondément la surface lisse de la glissade.
— Quel était celui qui, avec de telles chaussures aux pieds, avait osé glisser ?

Cette question le préoccupa tout le reste de l'après-midi. Il n'en parla point, mais à quatre heures, dès que la sortie fut opérée et que les deux frères Grangers qui, en hiver, ne s'attardaient jamais, furent partis, tous les camarades étant placés derrière lui pour une ultime tournée, il quitta le premier rang et passa une rigoureuse et sévère revue de pieds. Tous, l'un après l'autre, durent lui exhiber le dessous de leurs semelles et ils le firent, les uns de bonne grâce, les autres furieux.

4. Sa visite terminée, Lebrac dut convenir que pas un de ceux qui étaient devant lui n'était coupable.

— Je parierais, fit la Crique, que c'est un des Grangers ?

Immédiatement, en effet, on se souvint que l'aîné des deux frères avait glissé une fois, juste avant Lebrac, parbleu, et il y eut dans toute la bande une immense clameur de réprobation*, de colère et de vengeance.

— Il faut leur défendre de « se reglisser », demain !

— Penses-tu : ils iront se plaindre qu'on ne les laisse pas jouer et c'est nous qu'on punira.

— Non, voici ce qu'il faut faire, proposa La Crique : Ils se lancent toujours les derniers « pasqu'ils » ont peur qu'on les fasse tomber. Eh bien, on va rester trois ou quatre au-dessus : Camus, moi et deux ou trois autres en disant qu'on ne veut pas luger et quand ils verront, au bout de deux ou trois fois « qu'on ne va vraiment pas, ils veulent bien se lancer ». Alors Camus partira de toutes ses forces, les rattrapera et les flanquera par terre. Nous, on arrivera par derrière pour l'aider. Vous autres, vous remonterez vite pour nous retomber encore dessus. Quand on sera tous en paquet et qu'ils seront pris dans le tas, on leur en donnera pour leur apprendre et on leur fera avaler de la neige plus qu'à leur saoul*.

— Ça y est ti ?

— Ça y est !

5. Et tout le soir, certaine de sa revanche prochaine, la petite troupe, dans l'air tiédissant, s'amusa follement, doublement heureuse du plaisir présent et de la rossée vengeresse du lendemain. On se prépara toutes dispositions prises. Ce serait dès le matin, à huit heures moins le quart. Personne ne manquerait à l'appel. L'on fut se coucher, plein d'espérance.

Mais il est écrit qu'il ne faut jamais se fier à l'avenir, ni compter sur le lendemain.

Quand ils furent habillés, au petit jour, l'aurore suivante, les gars de Longeverne constatèrent avec amertume et désolation qu'il faisait trop doux et qu'il pleuvait à verse. C'était le dégel, le sinistre dégel, avec qui l'on n'avait point tablé. Et devant ce qui avait été la belle glissade, songeant au plaisir perdu et à la raclée justicière, renvoyée encore aux calendes*, devant les copains qui faisaient un nez de six pieds, Tintin grogna, rageur et amer :

— Vous croyez qu'ils ne sont pas veinards, ces oiseaux-là !

LOUIS PERGAUD - Les Rustiques - Mercure de France.

LES MOTS.

La cure : L'habitation d'un curé. Connaissez-vous un synonyme utilisé plus souvent ? - **L'onglée** : C'est un engourdissement douloureux du bout des doigts, causé par le froid. - **Honni** : Participe passé du verbe honnir signifiant : couvrir de honte. - **Enrayer** : Arrêter, freiner violemment. - **La réprobation** : Une critique vive, violente. Trouvez un verbe de la même famille. - **Jusqu'à leur saoul (ou soûl)** : Autant qu'ils peuvent en désirer. - **Renvoyée aux calendes** : Remise à une époque qui n'arrivera peut-être pas.

LES IDEES.

1. C'était vraiment une belle glissage. Relevez les expressions décrivant ses mérites.
2. Les traces de clous préoccupent Lebrac. Pourtant, tout l'après-midi, « il n'en parla point ». Pourquoi ?
3. Pendant tout ce récit, de nombreux détails révèlent que le chef de la troupe est incontestablement le grand Lebrac. Recherchez-les.
4. La Crique ne brille pas par la perfection de son langage. Corrigez oralement ses fautes.
5. Le paragraphe n° 5 est composé de deux parties distinctes. Trouvez-les et donnez-leur un titre.



36 Matin d'hiver dans les Vosges

Fritzel, un petit orphelin de dix ans, avait été recueilli par son oncle Jacob, médecin du village. Fritzel aimait beaucoup sa nouvelle famille et son nouveau pays.

1. Un matin, en m'éveillant, je vis que l'hiver était venu ; sa blanche lumière remplissait ma petite chambre ; de gros flocons de neige descendaient du ciel par myriades*, et tourbillonnaient contre mes vitres.

Dehors régnait le silence, pas une âme ne courait dans la rue, tout le monde avait tiré sa porte, les poules se taisaient, les chiens regardaient du fond de leurs niches, et dans les buissons voisins, les pauvres verdiers, grelottant sous leurs plumes ébouriffées, jetaient ce cri plaintif de la misère, qui ne finit qu'au printemps.

2. Moi, le coude sur l'oreiller, les yeux éblouis, regardant la neige s'amonceler au bord des petites fenêtres, je me figurais tout cela, et je revoyais aussi les hivers passés : la lueur de notre grand fourneau s'avançant et reculant le soir sur le plancher, l'oncle Jacob et ses amis, le *mauser**, Koffel, le dos courbé, fumant leur pipe et causant de choses indifférentes. J'entendais le rouet* de la bonne vieille servante Lisbeth bourdonner dans le silence, comme les ailes cotonneuses d'un papillon de nuit, et son pied marquer la mesure de la complainte que chante la bûche verte au milieu du foyer. Puis dehors, je me représentais les glissades sur la rivière, les parties de traîneau, la bataille à pelotes de neige, la vitre cassée qui tombe, la vieille grand-mère qui crie du fond de l'allée, tandis que la bande se disperse, les talons aux épaules.

Tout cela, dans une seconde, me revint à l'esprit, et, moitié triste, moitié content, je me dis :

— C'est l'hiver !

3. Puis, songeant qu'il devait faire bon être assis en face de l'âtre, devant une soupe à la farine, comme les apprêtait Lisbeth, je sautai de mon lit et je m'habillai bien vite, tout frileux. Après quoi, sans prendre le temps de mettre la seconde manche de ma veste, je descendis l'escalier roulant comme une boule.

Lisbeth balayait l'allée. La porte de la cuisine était ouverte. Aussi, malgré le beau feu qui dansait autour de la crémaillère*, je me dépêchai d'entrer dans la chambre.

4. L'oncle Jacob venait de rentrer d'une visite ; sa grosse houppelande fourrée de renard et son bonnet de loutre étaient pendus au mur, et ses grosses bottes debout près du fourneau ; il prenait un petit verre de *kirschenwasser** avec le *mauser*, qui avait veillé cette nuit-là. Tous deux semblaient de bonne humeur.

— Ainsi, disait l'oncle, la nuit s'est bien passée ?

— Très bien, monsieur le docteur, nous avons tous dormi... Ce matin, en ouvrant la fenêtre, j'ai vu le pays aussi blanc que Hans Wurst, lorsqu'il sort de son sac de farine ; tout cela s'était fait sans bruit. Et comme j'ouvrais la fenêtre, vous remontiez déjà la rue...
— A votre santé, *mauser* !
— A la vôtre, monsieur le docteur !

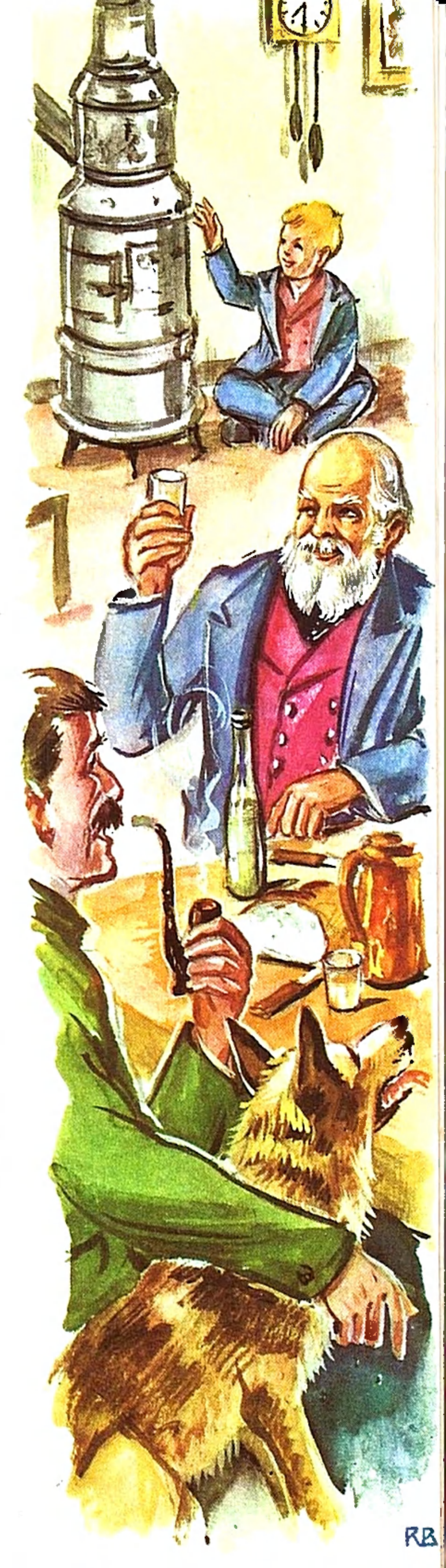
Ils humèrent d'un trait leurs petits verres, et les remirent sur la table en souriant.

5. Je m'étais assis près du fourneau. Le chien sortit alors de l'alcôve* et vint caresser l'oncle, qui, le regardant, se prit à dire :
— Quelle bonne bête! Tenez, *mauser*, est-ce qu'on ne dirait pas qu'il comprend ? Est-ce qu'il ne paraît pas plus joyeux ce matin ? On ne m'ôtera jamais de l'esprit que ces animaux comprennent bien des choses : s'ils ont moins de jugement que nous, ils ont souvent plus de cœur.
— Allons, *mauser*, reprit l'oncle, encore un petit verre, il fait froid dehors, et le vieux *kirschenwasser* vous réchauffe comme un rayon de soleil.

Il ouvrit le buffet, apporta la miche et deux couteaux, et dit :
— Cassons une croûte.

Le *mauser* inclina la tête, et l'oncle me voyant dit en souriant :
— Eh bien, Fritzel, les pelotes de neige et les glissades vont recommencer ! Est-ce que cela ne te réjouit pas ?
— Si, mon oncle.
— Oui... oui... amuse-toi, on n'est jamais plus heureux qu'à ton âge, garçon !

ERCKMANN-CHATRIAN
Madame Thérèse - Hachette.

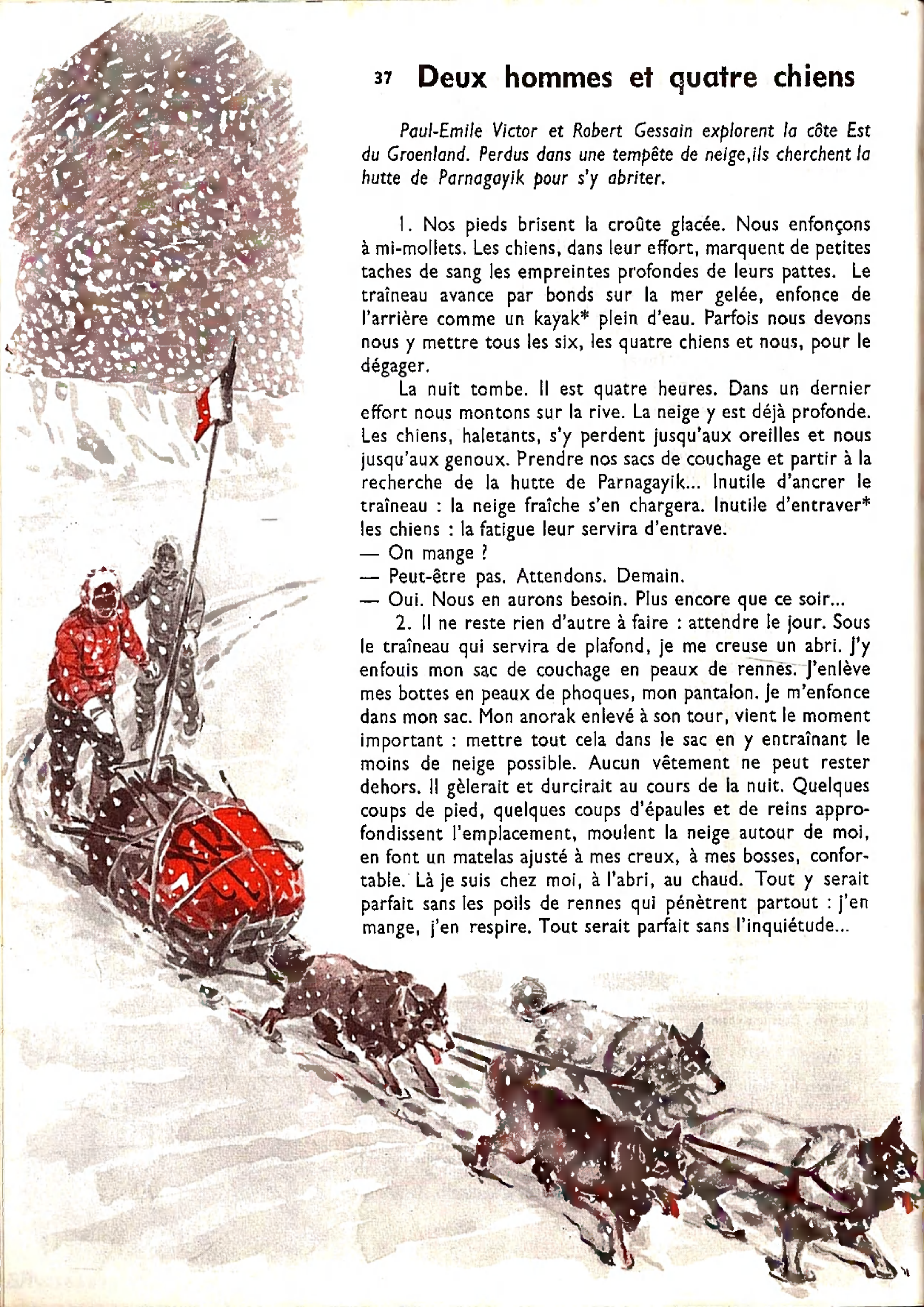


LES MOTS.

Une myriade : Un très grand nombre. - **Le mauser** : Terme local désignant un taupier, c'est-à-dire un preneur de taupes. - **Le rouet** : Cette petite machine à roue, actionnée au moyen d'une pédale, servait jadis à filer le chanvre ou le lin. - **La crémaillère** : Autrefois, cette tige de fer à crans était utilisée pour accrocher une marmite dans la cheminée. - **Le kirschenwasser** : Terme local signifiant : eau-de-vie de cerise. (N'oublions pas que la première région française productrice de kirsch est les Vosges). **L'alcôve** : Dans une chambre, un renfoncement où on logeait un lit.

LES IDEES.

1. Relevez les détails situant ce récit dans les Vosges.
2. Cet hiver est un hiver du siècle dernier. Notez les phrases qui l'indiquent clairement.
3. Expliquez et justifiez à l'aide du texte la fin du paragraphe nº 2 : « Moitié triste, moitié content, je me dis : « C'est l'hiver ! ».
4. Partagez-vous l'opinion de l'oncle Jacob sur les animaux ? Pour quelles raisons ? (Des exemples).
5. Trouvez un titre pour chacun des cinq paragraphes de la lecture.



37 Deux hommes et quatre chiens

Paul-Emile Victor et Robert Gessain explorent la côte Est du Groenland. Perdus dans une tempête de neige,ils cherchent la hutte de Parnagayik pour s'y abriter.

1. Nos pieds brisent la croûte glacée. Nous enfonçons à mi-mollets. Les chiens, dans leur effort, marquent de petites taches de sang les empreintes profondes de leurs pattes. Le traîneau avance par bonds sur la mer gelée, enfonce de l'arrière comme un kayak* plein d'eau. Parfois nous devons nous y mettre tous les six, les quatre chiens et nous, pour le dégager.

La nuit tombe. Il est quatre heures. Dans un dernier effort nous montons sur la rive. La neige y est déjà profonde. Les chiens, haletants, s'y perdent jusqu'aux oreilles et nous jusqu'aux genoux. Prendre nos sacs de couchage et partir à la recherche de la hutte de Parnagayik... Inutile d'ancrer le traîneau : la neige fraîche s'en chargera. Inutile d'entraver* les chiens : la fatigue leur servira d'entrave.

— On mange ?

— Peut-être pas. Attendons. Demain.

— Oui. Nous en aurons besoin. Plus encore que ce soir...

2. Il ne reste rien d'autre à faire : attendre le jour. Sous le traîneau qui servira de plafond, je me creuse un abri. J'y enfouis mon sac de couchage en peaux de rennes. J'enlève mes bottes en peaux de phoques, mon pantalon. Je m'enfonce dans mon sac. Mon anorak enlevé à son tour, vient le moment important : mettre tout cela dans le sac en y entraînant le moins de neige possible. Aucun vêtement ne peut rester dehors. Il gèlerait et durcirait au cours de la nuit. Quelques coups de pied, quelques coups d'épaules et de reins approfondissent l'emplacement, moulent la neige autour de moi, en font un matelas ajusté à mes creux, à mes bosses, confortable. Là je suis chez moi, à l'abri, au chaud. Tout y serait parfait sans les poils de rennes qui pénètrent partout : j'en mange, j'en respire. Tout serait parfait sans l'inquiétude...

3. Pendant trois jours, nous avons cherché, erré, creusant notre piste dans la neige jusqu'au ventre. Les chiens nous suivaient, détachés du traîneau abandonné. Les pauvres bêtes, l'estomac vide depuis plusieurs jours, procédaient par bonds dans ce sillon deux fois plus haut qu'elles. Parfois nous les encouragions de la voix. Elles ne pouvaient comprendre l'utilité d'un pareil effort.

Chacun dix minutes en tête à nous débattre dans cette poix*. Dix minutes aussi pour faire fondre et réchauffer dans notre bouche les poignées de neige que nous comprimions dans nos mains gantées. Une gorgée toutes les dix minutes. Car la soif est pire que la faim.

— Ce qui m'inquiète, vois-tu, dit Gessain à la fin du deuxième jour, c'est que nous ayons froid. Il neige : donc il fait chaud. Cependant nous avons froid malgré tous nos vêtements. C'est mauvais signe.

4. Le soir nous nous couchions dans un trou creusé dans la neige, aussi protégé du vent que possible. Nous nous collions l'un contre l'autre. Tant bien que mal, nous préparions un quart de thé chaud pour chacun. Puis nos sacs remontés par-dessus nos têtes, nous mangions notre ration de la journée. Nous avions décidé de faire durer dix jours les deux jours de vivres que nous avions emportés. Chaque soir, une tranche de pain et deux morceaux de sucre que nous avalions d'ailleurs avec peine. Après ? Eh bien ! après, nous aurions les chiens...

5. Lorsqu'enfin nous fûmes à l'abri dans la hutte de Parnagayik, nous nous confiâmes que notre obsession*, à l'un comme à l'autre, fut, pendant ces trois jours, de savoir comment nous tuerions le premier chien, comment nous nous y prendrions pour ne pas le faire souffrir, pour ne pas perdre le bénéfice de son sang chaud, comment le découper...

La nuit, le claquement de mes dents me réveillait. Et nos tremblements, qui ressemblaient à des soubresauts*, ne nous aidaient guère non plus à dormir.

Vers le milieu du troisième jour, Mikadi, un Esquimau de Parnagayik, nous entendit. Sa première réaction fut de fuir, craignant la rencontre de génies malfaisants*.

6. Assis tous les trois dans la neige avec les quatre chiens autour de nous, nous mangeons en un instant les débris de pain et les rares morceaux de sucre qui, quelques minutes auparavant, devaient durer plus d'une semaine. Les chiens claquent les dents sur les bouchées que nous leur jetons. De leurs yeux affamés, ils fixent les morceaux que nous tenons, accompagnant chacun de nos gestes d'un mouvement de leur museau. Mikadi dit merci, avale sans mâcher et nous sourit. Nous, nous savourons. Notre joie eût été moins grande si Mikadi nous avait refusé et si nos chiens n'avaient pas eu la part qui leur revenait.

PAUL-EMILE VICTOR - La voie lactée - René Julliard



LES MOTS.

Un kayak : Ici, un canot de pêche en peaux de phoques et en bois. Kayak est un mot esquimau. - **Entraver** : Mettre une entrave, un lien. - **La poix** : Habituellement, c'est un corps résineux et collant extrait du pin. Ici, il s'agit de la neige qui s'agglutine sur les sourcils et gêne toute visibilité. - **Une obsession** : Une pensée très désagréable qui tourmente continuellement l'esprit. Ici, de quelle pensée s'agit-il ? Trouvez un verbe de la même famille. - **Un soubresaut** : Une brusque secousse du corps provoquée ici par le froid très vif. - **Des génies malfaisants** : Certains peuples primitifs croient à l'existence d'êtres diaboliques créés spécialement pour nuire aux hommes. Quel est le contraire de cette épithète ?

LES IDEES.

1. Les deux explorateurs luttent contre le froid, la faim, la soif et la fatigue. Montrez-le avec précision.
2. Les chiens participent au même combat contre les mêmes difficultés. Montrez-le également avec précision.
3. Pour P.E. Victor et R. Gessain s'ajoute l'inquiétude. Quelle inquiétude ?
4. Les deux explorateurs aiment leurs chiens comme des amis, comme des parents. Relevez différents détails.
5. Expliquez la dernière phrase de la lecture.

38 Bélisaire et Baptistin

1. Comme tous les Méridionaux qui se respectent, Bélisaire et Baptistin aimaient passionnément la chasse, et surtout la chasse aux lapins.

Non avec le fusil, avec le furet ! Chasse poétique entre toutes, faite d'aimable flânerie, et que relève au besoin un léger parfum de braconnage. Pas de chien dont les abois réveillent l'écho, pas de canardière*. Quelques bourses* en gros filet aussi peu embarrassantes qu'un mouchoir, une boîte en fer-blanc percée de mille trous, qu'on glisse dans une grande poche de derrière, taillée à la piémontaise entre le drap et la doublure de la veste. Et c'est tout. Silence et mystère : *la bête* est là. *La bête* ! car jamais vrai chasseur n'appelle le furet de son nom : ils disent tous *la bête* en parlant de lui.

2. La chasse est surtout bonne l'hiver. Le printemps, l'été, mis en humeur de vagabondage par la fraîcheur de l'herbe et la longueur des jours, les lapins ne restent pas terrés volontiers. Ils ne rentrent guère qu'à la nuit, et souvent même ne rentrent pas du tout, préférant s'attarder en longues conférences sous bois, et attendre l'aurore au clair des étoiles.

Mais l'hiver ils gardent le logis et prennent à peine le temps de sortir pour donner un coup de dents dans le gazon transi et rare. On est à peu près sûr de les trouver chez eux. Aussi est-ce l'hiver qu'irrésistiblement, pour Bélisaire et Baptistin, la rage de la chasse au furet se réveille.

3. Un matin de belle gelée, blanche et craquante sous le pied, Baptistin vint trouver son ami :

— A propos, comment va *la bête* ?

— J'étais précisément en train de lui faire bouillir une soupe à la courge et au lait.

— J'ai calculé, continua Baptistin, qu'il doit y avoir du lapin au vallon de la Madeleine.

L'après-midi du lendemain, le soleil étant encore haut, nos deux amis se trouvaient au vallon de la Madeleine, rêvant lapins et disposant, à l'aide de menus piquets préparés d'avance et de brindilles coupées aux buissons voisins, les bourses sur la pente d'un rocher friable, criblé de trous comme une éponge.

4. Voilà des heures que Baptistin et Bélisaire attendent, et pas un lapin n'est sorti. Bélisaire et Baptistin ont pourtant constaté du « trafic » autour des terriers : le sol gratté, des crottes luisantes et fraîches.

La nuit arrive, le froid pique, et, complication désastreuse, la neige commence à tomber.

— Il n'y a pas de lapin, dit Bélisaire. S'il y avait du lapin, on verrait bien !

— S'il n'y avait pas de lapin, *la bête* serait revenue !





— A moins qu'elle n'ait saigné un lapin par malice, et que, saoule de sang, endormie dans le trou bien chaud, elle ne se moque de nous qui sommes ici en l'attendant à souffler dans nos doigts et à battre la semelle...

— Chut ! tais-toi, la voici. Il me semble entendre son grelot.

En effet, dans le grand silence de la nuit qui vient et de la neige qui tombe, légèrement, distinctement, résonnait le bruit du grelot que les furets portent au cou.

Et chaque fois que, rendus*, morfondus*, sans même avoir la force de secouer la neige amoncelée sur leurs chapeaux et leurs épaules, Baptistin et Bélisaire se disaient : « Il est temps de partir, la bête ne sortira plus ! », chaque fois aussi le bruit du grelot renouvelait leur espérance et les décidait à attendre encore un peu.

5. Vers minuit cependant, les gens de la Madeleine s'inquiétèrent, et, ne les voyant pas redescendre, ils vinrent les chercher avec une civière et des lanternes. Ah ! mes amis, dans quel état : immobiles devant les trous, la neige jusqu'au ventre, collés à la terre et si raides que nous avions peur de les casser. Et *la bête ?*

Voilà le plus terrible et le plus comique. *La bête*, on la trouva... devinez où ? dans la boîte, parfaitement tranquille et tapie* sous la paille comme une couleuvre. Bélisaire avait cru que Baptistin la mettait au trou. Baptistin, occupé à placer les bourses, s'était, de son côté, reposé de ce soin sur Bélisaire. C'est pour cela que, toute la nuit, la bête s'ennuyant et remuant, Bélisaire et Baptistin avaient entendu le grelot, et c'est pour cela que, lorsqu'un bon railleur les interroge sur la fameuse chasse, Baptistin, furieux, dit : « Ce fut la faute à Bélisaire ! »

Et Bélisaire : « Ce fut la faute à Baptistin ! »

PAUL ARENE

Contes de Paris et de Provence - Caisse Nationale des Lettres.

LES MOTS.

Une canardière : Un long fusil servant à tirer des canards sauvages. - **Les bourses :** Les filets placés devant chaque orifice du terrier pour capturer les lapins. - **Rendu :** Ici, fatigué, harassé. Ce mot a un autre sens dans la phrase : Nous voilà rendus à destination. Lequel ? - **Morfondu :** Ici, pénétré par le froid, transi. Ce mot a aussi un autre sens. Trouvez-le. - **Tapi :** Caché, blotti en s'aplatissant. Pour quelle raison le furet est-il blotti sous la paille ? Trouvez un synonyme dans le paragraphe n° 2.

LES IDEES.

1. Pour quelle raison la chasse au furet est-elle surtout bonne en hiver ?
2. A l'aide de la lecture, expliquez comment se pratique la chasse au furet.
3. Relevez les détails insistant sur l'intensité du froid.
4. Quelle autre raison explique le peu de résistance au froid de Bélisaire et Baptistin ?
5. Au paragraphe n° 5, nous lisons : « Voilà le plus terrible et le plus comique ». Montrez successivement le terrible, puis le comique de cette aventure.

8 - Au gui, l'an neuf

Le matin des étrennes

— Ah ! quel beau matin que ce matin des étrennes !
Chacun, pendant la nuit, avait rêvé des siennes
Dans quelque songe étrange où l'on voyait joujoux,
Bonbons habillés d'or, étincelants bijoux,
Tourbillonner, danser une danse sonore,
Puis fuir sous les rideaux, puis reparaître encore !
On s'éveillait matin, on se levait joyeux,
La lèvre affriandée, en se frottant les yeux...
On allait, les cheveux emmêlés sur la tête,
Les yeux tout rayonnants, comme aux grands jours de fête,
Et les petits pieds nus effleurant le plancher,
Aux portes des parents tout doucement toucher...
On entrait !... Puis alors les souhaits... en chemise,
Les baisers répétés, et la gaieté permise !

Arthur RIMBAUD

Les étrennes des Orphelins-Mercure de France.



Les mois de l'année

Janvier prend la neige pour châle,
Février fait glisser nos pas,
Mars, de ses doigts de soleil pâle,
Jette des grêlons aux lilas.
Avril s'accroche aux branches vertes,
Mai travaille aux chapeaux fleuris,
Juin fait pencher la rose ouverte
Près du beau foin qui craque et rit.

Juillet met les œufs dans leurs coques,
Août sur les épis mûrs s'endort,
Septembre aux grands soirs équivoques
Glisse partout ses feuilles d'or.
Octobre a toutes les colères,
Novembre a toutes les chansons
Des ruisseaux débordant d'eau claire,
Et décembre a tous les frissons.

ROSEMONDE GERARD - Les Pipeaux.





39 Les Noëls d'autrefois

1. Dites-moi pourquoi les Noëls d'autrefois sont tous enveloppés de neige et étincelants d'étoiles ? S'il en fut de maussades, ma mémoire d'enfant n'en a rien retenu. Noël ne sera jamais un jour comme les autres ; Noël, c'est la veillée, c'est la messe de minuit, c'est le réveillon.

2. Le sommeil prenait les petits sur leur chaise basse, sur les genoux de la maman ; on les portait au lit. Les grands avaient le droit de veiller et d'attendre.

Mon père posait sur les chenets* le tronc de pommier, la lourde souche de charme ou de noyer qui attendait depuis des mois. Je l'entends qui sonne contre la taque*, je la vois, noueuse et bossue, avec ses mousses et son écorce crevassée.

On fait cercle autour du feu, les femmes à bonne distance, sur leur couvet*, avec l'aiguille ou le tricot, les hommes tisonnant, les enfants se rôtissant les *grèves** et buvant de tous leurs yeux la féerie des étincelles.

La vieille horloge fait son tic-tac ; elle pousse lentement ses aiguilles vers les heures et les demies. Par la cheminée, descend la grosse cloche du premier coup, le tintement d'argent du deuxième coup, les volées unies du dernier appel. Quelle étrange musique, ces cloches dans la nuit ! On se hâte de garnir les chaufferettes* et de couvrir le feu, on s'emmitoufle de capelines et de cache-nez, et l'on s'en va vers l'église, laissant dans la maison la flamme palpitante qui dit à travers la vitre : « Je suis là, je vous attends... »

3. Beaucoup plus tard, j'ai lu dans les livres que les villes ont des tables éblouissantes, des cristaux*, des rires, des toilettes*, des huîtres, du champagne... et que cela s'appelle un réveillon. Chez nous, il en allait autrement.

Quand elle avait refermé la porte et rallumé la petite



lampe de cuivre, maman disait, toute resserrée encore dans son fichu :

— Maintenant, nous allons réveillonner.

La table était vite dressée. A côté de la chatte qui regardait les braises, le pot noir avancé dans les cendres nous gardait un jambon, longuement mijoté dans son court-bouillon. Elle n'avait pas la saveur des autres, cette tranche grasse et maigre, rouge et rose, onctueuse et salée, que l'on mangeait si tard dans la nuit. Y avait-il autre chose ? Une gaufre, peut-être, sèche et croquante, bien meilleure quand elle était roussie, et un verre de vin chaud. Dans le saladier, une bouteille du vin de nos vignes, tiédie au coin de l'âtre ; du sucre, un peu d'eau et pour finir, le manche de la pelle à feu rougi dans les braises : le vin sifflait, bouillonnait, se couvrait d'écume blanchissante. Le verre réchauffait les mains jointes, puis chaque gorgée descendait comme un feu vif et doux.

Au lit, je retrouvais le petit frère endormi, couché en travers dans les draps froissés ; je retrouvais le cruchon d'eau chaude faisant la belle jambe dans un bas à côtes... Il n'y avait plus qu'à dormir.

Le Père Noël me pardonnera si je le néglige , il ne venait guère visiter nos sabots. Nous étions sans doute trop éloignés des grandes routes et même de la grand-rue...

Quelques nuits, quelques jours, une veillée, une autre nuit, et voici le 1er janvier...

4. Le jour gris n'avait pas touché nos rideaux que nous étions réveillés. Le craquement du fagot dans la cuisine nous disait le feu flambant. Alors, nous sautions du lit et nous courions souhaiter la bonne année à nos parents. Il n'y avait pas deux façons : depuis toujours et pour tous la même formule : « Je vous souhaite une bonne année, une bonne santé, le Paradis à la fin de vos jours. » Ajoutez la musique chantante et traînante qui donne aux mots leur goût de terroir*. Quelle impatience de courir chez la marraine, chez le parrain, les oncles et les tantes, les grands-parents ! On entrait, on bredouillait sa « bonne année », on rencontrait une joue piquante, un bout de nez froid et l'on attendait ses étrennes. Sur la longue table, une marraine soucieuse de ses devoirs avait aligné pour ses filleuls des pipes en sucre, des pains d'épice, des pralines, des oranges et de ces « papillottes » dont le papier frisé cache un gros fondant rose et une minuscule machine infernale. Les premiers arrivés choisissaient.

On courait de là chez l'oncle, puis chez le grand-père, qui avait préparé son écu*, et puis chez la grand-mère Nanette, et puis chez la tante Sœurette, qui n'oubliait jamais l'utile.

JOSEPH CRESSOT - Le pain au lièvre - Stock.

LES MOTS.

Les chenets : Ce sont des tiges métalliques, souvent garnies d'ornements, qui supportaient les bûches dans le foyer. - **La taque** : Une plaque de fer protégeant la pierre au fond de la cheminée. - **Le couvet** : Un pot de cuivre ou de terre servant de chaufferette. - **Les grèves** : Très ancien mot signifiant : les jambes. - **Les chaufferettes** : Ce sont d'anciennes boîtes à couvercle percé de trous. On y mettait de la braise pour se chauffer les pieds. - **Des cristaux** : Des objets en cristal, un verre sonore et très limpide, mais très coûteux. - **Des toilettes** : De jolis costumes féminins. - **Le terroir** : Le goût du pays où l'on a vécu. Il s'agit ici de l'accent, de la prononciation particulière à la région. - **Un écu** : Il valait cinq francs à la fin du XIXe siècle.

LES IDEES.

1. Relevez dans le texte les objets disparus désormais de nos maisons.
2. Citez ensuite les habitudes oubliées à jamais.
3. Puis vous noterez les coutumes encore en usage à notre époque.
4. Tante Sœurette n'oubliait jamais l'utile... Quels étaient donc les cadeaux offerts par cette tante ?
5. Cette maison est celle de la simplicité et même de la pauvreté : une phrase le révèle ; trouvez-la. Néanmoins le bonheur et la joie l'habitent : citez des expressions significatives.



40 La légende de Dom Balaguère

1. — Deux dindes truffées, Garrigou ?...

— Oui, mon révérend, deux dindes magnifiques, bourrées de truffes*. J'en sais quelque chose, puisque c'est moi qui ai aidé à les remplir. On aurait dit que leur peau allait craquer en rôtissant, tellement elle était tendue...

— Jésus-Maria ! moi qui aime tant les truffes !... Donne-moi vite mon surplis, Garrigou... Et avec les dindes, qu'est-ce que tu as encore aperçu à la cuisine ?...

— Oh ! toutes sortes de bonnes choses... Depuis midi nous n'avons fait que plumer des faisans, des huppes*, des gelinottes, des coqs de bruyère. La plume en volait partout... Puis de l'étang on a apporté des anguilles, des carpes dorées, des truites, des...

— Grosses comment, les truites, Garrigou ?

— Grosses comme ça, mon révérend... Enormes !...

— Oh ! Dieu ! Il me semble que je les vois... As-tu mis le vin dans les burettes ?

— Oui, mon révérend, j'ai mis le vin dans les burettes... Mais dame ! il ne vaut pas celui que vous boirez tout à l'heure en sortant de la messe de minuit. Si vous voyiez cela dans la salle à manger du château, toutes ces carafes qui flambent pleines de vins de toutes les couleurs... Et la vaisselle d'argent, les surtouts* ciselés, les fleurs, les candélabres* !... Jamais il ne se sera vu un réveillon pareil. Monsieur le marquis a invité tous les seigneurs du voisinage. Vous serez au moins quarante à table, sans compter le bailli* ni le tabellion*... Ah ! vous êtes bien heureux d'en être, mon révérend !... Rien que d'avoir flairé ces belles dindes, l'odeur des truffes me suit partout... Meuh !...

— Allons, allons, mon enfant. Gardons-nous du péché de gourmandise, surtout la nuit de la Nativité... Va bien vite allumer les cierges et sonner le premier coup de la messe ; car voilà que minuit est proche, et il ne faut pas nous mettre en retard...

2. Cette conversation se tenait une nuit de Noël de l'an de grâce mil six cent et tant, entre le révérend dom Balaguère, chapelain des sires de Trinquelage, et son petit clerc* Garrigou ou du moins ce qu'il croyait être le petit clerc Garrigou, car vous saurez que le diable, ce soir-là, avait pris la face ronde et les traits indécis du jeune sacristain pour mieux induire le révérend père en tentation et lui faire commettre un épouvantable péché de gourmandise.

Donc, pendant que le soi-disant Garrigou (hum ! hum !) faisait à tour de bras carillonner les cloches de la chapelle seigneuriale, le révérend achevait de revêtir sa chasuble dans la petite sacristie du château ; et, l'esprit déjà troublé par

toutes ces descriptions gastronomiques*, il se répétait à lui-même en s'habillant :

— Des dindes rôties... des carpes dorées... des truites grosses comme ça !...

3. Dehors, le vent de la nuit soufflait en éparpillant la musique des cloches, et des lumières apparaissaient dans l'ombre aux flancs du mont Ventoux, en haut duquel s'élevaient les tours de Trinquelage. C'étaient des familles de métayers* qui venaient entendre la messe de minuit au château. Ils grimpaient la côte en chantant par groupes de cinq ou six, le père en avant, la lanterne en main, les femmes enveloppées dans leurs grandes mantes brunes où les enfants se serraient et s'abritaient. Malgré l'heure et le froid, tout ce brave peuple marchait allègrement, soutenu par l'idée qu'au sortir de la messe il y aurait, comme tous les ans, table mise pour eux en bas dans les cuisines. De temps en temps, sur la rude montée, le carrosse d'un seigneur, précédé de porteurs de torches, faisait miroiter ses glaces au clair de lune, ou bien une mule trottait en agitant ses sonnailles.

4. Passé le pont-levis et la poterne, il fallait, pour se rendre à la chapelle, traverser la première cour, pleine de carrosses, de valets, toute claire du feu des torches et de la flambée des cuisines. On entendait le tintement des tourne-broches, le fracas des casseroles, le choc des cristaux et de l'argenterie remués dans les apprêts d'un repas. Par là-dessus, une vapeur tiède, qui sentait bon les chairs rôties et les herbes fortes des sauces compliquées, faisait dire aux métayers, comme au chapelain, comme au bailli, comme à tout le monde :

— Quel bon réveillon nous allons faire après la messe !

Le diable-Garrigou réussit. Dom Balaguère ne pensa plus qu'au réveillon. Il dit les messes à toute allure. Et, cinq minutes après, le gourmand dom Balaguère plantait sa fourchette dans une aile de gelinotte. Tant il but et mangea, le pauvre homme, qu'il mourut dans la nuit.

ALPHONSE DAUDET - Lettres de Mon Moulin - Fasquelle.

LES MOTS.

Les truffes : Ce sont des champignons au goût savoureux poussant sous terre au pied de certains chênes. Leur prix est très élevé. - **Des huppes :** Des oiseaux à la chair délicate, ayant une touffe de plumes sur la tête. - **Les surtouts :** Ce sont de grandes pièces de vaisselle en argent qu'on pose sur les grandes tables. On peut y placer des vases de fleurs. - **Les candélabres :** Les grands chandeliers à plusieurs branches. - **Le bailli :** Il rendait la justice au nom du roi. - **Le tabellion :** Il s'appellerait notaire aujourd'hui. - **Le clerc :** Un futur membre du clergé, encore trop jeune pour être prêtre. Plus loin on lui donne un autre nom. Lequel ?- **Gastronomiques :** Concernant l'art de faire de la bonne cuisine. - **Des métayers :** Ils exploitent un domaine avec le propriétaire, en partageant par moitié les dépenses et les gains..

LES IDEES.

1. Dom Balaguère déclare : « Gardons-nous du péché de gourmandise! » Pourtant il le commet trois fois dans le paragraphe n° 1 et une fois dans le suivant. Montrez-le.
2. Retrouvez de mémoire les huit plats qui composent le menu de ce réveillon.
3. Certains mots, certaines manières sont disparus de notre vocabulaire ou de nos usages. Lesquels ?
4. Relevez dans le paragraphe n° 3 la phrase qui exprime le mieux le plaisir général.
5. Le paragraphe n° 4 réjouit les yeux, les oreilles et le nez. Montrez-le.





41 Le Jour de l'An

Il a les cheveux roux, on l'appelle Poil de Carotte. Sa maman, Madame Lepic, lui préfère sa sœur Ernestine et son frère Félix. C'est un enfant affectueux et doux, mais malheureux.

1. Il neige. Pour que le Jour de l'An réussisse, il faut qu'il neige. Madame Lepic a prudemment laissé la porte de la cour verrouillée. Déjà des gamins secouent le loquet, cognent au bas, discrets* d'abord, puis hostiles*, à coups de sabots, et, las d'espérer, s'éloignent à reculons, les yeux encore vers la fenêtre d'où Madame Lepic les épie. Le bruit de leurs pas s'étouffe dans la neige.

2. Poil de Carotte saute du lit, va se débarbouiller, sans savon, dans l'auge* du jardin. Elle est gelée. Il doit en casser la glace, et ce premier exercice répand par tout son corps une chaleur plus saine que celle des poêles. Mais il feint de se mouiller la figure, et, comme on le trouve toujours sale, même lorsqu'il a fait sa toilette à fond, il n'ôte que le plus gros.

3. Dispos et frais pour la cérémonie, il se place derrière son grand frère Félix, qui se tient derrière sœur Ernestine, l'aînée. Tous trois entrent dans la cuisine. Monsieur et Madame Lepic viennent de s'y réunir, sans en avoir l'air.

Sœur Ernestine les embrasse et dit :

— Bonjour papa, bonjour maman, je vous souhaite une bonne année, une bonne santé et le paradis à la fin de vos jours.

Grand frère Félix dit la même chose, très vite, courant au bout de la phrase, et embrasse pareillement.

Mais Poil de Carotte sort de sa casquette une lettre. On lit sur l'enveloppe fermée : « A mes Chers Parents. » Elle ne porte pas d'adresse. Un oiseau d'espèce rare, riche en couleurs, file d'un trait dans un coin.

Poil de Carotte la tend à Madame Lepic, qui la décachette.

Des fleurs écloses ornent abondamment la feuille de papier, et une telle dentelle en fait le tour que souvent la plume de Poil de Carotte est tombée dans les trous, éclaboussant le mot voisin.

4. MONSIEUR LEPIC : Et moi, je n'ai rien !

POIL DE CAROTTE : C'est pour vous deux ; maman te la prêtera.

MONSIEUR LEPIC : Ainsi, tu aimes mieux ta mère que moi. Alors, fouille-toi, pour voir si cette pièce de dix sous neuve est dans ta poche !

POIL DE CAROTTE : Patiente un peu, maman a fini.

MADAME LEPIC : Tu as du style*, mais une si mauvaise écriture que je ne peux pas lire.

— Tiens papa, dit Poil de Carotte empressé*, à toi, maintenant.

Tandis que Poil de Carotte, se tenant droit, attend la réponse, Monsieur Lepic lit la lettre une fois, deux fois, l'examine longuement, selon son habitude, fait : « Ah ! ah ! » et la dépose sur la table.

Elle ne sert plus à rien, son effet entièrement produit. Elle appartient à tout le monde. Chacun peut voir, toucher. Sœur Ernestine et grand frère Félix la prennent à leur tour et y cherchent des fautes d'orthographe. Ici Poil de Carotte a dû changer de plume, on lit mieux. Ensuite ils la lui rendent.

Il la tourne et la retourne, sourit laidement, et semble demander :

— Qui en veut ?

Enfin il la resserre* dans sa casquette.

5. On distribue les étrennes. Sœur Ernestine a une poupée aussi haute qu'elle, plus haute, et grand frère Félix une boîte de soldats en plomb prêts à se battre.

— Je t'ai réservé une surprise, dit Madame Lepic à Poil de Carotte...

Elle ouvre le buffet. Poil de Carotte halète*. Elle enfonce son bras jusqu'à l'épaule ,et, lente, mystérieuse, ramène sur un papier jaune une pipe en sucre rouge.

6. Poil de Carotte, sans hésitation, rayonne de joie. Il sait ce qu'il lui reste à faire. Bien vite, il veut fumer en présence de ses parents, sous les regards envieux (mais on ne peut pas tout avoir !) de grand frère Félix et de sœur Ernestine. Sa pipe de sucre rouge entre deux doigts seulement, il se cambre*, incline la tête du côté gauche. Il arrondit la bouche, rentre les joues et aspire avec force et bruit.

Puis, quand il a lancé jusqu'au ciel une énorme bouffée :

— Elle est bonne, dit-il, elle tire bien.

JULES RENARD - Poil de Carotte - Flammarion.

LES MOTS.

Discrets : N'attirant pas trop l'attention, donc peu bruyants. - **Hostiles** : Montrant l'hostilité, la colère, donc très bruyants. - **L'auge** : Une cuve de pierre où boivent les animaux domestiques, à la campagne. - **Tu as du style** : Tes phrases sont très correctes lorsque tu écris ; surtout elles sont très agréables, très élégantes. - **Empressé** : Poil de Carotte est prévenant : il satisfait à l'avance les désirs de M. Lepic. - **Il la resserre** : Il la remet. Trouvez un autre sens du même verbe. - **Il halète** : Il respire fortement comme s'il était essoufflé, hors d'haleine. Pourquoi ? **Il se cambre** : Il se redresse en bombant le torse.

LES IDEES.

1. Pourquoi des gamins frappent-ils à la porte de Madame Lepic le matin du jour de l'An ?
2. Relevez quelques phrases montrant que Poil de Carotte n'est pas un enfant très heureux.
3. Pourtant il est très affectueux. Citez quelques détails.
4. Le cadeau réservé à Poil de Carotte est très modeste à côté de la poupée et des soldats de plomb. Néanmoins sa joie est très vive. Relevez quelques expressions.
5. Comment expliquez-vous ce contentement de Poil de Carotte à cause d'une simple pipe en sucre ?



42 La petite fille et les allumettes

1. Comme il faisait froid ! la neige tombait, et la nuit n'était pas loin ; c'était le dernier soir de l'année, la veille du Jour de l'An. Au milieu de ce froid et de cette obscurité, une pauvre petite fille passa dans la rue, la tête et les pieds nus. Elle avait, il est vrai, des pantoufles en quittant la maison, mais elles ne lui avaient pas servi longtemps : c'étaient de grandes pantoufles que sa mère avait déjà usées, si grandes que la petite les perdit en se pressant de traverser la rue entre deux voitures.

2. La petite fille cheminait avec ses petits pieds nus, qui étaient rouges et bleus de froid ; elle avait dans son vieux tablier une grande quantité d'allumettes et elle portait à la main un paquet. C'était pour elle une mauvaise journée ; pas d'acheteurs, donc pas le moindre sou. Elle avait bien faim et bien froid, bien misérable mine. Pauvre petite ! Les flocons de neige tombaient dans ses longs cheveux blonds, si gentiment bouclés autour de son cou. Les lumières brillaient aux fenêtres, le fumet* des rôtis s'exhalait dans la rue ; c'était la veille du Jour de l'An.

Elle s'assit et s'affaissa* sur elle-même dans un coin, entre deux maisons. Le froid la saisit de plus en plus mais elle n'osait pas retourner chez elle : elle rapportait ses allumettes, et pas la plus petite pièce de monnaie. Son père la battrait ; et, du reste chez elle est-ce qu'il ne faisait pas froid aussi ? Ils logeaient sous le toit, et le vent soufflait au travers, quoique les plus grandes fentes eussent été bouchées avec de la paille et des chiffons.

3. Ses petites mains étaient presque mortes de froid. Hélas ! qu'une petite allumette leur ferait du bien ! Si elle osait en tirer une seule du paquet, la frotter sur le mur et réchauffer ses doigts ! Elle en tira une : ritch ! Comme elle éclata ! comme elle brûla ! C'était une flamme chaude et claire comme une petite chandelle*, quand elle la couvrit de sa main. Quelle lumière bizarre ! Il semblait à la petite fille qu'elle était assise devant un grand poêle. Le feu y brûlait si magnifique, il chauffait si bien ! Mais qu'y a-t-il donc ? La petite étendait déjà ses pieds pour les chauffer aussi ; la flamme s'éteignit, le poêle disparut : elle était assise, un petit bout de l'allumette brûlée à la main.

4. Elle en frotta une seconde, qui brûla, qui brilla, et là où la lueur tomba sur le mur il devint transparent comme une gaze. La petite pouvait voir jusque dans une chambre où la table était couverte d'une nappe blanche, éblouissante de fines porcelaines, et sur laquelle une oie rôtie, farcie* de pruneaux et de pommes, fumait avec un parfum délicieux. O surprise ! ô bonheur ! Tout à coup l'oie sauta de son plat





et roula sur le plancher, la fourchette et le couteau dans le dos, jusqu'à la pauvre fille. L'allumette s'éteignit : elle n'avait devant elle que le mur épais et froid.

5. En voilà une troisième allumée. Aussitôt elle se vit assise sous un magnifique arbre de Noël ; il était plus riche et plus grand encore que celui qu'elle avait vu, à la Noël dernière, à travers la porte vitrée, chez le riche marchand. Mille chandelles brûlaient sur les branches vertes, et des images de toutes couleurs, comme celles qui ornent les fenêtres des magasins, semblaient lui sourire. La petite éleva les deux mains : l'allumette s'éteignit ; toutes les chandelles de Noël montaient, montaient, et elle s'aperçut alors que ce n'étaient que les étoiles...

6. Elle frotta encore une allumette sur le mur : il se fit une grande lumière au milieu de laquelle était sa grand-mère debout, avec un air si doux, si radieux* !

« Grand-mère, s'écria la petite, emmène-moi. Lorsque l'allumette s'éteindra, je sais que tu n'y seras plus. Tu disparaîtras comme le poêle de fer, comme l'oie rôtie, comme le bel arbre de Noël. »

Elle frotta promptement le reste du paquet, car elle tenait à garder sa grand-mère, et les allumettes répandirent un éclat plus vif que celui du jour. Jamais la grand-mère n'avait été si grande, si belle. Elle prit la petite fille sur son bras et toutes les deux s'envolèrent joyeuses au milieu de ce rayonnement, si haut, si haut, qu'il n'y avait plus ni froid, ni faim, ni angoisse...

7. Mais dans le coin, entre les deux maisons, était assise, quand vint la froide matinée, la petite fille, les joues toutes rouges, le sourire sur la bouche,... morte, morte de froid, le dernier soir de l'année. Le Jour de l'An se leva sur le petit cadavre assis là avec les allumettes, dont un paquet avait été presque tout brûlé.

— Elle a voulu se chauffer ! dit quelqu'un.

Tout le monde ignora les belles choses qu'elle avait vues, et au milieu de quelle splendeur* elle était entrée avec sa vieille grand-mère dans la nouvelle année.

ANDERSEN - Contes - M.D.I. - Jeunesse Sélection.

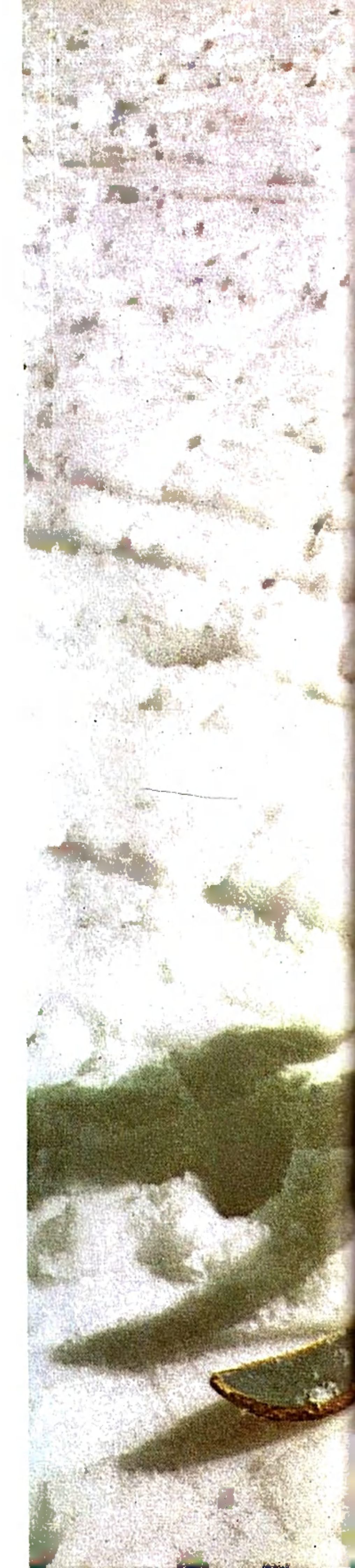
LES MOTS.

Le fumet : L'odeur des viandes cuites répandue par la fumée de la cuisson. - **Elle s'affaissa :** Elle se tassa, se courba, comme sous le poids d'un faix, c'est-à-dire d'un fardeau. - **Une chandelle :** Elle était formée par une mèche roulée dans du suif et elle éclairait en dégageant une odeur peu agréable. - **Une oie farcie :** L'oie était emplie de farce, ici un mélange de pruneaux et de pommes. - **Radieux :** Rayonnant de joie. Trouvez un nom de la même famille dans ce paragraphe. - **La splendeur :** Les deux sens de ce mot sont réunis ici : d'une part une grande lumière, d'autre part une grande beauté, une magnificence.

LES IDEES.

1. Ce texte est un conte de Noël. Quelle est la première phrase qui le révèle ?
2. Pour quelles raisons la petite vendeuse d'allumettes ne retourne-t-elle pas chez elle ?
3. Montrez comment chacun des rêves apporte à l'enfant ce qui lui manque le plus.
4. Les trois premiers rêves s'effacent quand la fillette croit les toucher. Montrez-le.
5. Les deux derniers paragraphes contiennent de nombreux mots appartenant au vocabulaire du bonheur. Citez-les

9 - Vacances de neige



Joie de la neige

Le ciel est rose et plus léger
Et d'un long frisson d'or l'Orient s'illumine,
Rien ne dit plus qu'il doit neiger,
Prends ton voile de gaze et ton manteau d'hermine !

Donne-moi ta main et fuyons
Sous les regards nacrés de cette immense aurore,
Enivrés de ses purs rayons,
Enveloppés du chant de l'aquilon sonore !

La neige luit comme un satin
Et par frais tourbillons autour de nous se joue ;
Le vent frémissant du matin
Vient aviver encor la pourpre de ta joue !

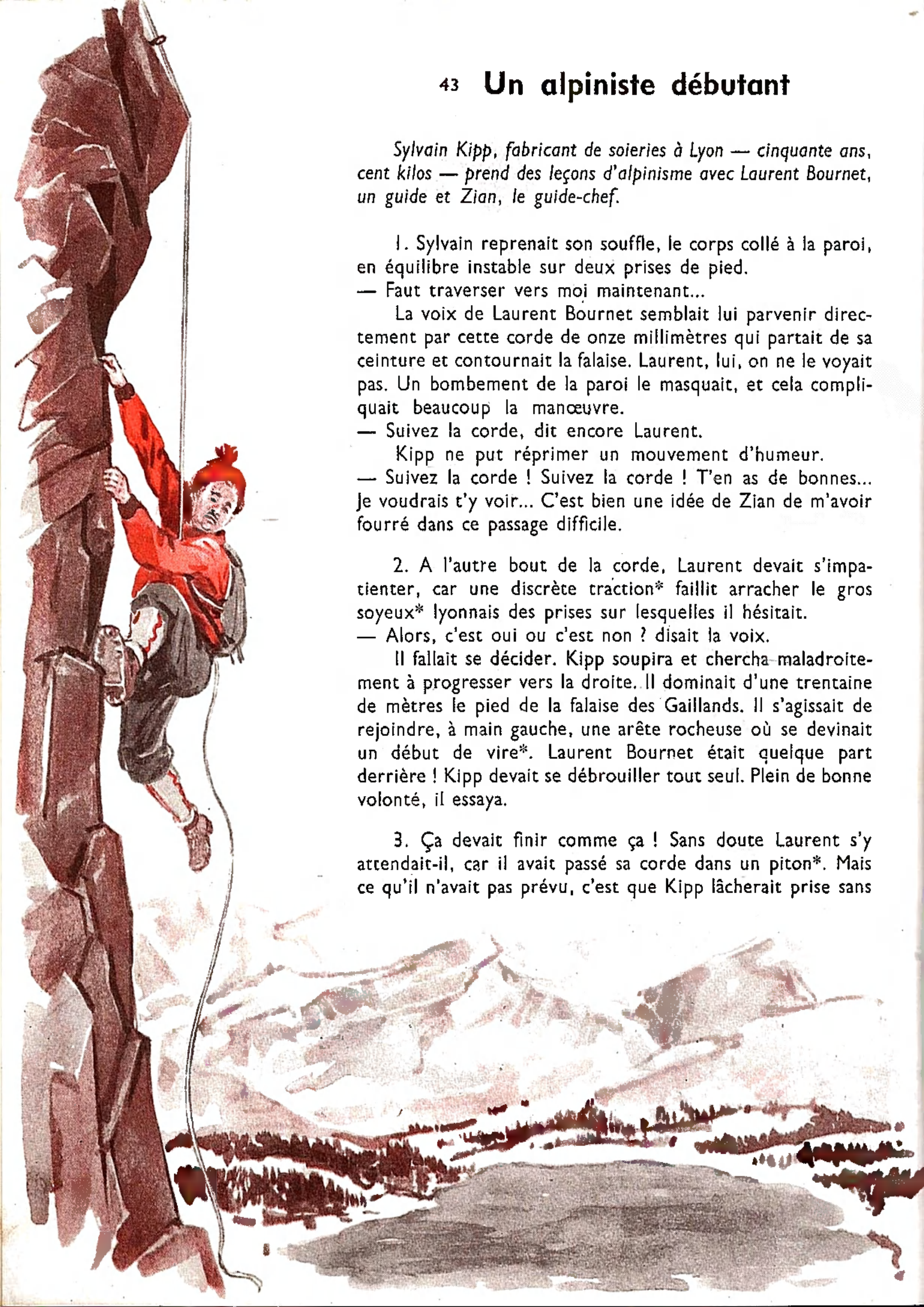
Une éblouissante clarté
S'échappe en scintillant du givre de la plaine ;
Tes yeux brillent de volupté,
En subtiles vapeurs s'exhale ton haleine !

Nous passons comme des oiseaux,
On dirait que nos corps ont d'invisibles ailes,
Et le miroir glacé des eaux
S'envole sous nos pieds en blanches étincelles !

Sous ce radieux firmament
Respirent librement nos âmes délivrées
Et sur ces glaces azurées
Nous voudrions tous deux fuir éternellement !

Charles GRANDMOUGIN
Choix de Poésies - Fasquelle.





43 Un alpiniste débutant

Sylvain Kipp, fabricant de soieries à Lyon — cinquante ans, cent kilos — prend des leçons d'alpinisme avec Laurent Bournet, un guide et Zian, le guide-chef.

1. Sylvain reprenait son souffle, le corps collé à la paroi, en équilibre instable sur deux prises de pied.

— Faut traverser vers moi maintenant...

La voix de Laurent Bournet semblait lui parvenir directement par cette corde de onze millimètres qui partait de sa ceinture et contournait la falaise. Laurent, lui, on ne le voyait pas. Un bombement de la paroi le masquait, et cela compliquait beaucoup la manœuvre.

— Suivez la corde, dit encore Laurent.

Kipp ne put réprimer un mouvement d'humeur.

— Suivez la corde ! Suivez la corde ! T'en as de bonnes... Je voudrais t'y voir... C'est bien une idée de Zian de m'avoir fourré dans ce passage difficile.

2. A l'autre bout de la corde, Laurent devait s'impatienter, car une discrète traction* faillit arracher le gros soyeux* lyonnais des prises sur lesquelles il hésitait.

— Alors, c'est oui ou c'est non ? disait la voix.

Il fallait se décider. Kipp soupira et chercha maladroitement à progresser vers la droite. Il dominait d'une trentaine de mètres le pied de la falaise des Gaillands. Il s'agissait de rejoindre, à main gauche, une arête rocheuse où se devinait un début de vire*. Laurent Bournet était quelque part derrière ! Kipp devait se débrouiller tout seul. Plein de bonne volonté, il essaya.

3. Ça devait finir comme ça ! Sans doute Laurent s'y attendait-il, car il avait passé sa corde dans un piton*. Mais ce qu'il n'avait pas prévu, c'est que Kipp lâcherait prise sans

prévenir — les autres criaient toujours avant —. Ça lui tira les muscles à les arracher, mais il tint bon. Maintenant une voix étouffée parvenait jusqu'à lui :

— Laurent... je lâche... je lâche tout !...

— M'en doute que vous lâchez tout... grogna Laurent.

4. Le guide ne s'effrayait pas outre mesure ; la corde passait dans deux solides pitons de fer... Si seulement le client voulait faire un effort !

— Je tiens bon, Kipp !... cria-t-il. Tirez-vous après la corde... tâchez de remonter jusqu'à la vire... Allez-y !

Il encourageait, il se faisait persuasif*. Mais Kipp, complètement épuisé, n'était plus qu'une loque. Il ressemblait, vu d'en bas, à un gros pantin disloqué pendant le long de la paroi rocheuse. La corde lui sciait la poitrine, lui ôtant le peu de souffle qu'il avait conservé. Il haletait :



— Vite, Laurent... j'étouffe !

Alors, comme il ne pouvait rien faire d'autre, Laurent appela Zian à son aide, d'une voix très calme où ne perçait aucune émotion. Il disait :

— Zian !... Oh ! Zian... Dépêche...

— Tiens bon ! J'arrive.

5. Zian, déjà, s'élève le long de la paroi ; il progresse lentement, avec une précision mathématique*. Il se coule sous le surplomb et arrive au niveau des pieds du grimpeur en difficulté ; alors il coince un genou dans une étroite fissure, et fait peser dessus tout le poids de son corps ; il sent la pierre s'incruster dans sa chair ; ainsi suspendu à trente mètres de hauteur, il prête ses épaules à Kipp, lui tient fermement les chevilles. C'est lourd, cent kilos à supporter, sur une seule cuisse coincée dans une faille. Il sent ses muscles se gonfler à craquer, cependant que cette masse de chair flageole, cherche à s'élever, reprend appui sur les solides épaules... Elles sont solides comme un pilier de granit, les épaules de Zian ! Kipp reprend son souffle ; son cœur bat à coups violents tandis que d'un effort surhumain il cherche à progresser ; il piétine sans ménagement la tête du guide, ses épaules, de nouveau sa tête, sans pouvoir gagner un centimètre.

6. Kipp peut enfin saisir à deux mains un solide rebord. Et puis, de sentir Zian sous lui, qui le soutient de sa large nuque, de ses fermes épaules, il n'a plus peur tout à coup ! Le miracle s'accomplit. Zian parle, et Kipp obéit :

— A droite pour le pied... là... ça va... Maintenant l'autre jambe... un peu plus haut... Bien... Laurent ! Tire la corde !

Comme tout est plus simple quand Zian est là !

ROGER FRISON-ROCHE - La grande crevasse - Sté des Gens de Lettres.

LES MOTS.

Une traction : L'action de tirer un objet. - **Soyeux** : Nom familier donné au fabricant de soieries. - **Une vire** : En montagne, c'est une terrasse étroite sur une paroi verticale. - **Un piton** : C'est une sorte de long clou dont la tête est en forme d'anneau. Les alpinistes l'enfoncent solidement dans le roc pour y passer la corde. - **Persuasif** : Qui veut persuader, décider. Laurent y parviendra-t-il ? Trouvez le contraire du verbe persuader en utilisant le préfixe dis. - **Une précision mathématique** : Une exactitude parfaite. Les mouvements de Zian sont calculés et exécutés au millimètre près. Cherchez dans le dictionnaire les noms : mathématiques et mathématicien.

LES IDEES.

1. Relevez les mots prouvant que Sylvain Kipp est un débutant.
2. Notez les expressions révélant d'une part la peur de Sylvain, d'autre part le calme du guide Laurent.
3. Zian paraît grimper avec facilité. En réalité ses efforts sont très violents. Montrez-le.
4. Malgré la présence de deux excellents guides, la position de Sylvain est dangereuse. Pourquoi ?

Au fond, ne pourrait-on pas dire que Sylvain est, à sa manière, un homme courageux ? Pour quelles raisons ?

5. Expliquez la dernière phrase du texte.



44 Le patineur au chapeau melon

1. A quelques kilomètres de Montbrison, dans la pittoresque région du Forez, un étang poissonneux s'étale sous la surveillance d'une ferme. En décembre, depuis trois jours, le froid était vif.

Si on allait patiner? L'étang doit être pris.

Nous partîmes, ma sœur et moi, suivis de nos deux chiens : Raty, un griffon* de trois livres, et Tom, braque* très folâtre, qui s'honorait de peser dix-huit kilos. Leur poids, en la circonstance, n'était pas chose indifférente.

2. La glace de l'étang nous apparut superbe et virginale* : nulle lame ne l'avait griffée, nul sabot ne l'avait pétrie ; une imperceptible poussière de neige la poudrait comme un visage de femme. Mais cette glace de trois jours serait-elle suffisamment solide pour recevoir sur elle le poids de mes vingt et un ans ? La sagesse imposait une série d'expériences progressives. Tout d'abord un caillou fut lancé, puis une vraie pierre ; bravement leurs ricochets s'en allèrent mourir dans le lointain. Après quoi, le jeune Raty fut autorisé à aventurer ses trois livres sur cette piste qui l'étonna, mais le toléra. Le braque, qu'il fallut retenir, n'attendit aucune autorisation. Il ignorait la glace, et il trouva fort réjouissant ce sol qui jouait avec lui, qui lui écartait les pattes, l'envoyait ailleurs, l'obligeait à des cabrioles. Ohé! Ohé! Oh! que c'est amusant. Il riait de toutes ses dents blanches ; il aboyait vers moi : « Viens donc, viens ! »

3. J'obéis. Les premières pesées furent rassurantes ; une exploration complémentaire, à faible distance du bord, m'enhardit. Essayons ! De la berge on me criait :

— Ne va pas trop loin !

Mais j'étais déjà loin. Mon chien, que ma sœur retenait par son collier, pour l'empêcher de me suivre et d'ajouter son poids au mien, m'observait en fronçant ses sourcils jaunes, et geignait de ne pas courir à mon côté. Il me voyait pivoter là-bas, au milieu du grand miroir lisse.

Tout à coup, il ne vit plus rien : son maître avait disparu. L'étang l'avait bu, d'une gorgée. Seul, un chapeau melon, posé sur cette glace nue et déjà refermée, dénonçait la place où, tout à l'heure, un homme vivant s'agitait.

4. Ma surprise n'avait pas été moins brusque que la sienne. L'étang m'avait permis de le traverser en entier et aucune menace n'indiquait chez lui des préméditations hostiles*. Revenu au milieu du cercle, je m'arrêtai.

Alors, immobile, j'entendis, dans le grand silence de l'hiver, un crissement lointain, comme d'une bête encore invisible et déjà courroucée* qui venait à moi pour me mordre. Une bête ? Une armée de bêtes rangées en cercle autour de

ma vie et qui partaient ensemble à l'assaut de leur proie. Car ce n'est pas sous mes pieds que le bruit de mort semblait prendre naissance... Les fissures venaient à moi, au contraire. Leur venue dura peut-être deux secondes trop brèves pour que j'eusse le temps de prendre peur, et déjà j'étais sous l'eau.

Puis, instantanément, les brisures du miroir reprirent leur place : telle une boîte à couvercle automatique, qui se referme.

5. Je n'en suis pas mort, puisque je vous parle. Au reste, l'aventure n'a comporté aucune minute d'angoisse. Dans le moment même, sous la glace, je n'en ai perçu que les côtés comiques. J'imaginais le spectacle offert aux riverains, une scène amusante, ce tour de passe-passe : un bonhomme escamoté* et remplacé par un chapeau.

Une seconde remarque sera susceptible d'intéresser les candidats à un identique accident : le sinistré n'a pas la moindre sensation de froid. Il nage, il écarquille les yeux pour chercher la sortie, reconnaissable à une clarté moins terne. Il la trouve, il réapparaît, partiellement, sans cesser de nager, du moins de l'arrière-train, tandis qu'il essaie sur les coudes des rétablissements inutiles : chaque fois qu'il émerge, la glace, à nouveau, cède sous son poids, et il replonge jusqu'au menton.

Il faut ouvrir les bras en croix, et les étaler largement pour disperser les points d'appui, hisser les jambes en les écartant le plus possible pour la même raison, et ramper à plat ventre.

6. Mon chien, à pleine gueule, aboyait ; il ne cessa que quand il me vit debout.

Je n'eus froid que chez les fermiers qui me recueillirent ruisselant ; ils m'offrirent du linge sec et une flambée. Après quoi, j'eus faim.

Je n'ai pas accusé la glace d'être perfide*. Je ne lui ai pas gardé rancune. J'ai persisté, chaque hiver, à souhaiter sa venue. Le lac du Bois de Boulogne et le lac Daumesnil m'ont reçu à leur surface et jamais dans leur profondeur.

EDMOND HARAUCOURT - Chronique.

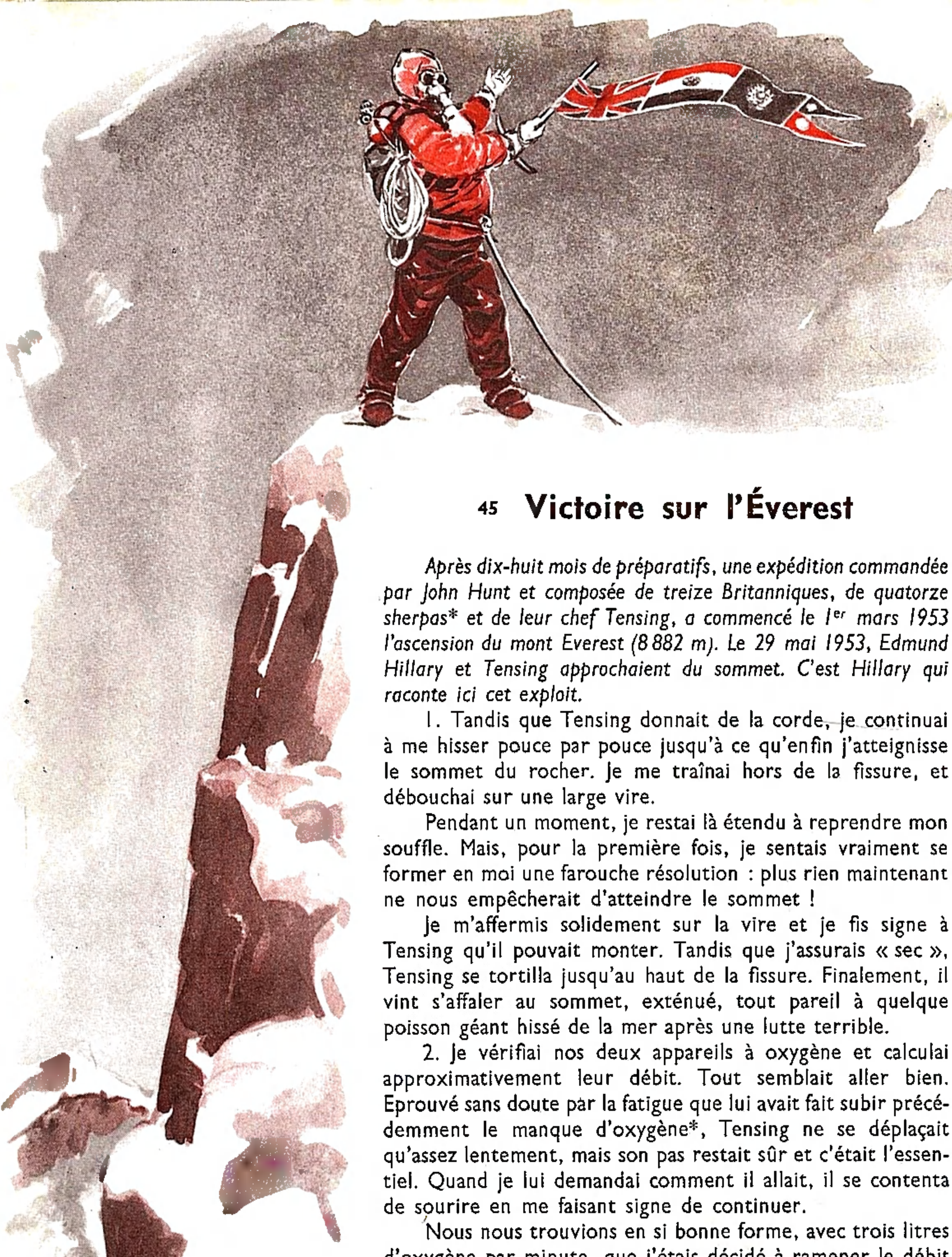


LES MOTS.

Un griffon et un braque : Ce sont deux chiens de chasse, le premier à poil long et raide, le second à poil ras. - **Virginale :** Intacte. - **Des préméditations hostiles :** La glace ne semblait pas avoir de pensées, d'intentions dangereuses avant le début du patinage. Préméditation est formé du préfixe : pré (avant) et de méditation (pensée). - **Courroucée :** En colère. - **Escamoté :** Disparu très rapidement, en un clin d'œil. - **Perfide :** Manquant de bonne foi, déloyal, traître. Quel est le contraire de la perfidie ?

LES IDEES.

1. Que pensez-vous des expériences effectuées pour s'assurer de la solidité de la glace ?
2. Certains mots insistent sur la soudaineté et la promptitude de la disparition du patineur. Relevez-les.
3. L'attitude et les paroles de la sœur traduisent davantage de prudence. Montrez-le.
4. Le récit de ce plongeon dans l'eau glacée contient une phrase très surprenante. Notez-la et expliquez-la.
5. A votre avis, quelles précautions devait prendre par la suite ce patineur avant de s'élancer sur le lac du Bois de Boulogne ?



45 Victoire sur l'Éverest

Après dix-huit mois de préparatifs, une expédition commandée par John Hunt et composée de treize Britanniques, de quatorze sherpas et de leur chef Tensing, a commencé le 1er mars 1953 l'ascension du mont Everest (8 882 m). Le 29 mai 1953, Edmund Hillary et Tensing approchaient du sommet. C'est Hillary qui raconte ici cet exploit.*

1. Tandis que Tensing donnait de la corde, je continuai à me hisser pouce par pouce jusqu'à ce qu'enfin j'atteignisse le sommet du rocher. Je me traînai hors de la fissure, et débouchai sur une large vire.

Pendant un moment, je restai là étendu à reprendre mon souffle. Mais, pour la première fois, je sentais vraiment se former en moi une farouche résolution : plus rien maintenant ne nous empêcherait d'atteindre le sommet !

Je m'affermis solidement sur la vire et je fis signe à Tensing qu'il pouvait monter. Tandis que j'assurais « sec », Tensing se tortilla jusqu'au haut de la fissure. Finalement, il vint s'affaler au sommet, exténué, tout pareil à quelque poisson géant hissé de la mer après une lutte terrible.

2. Je vérifiai nos deux appareils à oxygène et calculai approximativement leur débit. Tout semblait aller bien. Eprouvé sans doute par la fatigue que lui avait fait subir précédemment le manque d'oxygène*, Tensing ne se déplaçait qu'assez lentement, mais son pas restait sûr et c'était l'essentiel. Quand je lui demandai comment il allait, il se contenta de sourire en me faisant signe de continuer.

Nous nous trouvions en si bonne forme, avec trois litres d'oxygène par minute, que j'étais décidé à ramener le débit à deux litres au cas où quelque prolongation deviendrait nécessaire.

3. La structure de l'arête* restait la même : des corniches géantes à droite, des pentes rocheuses abruptes sur la gauche. Je continuai à tailler des marches sur l'étroite bande de neige. L'arête s'incurvait* vers la droite, et nous n'avions aucune idée de l'endroit où se trouvait le sommet. Chaque fois que je contournais une bosse, j'en voyais surgir une autre plus haute. Le temps passait, et l'arête semblait ne vouloir jamais finir.

En un endroit où son inclinaison s'était atténuée, j'essayai de grimper avec la seule aide des crampons*, et sans tailler de marches, espérant que cela nous ferait gagner du temps. Mais j'eus vite fait de sentir qu'ainsi la marge de sécurité, sur ces pentes abruptes et à une telle altitude, était trop faible. Je me remis donc à tailler des marches, non sans éprouver maintenant un peu de fatigue. Cela faisait deux heures que je taillais sans arrêt, et Tensing, lui aussi, n'avançait qu'à pas comptés.

Tandis que je creusais des marches autour d'un nouvel obstacle, j'en vins à me demander combien de temps nous pourrions continuer ainsi. Notre feu* du début était tombé et nous devions faire face à une lutte de plus en plus morne et pénible.

4. Soudain il m'apparut que l'arête, devant nous, au lieu de continuer à s'élever, tombait brusquement ; beaucoup plus bas, je pouvais voir le col Nord et le glacier de Rongbuk ; au premier plan, une étroite arête de neige montait vers un sommet neigeux ; encore quelques coups de piolet dans la neige durcie... et nous étions au sommet !

Alors, mon premier sentiment fut de soulagement, le soulagement de ne plus avoir de marches à tailler, d'arêtes à longer, de bosses à contourner, d'espoirs trop vite déçus de toucher au but.

Je regardai Tensing, et, malgré son passe-montagne, ses lunettes, le masque à oxygène orné de longues chandelles de glace qui lui cachait le visage, on ne pouvait se méprendre : une joie folle s'était emparée de lui.

Nous nous serrions les mains, puis Tensing me jeta le bras autour des épaules. Nous nous donnions de grandes claques dans le dos, jusqu'à en perdre haleine.

Il était 11 h. 30. La grimpée de l'arête avait pris deux heures et demie, mais il nous avait semblé qu'elle durait toute une vie.

5. Je coupai l'arrivée d'oxygène et enlevai mon attirail. J'avais gardé mon appareil photographique chargé de pellicules en couleur sous ma chemise, pour le maintenir au chaud. Je le sortis et demandai à Tensing de « poser » au sommet, en agitant son piolet paré de toute une banderole de drapeaux : les drapeaux de Grande-Bretagne, du Népal, des Nations Unies et de l'Inde.

GENERAL SIR JOHN HUNT (et pour le chapitre IV : SIR EDMUND HILLARY)
Victoire sur l'Everest - Société Nouvelle des Editions G. P.



LES MOTS.

Les sherpas : : Ils forment un peuple de l'Himalaya. Ils ont fourni des guides expérimentés et courageux à toutes les expéditions organisées vers les sommets de l'Himalaya. - **Le manque d'oxygène :** A haute altitude le pourcentage d'oxygène dans l'air diminue et le mal de l'altitude apparaît : vertiges, saignements de nez, nausées, fatigue extrême. Dans une autre profession, on souffre également de cette raréfaction de l'oxygène ; laquelle ? Comment y remédier ? - **L'arête :** La ligne où se rencontrent deux versants de la montagne. - **S'incurvait :** L'arête se courbait vers la droite, cachant ainsi le sommet de l'Everest. - **Les crampons :** Ici, ce sont des crochets fixés aux semelles des chaussures pour les empêcher de glisser sur les surfaces glacées. - **Notre feu :** Notre ardeur, notre vivacité. Pourquoi cette ardeur était-elle disparue ?

LES IDEES.

1. Les alpinistes sont exténués. Montrez-le. Quelles sont les trois causes de cet épuisement ?
2. Pourtant ils sont décidés à poursuivre leur ascension coûte que coûte. Quelle phrase exprime cette détermination ?
3. Néanmoins d'autres phrases traduisent parfois un certain découragement. Citez-les
4. Expliquez : « la marge de sécurité, sur ces pentes abruptes et à une telle attitude, était trop faible. »
5. Quels sont les trois sentiments successifs éprouvés par les deux hommes après leur victoire ?

46 Champion olympique

La Descente des Jeux Olympiques d'Hiver a réuni 125 skieurs dans les Alpes suisses. Parmi les Français, les deux champions : James Couttet et le jeune Henri Oreiller.

1. Dix heures une et James est parti.

Tout de suite, en l'espace d'un éclair angoissé, il sait qu'il a perdu... Il ne lui a fallu que dix mètres de course...

N'y a-t-il pas eu suffisamment de passages avant lui sur la piste ? A-t-il un fart* mal choisi pour une neige très froide ? Il sent que les skis ne partent pas dans la pente douce du départ...

C'est l'arrivée. 3'07"3. Le premier temps officiel ! Il ne crée aucun remous, il faut attendre les autres. Pour James, c'est fini. Il n'a jamais été dupe et il n'ignore pas que les parties à faible vitesse lui auront coûté la course, qu'il a perdu, qu'il n'aura pas le double titre si rare de Champion Olympique et de Champion du Monde de Descente.

2. Le numéro deux arrive. C'est un Autrichien. Il n'est pas rapide : 3'09"3. Un Norvégien : 3'15"1 ; encore un Norvégien : 3'12"1. Un Italien : 3'02"4.

— En voilà déjà un devant, murmure James.

Le numéro six, c'est un Suisse : 3'05". L'un des meilleurs Italiens, le numéro 7, n'arrive pas. Il a dû tomber. Le numéro 8 est le meilleur des Suisses : 3'00"3. Six arrivées et il y a déjà trois temps meilleurs que le sien.

3. Henri, au départ, n'a toujours aucun doute, il est sûr de ses skis et de son fart, il ne s'occupe de personne, sauf de lui. Il a une confiance étonnante dans sa qualité de skieur, dans sa souplesse qui lui permet de sortir de situations impossibles d'équilibre. Le juge égrène les secondes... il reste calme. Le starter* a la main droite posée sur son épaule gauche, dans le geste fraternel, prévu au règlement, qui le libèrera à la seconde exacte du départ.

4. « Partez ! » Il est parti, coup de cannes et tout de suite de la vitesse dans la trace étroite, formée par les skieurs qui l'ont précédé. Ça va bien ! Il glisse vite sur la pente douce du départ, les lunettes collent au front et se ventilent bien. Il ne craint pas la buée. L'anorak est un peu étroit. Tant pis. Le Col des Poteaux... La traversée... une seconde d'hésitation... il y a une tache noire à droite de la piste, dans le bas du schuss* avant le « Mur de la Sorcière », c'est un skieur qui est tombé et qui ne s'est pas relevé. Tant pis... Henri fonce droit sur le sommet du mur en freinant un peu à gauche par un très léger dérapage avant de l'aborder. La crête du mur a failli être tragique ; le dérapage a produit un accrochage de carre* et un déséquilibre complet ; le corps complètement en arrière et sur un seul ski. N'importe, il a





plongé, comme d'un tremplin, pour rattraper ce recul et pouvoir aborder la pente du mur. Il passe le schuss du mur, il aborde le faux plat, en glissant très vite.

5. Maintenant il attaque les creux et les bosses du faux plat. Pas de difficultés encore. Il lui faut surtout se concentrer dans cette partie qui paraît facile. La moindre faute d'attention, et c'est un coup de carre, une chute sur ce plat et... adieu la course ! Sur ces faux plats garnis de creux et de traces, il s'en sort toujours.

Les mélèzes* sont passés, puis le grand trou ; là il s'en perd des secondes... Pas d'hésitation pour Henri, aucune, la tête la première en s'accroupissant légèrement en avant et en rappelant les jambes en arrière. Il ne décolle pas. La descente dans le trou est bien vite. Même position à la remontée. Au sommet il donne un violent coup de reins qui le projette droit en avant pour prendre à la sortie la pente qui file de nouveau en s'inclinant à travers les mélèzes.

Dans les mélèzes, tout droit, coup de carre, déséquilibre, reprise. Ça passe ! Le petit schuss, il faut pousser malgré la vitesse ; un coup de cannes qui mord à peine, c'est quand même 1/5 de gagné, ça y est. Passé dans les poteaux d'arrivée. Sa course est jouée.

6. Un autre Français arrive, il est assez vite, mais il ne s'est pas suffisamment concentré sur la tenue de ses skis dans le faux plat. Il prend un coup de carre et tombe ; c'est 10" au moins de retard. Il n'y a plus qu'un espoir de victoire, et c'est Henri. Quel temps a-t-il pu mettre ? Il faut savoir. On est à la trentième minute de course, 28 skieurs sont passés. Le soleil chauffe, la neige ramollit, le meilleur temps qui aura été fait jusque là ne pourra plus être battu. Impossible... Le meilleur temps ? Dans les écouteurs une voix forte annonce :

— Attention... Meilleur temps... Deux minutes cinquante-cinq secondes. Henri Oreiller. France.

PAUL GIGNOUX - Ski sur les Alpes - La Table Ronde.

LES MOTS.

Un fart : C'est une couche de graisse couvrant les semelles des skis afin de les rendre plus glissants et d'augmenter ainsi la vitesse. On emploie une qualité de graisse différente selon l'état de la neige (dure, poudreuse, mouillée...) et selon la température. - **Le starter** : Il donne le signal du départ dans une course. - **Le schuss** : Terme de ski signifiant : la descente directe dans le sens de la pente la plus grande. - **Le carre** : C'est une bordure métallique protégeant les angles du ski de chaque côté de sa semelle. - **Un mélèze** : C'est un conifère à aiguilles caduques poussant dans les montagnes à une altitude supérieure à celle des sapins.

LES IDEES.

1. Comment James Couttet peut-il se rendre compte qu'il n'a plus aucune chance de victoire dès les dix premiers mètres de descente ?
2. D'après ce texte, quelles sont les qualités essentielles du champion Henri Oreiller ?
3. Deux passages de la descente d'Henri Oreiller sont difficiles, presque fautifs. Lesquels ?
4. Pour quelles raisons l'excellent temps du skieur français ne pourra-t-il plus être battu ?
5. Qu'est-ce que du faux plat ? Cette partie de la descente semble très difficile. Montrez-le en citant deux phrases (paragraphes n° 5 et n° 6).

10 - Hygiène, santé, maladie

Belle santé

Belle santé,
Qui me revient après m'avoir quitté,
Voici mon front, mes bras, mes épaules, mon torse
Qui tressaillent une fois encore
A te sentir rentrer et revivre en mon corps
Avec ta force.
Je me détends et je me plais
Au moindre geste que je fais.
Mon pas nerveux et volontaire
Avec ardeur s'appuie et se meut sur la terre.
Sous mon front redressé et mes cheveux vermeils
Mes deux yeux sont en fête et boivent le soleil.
Le vent m'est un ami qui chante et m'accompagne
En ma course rythmée à travers la campagne.
L'air tonique et puissant emplit mon torse creux.
Mes nerfs semblent refaits, mes muscles sont heureux
Et ma bouche joyeuse et mes mains familières
Voudraient saisir l'espace et baiser la lumière.

Belle santé,
Emplis mes deux poumons de vierge et pure haleine,
Et pour qu'enfin mon cœur toujours se tienne haut,
Brille en mes yeux, bats sous mon front, brûle en mes veines,
Et cours en moi comme le vent dans les drapeaux.

Émile VERHAEREN. Les Flammes hautes.
Mercure de France.





47 Le sérum de la dernière chance

Dans une salle à manger, le docteur Antoine Thibault vient d'opérer une fillette blessée très grièvement à la cuisse par une voiture. Un jeune médecin et une voisine l'ont aidé. L'intervention chirurgicale terminée, le cœur de la fillette ne bat plus que très faiblement. Antoine envoie en hâte la voisine chez le pharmacien...

1. — Nous allons tenter le sérum. Et pas du sous-cutané*, ça n'en vaut plus la peine : de l'intraveineux*. Notre dernière chance, dit le docteur Thibault,

Il revint à l'enfant et reprit le frêle poignet entre ses doigts ; il ne percevait plus rien, à peine un frémissement accéléré.
— Cette fois, pensa-t-il, le pouls est franchement incomptable.

Alors il eut une minute de faiblesse, de désespoir.
— Ah, nom de nom, bégaya-t-il. Dire que tout est réussi, et que ça n'aura servi à rien !

D'instant en instant, le visage de l'enfant devenait plus livide. Elle mourait. Antoine aperçut, près des lèvres entrouvertes, deux petits cheveux enroulés, plus légers que des fils de la Vierge, et qui, par intervalles, se soulevaient : elle respirait toujours.

2. A ce moment, il crut entendre battre une porte, et s'élança au-devant de la jeune femme. Il lui arracha des mains.
— De l'eau chaude, dit-il, ne pensant même pas à la remercier.
— Bouillie ?
— Non. Pour tiédir le sérum. Vite.

Il eut à peine le temps de développer le paquet, que déjà elle était revenue tenant une casserole fumante.

Le temps pressait. En quelques secondes, il eut brisé les pointes de l'ampoule et assujetti le tube de caoutchouc. Au mur pendait un baromètre suisse, en bois sculpté. Il l'enleva d'une main, et de l'autre accrocha l'ampoule au clou. Puis il saisit la casserole d'eau chaude et enroula le caoutchouc au fond.



— Le sérum se chauffera en passant, songea-t-il.

Enfin il revint à l'enfant, souleva le petit bras inanimé*, le badigeonna d'iode, découvrit le vaisseau d'un coup de bistouri, glissa la sonde dessous et piqua l'aiguille dans la veine.

— Ça passe, cria-t-il. Prenez le pouls. Moi, je ne bouge plus.

3. Dix interminables minutes s'écoulèrent, dans un absolu silence.

Antoine, le corps couvert de sueur, la respiration courte, les paupières plissées, attendait. Son regard ne quittait pas l'aiguille.

Il leva enfin les yeux vers l'ampoule :

— Où en sommes-nous ?

— Presqu'un demi-litre.

— Et le pouls ?

Le médecin secoua la tête, sans répondre.

Cinq autres minutes passèrent dans la même intolérable anxiété

Antoine reporta les yeux sur l'ampoule :

— Où en sommes-nous ?

— Reste un tiers de litre.

— Et le pouls ?

Le médecin hésita :

— Je ne sais pas. Je crois qu'il aurait plutôt tendance à... à revenir un peu...

— Pouvez-vous compter ?

Une pause.

— Non.

4. Antoine regarda les lèvres décolorées, et les deux fils d'or, qui, par intervalles, se soulevaient toujours. La respiration lui parut même un peu plus nette. Se trompait-il ? Une demi-minute passa. Un imperceptible soupir sembla gonfler la poitrine et s'en exhaler* lentement, comme s'il épuisait un reste de vie. Antoine resta une seconde perplexe*, l'œil fixe. Non, elle respirait toujours. Il fallait attendre, attendre, encore attendre.

Une minute plus tard, un autre soupir, presque distinct.

— Où en êtes-vous ?

— L'ampoule est presque vide.

— Et le pouls ? Il revient ?

— Oui.

Antoine respira.

Grâce au sérum et au dévouement des médecins et de la jeune voisine, la fillette sera sauvée.

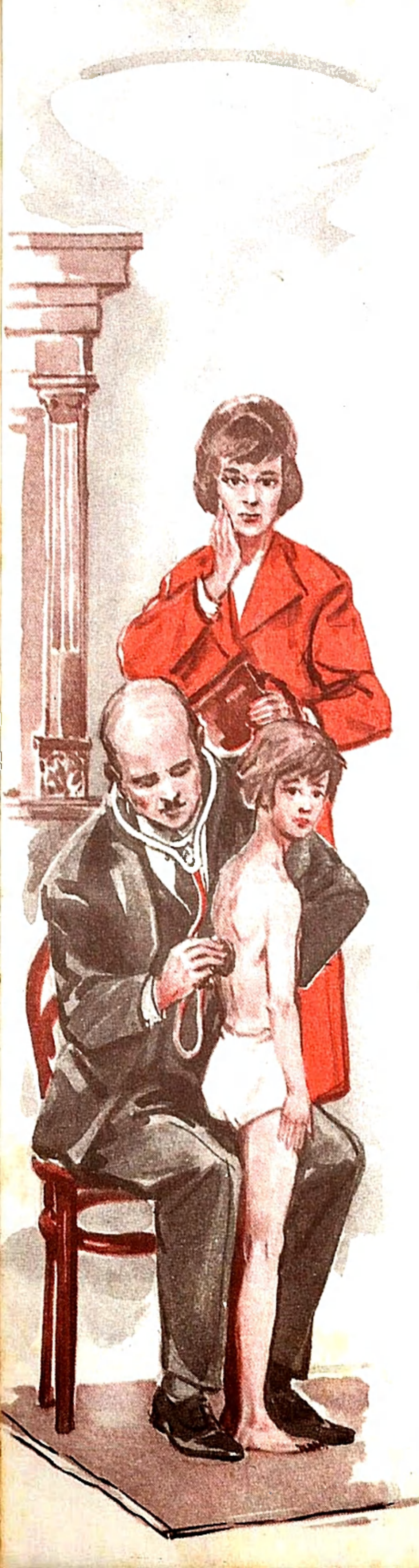
ROGER MARTIN DU GARD - Les Thibault - Troisième partie : La belle saison - N.R.F.

LES MOTS.

Sous-cutané : Par injection sous la peau. - **Intraveineux** : Par injection directe à l'intérieur d'une veine : l'effet est donc beaucoup plus rapide. Comment appelle-t-on une injection faite à travers le muscle ? - **Inanimé** : Ici, paraissant privé de vie, sans animation. - **Exhaler** : Ici, laisser sortir l'air expiré par les poumons. Que signifie l'expression : exhaler le dernier soupir ? - **Perplexe** : Embarrassé, ne sachant pas encore si la fillette est sauvée.

LES IDEES.

1. Expliquez et justifiez le titre de la lecture.
2. Résumez chacun des quatre paragraphes de ce récit par une seule phrase.
3. Relevez d'une part les symptômes alarmants et d'autre part les raisons d'espérer.
4. Qu'est-ce que le pouls ? (Rapprochez ce mot du nom : pulsation). Comment expliquez-vous cette question continuelle du docteur Thibault : « Et le pouls ? »
5. L'attente paraît très longue. Recherchez différentes expressions le montrant particulièrement.



48 La consultation

1. Le docteur Brouchotte était petit, chauve et vif, avec de longues mains velues et une moustache en forme de timbre-poste sous le nez. Il attira Elisabeth, la petite fille, près de la fenêtre pour examiner sa pelade* :

— Parfait, parfait ! grogna-t-il en caressant les cheveux de l'enfant. De ce côté-là, tout va bien. Nous pourrons supprimer cette pommade qui sent si mauvais, n'est-ce pas, ma cocotte ? Mais, tu n'as pas très bonne mine. Tu manges avec appétit ?

— Oui, docteur, marmonna Elisabeth.

— Ne dis pas ça, Elisabeth ! s'écria Amélie, sa maman. C'est toute une histoire pour lui faire avaler quelque chose. Vous avez recommandé de la viande hachée, mais, une fois sur deux, elle s'arrange pour la bouillir avant le repas !

— J'aime pas la viande crue, soupira Elisabeth.

Le docteur Brouchotte la menaça du doigt :

— Tu devrais manger davantage. Tu crois que c'est joli d'être maigre comme un chat de gouttière ? J'ai connu une fillette, comme ça, qui ne voulait pas se nourrir : dès qu'il y avait un coup de vent, elle tombait par terre !

Elisabeth arrondit les yeux : c'était peut-être vrai.

— Et la nuit, tu dors bien ? demanda le médecin.

— Elle a souvent des cauchemars, dit Amélie.

— Prend-elle de l'exercice ?

— J'hésite à la laisser courir dans les rues.

— Evidemment !... Eh bien ! déshabille-toi. Nous allons voir ça de plus près.

2. Elisabeth retira tous ses vêtements, excepté la culotte, et suivit le geste du médecin, qui lui désignait une balance, au fond du bureau :

— Monte là-dessus.

Quand elle fut debout sur le plateau, il déplaça des poids de cuivre le long de la réglette, le gros d'abord, puis le moyen, puis le petit. Elisabeth retenait sa respiration.

— Vingt-trois kilos deux cents, annonça le docteur.

Il jeta les yeux sur une fiche et ajouta :

— La dernière fois que je t'ai vue, tu pesais vingt-quatre kilos. Tu as donc maigri de huit cents grammes en quelques semaines.

— C'est effrayant ! balbutia Amélie.

— Je ne vous le fais pas dire. Viens par ici, sauterelle !

3. Elisabeth savait déjà ce qui allait suivre : ce n'était pas désagréable, et même plutôt amusant. Le docteur Brouchotte s'assit devant elle, l'emprisonna entre ses genoux, la palpa, lui fit tirer la langue, scruta* le blanc de ses yeux, tapota ses côtes d'un doigt sec et sonore, écouta ce qui se passait en elle, d'abord à travers une sorte de téléphone, puis

en lui appliquant une serviette contre les omoplates et en collant son oreille tiède par-dessus :

— Respire... ne respire plus... Tousse... ne tousse plus... Dis trente-trois...

Elle faisait tout ce qu'il lui demandait et recevait avec plaisir les compliments que méritait son attitude docile.

Enfin, il se redressa :

— Va te rhabiller, maintenant !

— Alors, docteur, qu'en pensez-vous ? demanda Amélie.

4. Le docteur Brouchotte se gratta la moustache avec la pointe de l'ongle, comme pour la décoller. Son sourire avait disparu.

— Ce n'est pas très brillant, madame, dit-il.

— Pourtant, sa pelade...

— Il ne s'agit pas de sa pelade, mais du reste, de tout le reste. Votre petite Elisabeth se développe mal, elle perd du poids, elle est anémique*, hypernerveuse*. L'hiver dernier, c'était une bronchite avec menace de point pulmonaire, au printemps, des ganglions*, hier, la pelade... Tout cela se tient, se complète... Ne m'avez-vous pas dit qu'il y avait eu un cas de tuberculose dans votre famille ?

Amélie fit une aspiration étranglée, pâlit et balbutia :

— Oui, docteur, ma mère...

5. Le docteur Brouchotte se planta devant Amélie et la regarda fixement dans les yeux.

— Madame, dit-il, à votre place, je n'irais pas par quatre chemins. L'enjeu est trop grave. Votre fillette a besoin d'une vie régulière et saine, au grand air. Ce n'est pas à Paris qu'elle se rétablira... Il faut la sortir de là et l'envoyer à la campagne !

Elisabeth, qui craignait que le docteur n'ordonnât de nouveaux médicaments, se sentit, à ces mots, illuminée jusqu'au fond de l'âme.

En effet, Elisabeth trouvera à la campagne la santé et la joie de vivre.

HENRI TROYAT - Les semailles et les moissons - Tome 3 : La Grive - Plon.



LES MOTS.

La pelade : C'est une maladie qui fait tomber, par endroits, les poils et surtout les cheveux. - **Scruter :** Examiner à fond. Dans une lecture précédente, vous avez étudié quelques synonymes de ce verbe. Rappelez-les. - **Anémique :** L'anémie diminue le nombre de globules rouges du sang et se traduit par un affaiblissement. - **Hypernerveuse :** D'une nervosité excessive. - **Des ganglions :** Ce sont des glandes placées dans le cou, aux aisselles,... qui augmentent de volume pendant une attaque microbienne.

LES IDEES.

1. Le docteur Brouchotte est d'abord jovial ; ses remarques sont amusantes ; citez-en quelques-unes. Subitement, l'attitude du médecin change. Quelle phrase précise nous l'indique ?
2. Recherchez au cours de la lecture les différents symptômes qui inquiètent le médecin.
3. Elisabeth comprend-elle le risque sérieux auquel elle est exposée ? Citez la phrase qui vous permet d'être catégorique.
4. A quoi sert cet objet qu'Elisabeth appelle « un téléphone » ? Et connaissez-vous son nom exact ?
5. La maman n'était pas inquiète avant le diagnostic du docteur Brouchotte ; une parole le prouve ; laquelle ? Puis elle a peur ; montrez-le.



49 Les rats

1. Le matin du 16 avril, le docteur Bernard Rieux sortit de son cabinet et buta sur un rat mort, au milieu du palier. Sur le moment, il écarta la bête sans y prendre garde et descendit l'escalier. Mais, arrivé dans la rue, la pensée lui vint que ce rat n'était pas à sa place et il retourna sur ses pas pour avertir le concierge. Devant la réaction du vieux M. Michel, il sentit mieux ce que sa découverte avait d'insolite*. La présence de ce rat mort lui avait paru seulement bizarre tandis que, pour le concierge, elle constituait un scandale. La position de ce dernier était d'ailleurs catégorique : il n'y avait pas de rats dans la maison. Le docteur eut beau l'assurer qu'il y en avait un sur le palier du premier étage, et probablement mort, la conviction de M. Michel restait entière. Il n'y avait pas de rats dans la maison, il fallait donc qu'on eût apporté celui-ci du dehors. Bref, il s'agissait d'une farce.

2. Le soir même, Bernard Rieux, debout dans le couloir de l'immeuble, cherchait ses clefs avant de monter chez lui, lorsqu'il vit surgir, du fond obscur du corridor, un gros rat à la démarche incertaine et au pelage mouillé. La bête s'arrêta, sembla chercher un équilibre, prit sa course vers le docteur, s'arrêta encore, tourna sur elle-même avec un petit cri et tomba enfin en rejetant du sang par les babines entrouvertes. Le docteur la contempla un moment et remonta chez lui...

3. Le lendemain 17 avril, à huit heures, le concierge arrêta le docteur au passage et accusa des mauvais plaisants d'avoir déposé trois rats morts au milieu du couloir. On avait dû les prendre avec de gros pièges, car ils étaient pleins de sang. Le concierge était resté quelque temps sur le pas de la porte, tenant les rats par les pattes, et attendant que les coupables voulussent bien se trahir par quelque sarcasme*. Mais rien n'était venu.

— Ah ! ceux-là, disait M. Michel, je finirai par les avoir.

4. Intrigué, Rieux décida de commencer sa tournée par les quartiers extérieurs où habitaient les plus pauvres de ses clients. La collecte* des ordures s'y faisait beaucoup plus tard et l'auto qui roulait le long des voies droites et poussiéreuses de ce quartier frôlait les boîtes de détritus, laissées au bord du trottoir. Dans une rue qu'il longeait ainsi, le docteur compta une douzaine de rats jetés sur les débris de légumes et les chiffons sales.

5. Il trouva son premier malade au lit, dans une pièce donnant sur la rue et qui servait à la fois de chambre à coucher et de salle à manger. C'était un vieil Espagnol au visage dur et raviné*. Au moment où le docteur entrait, le malade, à demi dressé dans son lit, se renversait en arrière pour tenter de retrouver son souffle caillouteux de vieil asthmatique*. Sa femme apporta une cuvette.

— Hein, docteur, dit-il pendant la piqûre, ils sortent, vous avez vu ?

— Oui, dit la femme, le voisin en a ramassé trois.

Le vieux se frottait les mains.

— Ils sortent, on en voit dans toutes les poubelles, c'est la faim !

Rieux n'eut pas de peine à constater ensuite que tout le quartier parlait des rats. Ses visites terminées, il revint chez lui...

6. Le lendemain matin, 18 avril, le docteur qui ramenait sa mère de la gare trouva M. Michel avec une mine encore plus creusée : de la cave au grenier, une dizaine de rats jonchaient les escaliers. Les poubelles des maisons voisines en étaient pleines.

La mère du docteur apprit la nouvelle sans s'étonner.

— Ce sont des choses qui arrivent.

C'était une petite femme aux cheveux argentés, aux yeux noirs et doux.

— Je suis heureuse de te revoir, Bernard, disait-elle. Les rats ne peuvent rien contre ça.

Lui approuvait ; c'était vrai qu'avec elle tout paraissait toujours facile.

7. Rieux téléphona, cependant au service communal de dératisation*, dont il connaissait le directeur. Celui-ci avait-il entendu parler de ces rats qui venaient en grand nombre mourir à l'air libre ? Marcier, le directeur, en avait entendu parler et, dans son service même, installé non loin des quais, on en avait découvert une cinquantaine. Il se demandait cependant si c'était sérieux. Rieux ne pouvait pas en décider, mais il pensait que le service de dératisation devait intervenir...

C'était sérieux, très sérieux : tous ces rats mouraient de la peste. Ils allaient contaminer toute la ville. M. Michel, le concierge, sera l'une des premières victimes. Le docteur Rieux luttera pendant de longs mois contre la terrible maladie qu'il finira par vaincre.

ALBERT CAMUS - La peste - Gallimard.

LES MOTS.

Insolite : Contraire aux habitudes. - **Un sarcasme :** Une raillerie mordante. - **La collecte :** Ici, le ramassage. Trouvez un autre sens de ce nom. - **Un visage raviné :** Le visage du vieil Espagnol était profondément marqué, creusé par les rides. - **Un asthmatique :** L'asthme est une maladie qui provoque des crises d'étouffement respiratoire. - **La dératisation :** La destruction des rats.

LES IDEES.

1. Pour le concierge, la présence des rats ne peut s'expliquer que par une mauvaise farce. Relevez les phrases exprimant cette idée.
2. Plus loin, un malade donne au docteur Rieux une autre explication. Laquelle ?
3. Pourtant certains signes devraient alerter les habitants de la ville, en particulier le docteur Rieux. Lesquels ?
4. Comment expliquez-vous que le docteur Rieux attende le 18 avril, c'est-à-dire deux jours, pour téléphoner au service de dératisation ?
5. Dans le récit, une phrase peut laisser penser que le concierge est déjà atteint de la terrible maladie amenée par les rats. Citez cette phrase.



50 En danger de mort dans la mine

Pour secourir un blessé, le docteur André Manson descendait en compagnie du sous-directeur et d'un mineur, Frank Davis, dans un puits d'anthracite. Davis portait la trousse du médecin.

1. André était déjà descendu au fond. Il était habitué aux galeries voûtées des mines... Le chemin était moins un couloir qu'une sorte de boyau à voûte basse, suintant et gluant, dans lequel ils se traînèrent, souvent à quatre pattes, sur près d'un kilomètre. Soudain, la lampe que portait le sous-directeur s'arrêta juste devant André, qui comprit alors qu'ils étaient arrivés.

2. Il avança en rampant lentement. Trois hommes, à plat ventre dans un cul-de-sac, faisaient de leur mieux pour en ranimer un autre qui gisait sur le flanc, une épaule en arrière, perdu dans la masse des rochers éboulés autour de lui.

— Eh bien, mes amis ? demanda le sous-directeur à mi-voix.

— Impossible de le déplacer.

Celui qui parlait montra en se retournant une face baignée de sueur.

— Nous avons tout essayé.

— Ne faites plus rien, dit le sous-directeur en jetant un rapide coup d'œil au faîtage. Voici le docteur. Reculez-vous un peu, les gars, et faites-nous de la place.

Les trois mineurs se retirèrent du cul-de-sac et André, dès qu'ils eurent passé en se serrant contre lui, s'avança.

3. Sam Bevan avait toute sa connaissance, mais, sous leur couche de poussière, ses traits étaient contractés. Il essaya faiblement de sourire à Manson.

André s'approcha de lui. A la lueur de la lampe que le sous-directeur projetait par-dessus son épaule, il palpa le blessé. Tout son corps était intact, sauf l'avant-bras gauche, pris sous l'éboulement, tellement écrasé, broyé sous le poids énorme des rochers que le malheureux était prisonnier, impossible à retirer de là.

André vit immédiatement que le seul moyen de délivrer Bevan était de l'amputer, et celui-ci, fixant sur le docteur ses yeux qui révélaient la souffrance, lut la décision dès qu'elle fut prise.

— Eh bien, allez-y, docteur, murmura-t-il, pourvu que vous me tiriez de là bien vite.

— Soyez sans crainte Sam, je vais vous endormir et vous vous réveillerez dans votre lit.

Etendu de tout son long dans une flaque de boue, sous une voûte de deux pieds de haut, il ôta son veston, le plia et le glissa sous la tête de Bevan, puis, relevant ses manches, demanda sa trousse. Le sous-directeur la lui tendit, en lui chuchotant à l'oreille :





— Au nom du ciel, dépêchez-vous, docteur, ce toit va s'effondrer sur nous avant que nous n'ayons le temps de dire ouf.

4. André, ouvrant sa trousse, sentit immédiatement l'odeur du chloroforme*. Frank Davis, dans sa hâte, avait laissé tomber la trousse. La bouteille de chloroforme s'était brisée, son contenu s'était répandu. Un frisson passa dans le dos d'André : il n'avait pas le temps d'envoyer un mineur à la surface et il n'avait plus d'anesthésique.

Trente secondes peut-être il resta paralysé, puis il chercha machinalement sa seringue hypodermique, l'emplit et donna à Bévan la dose maximale de morphine*. Mais il ne pouvait attendre qu'elle eût un plein effet. Penchant sa trousse afin d'avoir ses instruments sous la main, il s'inclina de nouveau sur Bevan et dit, en serrant le tourniquet :

— Fermez les yeux, Sam.

5. Il n'y avait qu'une demi-lumière et les ombres voltigeaient. A la première incision, Bevan gémit en serrant les dents, fit entendre un second grognement, puis, par bonheur, quand le bistouri* atteignit l'os, il s'évanouit...

Enfin le docteur glissa un tampon de gaze sur le moignon sanglant. Se redressant sur les genoux, il dit : « Emportez-le. »

A cinquante mètres de là, dans un élargissement du chemin, ayant la possibilité de se tenir debout, et quatre lampes autour de lui, il acheva l'opération. Là c'était plus facile. Il nettoya, ligatura et lava la blessure à l'antiseptique. Un drain* ensuite et quelques points de suture*. Bevan était toujours sans connaissance, mais son pouls, quoique faible, était régulier. André se passa la main sur le front : il avait fini.

6. Lentement, le cortège, se courbant aux passages bas, se mit à remonter le chemin. Ils n'avaient pas fait soixante pas qu'un grondement sourd éclata derrière eux dans les ténèbres. Le sous-directeur ne se retourna même pas, il dit simplement à André avec un calme sinistre :

— Ça y est... le reste de la voûte...

A.-J. CRONIN - La Citadelle - Albin Michel.

LES MOTS.

Le chloroforme : C'est un liquide à très forte odeur qui, respiré, endort instantanément : un anesthésique. - **La morphine** : Elle calme les douleurs, mais elle n'a pas l'action rapide et profonde du chloroforme. - **Le bistouri** : Avec ce petit couteau, le chirurgien fait des incisions dans la chair. - **Un drain** : C'est un tube souple percé de trous placé dans une plaie pour permettre l'écoulement des humeurs. - **La suture** : Elle consiste ici à coudre certains vaisseaux sanguins afin d'éviter une perte de sang.

LES IDEES.

1. La gravité de l'amputation est accrue par les mauvaises conditions de l'intervention chirurgicale. Enumérez les difficultés et les dangers.
2. Le courage est la qualité principale de tous ces hommes : le blessé, le médecin, le sous-direrteur, les mineurs. Montrez-le.
3. Auquel d'entre eux décerneriez-vous la médaille du courage ? Pour quelles raisons ?
4. Expliquez cette expression : « en serrant le tourniquet. »
5. Sam Bevan est-il définitivement sauvé ? Quel détail le montre nettement ?

11 - Voyages en avion

En avion

Les roues puissantes écrasent les cales. Battue par le vent de l'hélice, l'herbe jusqu'à vingt mètres en arrière semble couler. Le pilote d'un mouvement de son poignet, déchaîne ou retient l'orage...

Ayant roulé, lentement, vent debout, il tire à lui la manette des gaz. L'avion, happé par l'hélice, fonce. Les premiers bonds sur l'air élastique s'amortissent et le sol enfin paraît se tendre, luire sous les roues comme une courroie. Ayant jugé l'air, d'abord impalpable puis fluide, devenu maintenant solide, le pilote s'y appuie et monte.

Les arbres qui bordent la piste livrent l'horizon et se dérobent. A deux cents mètres on se penche encore sur une bergerie d'enfant, aux arbres posés droit, aux maisons peintes, et les forêts gardent leur épaisseur de fourrure : terre habitée...

....

Il eût pu croire, aussi, dans ce calme faire une lente promenade, presque comme un berger. Les bergers de Patagonie vont, sans se presser, d'un troupeau à l'autre : il allait d'une ville à l'autre, il était le berger des petites villes. Toutes les deux heures, il en rencontrait qui venaient boire au bord des fleuves ou qui broutaient leur plaine.

Quelquefois, après cent kilomètres de steppes plus inhabitées que la mer, il croisait une ferme perdue, et qui semblait emporter en arrière, dans une houle de prairies, sa charge de vies humaines, alors il saluait des ailes ces navires.

Vol de nuit - Courrier Sud
Antoine de SAINT-EXUPÉRY - NRF



J'ai feuilleté l'espace

J'ai feuilleté l'espace ainsi qu'un livre d'heures
Dont le soleil empreint les belles pages bleues.
Mes yeux ont épelé, suivi, durant des lieues,
L'alphabet des chemins, des fleuves, des demeures.
De beaux ciels frissonnants occupent ma mémoire
Et, le livre fermé maintenant,je n'ai plus
Pour retourner encor vers eux — et pour y croire —
Qu'à redire par cœur les pays que j'ai lus.

André PAYER.
Parabole du jet d'eau
Le Divan.


F-BKQV
F-B KQV



51 Au-dessus de l'Alaska

La veille de Noël — comme tous les autres jours — un avion survole dès le lever du soleil l'Alaska et les rivages de la mer Arctique, afin de porter secours aux appareils accidentés ou écrasés dans la neige.

1. L'indicateur de vitesse marque cent quatre-vingts miles* à l'heure et l'altimètre* trois mille pieds*. J'ai mis le chauffage au maximum dans le nez transparent de l'avion, qui est mon poste, celui d'observateur. La chaleur a engourdi mes membres et la monotonie du paysage que nous survolons — houle régulière et blanche des collines, horizon de la terre confondu avec celui du ciel, tous les deux rosés par le soleil, maintenant levé — a endormi mes pensées...

Entre mes pieds, par le plexiglas* transparent, se déroule la succession monotone et uniformément rose de la plaine arctique*. Pas une ombre, pas une tache de couleur aussi loin que mes yeux peuvent voir.

Pas une tache de couleur ? Si...

Une tache noire, la seule, là-bas, sur la droite et devant moi. Curieux... Depuis quelque temps déjà nous avons dépassé la limite des forêts. Ce ne peut être un arbre. Ni un rocher. Car tout rocher et tout arbre auraient été enfouis profondément sous la neige. Je me penche pour mieux voir, concentrant mon regard sur la petite tache. Soudain elle s'allonge, puis redevient ronde. De la vie !

2. Je me retourne, empoigne la jambe de Millerick, le copilote*, à pleine main. Son visage interrogateur apparaît au-dessus et derrière moi. Je prends le microphone et branche les écouteurs.

— En dessous de nous, à 17 heures* !

— Quoi ?

— Quelque chose de vivant, en dessous de nous, à 17 heures !

— Tu es fou ?

— Non mon vieux. A 17 heures, il y a une tache noire qui bouge.

Dans mes jumelles, pas de doute : la tache noire est animée, se déplace lentement.

— Ça a l'air d'un ours noir, il me semble.

3. L'avion pique du nez, tourne légèrement. La tache noire vient se placer devant moi. Aux hurlements du moteur vient s'ajouter le sifflement caractéristique de la descente. La vitesse : deux cents miles à l'heure. Dans les oreilles mille mains malicieuses appuient sur mes tympans. J'ouvre la bouche pour équilibrer les différences de pression provoquées par les variations d'altitude. La tache noire grandit. Mais dans les jumelles tout est flou. L'avion vibre trop.

— Je ne vois toujours rien, dit Millerick.

— Moi non plus, ajoute Howard, le pilote.
— La voilà ! la voilà ! hurle soudain Millerick.

L'avion amorce un virage. Howard désire probablement se donner assez de place pour arriver droit sur l'objet, à basse altitude.

La tache noire sort de mon champ de vision. L'avion continue à évoluer, perdant toujours de l'altitude. Nous ne sommes plus qu'à une centaine de pieds.



4. Soudain, comme un cri, la chose est devant moi, énorme, et disparaît presque aussitôt, avalée par notre vitesse. J'ai eu le temps de voir un pelage brun, une énorme gueule ouverte vers nous, rouge sang, sur laquelle se détachent les dents blanches.
— C'est un ours ! C'est un ours noir !
— C'est un grizzly !

Nous hurlons tous trois à la fois, ce qui n'a d'ailleurs aucune importance.

Millerick se faufile jusqu'à moi, traînant derrière lui une carabine.
— Je vais le tirer par là ! braille-t-il dans mon oreille en me montrant la petite ouverture de ventilation fermée d'un clapet située dans le sol en plexiglas...

Autant qu'il nous est possible d'en juger, Millerick manque chaque fois l'ours qui court de gauche à droite ou se lève sur ses pattes de derrière, prêt à se défendre des griffes et des crocs.

Après trois passes, Howard reprend de la hauteur et nous fait signe de venir le rejoindre.
— Allons chercher le UC 64. Il a des skis. Nous reviendrons atterrir par ici, où nous pourrons.

L'équipage reviendra avec le UC 64. Le grizzly sera tué et Millerick conclura : « Belle descente de lit... »

PAUL-EMILE VICTOR - La voie Lactée - René Julliard.



LES MOTS.

Le mile : Une mesure de longueur britannique correspondant à 1609 m. Calculez, en km, la vitesse de l'avion. - **L'altimètre :** L'appareil servant à mesurer l'altitude, la hauteur de l'appareil. - **Le pied :** Une autre mesure de longueur britannique correspondant à environ 30 cm. Calculez, en m, l'altitude de l'avion. - **Le plexiglas :** Une matière transparente, non coupante, utilisée comme verre de sécurité. - **La plaine arctique :** La plaine polaire du Nord. Comment appelle-t-on les régions polaires du Sud ? - **Le copilote :** Le pilote en second, l'adjoint. - **A 17 heures :** Dans la direction de la petite aiguille d'un cadran indiquant 17 h, le cadran étant posé à plat, dans le sens où vole l'appareil. Faites un dessin ; puis exercez-vous en indiquant la position des meubles de la classe ou de vos camarades.

LES IDEES.

1. Pour quelles raisons l'aviateur a-t-il tendance à somnoler au début du récit ?
2. Expliquez cette phrase étonnante : « la succession monotone et uniformément rose de la plaine arctique. »
3. Le pilote et le copilote ne croient pas à la présence d'un être vivant en-dessous d'eux. Montrez-le. Donnez les raisons de leur incrédulité.
4. Les changements rapides d'altitude provoquent un malaise physique chez les aviateurs. Lequel ?
5. L'ours noir redoute-t-il cette machine volante ? Pourquoi ? Appuyez votre réponse sur un détail très précis.



52 S.O.S. Superconstellation en danger

Un Superconstellation survole l'Atlantique Nord. Soudain un moteur tombe en panne. Mais son hélice continue à tourner, et cette hélice est un risque sérieux pour l'avion.

1. Le commandant avait réussi à redresser l'appareil. L'équipage respirait plus à l'aise.

— « Si cette hélice voulait seulement s'arrêter, pensait le copilote, ce ne serait pas terrible. »

Il grimaça un sourire à l'adresse du pilote :

— Ça va mieux, hein chef ?

Le commandant ne répondit pas. La sueur coulait sur son front en petites rigoles.

Benoit, le steward*, avait rejoint son camarade Willy et tous deux combinaient leurs efforts pour persuader les passagers que tout allait pour le mieux. Une vieille dame avait happé au passage la jupe de Dany, l'hôtesse de l'air, et s'y agrippait fermement.

— Mademoiselle, pas de faux-fuyant*, vous allez m'expliquer ce qui se passe et pourquoi nous sommes en train de tomber.

Le haut-parleur crépita et son appel emplit la cabine :

— Le commandant de bord demande l'hôtesse.

— On m'appelle, Madame, dit Dany, et elle se dégagea vivement des mains de la vieille dame.

A cet instant, les plans* que le mécanicien venait d'éclairer surgirent tout à coup de la nuit et l'hélice folle projeta sa grande ombre tournoyante sur le ciel.

« Qu'est-ce qu'ils font donc devant, pensait Willy, pourquoi n'arrêtent-ils pas cette hélice ? Elle va se détacher et venir crever le fuselage*. Mais ils ne peuvent pas sans doute. Evidemment, ils ne peuvent pas. »

2. — On va peut-être aller prendre un bain de pieds,



annonça le commandant de bord au copilote. Il faut le prévoir en tout cas.

Le copilote hésita un instant, étendit la main et fit jouer le contact qui dans la cabine éclairait le voyant :

« Défense de fumer. Attachez vos ceintures. »

— Patron, demanda-t-il, j'attaque les stations*... et les bateaux ?

Le navigateur avait griffonné la position sur un bout de papier qu'il fit passer au commandant de bord. Puis, il se mit en devoir de rassembler le matériel et les fusées qu'il lui faudrait emporter en cas d'amerrissage* forcé.

L'hôtesse parut, répondant à l'appel du haut-parleur.

— Commandant, vous m'avez demandée ?

Il la fixa un instant et grimaça un sourire.

— Oui, Dany, je vais être obligé peut-être d'effectuer un amerrissage. Expliquez aux passagers ce qu'ils doivent faire. Qu'ils mettent leurs gilets de sauvetage. Ne les affolez pas tout de même. On arrivera peut-être à tenir...

3. La lumière emplit la cabine. Dany décrocha le micro, avala sa salive. Les idées dansaient dans sa tête comme les images devant ses yeux. Les consignes de sécurité, oui, bien sûr, elle les connaissait. Grands dieux ! les équipages avaient fait assez de répétitions.

L'hôtesse toussa un peu. Pourvu que sa voix ne tremblât pas.

— Mesdames et Messieurs, en raison de l'avarie survenue à un moteur, nous devons envisager l'éventualité* d'un amerrissage. Pour me conformer aux instructions du commandant de bord, je vous rappelle les précautions à prendre dans ce cas.

Dany marqua une pause. Elle s'attendait à ce que ses paroles déclenchassent une brusque émotion dans la cabine, mais les passagers semblaient frappés de stupeur.

— Couvrez-vous le plus chaudement possible, poursuivit l'hôtesse, et enfilez vos gilets de sauvetage mais surtout ne les gonflez pas. Les gilets ne doivent être gonflés qu'après avoir quitté l'appareil. Enlevez de vos poches tous les objets pointus qui pourraient s'y trouver. Les messieurs glisseront le bas de leur pantalon dans leurs chaussettes. Délacez vos chaussures, vous les enlèverez au dernier moment. Que les personnes qui portent des lunettes les enlèvent... Vous voudrez bien redresser les dossiers des sièges à la verticale. Lorsque vous serez avertis que l'amerrissage est imminent*, vous vous pencherez en avant, le visage reposant au creux des coudes, les avant-bras posés sur le sommet du siège placé devant le vôtre. Pour le moment et jusqu'à nouvel ordre, veuillez rester attachés et ne pas bouger. Merci.

Le Superconstellation amerrira sur l'Atlantique. Un navire appelé par radio recueillera les passagers et l'équipage sains et saufs.

ALIX D'UNIENVILLE - Hôtesse courageuse - André Bonne.

LES MOTS.

Le steward : Le serveur, le garçon, à bord des avions et aussi des paquebots. - **Un faux-fuyant :** Un moyen pour éviter de dire la vérité. Pourquoi ce faux-fuyant de l'hôtesse ? - **Les plans :** Les ailes de l'avion. - **Le fuselage :** C'est le corps de l'avion, en forme de fuseau. Il contient l'habitacle réservé à l'équipage, les cabines pour les passagers et les soutes à bagages. - **Les stations :** Il s'agit des stations d'émission, des postes émetteurs de radio. - **L'amerrissage :** L'action de se poser sur la mer. Sur la terre, cela s'appelle... - **L'éventualité :** Un événement qui peut se produire, se réaliser ; ici le risque. - **Imminent :** Très prochain.

LES IDEES.

1. La situation de l'appareil est extrêmement grave. Pourquoi ?
2. Relevez quelques détails indiquant l'inquiétude de l'équipage.
3. Malgré son courage, l'hôtesse de l'air est émue. Montrez-le.
4. Quels sont les motifs des consignes suivantes :

— le non-gonflage des gilets de sauvetage. — le déchaussage et les bas de pantalon dans les chaussettes. — le retrait des lunettes.
— les dossiers à la verticale. — la position du visage dans les coudes.

53 Un sauvetage périlleux

Le 9 mars 1929, le pilote Mermoz et son mécanicien Collenot tentent de franchir la dangereuse Cordillère des Andes. Leur avion s'abat à 4200 m d'altitude, par un froid de —15 degrés.

1. Du doigt, de l'œil, de l'oreille et de ce sens spécial qu'il avait des rouages* de la machine volante, Collenot l'étudia.

— On y arrivera... peut-être, monsieur Mermoz, déclara-t-il enfin. J'ai tous mes outils dans le coffre.

Ils se mirent au travail. Collenot dirigeait Mermoz. Il arriva à redresser le train d'atterrissage, remplacer la béquille* assurer la solidité du fuselage, rendre inoffensives les avaries du moteur. Il tordait le fil de fer, triturait la tôle, enlevait à l'avion des pièces secondaires pour en faire des pièces essentielles, transformait le métal, lui donnait une vie nouvelle. La ficelle lui servait aussi, et les bouts d'étoffe et de cuir. Etrange atelier en plein vent, en pleine neige, à 4200 m de haut, avec trois condors* fichés sur les pics voisins comme de lugubres sentinelles.

2. La nuit pleine de lune n'arrêta pas ce labeur de songe épais. Le froid engourdissait les mains des deux hommes et brûlait leur corps. La faim les affaiblissait. Pour apaiser leur soif, ils mangeaient de la neige. Parfois, ils se serraient l'un contre l'autre dans la cabine de l'avion pour se réchauffer.

A l'aube, Collenot moins résistant que Mermoz, commença de subir les effets du mal de montagne. Il saigna du nez et des oreilles. Des étourdissements le firent vaciller*. Pourtant il n'arrêta pas son labeur durant toute la journée qui suivit. Le soir, il n'avait pas terminé. Le froid, cette nuit-là, fut plus vif encore. A demi gelés, exténués de faim, la tête bourdonnante, Mermoz et Collenot se couchèrent dans la cabine des passagers. Ils mêlèrent leur chaleur, leur respiration.

Avec le soleil, Collenot se remit à l'ouvrage. Mermoz, évitant de regarder les condors, se promena longuement le long du plateau, examina le terrain pied par pied.

3. La matinée était à peine commencée lorsque Collenot dit :

— Monsieur Mermoz, je crois qu'on peut essayer le moteur.

Quel chant d'orgue dans la Cordillère ! Les deux amis l'écoutèrent religieusement. Pas une défaillance, pas une fausse note.

Soudain, leurs traits se contractèrent. De l'eau fuyait le long des parois métalliques. Le gel avait fait éclater les canalisations du radiateur. Chiffons, vernis, bouts de bois, vieux papiers, morceaux de pantalon, Collenot de tout cela fit une sorte de pâte et boucha les fissures. Mais il n'essaya plus le





moteur. Les condors, effrayés un instant, revinrent...

4. Mermoz et Collenot délestèrent* le Laté 25* de tout ce qui n'était pas strictement indispensable ; ils abandonnèrent sur la neige un réservoir d'essence de quatre cent quatre-vingts litres avec ses ferrures, les tire-bouchons d'amarrage, l'outillage de l'avion, le cric, les bidons d'huile. Ils arrachèrent les banquettes de la cabine des passagers. Le Laté 25 semblait sortir d'un pillage. Malgré cela, il pesait encore plus de deux mille kilos. Et deux hommes, qui depuis cinquante heures n'avaient rien mangé, presque pas dormi, que le gel avait torturés, devaient le faire rouler, en remontant la pente, sur une piste rocheuse pendant un demi-kilomètre. Et Collenot tenait à peine sur ses jambes. Mermoz mit huit heures à parachever cet exploit.

5. Puis ils tournèrent l'avion le nez vers l'abîme. A ce moment Collenot dit d'une voix sans timbre :

— Déchirez votre paletot de cuir, monsieur Mermoz.

Il lacéra le sien. Les tubes d'eau avaient de nouveau cédé. Collenot, grelottant, boucha les fuites. Mermoz, en bras de chemise, n'avait pas froid. Il tenait les commandes !

— Les cales, dit-il brièvement.

Collenot écarta les grosses pierres posées sous les roues, sauta dans la cabine. L'avion roulait. Avec ce qui restait de sa veste, Collenot se couvrit la tête. Il ne voulait pas voir...

6. A deux mains, Mermoz appuya sur le levier de profondeur, tomba dans la vallée, sentit s'éveiller à la vie les molécules* de l'appareil, vira sur l'aile pour éviter le flanc de la montagne qui venait à lui avec une vitesse incroyable, redressa, remonta. Il était maître de l'avion, du ciel, du monde.

La plaine frémissante d'arbres en fleurs reposait sous le soleil à son zénith*. A midi, Mermoz était à Copiapo*.

Ceux qui l'ont vu atterrir m'ont dit que son visage et celui de Collenot étaient méconnaissables. Sous la barbe qui les rongeait, le froid n'en avait fait qu'une plaie.

JOSEPH KESSEL - Mermoz - Gallimard.

LES MOTS.

Les rouages : Les roues de toutes tailles faisant partie de la machine volante, c'est-à-dire tout le mécanisme. - **La béquille :** Sur les anciens avions, c'était la pièce par laquelle la queue d'un avion reposait sur le sol. - **Les condors :** Ce sont de grands vautours des Andes, des oiseaux rapaces se nourrissant de cadavres. - **Vaciller :** Chanceler sur les pieds, perdre légèrement l'équilibre. - **Délester :** Ici, alléger. Le lest était la matière pesante dont on chargeait jadis la nacelle du ballon. - **Le Laté 25 :** Un avion construit par Pierre Latécoère. C'est sur un Latécoère (ou Laté) que Mermoz effectua la première liaison Dakar-Amérique du Sud le 9 mai 1930. - **Les molécules :** Ici, les parties les plus petites de l'avion. - **A son zénith :** Le soleil se trouve juste à la verticale au-dessus de la plaine. Quelle heure est-il ? - **Copiapo :** Ville du Chili d'où s'étaient envolés Mermoz et Collenot.

LES IDEES.

1. Collenot et Mermoz luttent contre de nombreuses difficultés. Lesquelles ?
2. Quelles sont les qualités essentielles de ces deux hommes ?
3. Expliquez cette phrase : « Les deux amis l'écoutèrent religieusement. »
4. En réalité ce récit ne raconte pas un exploit, mais une suite d'exploits. Montrez-le.
5. Les deux aviateurs ont terriblement souffert. Notez plusieurs phrases très révélatrices.



54 Le dernier vol de nuit de Fabien

Le courrier de Patagonie était un avion postal français qui volait de nuit depuis l'extrême sud de l'Amérique jusqu'à Buenos-Aires. Cette nuit-là, il était piloté par Fabien seul à bord avec son radio.

1. Le courrier de Patagonie abordait l'orage, et Fabien renonçait à le contourner. Il l'estimait trop étendu, car la ligne d'éclairs s'enfonçait vers l'intérieur du pays et révélait des forteresses de nuages. Il tenterait de passer par-dessous, et, si l'affaire se présentait mal, se résoudrait au demi-tour.

Il lut son altitude : mille sept cents mètres. Il pesa des paumes sur les commandes pour commencer à la réduire. Le moteur vibra très fort et l'avion trembla. Fabien corrigea, au jugé*, l'angle de descente, puis, sur la carte, vérifia la hauteur des collines : cinq cents mètres. Pour se conserver une marge, il naviguerait vers sept cents. Il sacrifiait son altitude* comme on joue une fortune.

Un remous fit plonger l'avion, qui trembla plus fort. Fabien calculait ses chances : il s'agissait d'un orage local, probablement, puisque Trelew, la prochaine escale*, signalait un ciel trois quarts couvert. Il s'agissait de vivre vingt minutes à peine dans ce béton noir. Et pourtant le pilote s'inquiétait.

2. Il déplia un papier du radio :

« Où sommes-nous ? »

Fabien eût donné cher pour le savoir. Il répondit :

« Je ne sais pas. Nous traversons, à la boussole, un orage. »

Il se pencha encore. Il était gêné par la flamme de l'échappement*, accrochée au moteur comme un bouquet de feu.

Chaque trente secondes, pour vérifier le gyroscope et le compas*, Fabien plongeait sa tête dans la carlingue. Il n'osait plus allumer les faibles lampes rouges qui l'éblouissaient.

3. « Où sommes-nous ? » lui répétait l'opérateur.

Fabien émergeait* de nouveau, et reprenait, appuyé à gauche, sa veille terrible. Il ne savait plus combien de temps, combien d'efforts le délivreraient de ses liens sombres. Il doutait presque d'en être jamais délivré, car il jouait sa vie sur ce petit papier, sale et chiffonné, qu'il avait déplié et lu mille fois, pour bien nourrir son espérance :

« Trelew : ciel trois quarts couvert, vent Ouest faible. »

Si Trelew était trois quarts couvert, on apercevrait ses lumières dans la déchirure des nuages. A moins que...

La pâle clarté promise plus loin l'engageait à poursuivre ; pourtant, comme il doutait, il griffonna pour le radio :

« J'ignore si je pourrai passer. Sachez-moi s'il fait toujours beau en arrière. »

4. La réponse le consterna :

« Commodoro signale : Retour ici impossible. Tempête. »

Il commençait à deviner l'offensive insolite* qui, de la Cordillère des Andes, se rabattait vers la mer. Avant qu'il eût pu les atteindre, le cyclone raflerait les villes.

« Demandez le temps de San Antonio. »

« San Antonio a répondu : vent Ouest se lève et tempête à l'Ouest. Ciel quatre quarts couvert. San Antonio entend très mal à cause des parasites*. J'entends mal aussi. Ferez-vous demi-tour ? Quels sont vos projets ?

« Demandez le temps de Bahia Blanca. »

« Bahia Blanca a répondu : prévoyons avant vingt minutes violent orage Ouest sur Bahia Blanca. »

« Demandez le temps de Trelew. »

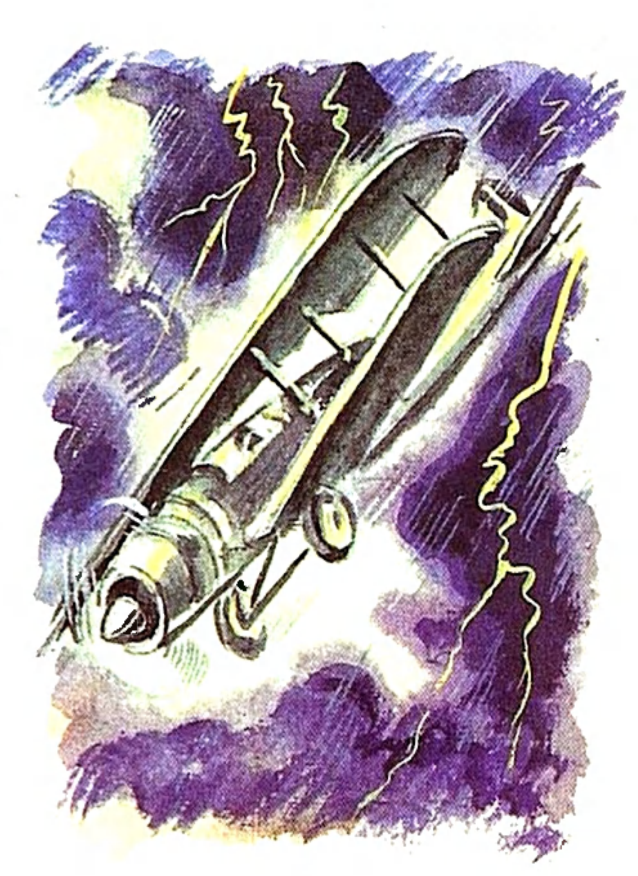
« Trelew a répondu : ouragan trente mètres seconde Ouest et rafales de pluie. »

« Communiquez à Buenos-Aires : Sommes bouchés de tous les côtés, tempête se développe sur mille kilomètres, ne voyons plus rien. Que devons-nous faire ? »

5. Pour le pilote, cette nuit était sans rivage puisqu'elle ne conduisait ni vers un port (ils semblaient tous inaccessibles), ni vers l'aube : l'essence manquerait dans une heure quarante. Puisque l'on serait obligé, tôt ou tard, de couler en aveugle, dans cette épaisseur.

Jamais le courrier de Patagonie n'arriva cette fois-là à Buenos-Aires.

SAINT-EXUPERY - Vol de nuit - Gallimard.

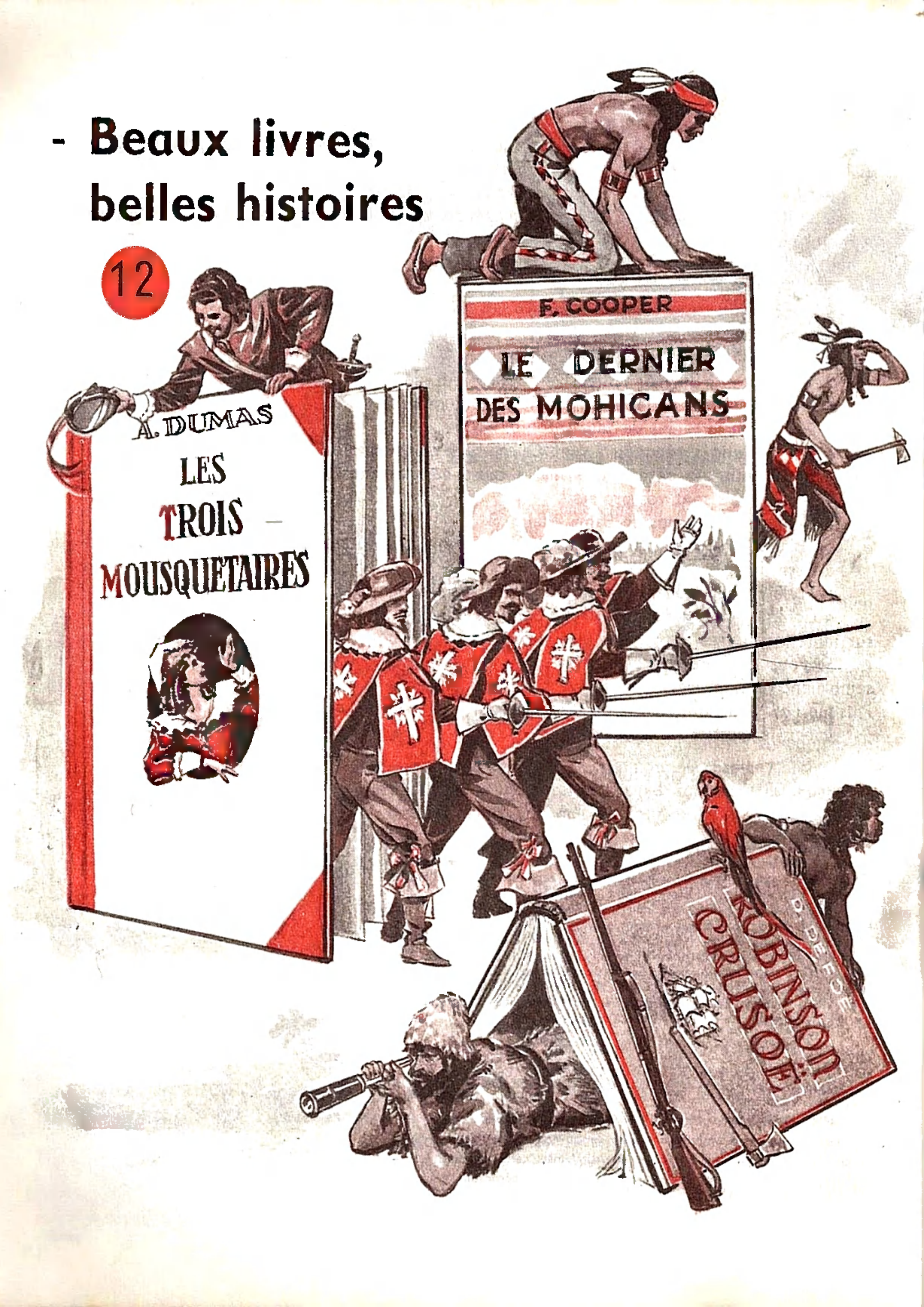


LES MOTS.

Au jugé : Après une appréciation, une estimation rapides. - **Il sacrifiait son altitude :** Fabien décide de descendre pour passer sous les nuages. Cette décision peut être dangereuse car l'ouragan risque de jeter son appareil sur les collines assez élevées. - **Une escale :** Ici, l'aérodrome où l'appareil se pose pour le courrier postal et le ravitaillement en carburant. - **L'échappement :** Il s'agit de l'orifice d'évacuation des gaz brûlés par le moteur. Des étincelles et des flammèches en jaillissent, éblouissantes dans la nuit. - **Le gyroscope et le compas :** Ce sont des appareils utilisés pour la navigation aérienne, remplaçant la boussole peu précise dans un avion. - **Emergeait :** Fabien sortait de ses pensées, après l'appel de l'opérateur-radio. - **L'offensive insolite :** L'ouragan attaque le ciel et la terre, l'avion et les villes. Pourtant Trelew annonçait un vent Ouest faible. - **Les parasites :** Les bruits qui gênent ou couvrent l'écoute radiophonique.

LES IDEES.

1. Le début du récit laisse croire à un orage sans grand danger. Relevez trois expressions rassurantes.
2. Quelle est la première phrase traduisant l'anxiété du pilote ?
3. Pourtant il conserve toujours un espoir de sauvetage. Lequel ?
4. Quelle est la réponse qui vient détruire totalement cette espérance ?
5. Pour quelles raisons l'avion ne pouvait-il, ni aller vers l'aérodrome d'un port, ni attendre la fin du cyclone ?


- Beaux livres,
belles histoires
12
A. DUMAS
LES TROIS MOUSQUETAIRES
F. COOPER
LE DERNIER DES MOHICANS
D. DEFOE
ROBINSON CRUSOË


IVANHO
W. SCOOT
LEVIS WALLACE
BEN·HUR
CERVANTES
Don
QUICHOTTE



55 La petite sirène

Au Royaume de la Mer, les sirènes — filles du Souverain — ne montaient à la surface de l'eau que la nuit de leurs quinze ans. Or la plus jeune princesse atteignait ce soir-là sa quinzième année.*

1. Lorsque la tête de la jeune princesse apparut à la surface de la mer, le soleil venait de se coucher ; mais les nuages brillaient encore comme des roses et de l'or, et l'étoile du soir étincelait au milieu du ciel. L'air était doux et frais, la mer paisible. Près de la petite sirène se trouvait un navire à trois mâts ; il n'avait qu'une voile dehors*, à cause du calme, et les matelots étaient assis sur les vergues* et sur les cordages. La musique et les chants y résonnaient sans cesse, et à l'approche de la nuit on alluma cent lanternes de diverses couleurs suspendues aux cordages.

La petite sirène nagea jusqu'à la fenêtre de la grande chambre, et, chaque fois que l'eau la soulevait, elle apercevait à travers les vitres une quantité d'hommes magnifiquement habillés. Le plus beau d'entre eux était un jeune prince aux grands cheveux noirs, âgé d'environ seize ans, et c'était pour célébrer sa fête que tous ces préparatifs avaient lieu. Les matelots dansaient sur le pont, et lorsque le jeune prince s'y montra, cent fusées s'élevèrent dans les airs,

2. La petite sirène eut peur et s'enfonça dans l'eau. Mais bientôt elle reparut, et alors toutes les étoiles du ciel semblèrent pleuvoir sur elle. Jamais elle n'avait vu un pareil feu d'artifice ; de grands soleils tournaient, des poissons de feu fendaient l'air, et toute la mer, pure et calme, brillait. Sur le navire, on pouvait voir chaque petit cordage, et encore mieux les hommes. Oh! que le jeune prince était beau ! Il parlait et souriait à chacun tandis que la musique envoyait dans la nuit ses sons harmonieux.

Il était tard, mais la petite sirène ne put se lasser d'admirer le vaisseau et le beau prince. Les lanternes ne brillaient plus et les coups de canon avaient cessé. Toutes les voiles furent déployées et le vaisseau avança rapidement. La princesse le suivit, sans détourner un instant ses regards de la fenêtre.

3. Mais bientôt la mer commença à s'agiter ; les vagues grossissaient et de grands nuages noirs s'amoncelaient dans le ciel. Dans le lointain brillaient les éclairs, un orage terrible se préparait. Le vaisseau se balançait sur la mer impétueuse*, dans une marche rapide. Les vagues, se dressant comme de hautes montagnes, tantôt le faisaient rouler entre elles comme un cygne, tantôt l'élevaient sur leur cime. La petite sirène se plut d'abord à ce voyage accidenté. Mais, lorsque le vaisseau, subissant de violentes secousses, commença à craquer, lorsque tout à coup le mât se brisa comme un jonc, que le vaisseau se pencha d'un côté tandis que l'eau pénétrait

dans la cale*, alors elle comprit le danger. L'agitation était à son comble* sur le navire.

Encore une secousse ! Il se fendit tout à fait, et elle vit le jeune prince s'engloutir dans la mer profonde.

4. Transportée de joie, elle crut qu'il allait descendre dans sa demeure. Mais elle se rappela que les hommes ne peuvent vivre dans l'eau et que, par conséquent, il arriverait mort au château de son père.

Alors, pour le sauver, elle traversa à la nage les poutres et les planches éparses sur la mer, au risque de se faire écraser, plongea sous l'eau à plusieurs reprises et ainsi elle arriva jusqu'au jeune prince, au moment où ses forces commençaient à l'abandonner et où il fermait déjà les yeux, près de mourir. La petite sirène le saisit, soutint sa tête au-dessus de l'eau, puis s'abandonna avec lui au caprice* des vagues.

5. Le lendemain matin, le beau temps était revenu, mais il ne restait plus rien du vaisseau. Un soleil rouge, aux rayons pénétrants, semblait rappeler la vie sur les joues du prince ; mais ses yeux restaient toujours fermés. La sirène déposa un baiser sur son front et releva ses cheveux mouillés...

Elle passa devant la terre ferme*, couverte de hautes montagnes bleues à la cime desquelles brillait la neige blanche. Au pied de la côte, au milieu d'une superbe forêt verte, s'étendait un village avec une église. En dehors des portes s'élevaient de grands palmiers et dans les jardins croissaient des orangers et des citronniers. La mer formait un petit golfe, s'allongeant jusqu'à un rocher couvert d'un sable fin et blanc. C'est là que la sirène déposa le prince.

Sous les yeux de la petite sirène dissimulée dans les rochers, le jeune prince sera découvert et ranimé.*

ANDERSEN - Contes - M.D.I. (Jeunesse Sélection).



LES MOTS.

Les sirènes : Ce sont des personnages de légende, moitié femme, moitié poisson. - **Une voile dehors :** Une seule voile est déroulée puis tendue sur les vergues. Voyez la fin du paragraphe n° 2, comparez. Pour quelle raison ? - **Les vergues :** Les pièces de bois placées en travers des mâts et soutenant les voiles. - **Impétueuse :** Se déplaçant avec un mouvement rapide et violent. - **La cale :** La partie intérieure la plus basse d'un navire. On y place les marchandises. - **A son comble :** Au plus haut point, à son dernier degré, donc très vive. - **Au caprice des vagues :** Au gré des vagues. - **La terre ferme :** Les marins nomment ainsi le continent par opposition à la mer mouvante. - **Ranimé:** Ramené à la vie, le prince retrouvera sa vigueur, ses mouvements, son animation.

LES IDEES.

1. Au début de ce conte, rien ne laisse deviner la tempête prochaine. Quatre détails indiquent le contraire ; citez-les.
2. A quoi la petite sirène compare-t-elle le feu d'artifice ?
Il fait clair comme en plein jour. Notez une phrase significative.
3. Deux mots insistent sur la fragilité du vaisseau parmi la mer en furie. Relevez-les.
4. Pourquoi la sirène est-elle transportée de joie en voyant le jeune prince s'engloutir dans la mer ?
5. Montrez comme le début et la fin de ce texte sont riches en couleurs.

“ Du Guesclin ! En avant ! ”

Caché avec sa petite troupe dans la forêt bretonne de Brocéliande, Bertrand Du Guesclin rêve d'attaquer le puissant château de Fougeray occupé par des Anglais et leur chef Robert Bemborough...

1. L'occasion s'offre, inespérée : une patrouille de Bertrand a pris un valet du château ; on le lui amène. L'homme, terrifié par la mine des compagnons et du chef, se vide d'aveux. Il trahit abondamment : le château est mal gardé ; Robert Bemborough en est parti avec la plupart des siens, pour tenter de surprendre l'armée de Charles de Blois*. La poterne sud-est la plus facile à forcer... Du côté de l'étang...

Bertrand l'interrompt :

— Est-ce que ton maître n'a pas besoin de bois de chauffage ?

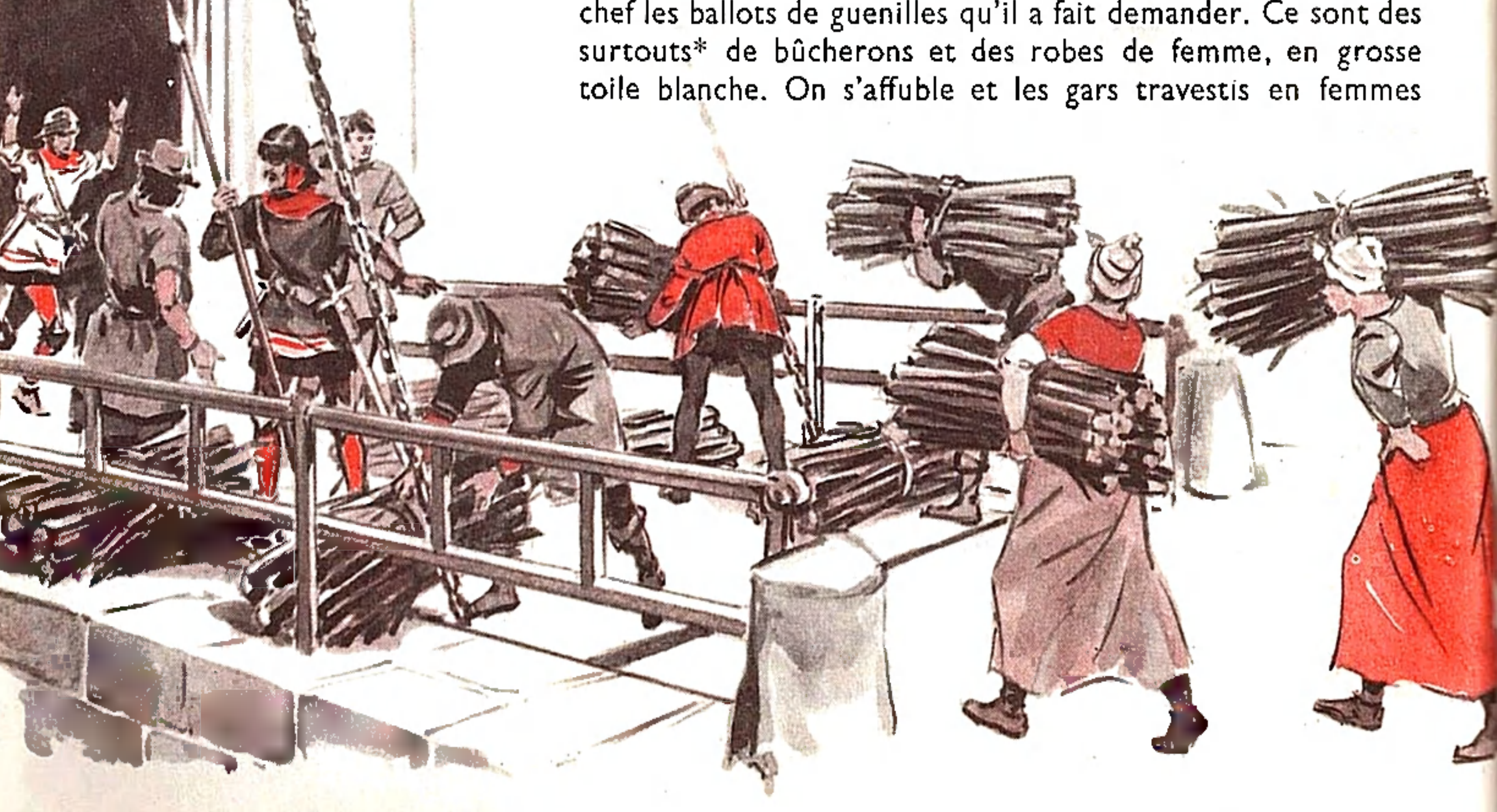
Interloqué, le valet répond qu'en effet, on est à court, que l'avant-veille, justement, on a fait une commande.

— En selle !

2. On chevauche jusqu'à la lisière de la forêt. Là, on attache les chevaux dans le taillis. Le château se dresse sur la colline. Bertrand frappe sur une épaule voisine :

— Tu vois ce maître donjon. On y soupera et je t'y régalerai de mouton gras !

On délace les armures : jambières, coudières, haubergeons* tombent sur la mousse sans que leurs doubles lames se soient une fois entrechoquées. Le silence, dans la forêt sonore, est un allié qu'on s'est, depuis longtemps, attaché. Il en est d'autres : les pauvres gens qui vivent dans l'ombre redoutée du château. Ceux-là viennent déposer aux pieds du chef les ballots de guenilles qu'il a fait demander. Ce sont des surtouts* de bûcherons et des robes de femme, en grosse toile blanche. On s'affuble et les gars travestis en femmes



ricanent. Enfin, l'on va prendre dans la clairière voisine des fagots et des bûches. Et, courbés sous le faix, quinze bûcherons, quinze bûcheronnes cheminent, le long de la colline, derrière un petit homme qui marche à grandes enjambées et semble, tant il est chargé, un bûcher en marche. Plus on monte, plus le château grandit, plus l'entreprise s'affirme folle...

3. La guette de Fougeray sonne du cor. La garde du pont-levis est alertée.

— V'là tout comme, el boué, pour el seigneu' ed céans, crie Bertrand en forçant l'accent paysan...

Les chaînes grincent, le pont-levis s'abaisse, Bertrand le franchit.

Et il décharge son bûcher juste contre le montant du pont-levis qui ne se relèvera plus. Quatre compagnons qui le suivent renversent leurs fagots en travers de la porte qui ne se fermera plus.

— Pas là ! crient les Anglais.

— Laissez-nous souffler, répondent les boquillons* en s'épongeant le front d'un revers de main.

D'autres compagnons arrivent, qui augmentent le désordre.

4. — Guesclin ! En avant les gars !

Les fagots tombent, les cognées flamboient...

— Y a du bon vin céans ! crie Bertrand qui a déjà abattu le portier et trois hommes du corps de garde. C'est le moment de le tirer !

La porte est forcée mais, aux cris de la garde culbutée, le reste de la garnison accourt :

— Saint-Georges* !

— Guesclin !

Les cris de guerre se heurtent comme les armes. Ils font surgir de la lisière de Brocéliande le reste de la bande qui accourt à la rescousse. Tout en se démenant de la hache comme un diable, Bertrand insulte les Anglais, et la chronique nous a livré l'apostrophe terrible :

— Voilà du bois que vous paierez cher ! C'est pour chauffer votre bain, mais c'est de votre sang que je remplirai la baignoire !

Les Bretons se battent maintenant dans la cour et, malgré la résistance enragée des Anglais, pied à pied, cadavre par cadavre, ils gagnent du terrain.

Le château de Fougeray est pris. Du Guesclin, ses hommes et un renfort de cavalerie française vont à la rencontre de Robert Bemborough. L'armée anglaise est vaincue et son chef tué par Bertrand lui-même.

ROGER VERCEL - Du Guesclin - Albin Michel.

LES MOTS.

Charles de Blois : Il était duc de Bretagne. C'était donc le suzerain de Du Guesclin qui n'entra au service du roi de France Charles V que vers 1356 - **Les haubergeons :** C'étaient de petits hauberts, c'est-à-dire des cottes de mailles moins longues que les hauberts qui descendaient, eux, jusqu'à mi-jambes. - **Les surtouts :** C'étaient des vêtements amples qu'on enfilait à la campagne par-dessus les autres habits. Nous avons étudié précédemment un autre sens de ce mot. Lequel ? - **Les boquillons :** Ancien mot signifiant : les bûcherons. - **Saint-Georges :** Cri de ralliement des Anglais.

LES IDEES.

1. L'attaque de Du Guesclin est favorisée par deux circonstances favorables. Lesquelles ?
2. Expliquez la dernière phrase du paragraphe n° 2.
3. Ecrivez en français correct le patois de Bertrand dans le paragraphe n° 3.
4. La troupe de Du Guesclin doit souvent avoir le ventre vide. Deux phrases le prouvent. Citez-les.
5. Connaissez-vous d'autres récits d'exploits de Du Guesclin. Lesquels ?

57 Les moutons de Panurge

Panurge est en mer sur le navire du géant Pantagruel. On rencontre un autre vaisseau, on s'arrête, on bavarde. Dans ce second bateau voyage Maître Dindenault. Maître Dindenault trouve que Panurge a une vraie tête de voleur et il le dit... Panurge fait mine de ne pas l'avoir entendu, mais il décide de se venger.

1. Dindenault avait acheté un troupeau de moutons à la foire de Rouen et il leur faisait prendre l'air sur le pont du vaisseau. A la vue des moutons, Panurge conçut une idée infernale. Feignant* de n'avoir pas entendu la remarque désobligeante du marchand, il le salua poliment.

Celui-ci ne répondit pas à cette marque de civilité*.

— Beau sire, dit Panurge, conservant son calme, vos moutons sont gros et gras. Vendez m'en un, je vous prie.

Dindenault éclata de rire.

— Que tu as bien la mine d'un acheteur ! répondit-il. Avec tes habits déchirés, tu me fais plutôt l'effet d'un larron*.

— D'accord ! mais vendez-moi toujours l'un de vos moutons.

— Ah ! ah ! ah !

— Voyons, dites combien vous en voulez.

— Es-tu fou ?

— Peut-être, mais j'ai envie de ce beau mouton qui se tient là près de vous.

— Tu n'es pas dégoûté* !

— Pourquoi ?

2. — C'est Robin-Mouton, mon chef de troupeau. Je ne veux pas te le vendre, mais place-toi dans le plateau d'une balance. Robin-Mouton se mettra dans l'autre, et s'il ne te fait pas monter aussi haut que le jour où tu seras pendu, je te le donne gratis.

— Vous plaisantez très agréablement.

— Ah ! ah ! ah !

— Parlons sérieusement. Vendez-moi votre mouton et je vous le paierai comptant.

— Tu ne sais donc pas qu'avec la toison de ce mouton on fait du fin drap d'Elbeuf ?

— Si.

— ...Qu'avec sa peau, on fait du maroquin*...

— Si fait.

— ...Et que ses boyaux donneront des cordes de violon sans rivales ?

— Assurément ; mais voyez ma bourse. Notre jeune prince l'a remplie de beaux écus à l'effigie de son auguste père*. Combien votre mouton ?

— Mon ami, la chair de mes moutons est une viande de roi.

— Je le sais.

— Elle est si délicate, si savoureuse, qu'on se pâme* rien





qu'à la sentir.

— Va-t'en au diable, toi et tes moutons, vieux cancre* ! Tu ne veux pas de mes écus, dis ?

— Touchez-moi ces épaules, ces gigots, ces côtelettes...

— Que la fièvre t'empoigne, maudit bavard ! Combien ce mouton, te dis-je ?

3. — Trente écus ! Et c'est bien pour vous faire plaisir, car il vaut plus que cela.

— Trente écus, misérable ! Dans mon pays, on en aurait cinq pour ce prix-là ; mais je ne veux pas discuter avec toi. Tiens, voilà ton argent... Le compte y est-il ?

— Oui.

— Eh bien ! maintenant, passe-moi le Robin-Mouton.

Dindenault s'exécuta et, lui poussant, Panurge tirant, l'animal changea de vaisseau. L'opération terminée, tous les moutons de Dindenault s'alignèrent sur l'autre bord pour dire adieu à leur frère. Les souhaits les plus tendres furent bêlés de part et d'autre. Cependant Pantagruel venait de congédier* le capitaine marchand et les deux vaisseaux reprenaient leur marche en sens contraire.

4. C'était l'instant qu'attendait Panurge.

Il poussa Robin-Mouton dans la mer. L'animal fit le saut en lançant un bêlement désespéré. Les autres moutons qui l'avaient toujours suivi partout, dans les chemins et la vallée comme dans les sentiers de la montagne, crurent qu'il était de leur devoir d'aller le rejoindre et ils sautèrent dans la mer avec un empressement digne d'un meilleur sort. Dindenault, qui se voyait ruiné, s'efforçait de les retenir.

Peine inutile !

Il ne lui resta bientôt plus qu'un seul mouton. Pour sauver du moins celui-là, il le saisit par sa toison et s'y cramponna. Mais l'animal, qui voyait tous ses camarades dans l'eau, y sauta à son tour, emportant le malheureux Dindenault. On n'eut pas le temps de le secourir : il piqua une tête verticalement et on ne le revit plus.

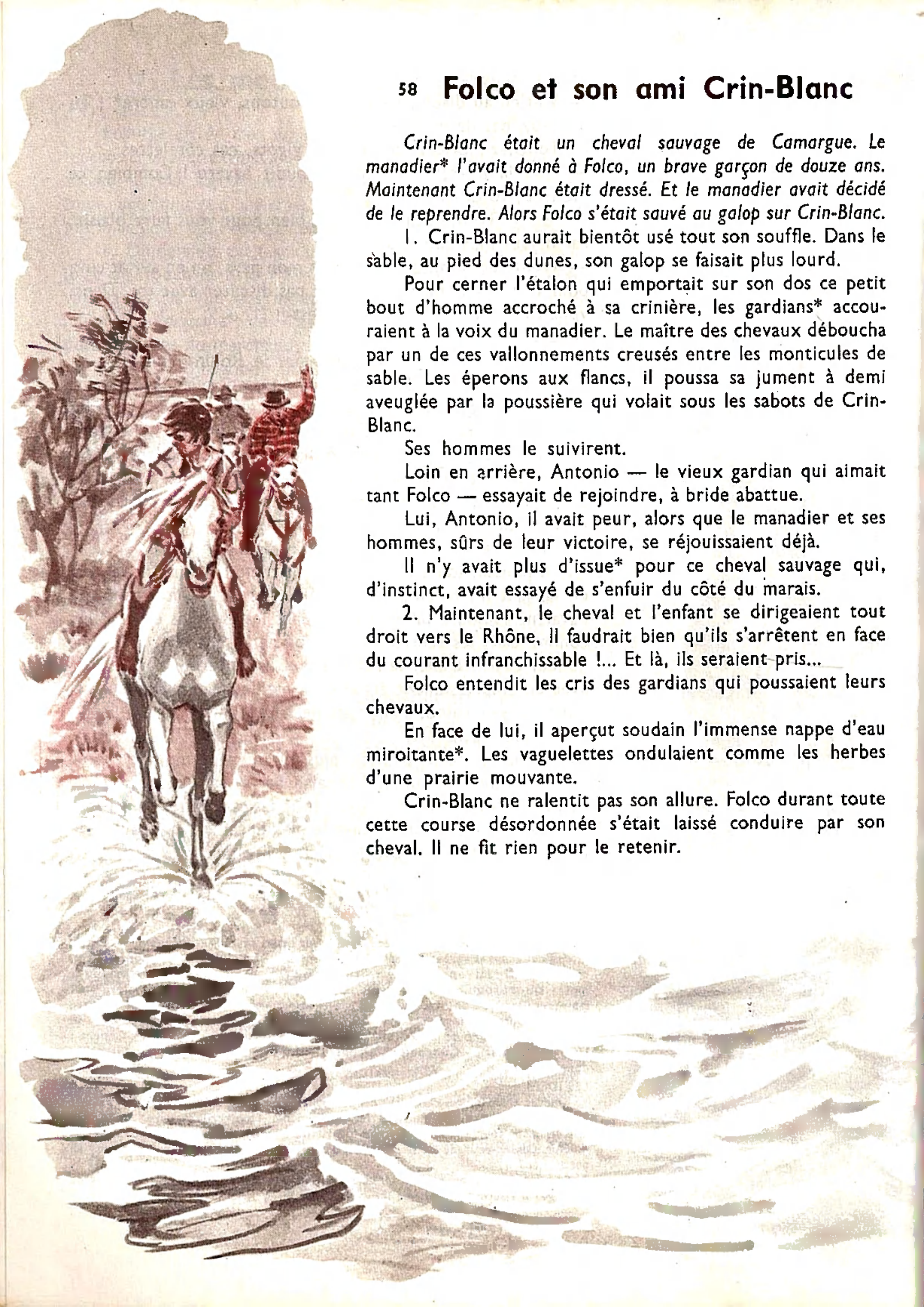
RABELAIS - Pantagruel - Armand Colin.

LES MOTS.

Feignant : Dans une lecture précédente, nous avons étudié un synonyme : affecter, et cité deux autres verbes de sens voisin. Lesquels ? - **La civilité** : Une politesse très courtoise. - **Un larron** : Un voleur - **Dégoûté** : Difficile. Donnez un autre sens de ce mot. - **Du maroquin** : En réalité, le maroquin est du cuir de chèvre employé pour fabriquer des objets de luxe. Qu'est-ce qu'un maroquinier ? - **A l'effigie de son auguste père** : Le portrait du respectable père de Pantagruel est gravé sur les écus. - **On se pâme** : On se pâme de joie, c'est-à-dire : on est excessivement heureux. - **Cancre** : Homme très avare. - **Congédier** : Donner l'ordre de quitter le navire. On dit aussi : donner son congé.

LES IDEES.

1. Relevez trois injures commises par Dindenault à l'égard de Panurge.
2. Au contraire Panurge multiplie les compliments. Montrez-le.
3. Puis, à son tour, il insulte par trois fois Maître Dindenault. A quels endroits précis ?
4. Que pensez-vous de cette vengeance de Panurge ? Que lui reprochez-vous en particulier ?
5. Souvent on dit, en parlant de certaines personnes : « Ce sont des moutons de Panurge ! » Pourquoi ? Trouvez un exemple.



58 Folco et son ami Crin-Blanc

Crin-Blanc était un cheval sauvage de Camargue. Le manadier l'avait donné à Folco, un brave garçon de douze ans. Maintenant Crin-Blanc était dressé. Et le manadier avait décidé de le reprendre. Alors Folco s'était sauvé au galop sur Crin-Blanc.*

1. Crin-Blanc aurait bientôt usé tout son souffle. Dans le sable, au pied des dunes, son galop se faisait plus lourd.

Pour cerner l'étalon qui emportait sur son dos ce petit bout d'homme accroché à sa crinière, les gardians* accouraient à la voix du manadier. Le maître des chevaux déboucha par un de ces vallonnements creusés entre les monticules de sable. Les éperons aux flancs, il poussa sa jument à demi aveuglée par la poussière qui volait sous les sabots de Crin-Blanc.

Ses hommes le suivirent.

Loin en arrière, Antonio — le vieux gardian qui aimait tant Folco — essayait de rejoindre, à bride abattue.

Lui, Antonio, il avait peur, alors que le manadier et ses hommes, sûrs de leur victoire, se réjouissaient déjà.

Il n'y avait plus d'issue* pour ce cheval sauvage qui, d'instinct, avait essayé de s'enfuir du côté du marais.

2. Maintenant, le cheval et l'enfant se dirigeaient tout droit vers le Rhône. Il faudrait bien qu'ils s'arrêtent en face du courant infranchissable !... Et là, ils seraient pris...

Folco entendit les cris des gardians qui poussaient leurs chevaux.

En face de lui, il aperçut soudain l'immense nappe d'eau miroitante*. Les vaguelettes ondulaient comme les herbes d'une prairie mouvante.

Crin-Blanc ne ralentit pas son allure. Folco durant toute cette course désordonnée s'était laissé conduire par son cheval. Il ne fit rien pour le retenir.

Crin-Blanc galopa jusqu'à la rive.

Les cris des hommes qu'il détestait, ces hommes qui l'avaient traqué* et ne lui avaient fait que du mal, se rapprochaient.

Emportant avec lui l'enfant qui n'avait pas lâché prise, le cheval se jeta dans le fleuve. Et aussitôt, il se mit à nager.

3. Le courant était violent. Il eut bientôt emporté loin du bord le bel étalon blanc et son ami inséparable, cet enfant de pêcheurs qui avait la passion des chevaux.

Sur la berge, derrière le manadier, les gardians s'arrêtèrent. Ils avaient vu le danger que courait Folco.

Effrayé et pris de remords, le manadier cria à pleine voix :

— Reviens, petit... reviens ! ... Je te le donne, ton cheval. Il est à toi.

— Folco, Folco !... criaient à leur tour les gardians.

Trop tard.

Ces hommes avaient menti au petit pêcheur qui aimait plus que tout au monde un merveilleux cheval blanc.

Sans doute Folco n'entendit-il même pas les appels désespérés des cavaliers impuissants* à lui porter secours.

Ballotté* dans les remous, les cheveux collés sur les yeux, un bras passé au cou de Crin-Blanc, Folco se laissait emporter par le courant qui l'entraînait vers la mer.

— Folco !... Folco ! Reviens !...

La dernière voix qu'il aurait pu entendre était celle de son vieil ami Antonio.

4. Mais le garçon était loin, maintenant, perdu dans le clapotis des vagues. Il écoutait la sourde chanson de l'eau, pareille à celle qui se gonfle au creux des gros coquillages.

De la rive, les hommes ne distinguèrent plus, bientôt, qu'une tache blanche : la tête du cheval qui nageait toujours, la joue du garçon collée contre sa joue.

Puis, cette tache même disparut aux yeux des gardians, dans le remous des vagues.

Toujours accroché au cou de son cheval, Folco se sentait envahi d'un engourdissement bien doux, comme quand on s'endort...

L'eau ruisselait sur son visage. Il avait fermé les yeux. Il allait, léger, comme dans un rêve, avec son ami Crin-Blanc qui ne le quitterait plus jamais.

Ils nagèrent longtemps, longtemps...

L'eau chantante du Rhône les berçait doucement. La belle eau les emportait tous deux dans le courant du grand fleuve, jusqu'à une île merveilleuse où les enfants et les chevaux sont toujours des amis.

RENE GUILLOT - Crin-Blanc - Hachette-



LES MOTS.

Le manadier : C'est un éleveur de troupeaux de chevaux ou de bœufs en Camargue On lui donne un autre nom plus loin. Lequel ? - **Les gardians :** Ce sont les gardiens de chevaux ou de bœufs vivant en troupeaux sauvages dans la Camargue. Où se trouve cette région ? - **Plus d'issue :** Aucun passage libre pour s'échapper. - **Miroitante :** Le Rhône jette des reflets et renvoie la lumière, comme un miroir. - **Traqué :** Traquer, c'est enfermer la proie dans un cercle qui se resserre de plus en plus. Dans le paragraphe n° 1 figure un verbe de sens voisin. Lequel ? - **Impuissants :** Ne pouvant plus rien faire pour secourir l'enfant et son cheval. - **Ballotté :** Agité en plusieurs sens par les vagues du Rhône.

LES IDEES.

1. Le manadier et ses hommes étaient persuadés qu'il n'y avait plus d'issue pour Crin-Blanc et son cavalier. Pourquoi ?
2. Dès le début du texte, une proposition laisse deviner la terrible fin. Laquelle ?
3. Le cheval décide seul du chemin à suivre pendant la galopade. Deux expressions très précises le prouvent. Lesquelles ?
4. Folco, par deux fois, aurait pu changer son sort. A quels endroits exacts ?
5. Il ne l'a pas voulu. Pourquoi ? Citez la phrase qui exprime pleinement les causes de sa décision.

13 - Métiers de chez nous

La dentellière

Que le carillon tinte angélus ou matines,
Que le printemps rayonne et, le long du sentier,
Fasse, auprès du muguet, refleurir l'églantier,
Qu'avril ou que janvier alterne sur Malines ;

Que le gel de l'hiver aux vitres cristallines
S'argente et qu'on soit sans soleil un jour entier
On te trouve toujours assise à ton métier
Maniant les fuseaux, le fil et les bobines.

Sous tes doigts enchantés naissent de blancs jardins
Que pare de ses fleurs le travail de tes mains
Où le bouquet léger se noue et s'enrubanne ;

Et c'est ton rêve diligent et parfumé
Sans que rien le flétrisse et sans que rien le fane
Qui vit dans la dentelle où tu l'as enfermé.

Henri de REGNIER
Flamma Tenax.





59 Un apprenti coiffeur

1. Ce matin-là, mon père décida qu'il était grand temps de couper les boucles blondes du petit Paul, qui réclamait depuis longtemps ce sacrifice*.

— A l'école, disait-il, il y en a qui m'appellent la fille, et moi ça ne me plaît pas.

2. Il fut donc installé sur une chaise surmontée d'une petite caisse. On lui mit la serviette au cou, exactement comme chez le coiffeur. J'avais été chargé d'aller voler à la cuisine une casserole d'une taille convenable, et pour plus de sûreté, j'en avais pris deux.

Je lui mis la plus juste comme un chapeau, et j'en tins le manche : pendant ce temps, avec une paire de ciseaux, mon père trancha les boucles au ras du bord ; ce fut fait avec une rapidité magique, mais le résultat ne fut pas très satisfaisant, car ôtée la casserole, la chevelure du patient* apparut curieusement crénelée*. Comme il réclamait le miroir, mon père s'écria :

— Pas encore !

3. Il tira alors de sa poche une tondeuse toute neuve, et dégagea la nuque fort habilement, comme pour un condamné à mort. Puis, avec un peigne et des ciseaux, il tenta d'égaliser les cheveux sur les deux côtés de la tête. Il y réussit assez bien, mais après un si grand nombre de corrections qu'elles ramenèrent leur longueur à zéro. Paul se mira, et s'admira, quoiqu'il ne lui restât plus qu'une frange sur le front. Il s'appliqua à prendre une mine virile*, pinçant les lèvres et fronçant le sourcil : et il est bien vrai qu'il me parut métamorphosé*. Nous allâmes triomphalement, le présenter à maman, qui fut très émue, mais déclara qu'il fallait bien se résigner* à perdre un bébé pour avoir un petit garçon, et elle finit par dire que « ça lui allait très bien ». Bref, tout le monde fut content, et Paul se mit aussitôt à coudre ses boucles autour d'un rond de drap, pour en faire un scalp*.

4. Par malheur, ce premier succès entraîna mon père dans une aventure audacieuse. Sa sœur aînée, la tante Marie, lui avait un jour conseillé de tondre à ras la petite sœur, afin d'épaissir ses tresses futures, et le coiffeur du quartier avait confirmé l'excellence du procédé. Il en avait donc parlé à la maison, mais sans se prononcer tout de suite sur la valeur de ce conseil : dès le premier regard de maman, et sans lui laisser le temps de protester, il déclara qu'il serait barbare de raser de si jolies boucles, et conclut en disant que « la petite avait bien assez de cheveux comme ça ! »

Mais il avait une tondeuse neuve dans la poche : on sait bien que les beaux outils attirent la main et qu'ils veulent agir parce qu'ils savent que la rouille les guette. Il fit donc son coup

en cachette, non pas avec l'espoir de supprimer les réactions de ma mère, mais avec la certitude de les rendre inopérantes, parce qu'elles ne viendraient qu'après l'irréversible* action. Elles vinrent, en effet, et dans le moment même où il regrettait déjà d'avoir acheté cette tondeuse. La vue directe de ce crâne enfantin qui paraissait énorme, nu et fragile comme un œuf, était vraiment inquiétante : on voyait battre la fontanelle*, comme si un poussin allait en sortir.

5. La réaction de ma mère fut très vive, car elle arracha la tondeuse des mains de papa, et courut jusqu'au puits où elle lança l'outil malfaisant. Mon père riait, mais sans joie. Paul était ravi, et chantait :

Tondu, rabattu,
La cigale l'a mordu !

Pour moi, j'étais assez ému, mais je me demandais en quoi la noyade de la tondeuse pouvait aider à la reconstitution de la chevelure sacrifiée.

Cependant, la victime elle-même, ses boucles à la main, était montée toute seule sur une chaise, devant la cheminée, et elle regardait dans le miroir cette pastèque* rose qui ouvrait de grands yeux noirs. Quand elle eut compris que c'était bien elle, son menton trembla tout à coup, et elle commença un long cri de terreur et de désespoir. Ma mère, de retour du puits, marchait d'un pas de somnambule, le regard fixe, et les mâchoires serrées. Paul, rigolard, me dit :
— Heureusement, qu'elle a jeté la tondeuse, autrement tu y passais, et maman aussi !

MARCEL PAGNOL - Le temps des secrets - Pastorelly.



LES MOTS.

Le sacrifice : Petit Paul accepte de perdre ses longs cheveux bouclés pourtant si jolis. - **Le patient :** Habituellement, c'est une personne qui subit un supplice ou une opération chirurgicale. - **Crénelée :** La chevelure du petit Paul imite le dessin des créneaux d'un château fort. - **Une mine virile :** Un visage d'homme énergique. - **Métamorphosé :** Totalement transformé. - **Se résigner :** Accepter, même si cela ne plaît pas. - **Un scalp :** Les Peaux-Rouges conservaient comme trophée de guerre la peau du crâne de leur ennemi avec sa chevelure. - **Irréversible :** Il est impossible de revenir en arrière. Le mal est fait. - **La fontanelle :** Les jeunes enfants présentent de petits espaces entre les os du crâne. Plus tard, les os se rejoignent entièrement. - **Cette pastèque :** Ce fruit ressemble à un gros melon.

LES IDEES.

1. Les préparatifs de la coupe de cheveux ne sont pas rassurants. Pourquoi ?
2. Pour petit Paul, cette journée est merveilleuse. Montrez-le.
3. Pour quelles raisons, le père décide-t-il de tondre la petite sœur ? Le regrette-t-il ensuite ? (Citez une phrase).
4. A quoi compare-t-on le crâne nu de la fillette ? (Deux comparaisons). Expliquez.
5. A votre avis, comment cette maman va-t-elle pouvoir essayer de cacher cet horrible crâne ?





60 Voilà le vitrier

1. Albaret était boulanger, bourrelier*, charpentier, épicier, quincaillier, peintre, mercier, libraire, menuisier ; il rempaillait les chaises et raccommodait les serrures, achetait les vieux os, les verres cassés et les peaux de lapin, tenait débit de boissons et de tabac. Il n'était pas un métier dans le monde qu'Albaret ne fût capable de remplir à la satisfaction générale, même celui de « rebouteux »*, et l'on rencontrait dans le pays nombre de pauvres gens à qui cet homme unique, autant qu'universel*, avait, moyennant vingt sous, cassé bras et jambes...

2. Albaret était un gros homme, qui soufflait très fort et qui souriait toujours. Il avait un visage rose, boursouflé, un triple menton, les épaules étroites, un ventre énorme et des cheveux verts qui tombaient, en mèches plates, sur son front.

Eté comme hiver, on le voyait revêtu d'une sorte de veston en velours à côtes, déchiré et graisseux, d'un pantalon de toile bleue déteinte et d'une casquette de soie — du genre de celles appelées casquettes à trois ponts* — qui est la coiffure adoptée par les pays normands.

3. Ce sacré Albaret était une vieille connaissance pour moi.

Un jour, il avait fallu remettre un carreau à l'une des fenêtres de ma maison, et, tout naturellement, ce fut Albaret à qui je m'adressai pour cette opération. Il vint seul, d'abord. A peine entré, il s'assit, souffla, s'épongea et demanda à boire. Il but coup sur coup deux pintes* de cidre, après quoi il examina la vitre brisée, fit de nombreuses suppositions sur la façon dont elle avait dû être brisée, prit des mesures en hauteur et en largeur, plaisanta la Renaude, la servante, puis, ayant bu une nouvelle pinte de cidre, il partit en promettant de revenir le lendemain.

4. En effet, le lendemain, Albaret apparaissait flanqué* de deux aides. L'un portait le carreau et la règle, l'autre le marteau, le diamant, le mastic et les pointes.

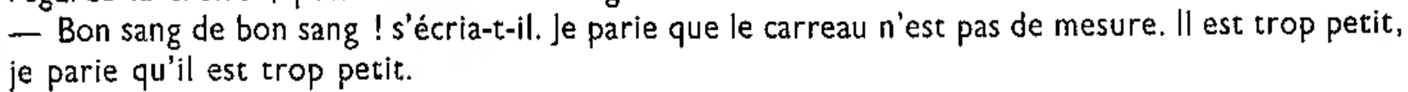
Albaret ne portait rien que sa casquette, qui me parut encore plus haute ce jour-là que les autres jours.

On déposa les outils sur un meuble, le mastic sur une chaise, les pointes sur la cheminée et on coucha le carreau sur la table avec des précautions infinies.

— C'est ça, dit-il, nous allons poser le carreau. A dix lieues* à la ronde, il n'y a pas un fainéant qui pose un carreau comme moi.

Il sortit, interrogea le temps, rentra, demanda du cidre, s'attabla avec ses deux aides, puis commença avec la Renaude une conversation mêlée de bourrades* joyeuses qui menaçait de n'en plus finir.

5. Tout à coup Albaret sembla inquiet. Il se leva, regarda la croisée, puis le carreau et se grattant la tête :



— Bon sang de bon sang ! s'écria-t-il. Je parie que le carreau n'est pas de mesure. Il est trop petit, je parie qu'il est trop petit.

Les deux aides approuvèrent et dirent :

— Ça se pourrait bien qu'y serait trop petit.

Albaret cligna de l'œil, s'avança, se recula, faisant avec la main le geste de prendre des mesures :

— Pargué, s'il est trop petit !... C'est facile à voir... Il s'en faut... mon Dieu ! il s'en faut... de l'épaisseur d'une demi-lame de couteau... comme qui dirait de cinq millimètres... C'est y pas vrai, les gars ?

Les aides, hochant la tête, murmurèrent :

— Ça se pourrait ben qu'y s'en faut de cinq millimètres !...

Et Albaret, se tournant vers moi :

— Je parie pour cinq millimètres !...

6. — Il est facile de vous en assurer, lui dis-je. Posez d'abord le carreau.

Mais Albaret ne l'entendait pas ainsi. Il se grattait la tête, allait de la croisée à la table, de la table à la croisée en répétant :

— Je parie pour cinq millimètres.

Impatienté, je me saisis du carreau et l'appliquai contre la croisée.

Il s'adaptait très bien.

— C'est tout de même curieux, disait Albaret. J'aurais parié ma tête !... Ah ! il va, il va, ce sacré carreau ? Non ! mais c'est tout de même ben curieux... Je reviendrons le poser demain.

Je fus obligé de le poser moi-même.

OCTAVE MIRBEAU - Contes de la chaumière - Flammarion.

LES MOTS.

Le bourrelier : Il fabrique des harnais, des sacs, des courroies de cuir. - **Un rebouteux** : Il guérit ou prétend guérir les membres foulés ou fracturés sans le secours de la médecine. - **Un homme universel** : Il sait tout faire et connaît tout. - **La casquette à trois ponts** : Une casquette très haute sur sa visière puisqu'elle comportait trois soufflets. Elle était à la mode à la fin du XIXe siècle. - **Une pinte** : La pinte de Paris valait 0,93 l ; mais en Normandie elle contenait moins. - **Flanqué** : Accompagné. - **La lieue** : Ancienne mesure de longueur, variable elle aussi. Elle valait de 3898 m à 4445 m et même à 5556 m pour la lieue marine. - **Des bourrades** : Des tapes amicales.

LES IDEES.

1. Dès le paragraphe no 1, un détail nous incite à la méfiance vis-à-vis des divers talents d'Albaret. Lequel ?
2. Le paragraphe no 2 permet de commencer le portrait moral d'Albaret : deux défauts et une qualité. Lesquels ?
3. Le paragraphe no 3 nous fait connaître un nouveau défaut d'Albaret. Lequel ?
4. Pour quelles raisons précises Albaret prétend-il que le carreau est trop petit ?
5. Pourquoi Albaret n'est-il plus revenu ?

61 Les cordonniers

1. En attendant que ma mère revînt du lavoir j'allais, les jours de pluie, à la sortie de l'école, me réfugier dans la boutique de notre voisin, Monsieur Pintard, le cordonnier. Je m'asseyais devant le veilloir* et, tout en mangeant mon goûter, je regardais travailler mon voisin et son ouvrier Baldy

— Nous te formerons* ! me disait le patron en frappant une semelle mouillée, à coups de marteau sur un caillou rond. Nous te formerons !

Baldy approuvait en riant.

— Il t'en apprendra plus qu'à l'école, Monsieur Pintard ! Il est plus savant que ton maître.

2. Comme j'étais plein de respect pour deux hommes aussi éminents*, je ne souhaitais que d'être formé par eux, mais, à ma confusion*, je ne comprenais à peu près rien à ce que disait Monsieur Pintard, dont les discours me paraissaient longs et obscurs en diable.

Aussi me contentais-je de remuer de temps à autre la tête afin d'assurer mon voisin que tant d'éloquence* ne tombait pas dans l'oreille d'un sourd.

— Tu m'as bien saisi, petit ?

Je sursautais sur mon petit tabouret.

— Oui, Monsieur Pintard, répondais-je à la hâte, la bouche pleine.

— Ecoute-le et tu pourras en apprendre à ton maître ! disait Baldy.

3. Plus que les moralités, les discours sociaux* de Monsieur Pintard — « Point d'ignorance ! » — j'aimais la table basse, que les deux cordonniers appelaient un *veilladou*, divisée en couloirs où étaient logés des clous de tailles différentes dont le patron et l'ouvrier prenaient une pincée que, d'un geste vif, ils jetaient dans leur bouche, ce qui, à mon étonnement, ne les empêchait de parler ni de fumer. J'aimais aussi la petite lampe de cuivre qui projetait son rond de lumière sur la quincaillerie miroitante.

4. Baldy était maigre, noir, toujours souriant derrière ses lunettes dont un verre était fendu, cependant que l'une des branches avait été remplacée par un fil de fer.

Quand il riait, il portait la main à sa bouche et se mettait à tousser ; je craignais toujours qu'il n'avalât ses clous, mais non, il les ressortait tout brillants de salive et les plantait dans le cuir avec habileté.

5. — Ça ne vous fait pas mal, Monsieur Baldy, de frapper si fort ? lui demandai-je un jour qu'il martelait une semelle avec une particulière ardeur.

Il secoua la tête en riant, puis, relevant sur son front ses lunettes, me regarda avec étonnement comme si ma question eût été la plus inconsidérée* du monde.





— Touche ! me dit-il, en conduisant ma main vers son genou.

J'effleurai* du doigt, avec un peu de répugnance, le pantalon de toile mince sous lequel je sentis un dur bourrelet.

— Tu vois, c'est comme la corne des chevaux. On peut taper à tour de bras sans rien sentir.

— Heureusement que vous avez ça !

— Oui, mais il a fallu du temps pour que ça vienne !

Et il se remit à rire.

6. — Tu veux essayer ?

Posant la pierre sur mon genou, Baldy donna un petit coup de marteau. Je poussai un cri.

— Si tu en avais reçu quelques milliers, tu ne sentirais plus rien, tu aurais la corne, toi aussi. Il y a plus de trente ans que mon genou me sert d'enclume !

En souriant, il montrait des dents noires, terriblement ébréchées.

— Comment pouvez-vous manger ?

Le cordonnier fit une grimace.

— Mal, mal ! Aussi j'aime mieux boire. Je vais te dire : dans ma famille on a toujours préféré un verre de vin chaud à un verre d'eau bien fraîche.

7. Je préférais l'ouvrier au patron, prêtant toujours plus d'attention à ce que me disait Baldy ; mais Baldy se faisait humble, et me montrant de la pointe du tranchet* Monsieur Pintard :

— Demande-le lui. Il en sait plus que moi. Il a lu des livres !

Le patron levait la tête ; s'élargissant sur son tabouret, il promenait sur nous deux un regard fier.

— Point d'ignorance ! disait-il. Regarde où ça mène !

Il me montrait Baldy qui le regardait avec inquiétude derrière ses verres fêlés.

— Il boit, il dépense tout ce qu'il gagne aussitôt que je l'ai payé ; il finira sous les ponts, ou aux Petites Sœurs des Pauvres.

MARC BERNARD - Pareils à des enfants - Gallimard.

LES MOTS.

Le veilloir : La table sur laquelle le cordonnier place ses outils et ses clous. Plus loin, elle porte un autre nom. Lequel ? - **Nous te formerons** : Nous t'instruirons. - **Eminents** : Supérieurs, remarquables par leur savoir. - **Ma confusion** : Ma honte. - **L'éloquence** : L'art de parler en public. - **Les discours sociaux** : Monsieur Pintard parlait de la société et des hommes qui la composent : leurs qualités, leurs défauts, leurs difficultés... - **Inconsidérée** : Prononcée sans réfléchir. - **J'effleurai** : Je touchai à peine, légèrement. Trouvez son contraire. - **Un tranchet** : C'est un outil d'acier, plat, tranchant sur un côté à l'une de ses extrémités. Le cordonnier l'utilise pour couper le cuir.

LES IDEES.

1. Le jeune garçon admire et respecte les deux cordonniers. Pour quelles raisons ?
2. Pourquoi l'enfant ne fait-il qu'effleurer le genou de Baldy ?
3. Le jeune garçon préfère nettement l'un des cordonniers. Lequel ? Pourquoi ? Etes-vous d'accord avec le choix de cet enfant.
4. Baldy éprouve beaucoup de respect pour son patron. Trouvez quatre détails révélateurs.
5. Quelle est l'idée principale des discours sociaux de Monsieur Pintard ? Citez et expliquez les paroles qu'il répète à deux reprises.



62 Louis cherche un métier

Son père étant en chômage et sa maman très soucieuse, Louis Bastide, dix ans, a décidé de gagner sa vie, en cachette, après la classe.

1. Louis s'est déjà arrêté sur bien des trottoirs. Il a failli entrer dans plusieurs boutiques. Il a regardé faire les marchands de marrons, les marchandes de frites ; les marchands de crayons et lacets qui errent* de carrefour en carrefour ; les bouquetières installées sous les portes ; les marchands de bretelles, jarretelles, bas et chaussettes, dont l'éventaire* se blottit entre deux étalages de vrais commerçants. Il a observé les mouvements intérieurs des épiceries, des merceries-papeteries :

« A quel moment, pour atteindre tel objet sur un rayon élevé, pour faire porter tel paquet en ville, auraient-ils été contents d'avoir sous la main un garçon comme moi ? »

Il se l'est demandé pour le marchand de corsets et bandages*, pour le marchand de cannes et parapluies.

2. Ses hésitations touchent à leur terme. Il se décidera aujourd'hui entre cette écaillère* de la rue Ramey, qu'il est venu observer pour la troisième fois, et une bouquetière de la rue Muller. L'autre soir, comme il passait ici vers sept heures, en allant faire une commission pour sa mère, il a constaté que certains clients demandent qu'on leur porte les huîtres à domicile. Il a entendu la marchande leur répondre d'un air excédé* :

— Je n'ai personne... Vous attendrez. Quand le plongeur* du café aura un instant de libre, je l'enverrai chez vous.

C'est une grosse femme, criarde, mais qui a le visage ouvert*, et qui rit souvent. La terrasse est bien éclairée, un peu trop même, pour qui ne veut pas attirer l'attention.

RBresson

L'odeur des huîtres n'est pas déplaisante, bien que l'idée de les manger répugne un peu. Les menus gestes professionnels et incidents de ce commerce ont leur charme.

3. Voici justement que la marchande remarque ce petit garçon, arrêté depuis plusieurs minutes, qui la contemple, elle et ses huîtres. Elle l'interpelle :

— Qu'est-ce que tu fais là, mon petit bonhomme ? C'est-y que tu as envie de manger une huître ?

— Oh, non, madame, merci.

— Manges-en une tout de même.

— Je n'en ai jamais goûté, madame. Je crois que je n'aimerais pas.

— Alors, qu'est-ce qui t'intéresse tant que ça ?

— Voilà, madame. J'ai besoin de travailler. C'est-à-dire un peu, le soir, entre quatre heures et six heures par exemple. Alors, je m'étais dit que je pourrais peut-être vous porter vos huîtres dans le quartier, quand il y a des gens qui vous le demandent.

Elle dévisage* ce petit. Il a un tablier noir, très propre ; un cou et des mains bien lavés. Une gentille figure sérieuse, même triste. De beaux yeux honnêtes. Son béret, sa ceinture, ses chaussures, tout est « comme il faut ».

4. — Mon pauvre petit. Pour sûr que je ne demanderais pas mieux que de te faire travailler. Mais tu me dis qu'il faudrait que ce soit entre quatre et six ?

— Oui, madame.

— Ça ne pourrait pas être plutôt de six à sept et demie ?

— Non, madame.

Elle n'ose pas l'interroger davantage. Lui-même est si discret dans sa façon de solliciter.

— Tu ne peux pas croire comme ça m'ennuie. Mais les gens qui me commandent des huîtres à ouvrir, c'est pour les avoir juste au moment du dîner, tu comprends ? Si je les leur envoyais une heure ou deux en avance, ils se fâcheraient. Et puis c'est rare qu'ils me les commandent si d'avance que ça. Ceux qui m'en achètent entre quatre et six, c'est qu'ils les emportent eux-mêmes... En tout cas, si tu ne trouves rien, viens me revoir. C'est-y dommage que tu n'aimes pas les huîtres !

5. Louis Bastide salue bien poliment et s'éloigne. Il n'avait pas pensé à cette question des heures. On a beau observer les choses très attentivement, il y a toujours un détail qui vous échappe.

Il se décidera donc pour la bouquetière. C'est une femme moins avenante*.

La porte cochère sous laquelle elle se tient est loin d'être gaie comme la terrasse de la rue Ramey. Elle est plus retirée, en revanche. On risque moins d'y être aperçu par un camarade de classe, par un maître, par des gens de votre maison.

Louis deviendra donc garçon fleuriste. Son « trésor » s'élèvera ainsi à 32,15 F dont il fera cadeau à sa maman.

JULES ROMAINS - Les Hommes de Bonnes Volonté - Flammarion.



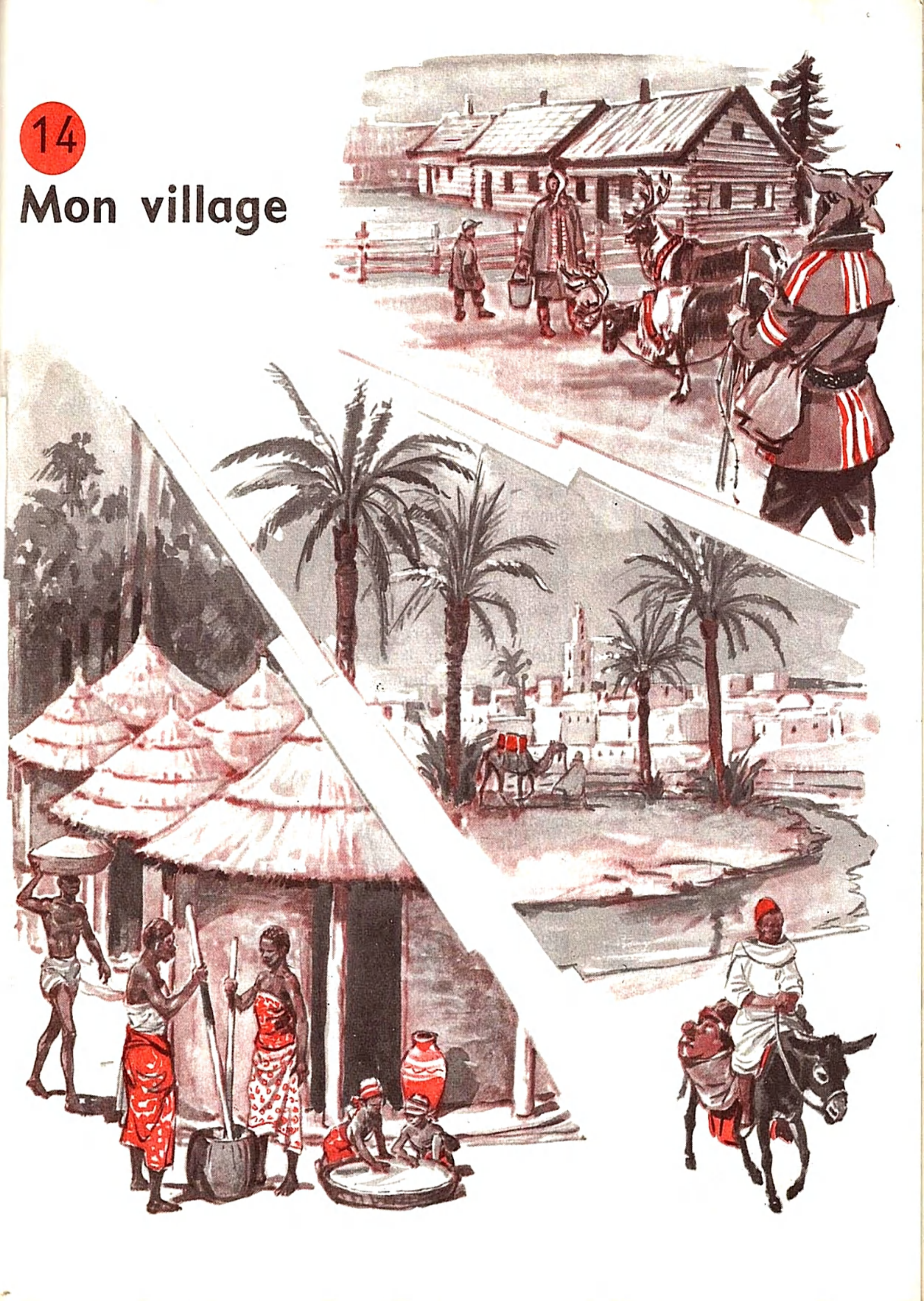
LES MOTS.

Ils errent : Ils vont çà et là, au hasard. - **L'éventaire :** L'étalage d'un marchand ambulant. - **Les bandages :** Les appareils permettant de maintenir les hernies. - **L'écaillère :** Elle ouvre et vend les huîtres. - **Excédé :** Enervé, agacé. - **Le plongeur :** Il lave la vaisselle dans un café ou un restaurant. On dit aussi : il fait la plonge. - **Le visage ouvert :** Le visage plein de franchise. - **Elle dévisage :** Elle le regarde avec insistance. - **Avenante :** Plaisante, agréable.

LES IDEES.

1. A votre avis, pour quelle raison Louis Bastide a-t-il renoncé à tous les petits métiers énumérés dans le paragraphe n° 1 ? Citez la phrase importante de ce paragraphe.
2. Expliquez : « Il a observé les mouvements intérieurs des épiceries. »
3. Le travail avec l'écaillère comporterait deux désagréments. Lesquels ?
4. Immédiatement l'écaillère s'est prise de sympathie pour le jeune Louis. Montrez-le et dites pourquoi
5. Quelles sont les qualités principales du petit Louis Bastide. Justifiez votre réponse à l'aide du texte.




14
Mon village



63 La fête du village

1. Le *dicos** n'arrive qu'une fois l'an !

Aussi, huit jours à l'avance, les ménagères de Bourimont sont-elles dans tous leurs états! Les petites rues caillouteuses sont pleines de cris et de claquements de sabots. Toutes, vieilles et jeunes, bras nus, lavent, frottent, astiquent, fourbissent*, ramonent. Le panier au bras, elles courent à l'étameur ambulant installé sur la place : il faut souder une pièce à la grande marmite de fer battu ; il faut remettre à neuf le beau service de table qui ne sort de l'armoire que le jour du *dicos*. En face de l'étameur, le marchand de faïence a fort à faire pour tenir tête au groupe bruyant des clientes. Que de récriminations*, de cris, de rires ! On devient plus familier avec le maître d'école qui passe dans la rue :

— Me ferez-vous danser ?

2. Le peintre décroche portes et persiennes ; le vitrier tape dans les fenêtres qui resteront sans rideaux jusqu'au dimanche matin ; le plafonneur badigeonne à la chaux murs et plafonds ; le tueur de lapins crie dans la rue ; le rémouleur*, à l'ombre d'un pignon, pédale tranquillement, en faisant grincer de temps en temps un morceau de tôle sur sa roue rapide ; à tous, les ménagères font des recommandations sans fin ou des reproches retentissants. Dans le verger, chaque arbre, secoué dur, lâche tous ses fruits. Canards, coqs, poulets sont massacrés, plumés, vidés, passés à la flamme. Dans la huche, nettoyée, tapissée de papier blanc, s'entassent volailles, fruits, œufs, beurre. Le vendredi et le samedi, sans cesse, des femmes passent, repassent, cachant des choses sous leurs tabliers de toile bleue, ou traînant des fagots, avec de joyeux éclats de voix, de grands gestes, criant de plus en plus fort dans le branle-bas et le vacarme :

— C'est dimanche le *dicos* !...

3. Les quatre ou cinq fours du village, allumés du vendredi matin au dimanche, deviennent les centres d'agitation. Toutes les femmes y défilent, et obéissent avec empressement à la propriétaire du four, savante praticienne*, qui pétrit pour toutes, surveille les fournées, et qui, sentant son importance, parle haut et commande sec.

— Apportez un fagot de genêts.

— Un jaune d'œuf et de la bière pour la dorure*.

— Vous défournez les pâtés à six heures.

Tout cela, en buvant un coup, et en mangeant un morceau de galette, qu'elle tient du bout de ses doigts englués de pâte. Malheur à qui s'aventure dans le fournil ! S'il ouvre la porte, la pâte ne lèvera pas ; s'il la ferme, la cheminée ne tire plus ; de toutes façon, si la fournée n'est pas réussie, ce sera sa faute !

4. Dans la rue, des femmes enfarinées portent leur pâtisserie sur une volette* recouverte de linge blanc, ou dans de grands paniers à lessive. Et l'on forme le rond, on enlève le linge, on compare, on s'exclame :

— J'ai réussi on ne peut mieux !

— Et moi ! c'est-y doré !

— Moi, avec vingt livres de farine, j'ai eu vingt-cinq livres de pâtisserie !

— Moi, j'ai trente pièces : deux pâtés, ça fait quatre pièces ; quatorze gâteaux ronds, dix galettes au sucre et aux fruits, et deux tartes au fromage.

Le maître d'école passe dans la rue :

— Venez voir, Monsieur Chatry !

Il faut qu'il donne son avis ; il s'exclame ; les femmes sont contentes.

5. On se quitte ; on s'arrête dix pas plus loin ; on tire à nouveau le linge blanc, et l'on recommence :

Et moi !... et toi !... et ci... et ça... et patati, et patata !... et jusque dans la nuit on chante la gloire des huches !

Et les senteurs aromatiques des fricassées de lapin, et l'odeur des volailles rôties tournant sur la flambée claire de l'âtre, et les bouffées chaudes des fournils où cuisent galettes, fruits et pâtés, enveloppent Bourimont d'une auréole* de vapeur parfumée, dans laquelle les maisons rajeunies, en toilette de fête, elles aussi, se desserrent, et chuchotent en se poussant de l'épaule :

— C'est dimanche le *dicos* !

6. Et sous la grave protection des roches qui semblaient s'être fleuries exprès de genêts jaunes et de roses bruyères, sous le rire clair d'un soleil de juin qui emplissait le ciel bleu, éclata le *dicos*, bariolage joyeux, bruyant, de sons, de cris, de couleurs, si bruyant, si joyeux que les vieux de Bourimont n'avaient pas souvenance de pareil vacarme et de pareil entrain.

JULES LEROUX. - Léon Chatry, Instituteur. - L'Amitié par le Livre.



LES MOTS.

Le dicos : Terme local utilisé dans les Ardennes pour désigner la fête du village. Dans d'autres régions, on dit : la ducasse, la festa, l'assemblée, la frairie. - **Elles fourbissent :** Elles nettoient, elles polissent les objets en métal : les casseroles, les couteaux... - **Les récriminations :** Les reproches, les critiques. - **Le rémouleur :** Il aiguise les couteaux, les outils et les instruments tranchants. - **Une praticienne :** Elle a une grande pratique, une parfaite habitude, une connaissance profonde de son métier. - **La dorure :** Les gâteaux prennent une jolie teinte dorée à la cuisson, si on les badigeonne avec un mélange de jaune d'œuf et de bière, avant de les enfourner. - **Une volette :** Terme local désignant un plateau en osier. - **Une auréole :** Ici, le cercle de fumée qui entoure tout le village.

LES IDÉES.

1. La préparation de la fête s'effectue dans le vacarme. Notez la diversité des bruits dans les deux premiers paragraphes.
2. Quelques endroits seulement demeurent calmes. Lesquels ? Pourquoi ?
3. D'après le texte, quelles sont les conditions indispensables pour obtenir une pâtisserie succulente ?
4. Expliquez : « On chante la gloire des huches ».
5. Montrez comment, dans les deux derniers paragraphes, les choses elles-mêmes se mêlent à la fête et à la joie du village.



64 Les champs qu'elle ne connaissait plus

1. C'était il y a quelques années, vers la fin juin, dans un petit hameau du Jura, en pleine montagne perdue. Tout de même une route y conduisait, puisque j'arrivais en automobile, mais cette route ne connaissait guère que la palpitation* des troupeaux et le grincement des carrioles. Je n'avais rencontré personne depuis une heure. Enfin je m'arrêtai, pour trouver de l'eau, vers un amas de quatre ou cinq maisons et j'entrai dans la première, légèrement isolée des autres.

2. C'était une chétive bicoque* précédée d'une cour minuscule, encombrée d'herbes qu'on ne se donnait plus la peine de sarcler*. Au fond, j'aperçus un rez-de-chaussée assez sombre et, dans un grand fauteuil, le seul luxe de la demeure, une bonne vieille femme, l'air solide encore, avec un joli sourire et sur la bouche et dans les yeux. Elle me dit bonjour, sitôt que j'entrai, sans faire un pas à ma rencontre. Je lui demandai la permission de puiser de l'eau dans sa cour. La paysanne me désigna le seau dans un coin. Je remplis mon radiateur et vins mettre en place tout ce que j'avais dérangé.

Alors la vieille dit en souriant :

— Il n'avait pas trop chaud, votre cheval ?

Je crus qu'elle plaisantait, mais son visage était candide*.

— Ce n'est pas un cheval, mais tout comme ! Les automobiles, il leur arrive d'avoir soif !

— Une automobile ! Ah ! mon Dieu ! et à ma porte ?... Moi qui n'en ai jamais vu !

Je me mets à rire d'étonnement.

— Venez voir la mienne !

3. Je n'ai pas sitôt dit cette phrase que je la devine absurde. Il me suffit de voir l'effet qu'elle a produit : le bon visage s'est rembruni ; plus de sourire, les yeux

soudain ont l'air honteux. Elle s'explique maintenant :
— Hélas ! mon pauvre monsieur, ça ne se voit donc pas que je suis infirme ? Voilà dix ans que ça m'a prise et que je suis dans ce fauteuil. C'est une paralysie, bien sûr, et je ne bougerai plus jamais...



On paraît beaucoup souffrir de dire ces choses. Je suis désolé. Pour consoler un peu, racheter ma sottise, je ne trouve rien de mieux que de m'asseoir près de la malade et de l'interroger. J'apprends ainsi que son homme — encore solide, mais si vieux — travaille quand même de l'aube au soir, dans leurs champs. Elle dit : Là-haut — parce qu'ils sont à demi-flanc de la montagne, à deux lieues environ du hameau. Et quand elle en parle, son visage se ride davantage, comme sous une envie de pleurer.

Voilà dix ans qu'elle ne les a pas vus. Elle sait qu'elle mourra bientôt sans leur avoir dit adieu.

4. Alors une idée me prend. Avec ma voiture, je vais la conduire là-haut.

J'exprime mon idée à l'infirme. Elle a comme un éblouissement, toute pâle soudain d'émotion, d'envie, de crainte, de joie. Enfin je la décide. J'appelle un voisin pour qu'il m'aide. Bien doucement, bien tendrement, nous la soulevons ; la voilà dans l'automobile, à côté de moi. Bouleversée, elle ne trouve pas une parole ; mais un ineffable* sourire erre sur ses lèvres ; elle ne bouge pas, se cramponne, un peu effrayée, quand le moteur ronfle. Nous partons lentement pour qu'elle n'ait pas froid, malgré les couvertures dont je l'ai enveloppée. Tous les voisins sont sur les portes, au moins dix personnes, en comptant les enfants et les chiens.

5. La vieille regarde de toute son âme. Pensez que, même à un kilomètre de sa chaumière, ça devient pour elle, qui n'est pas sortie depuis dix ans, quelque chose de plus beau que les Amériques! Elle me dit le chemin d'une voix qui tremble. La route monte, enjambe le vallon. Voici l'autre flanc de la montagne, et vers la base, trois petits champs — si petits qu'on les traverserait en trois bonds — l'un déjà vert, l'autre encore couleur de la terre, et le troisième avec des arbres.

J'ai compris, ce sont eux, c'est là-haut... Ma voisine n'a rien besoin de me dire puisque j'ai surpris, dans ses yeux, comme un regard d'extase*. C'est l'heure où le crépuscule tombe. La montagne à présent semble porter le soleil sur sa crête, mais on sent qu'il va tomber derrière l'horizon. Pour l'instant il fait encore une dernière aumône de ses rayons et quelques-uns d'entre eux éclaboussent d'or les trois petits champs si mesquins*, que la vieille contemple avec des prunelles agrandies, comme s'ils étaient immenses.

Les champs étaient déserts, le vieux qui les travaillait, déjà reparti à l'approche de l'ombre. Mais il avait dû prendre un sentier par les labours, nous ne l'avions pas rencontré.

Quand il nous fallut regagner le village, la paralytique eut un geste d'adieu. Elle approcha des lèvres pâles sa main tremblante et nouée* ; elle envoya un baiser à ce petit coin du monde qui avait été l'univers de toute sa vie.

PIERRE FRONDAIE - Contes réels et fantaisistes - Plon.

LES MOTS.

La palpitation : Habituellement, c'est le battement d'un cœur. Ici, les moutons serrés l'un contre l'autre se déplacent, s'agitent avec un tel ensemble, que leurs mouvements continus sont semblables à ceux d'un cœur. - **Une chétive bicoque :** Une maisonnette de peu de valeur et peu solide. - **Sarcler :** Enlever les mauvaises herbes. On utilise un sarcloir. - **Candide :** Pur, sans malice, sans arrière-pensée. Quel est le contraire ? - **Un ineffable sourire :** Il ne peut pas être décrit avec des mots, tellement il contient de bonheur. - **Un regard d'extase :** Un regard ravi, admiratif. - **Mesquins :** Petits et pauvres au milieu de la montagne. La même phrase contient le contraire. Trouvez-le. - **La main nouée :** Les articulations des doigts étaient gonflées et grosses comme des nœuds.

LES IDEES.

1. Trouvez un autre titre pour cette lecture.
2. Plusieurs détails insistent sur l'isolement de ce village du Jura. Notez-les.
3. Montrez que dans le paragraphe nº 2 rien ne peut laisser supposer la paralysie de la vieille femme.
4. La pauvre vieille éprouve quatre sentiments différents lorsque l'automobiliste lui propose de l'emmener en voiture. Lesquels et pourquoi ?
5. La bonne vieille ressent un bonheur immense. Relevez quelques expressions révélatrices.

65 Karangayok, village du Grand-Nord

1. Un vol d'oies sauvages est passé ce matin sur Karangayok. Elles piquaient droit vers le sud.

Karangayok ne figure sur aucune carte du Grand-Nord. Ce n'est qu'une douzaine d'igloos* poussés au bord du fleuve, non loin du grand océan.

Et soixante-quatorze Esquimaux ont regardé planer les belles oies sauvages qui emportent sur leurs ailes le souvenir du bref été. Car, lorsque passent en septembre les oies sauvages, l'hiver les suit...

Bientôt, la poudrerie* interdira la chasse comme la pêche...

2. Devant le porche de l'igloo le plus élevé (cinq mètres de hauteur) et le plus vaste (dix mètres de diamètre), deux attelages de chiens esquimaux, ces chiens à demi sauvages, mais courageux et endurants, aboient frénétiquement*.

Leurs maîtres Attamik et Ikoponga partent, l'un pour la chasse au caribou*, l'autre pour l'inspection des trappes* à renard disposées en ligne sur une crête rocheuse à l'horizon.

Leur frère Néréwor, un kayak* en peaux de caribou sur l'épaule, avance vers la mer. Néréwor est un champion du harponnage de l'udjuk, le phoque barbu, grand fournisseur de viande et de graisse pour l'hiver, de cuir à bottes et à harnais en toutes saisons.

3. Il est dans son kayak l'habile Néréwor. Il glisse sur l'eau grise et poisseuse qui crible de paillettes blanches son attili* fourré. Il pagaie, attentif au dos gris qui pourrait surgir et retourner la fragile embarcation. Car l'udjuk sortira lui-aussi en cette dernière journée d'été. La bête, comme l'homme, a vu les oies sauvages et, comme l'homme, elle sait ce que cela signifie.

D'ailleurs, là-bas, une grosse tête argentée tourne vers le kayak des yeux surpris. Elle souffle bruyamment.

Une gerbe d'eau : l'udjuk plonge et reparaît trois cents mètres à gauche.

Le kayak file, silencieux, obéissant. Cette fois, attiré sans doute par cette chose flottante qui sent le caribou, le phoque attend, les narines écartées.

Néréwor se dresse. Le harpon jaillit ; la corde se déroule, puis se tend. Une tache rouge et huileuse s'étale sur la mer. Le phoque est mort.

4. ...Et, depuis quatre heures, Attamik suit dans son traîneau cahoté, les traces fraîches d'une harde* de caribous.

Poils hérissés, langue pendante, yeux féroces, ses chiens galopent littéralement, humant déjà le fumet du gibier.





Les caribous ! Cinq, six, sept points sombres qui grossissent à vue d'œil, qui approchent rapidement, qui sont là maintenant, à trois cents mètres...

L'Esquimau arrête le traîneau, sort le fusil de sa gaine de peau. Rapidement, il épaule, il vise, il tire une fois, deux fois, trois fois...

Un caribou s'effondre, un autre poursuit son élan pendant quelques mètres, puis s'affaisse à son tour, les andouillers* posés sur le sol. Les survivants s'enfuient, bramant leur détresse vers le ciel.

Déjà Attamik fend la peau d'une patte de caribou, la tire vers la cuisse, dénude l'os à coups de poignard, puis, posant cet os sur la tête du caribou comme sur une enclume, il le brise avec le manche du couteau...

Et, suprême récompense, il déguste la tiède moelle rose.

Ensuite, il vide les caribous et lance les intestins fumants aux chiens qui se disputent ce festin comme des fauves.

5. ...Et Ikopanga?

Ikopanga, lui, n'est jamais revenu à Karangayok.

Sans doute a-t-il rencontré sur sa piste Nanuk, l'ours blanc...

Au printemps, on trouvera son traîneau et les restes de ses chiens morts de faim et de froid dans la neige.

Tel est le récit de la dernière journée de l'été, dans le Grand-Nord, à Karangayok qui ne compte plus désormais que soixante-treize Esquimaux, attendant dans la tristesse et la crainte ce redoutable hiver que fuient chaque année les belles oies sauvages.

RENÉ MONTBRON. - Inédit.

LES MOTS.

Un igloo : Les Esquimaux construisent leur habitation avec des blocs de neige. - **La poudrerie** : On nomme ainsi la tempête de neige dans le Grand-Nord. - **Frénétiquement** : Avec emportement, avec violence. - **Le caribou** : Ce renne est très utile pour les Esquimaux. Il leur fournit de la viande, de la fourrure, du cuir. - **Les trappes** : Les Esquimaux placent dans ces pièges de la viande de caribou à odeur forte qui attire les renards. - **Un kayak** : Ce canot des Esquimaux est fabriqué avec des peaux de caribou cousues et tendues sur une carcasse de bois. - **Un attili** : Cette large blouse est également faite de peaux de caribou, les poils placés à l'intérieur. Elle possède un capuchon. - **Une harde** : Un groupe d'animaux sauvages. - **Les andouillers** : Les cornes des caribous (et aussi des cerfs). Leur nombre augmente avec l'âge de l'animal.

LES IDÉES.

1. Pour quelle raison les trois frères décident-ils de chasser et de pêcher ce jour-là (Citez une phrase du paragraphe n° 1.).
2. Les chiens de traîneaux sont à peine domestiqués. Relevez trois détails significatifs.
3. Cette pêche en kayak est-elle dangereuse ? Pourquoi ?
4. A deux reprises, l'auteur nous montre des animaux manifestant des sentiments humains. Recherchez ces deux passages et expliquez.
5. Pourquoi l'hiver esquimau est-il redoutable ? Mentionnez ses différents dangers.



66 Le garde de San-Chipogue

Voici la vie d'un jeune pâtre d'une quinzaine d'années dans les montagnes d'Auvergne vers 1890.

1. L'aube blanchit à peine la petite croisée de la maison ; il n'est pas quatre heures.

— Hé, garçons, debout ! debout ! s'écrie mon oncle déjà levé.

Sans maugréer, nous sautons des lits-armoires, nous cherchons à tâtons, dans l'obscurité, nos habits jetés pêle-mêle, le soir, sur les maies*. Deux minutes suffisent pour nous vêtir. C'est bon pour les « moussurs »*, la toilette ! Ceux qui se débarbouillent ne se débarbouillent que le dimanche. Tout au plus, les autres jours, encore pleins de sommeil, se frotteront-ils les yeux avec un peu d'eau fraîche, au passage d'un ruisseau, pour achever de se réveiller.

2. Les hommes s'en vont labourer dans le crépuscule du matin, l'aiguillon* et le joug* sur l'épaule. Moi, ma besogne m'appelle à l'étable. Je suspends à ma ceinture la corne remplie de sel*, je décroche un seau et je pars pour aller traire la bique et les quatre vaches. Le travail n'est ni pénible ni long, car je ne « tire » à chacune des vaches que deux mamelles ; les deux autres sont la part du veau. Mais, avant de rapporter le lait, il faut que j'aille dire bonjour, dans une autre crèche de l'étable, à une agnelle que j'aime... Elle me suit jusqu'à la maison, le nez tout blanc de mousse laiteuse, cabriole çà et là pendant que je mange, furète dans tous les coins, trempe son museau dans les marmites et taquine le chien Flambo. Mais Flambo n'est pas d'humeur à jouer, car il a faim. Je ramasse au fond du tiroir les vieilles croûtes de pain moisi, j'en remplis son écuelle de pierre, j'y verse une louchée de soupe. Dès qu'il a fini, nous partons ensemble, Flambo, l'agnelle et moi...

3. Malheureusement, je n'ai plus pour pacage*, comme autrefois, la bruyère immense, les communaux* que rien ne borne, où l'on ne fait jamais dommage, mais un pâturage avec des enfonçures enclavées* au milieu de trèfles tentants, de blés en fleur et d'avoines sans clôture. Impossible de folâtrer, de dormir, de s'écarter. Il faut se tenir constamment au-devant du bétail, sur les limites, jouer du bâton, courir des vaches qui aiment le fin gazon des pelouses, aux moutons qui s'échappent dans les tertres*.

En même temps, il faut veiller aux jeunes veaux qui s'enfuient dans tous les sens, la queue en trompette, et surtout les empêcher de téter leurs mères. On m'avait muni pour cela de muselières garnies de piquants que je devais leur attacher sur le nez, mais je trouvais plus simple et plus efficace d'enduire de bouse fraîche les mamelles des vaches...

4. Je vivais dans la crainte continuelle du garde champêtre de Saint-Hippolyte, — San-Chipogue en patois — qui était bien, comme disait mon oncle, « le plus méchant bouledogue qu'il y eût sous la roue du soleil ». Il surgissait de partout avec son képi crasseux, sa trogne rouge, son mouchair noué autour du cou et, sur sa blouse vernissée, sa plaque luisante et menaçante. Pour quelques épis arrachés, il courait avertir les propriétaires, qui ne nous faisaient pas toujours dresser procès-verbal, mais qui nous condamnaient chaque fois à lui donner vingt sous afin de récompenser sa vigilance.

Nous étions brouillés avec nos plus proches voisins, ceux dont toutes les terres touchaient aux nôtres. C'était venu de leurs oies. Les oies, comme chacun sait, empoisonnent l'herbe avec leur fiente. Fort nombreuses, elles avaient, malgré leur air grave et honnête, la manie de venir paître chez nous. Mon oncle finit par montrer les dents. Elles continuèrent. A la fin, je leur dépêchai Flambo, qui en étrangla une. Et ce fut le commencement d'une guerre acharnée.

5. Notre jument, dans ses courses, avait-elle envahi leurs prés, notre chèvre avait-elle écorné un chou ? Houp ! le garde de San-Chipogue sortait de derrière un tertre :

— Petit ! A qui cette bique-là ?

Il le savait bien, le brigand !

— Tu ne gardes pas tes bêtes. Dieu me damne ! Tu auras un « *procéberbal* » !

Quelques jours après, il déposait à la maison une feuille de « *papier marqué* » où il expliquait — en français — que *« la chèbre du sieure Francillon avait ranqué la pari et affrabé l'hort»*, c'est-à-dire sauté le mur et saccagé le jardin.

PIERRE BESSON - Un pâtre du Cantal - Delagrave.

LES MOTS.

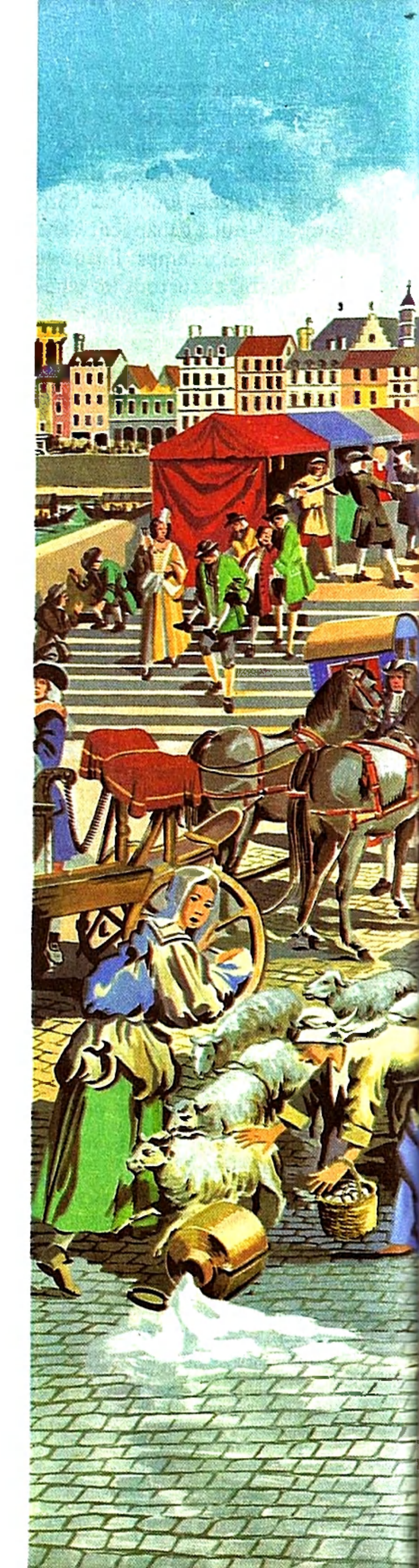
Les maies : Les huches à pain. - **Les «moussurs »** : En patois, les « messieurs de la ville ». - **L'aiguillon** : C'est un bâton ferré en pointe pour piquer le bœuf récalcitrant. - **Le joug** : Une pièce de bois fixée à la tête des bœufs pour les atteler. - **La corne remplie de sel** : Les vaches et les chèvres sont très friandes de sel. Aussi le pâtre emplit-il de sel une corne perdue par une vache. Ainsi il en donnera une poignée aux vaches avant de les traire. - **Un pacage** : Un pâturage. - **Les communaux** : Les pâturages communaux, propriété de la commune. - **Enclavées** : Certaines parties de ce pacage sont enfermées, entourées par des terrains appartenant à un autre fermier. - **Les tertres** : Ce sont des élévations de terre dominant le pâturage et recouvertes sans doute d'une herbe plus fine. On retrouve ce mot à la fin du texte. A quel sujet ?

LES IDEES.

1. Au début du texte, le jeune pâtre déclare que son premier travail matinal n'est pas pénible. Etes-vous de son avis ? Pourquoi ?
2. Quelle est la principale difficulté de la surveillance du troupeau dans le pacage ?
3. Pour quelle raison fallait-il empêcher les veaux de téter leur mère ? Que pensez-vous de la méthode employée par le jeune pâtre ?
4. Pourquoi le garde champêtre est-il si sévère ? Qui est le responsable de cette rancune du garde ? Relevez la phrase explicative.
5. La vie et le travail du pâtre ont-ils beaucoup changé depuis 1890 ? Expliquez.



15 - La grande ville



Les embarras de Paris

J'entends déjà partout les charrettes courir,
Les maçons travailler, les boutiques s'ouvrir :
Tandis que dans les airs mille cloches émues
D'un funèbre concert font retentir les nues ;
Et, se mêlant au bruit de la grêle et des vents,
Pour honorer les morts font mourir les vivants.

En quelque endroit que j'aille, il faut fendre la presse
D'un peuple d'importuns qui fourmillent sans cesse.
L'un me heurte d'un ais dont je suis tout froissé ;
Je vois d'un autre coup mon chapeau renversé.

Là, sur une charrette une poutre branlante
Vient menaçant de loin la foule qu'elle augmente ;
Six chevaux attelés à ce fardeau pesant
Ont peine à l'émouvoir sur le pavé glissant.
D'un carrosse en tournant il accroche une roue,
Et du choc le renverse en un grand tas de boue :
Quand un autre à l'instant s'efforçant de passer,
Dans le même embarras se vient embarrasser.
Vingt carrosses bientôt arrivant à la file
Y sont en moins de rien suivis de plus de mille ;
Et, pour surcroît de maux, un sort malencontreux
Conduit en cet endroit un grand troupeau de bœufs ;
Chacun prétend passer ; l'un mugit, l'autre jure.
Des mulets en sonnant augmentent le murmure.
Aussitôt cent chevaux dans la foule appelés
De l'embarras qui croît ferment les défilés.

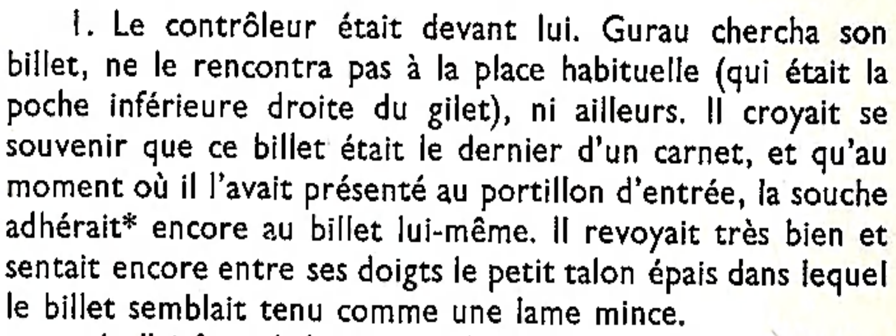
BOILEAU
Satires.



L'EMBARAS DE PARIS.
VILLE DE PARIS
Pour marcher dans paris ayés les yeux alertes,
Tenez de tous côtez vos oreilles ouvertes,
Pour n'être pas heurté culbutté ou blessé,
Car si vous n'ecoutez parmy le tintamarre,
Garre garre la bas Garre rengez vous garre,
Ou du haut ou du bas vous serez écrasé.
A Paris, chez Nicolas Guérard Graveur ruë S.t Jacques à la Reyne du Clergé proche S.t Yves. C.P.R.



67 Un contrôleur du métro



1. Le contrôleur était devant lui. Gurau chercha son billet, ne le rencontra pas à la place habituelle (qui était la poche inférieure droite du gilet), ni ailleurs. Il croyait se souvenir que ce billet était le dernier d'un carnet, et qu'au moment où il l'avait présenté au portillon d'entrée, la souche adhérait* encore au billet lui-même. Il revoyait très bien et sentait encore entre ses doigts le petit talon épais dans lequel le billet semblait tenu comme une lame mince.



« Je l'ai fourré dans un endroit impossible, se dit-il, ou je l'ai peut-être jeté, par mégarde, à cause de ce talon, justement ».

2. Le contrôleur attendait, son appareil de poinçonnage à la main, la main elle-même en avant du corps. Il affectait* une patience déjà un peu narquoise. C'était un garçon d'un peu plus de trente ans, propre, assez maigre, brun, plutôt fin de visage, mais avec ce pli de la bouche et cette lumière du côté des yeux qui signifient une nervosité amère et malveillante, un goût d'humilier et de châtier*.

Il tourna les talons en disant :

— Je vais revenir... D'ici là vous mettrez peut-être la main dessus.

Il avait eu un ton de dérision* polie, un coup d'œil aux témoins.

Il circula dans le wagon, l'espace de deux stations, faisant sa besogne de contrôle, tout en surveillant Gurau du coin de l'œil. Il exagérait envers les autres voyageurs la correction et l'amabilité. On entendait à chaque instant siffler la dernière syllabe de ses « merci », « merci », « merci ».

Gurau, cessant de chercher, adopta une attitude bourrue et hautaine*.

3. Le contrôleur revint, se planta devant lui, sa pince à poinçonner bien en vedette, une goutte de férocité très perceptible dans le brun trouble de ses yeux.

Il reprit :

— Vous n'avez même pas un billet de seconde ?

— Il n'est pas question d'un billet de seconde, fit Gurau cédant à l'agacement. J'avais un billet de première, provenant d'un carnet de première. J'ai dû le jeter distraitement. Il n'y a pas de quoi faire tant d'histoires.

Et il tendit un franc que l'autre ne prit pas.

— Vous pouvez me montrer votre carnet de première ? dit le contrôleur. Gurau fut un instant interloqué* :

— Mais... non... Je me souviens que c'était le dernier billet du carnet. Je n'ai donc pas de carnet à vous montrer. J'ai dû

tout jeter à la fois... Et puis nous n'allons pas discuter deux heures pour un billet de vingt-cinq centimes...

Le brun maigriot, avec ses méchantes lueurs des yeux, triomphait en gardant son calme :

— A quelle station descendez-vous? demanda-t-il.

— A Quatre-Septembre.

— Bien.

4. A la station Quatre-Septembre, il revint près de Gurau, lui ouvrit la porte, descendit avec lui, et, tout en faisant signe à son collègue du wagon de queue de différer* le départ du train, il conduisit Gurau, sur un simple « S'il vous plaît, Monsieur », jusqu'à la cabine du chef de station.

Beaucoup de voyageurs regardaient. Gurau sentait qu'il avait l'air d'un pickpocket* surpris en flagrant délit.

Le contrôleur remit Gurau au chef de station :

— Monsieur a été trouvé sans billet en première classe.

Il n'ajouta rien. Le ton de sa voix, l'accent donné au « sans billet » formaient un commentaire suffisant. Il repartit.

Le train se remit en marche. A travers le vitrage de la cabine, Gurau apercevait des rangées de têtes de voyageurs, tournées vers lui.

5. — Je ne comprends pas du tout l'attitude de votre employé, dit-il. Cet incident est tout à fait ridicule. Ce n'est pas un crime que de perdre son billet. Je lui ai offert aussitôt le paiement de la place. Pourquoi a-t-il refusé ? Pourquoi m'obliger à comparaître ici, et à perdre mon temps ?

Il avait parlé vivement ; mais sans montrer d'acrimonie* au chef de station lui-même.

— Il faut pourtant que je prenne votre nom et votre adresse, dit le chef avec ennui. Gurau pâlit : « Ah bien !... »

Néanmoins le chef de station se montrera indulgent. Il refusera même le paiement du billet. Il ajoutera pourtant : « Arrangez-vous pour que ça ne se reproduise plus ! »

JULES ROMAINS - Paris des Hommes de Bonne Volonté - Flammarion



LES MOTS.

La souche adhérait : La talon du billet était encore fixé au billet lui-même. - **Il affectait :** Il se composait visiblement une mine patiente et moqueuse. - **Un goût d'humilier et de châtier :** On lisait sur le visage du contrôleur ce désir, ce plaisir de rabaisser le voyageur en faute et de le punir sévèrement. - **La dérision :** Un mélange de moquerie et de dédain. - **Une attitude bourrue et hautaine :** A la fois avec mauvaise humeur et avec fierté. Gurau se redresse de toute sa hauteur et prend un air peu aimable. - **Interloqué :** Embarrassé par une vive surprise. On dit aussi : interdit. - **Différer :** Retarder. - **Un pickpoket :** On l'appelle aussi un voleur à la tire, car il tire son butin des poches des passants. - **L'acrimonie :** Une mauvaise humeur qui se traduit par un ton piquant, mordant La racine est : âcre.

LES IDÉES.

1. Notez les intonations successives du contrôleur dans les paragraphes n° 2 (une intonation) et n° 3 (deux intonations).
2. Montrez comme les gestes et les regards du contrôleur sont également désagréables dans les paragraphes n° 2 (deux détails) et n° 3 (deux détails).
3. Relevez les changements d'attitude de Gurau dans ces deux mêmes paragraphes.
4. A la station, pourquoi Gurau est-il très gêné ? Notez deux phrases révélatrices.
5. Gurau raconte son aventure à sa famille. Faites-le parler.



68 Panique dans le tramway

Paul Guth était encore un jeune enfant le jour où il monta avec ses parents dans un tramway de Toulouse.

1. Un dimanche, nous rentrions en tramway d'une promenade à la campagne. Les tramways de Toulouse étaient des espèces de véhicules mérovingiens*. Ils se propulsaient* par des coups de reins entrecoupés d'arrêts qui les plantaient en terre. Des grappes humaines foisonnaient* sur les marchepieds et les tampons. On s'étonnait de ne pas voir des corps écrasés entre la motrice et la remorque et de ne pas sentir sous les roues l'épaisseur molle des cadavres.

2. Nous dévalions une pente. Le tramway râpait si rugueusement les rails qu'on croyait rouler sur les pavés plus que sur des bandes d'acier. La pression de la foule nous avait expulsés sur la plate-forme à côté du wattman*. Nous étions coincés contre la tôle.

— Attention ! Attention ! criait mon père, il faut freiner !

— J'ai vingt ans de métier, hurlait le wattman. Ce n'est pas vous qui allez m'apprendre à freiner peut-être !...

La foule était si entassée sur la plate-forme que les manettes s'enfonçaient dans la poitrine du conducteur. J'étais à la hauteur de son derrière.

— Ne poussez pas ! criais-je d'une voix fluette*.

Mes cris se perdaient dans ses fesses. Mon nez s'enfonçait dans le drap de son uniforme.

— Il faut freiner ! criait la foule.

3. Les maisons défilaient à toute vitesse. Les branches des platanes raclaient nos vitres. Les ressorts s'affaissaient si bas que la caisse du tramway semblait traîner par terre. Nous nous précipitions dans un nuage de poussière qui sentait le cambouis.

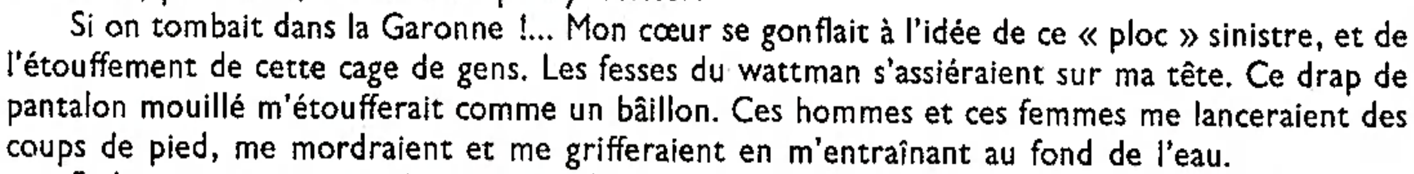
— J'essaie !... balbutiait le wattman en s'arc-boutant. Mais je ne peux pas. Tenez ! Regardez !

A travers ses fesses, je voyais qu'il montrait sa manette, tirée à fond, qui n'agissait plus.

— Mais alors, c'est la mort ?... dit mon père.

J'entendais sa voix, mais je ne le voyais plus. Il devait être quelque part derrière, avec maman. J'étais si coincé que je n'aurais pas eu la place de tomber. Nous allions nous fracasser contre un platane, contre une maison, ou plonger dans la Garonne.

4. Le tramway fendrait le platane, comme la charrue fend la terre. Nous entrerions dans l'arbre, dans la sève gluante, avec laquelle notre sang formerait une bouillie. Ou bien contre une maison. Une tache de sang énorme resterait sur le mur. On appellerait cette maison : « La maison du tramway ». On poserait une plaque de marbre en souvenir des morts. Mais est-ce qu'on pourrait jamais nettoyer le sang ? Personne, peut-être, ne voudrait plus y habiter.



Si on tombait dans la Garonne !... Mon cœur se gonflait à l'idée de ce « ploc » sinistre, et de l'étouffement de cette cage de gens. Les fesses du wattman s'assiéraient sur ma tête. Ce drap de pantalon mouillé m'étoufferait comme un bâillon. Ces hommes et ces femmes me lanceraient des coups de pied, me mordraient et me grifferaient en m'entraînant au fond de l'eau.

5. Les voyageurs poussèrent un hurlement plaintif que couvrit le fracas de la ferraille. Leurs têtes, que je voyais au-dessus de moi, ballottaient à droite et à gauche.

— Nous allons à la mort ! me disais-je pompeusement*.

— Il y a un tournant là-bas, disait mon père. Là on va dérailler !

C'était déjà comme s'il n'y avait plus de wattman, comme si nous étions livrés à nous-mêmes, à la vitesse et à la bonne volonté des rails. S'ils voulaient bien tourner doucement, on pouvait peut-être passer. S'ils avaient décidé de faire un tournant brusque, rien ne nous empêcherait de mourir.

6. Les maisons galopaient, soufflées par le vent. Les platanes raclaient de plus en plus fort nos vitres. Personne ne criait plus. Les gens semblaient dormir, au fond d'une immense fatigue. Je me creusai un trou entre les dos et les hanches. Je m'accroupis dans les anfractuosités* de drap. J'étais comme un oiseau dans son nid. J'allais mourir avant les autres. Assis dans cette caverne de pantalons et de vestons, j'attendais. J'avais tout oublié.

Soudain, un cahot, un hurlement. La voûte de dos et de hanches s'ouvrit. Nous avions passé le tournant. Les rails remontaient. La grimpée absorbait notre élan. Nous étions sauvés.

PAUL GUTH - Mémoires d'un Naïf - Albin Michel.

LES MOTS.

Les véhicules mérovingiens : Les tramways de Toulouse n'étaient pas plus confortables et solides que les chars à bœufs de l'époque mérovingienne (entre 448 et 751) - **Ils se propulsaient :** ils avançaient. - **Des grappes humaines foisonnaient :** Les voyageurs s'entassaient en grand nombre, aussi serrés que les grains d'une grappe de raisin. - **Le wattman :** Le mécanicien chargé de la conduite du tramway. - **Une voix fluette :** Une voix frêle, manquant de puissance. Quel est le contraire ? - **Pompeusement :** Parler pompeusement, c'est manquer de naturel, de vérité, c'est aimer l'exagération. - **Les anfractuosités :** Habituellement ce sont des cavités, des creux profonds dans le rocher ou la pierre. Ici, ce sont les places laissées vides entre les voyageurs.

LES IDEES.

1. La description des tramways de Toulouse contient quelques exagérations. Relevez-les.
2. Trouvez et comparez deux phrases du wattman, la première hautaine et méprisante, la seconde émue et craintive.
3. Le paragraphe nº 3 contient la fin du tramway imaginée par le jeune garçon. Montrez comme il mêle les détails horribles et les précisions amusantes.
4. « Les voyageurs poussaient un hurlement... », ensuite : « Personne ne criait plus... », enfin : « Un hurlement... ». Mettez en valeur les causes de ces cris et de ce silence.
5. Expliquez : « La grimpée absorbait notre élan. »

69 Un gratte-ciel new-yorkais

Henri Troyat est à New-York. Son camarade Boris lui présente le Rockfeller's Building. C'est un gratte-ciel où se trouve le bureau de Boris.*

1. Je renversais la tête, et mon regard glissait de fenêtre en fenêtre le long d'une colossale asperge de pierre*, dont la pointe trempait dans la sauce bleue et blanche du ciel. Instinctivement, je reculai d'un pas, comme pour éviter une avalanche.

— Soixante-douze étages, dit Boris. L'Empire State Building en a cent-deux.

— Entrons, dis-je, sur un ton de timidité, qui le fit éclater de rire.

Le rez-de-chaussée du Rockfeller's Building était à peu près tel que je l'imaginais. Avec son carrelage funèbre, ses écriteaux lumineux et son va-et-vient de personnages hâtifs, il évoquait dans mon esprit un hall de gare ou un aéroport pour expéditions interplanétaires*.

2. De tous côtés, s'ouvraient les portes des ascenseurs spécialisés, dont les uns ne vous conduisaient que jusqu'au seizième étage, avec une halte à chaque palier, dont d'autres vous hissaient jusqu'au vingt-huitième, sans s'arrêter pendant les seize premiers, dont d'autres encore brûlaient* les vingt-huit stations initiales* et ne détaillaient que de la vingt-neuvième à la quarantième.

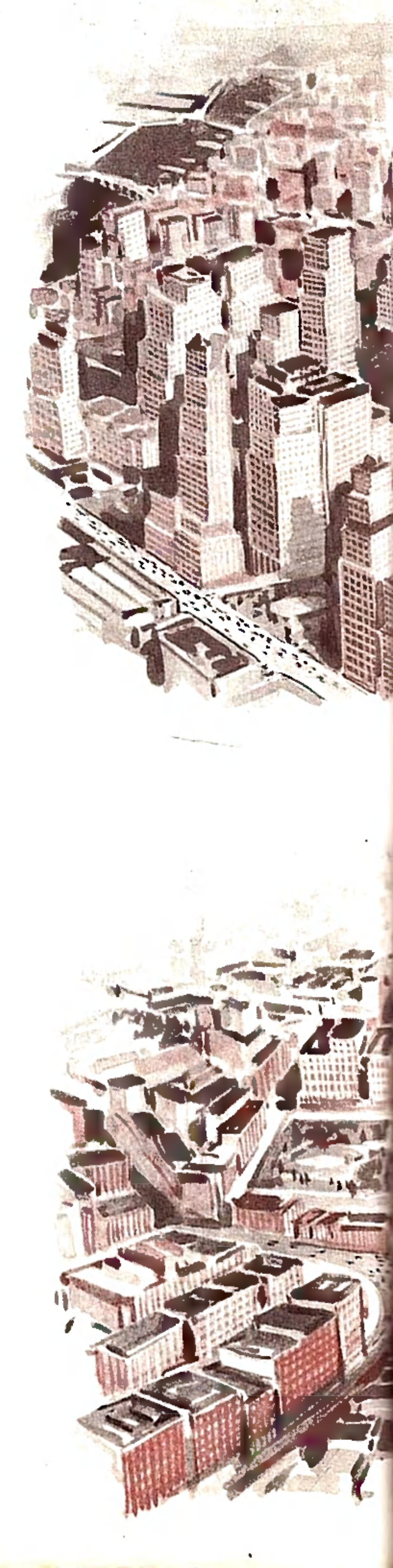
Le bureau de Boris était au cinquantième étage. Nous dûmes emprunter l'express qui vous propulse d'un bond jusqu'aux plus hautes sphères. Le trajet dura quelques secondes à peine. Enfermé dans la cabine en bois, j'eus l'impression d'être aspiré par les espaces stellaires*. Je devinais que des dizaines d'étages défilaient à une vitesse vertigineuse* le long de mon épaule. La pression atmosphérique changeait rapidement, et mes oreilles devenaient gourdes*.

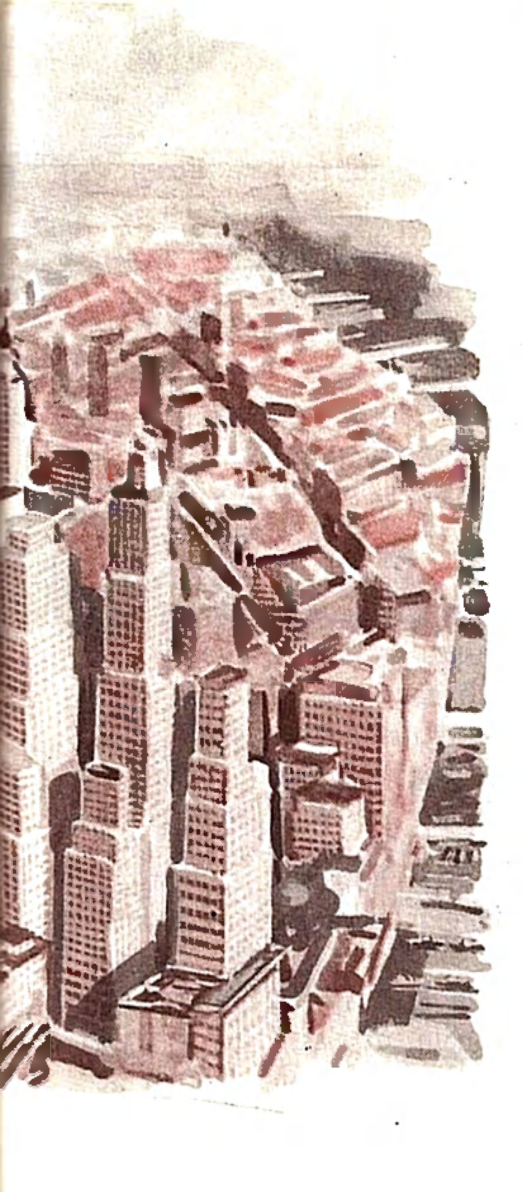
3. Lorsque la porte à glissières s'ouvrit devant nous, je crus que j'allais apercevoir Dieu le Père assis sur un strapontin de nuages. Mais un long couloir, flanqué de portes vitrées, fut ma seule récompense. Boris poussa une porte, et me dit de le suivre dans une pièce où s'amoncelaient des piles de papiers. Au mur était fixé un réservoir d'eau glacée, avec sa provision de verres en carton emboîtés l'un dans l'autre...

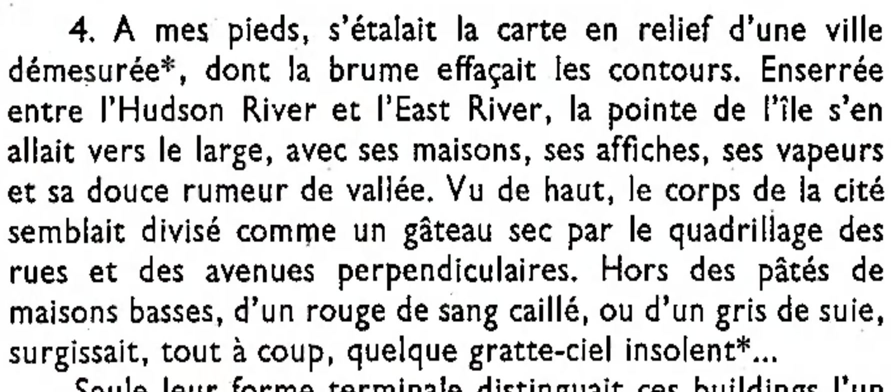
— Alors, ce soixante-douzième étage ? dis-je sur un ton sportif.

— On y va, dit Boris.

Pour accéder au soixante-douzième étage, il fallut payer 75 cents* d'entrée par personne. Je calculai mentalement que cela faisait un peu plus d'un cent par étage, et le prix me parut raisonnable. Lorsque nous débouchâmes en plein ciel, je fus saisi par une suffocation agréable.







4. A mes pieds, s'étalait la carte en relief d'une ville démesurée*, dont la brume effaçait les contours. Enserrée entre l'Hudson River et l'East River, la pointe de l'île s'en allait vers le large, avec ses maisons, ses affiches, ses vapeurs et sa douce rumeur de vallée. Vu de haut, le corps de la cité semblait divisé comme un gâteau sec par le quadrillage des rues et des avenues perpendiculaires. Hors des pâtés de maisons basses, d'un rouge de sang caillé, ou d'un gris de suie, surgissait, tout à coup, quelque gratte-ciel insolent*...

Seule leur forme terminale distinguait ces buildings l'un de l'autre. L'Empire State Building dressait vers les nuées un dôme glorieux*. Le Chrysler Building, à ma gauche, s'achevait en seringue menaçante. Le Woolworth Building était couronné d'une sorte de temple.

5. Dans les rues glissaient des fragments de mica, qui étaient des automobiles de luxe. Çà et là, un brin de persil figurait la présence des arbres. Et, à l'est comme à l'ouest, des ponts en fil de fer et en toile d'araignée enjambaient la coulée scintillante du fleuve.

Tournant le dos à l'océan, je considérais maintenant l'Up-Town*, qui regarde le continent. Les gratte-ciel avaient pratiquement disparu. Une grille pour mots croisés géants s'en allait vers l'horizon, avec, en plein milieu, l'espace vert de Central Park, marqué de lacs immobiles.

Sur ma gauche, dans le port, rêvaient de minuscules bateaux pour baignoires d'enfants. Des allumettes flottaient au loin. Des fourmis s'agglomeraient sur les embarcadères.

HENRI TROYAT - La case de l'Oncle Sam - La Table Ronde.



LES MOTS.

Un building : Un immeuble moderne de très vastes dimensions. - **Une colossale asperge de pierre :** Le gratte-ciel ressemble à une gigantesque asperge dressée vers le ciel. - **Les expéditions interplanétaires :** Les voyages en fusée entre les planètes. - **Brûlaient :** Ici, passaient sans s'arrêter. - **Initiales :** Les premières stations. - **Les espaces stellaires :** Parmi les étoiles du ciel. - **Une vitesse vertigineuse :** Tellement rapide qu'elle provoque cet étourdissement qu'on appelle le vertige. - **Gourdes :** Engourdies. Henri Troyat ressent les premiers effets du mal de l'altitude, car l'ascenseur s'élève très vite. - **75 cents :** Dans un dollar, l'unité monétaire principale des États-Unis, il y a 100 cents. - **Une ville démesurée :** Dépassant, de beaucoup, les mesures ordinaires d'une ville. - **Un gratte-ciel insolent :** A côté des maisons basses, ce gratte-ciel choque la vue. De plus, il semble dominer avec arrogance les modestes maisons rouges et grises qui l'entourent. - **Un dôme glorieux :** Le sommet arrondi de l'Empire State Building dépasse orgueilleusement tous les autres gratte-ciel. En effet, c'est le plus élevé. Avec ses 102 étages, il arrive à une hauteur de 441 m. Il a été construit en deux ans, de 1929 à 1931. - **L'Up-Town :** En américain, la ville haute, c'est-à-dire celle qui a été construite sur une colline.



LES IDÉES.

1. Quelle est la première impression ressentie par Henri Troyat en bas du building ?
2. Quelle est la couleur de ce carrelage funèbre ?
3. Dans les paragraphes nº 2 et nº 3, quatre expressions insistent sur la grande hauteur de l'immeuble. Relevez-les.
4. Henri Troyat donne-t-il l'impression d'aimer New-York ? Relevez dans le paragraphe nº 4 quatre détails caractéristiques.
5. Le dernier paragraphe insiste encore sur l'altitude du building. De quelle nouvelle manière ? Citez six expressions.



70 Paris en l'an 2080

Dans une centaine d'années, les Parisiens connaîtront — peut-être... — une capitale ressemblant à celle que vous allez découvrir.

1. François poussa la porte de la Brasserie 13, trouva une table vide près d'un palmier nain, et s'assit. Un garçon surgit, posa d'autorité devant lui un plat fumant. Il était de tradition*, dans cet établissement, de manger le bifteck-frites, et tout client s'en voyait automatiquement servir une généreuse portion.

François mangea de bon appétit. Fils de paysan, il préférait les nourritures naturelles, mais comment vivre à Paris sans s'habituer à la viande chimique, aux légumes industriels ?

2. L'humanité ne cultivait presque plus rien en terre. Légumes, céréales, fleurs, tout cela poussait à l'usine, dans des bacs.

Les végétaux trouvaient là, dans de l'eau additionnée de produits chimiques, une nourriture bien plus riche que celle dispensée chichement par la marâtre* nature. Des lumières de couleurs, des atmosphères conditionnées*, accéléraient la croissance des plantes et permettaient d'obtenir, à l'abri des intempéries saisonnières, des récoltes continues, du premier janvier au trente et un décembre.

3. L'élevage, cette horreur, avait également disparu. Elever, chérir des bêtes pour les livrer ensuite au couteau du boucher, c'étaient bien là des mœurs dignes des barbares du XXe siècle.

Le « bétail » n'existait plus. La viande était cultivée sous la direction de chimistes spécialistes. Le produit de cette fabrication était une viande parfaite, tendre, sans tendons, ni peaux, ni graisse, et d'une grande variété de goûts. L'industrie

offrait au consommateur des viandes au goût de bœuf, de veau, de chevreuil, de faisan, de pigeon, de chardonneret, d'alouette, d'antilope, de girafe, de pied d'éléphant, d'ours, de chamois, de lapin, d'oie, de poulet, de lion et de mille autres variétés, servies en tranches épaisses et saignantes à souhait.

4. François, son bifteck achevé, se fit servir une omelette et un entremets au lait.

Les Européens du XX[e] siècle dévoraient des œufs de poule. Une partie de leur nourriture dépendait de ces volatiles. Un procédé analogue à celui de la fabrication des viandes libéra l'humanité de cette sujétion*. Des usines livrèrent le jaune et le blanc d'œuf séparés, en flacons. On ne commandait plus une omelette de six œufs, mais d'un demi-litre.

Quant au lait, sa production chimique était devenue si abondante que chaque foyer le recevait à domicile, à côté de l'eau chaude, de l'eau froide et de l'eau glacée, par canalisations. Il suffisait d'adapter au robinet de lait un petit instrument chromé pour obtenir, en quelques minutes, une motte d'excellent beurre. Toute installation comportait un robinet bas, muni d'un dispositif tiédisseur, auquel s'ajustait une tétine. Les mères y alimentaient leurs chers nourrissons.

5. François, restauré, prit le chemin de son domicile.

Paris sommeillait, bercé d'un océan de bruits. L'air, le sol, les murs vibraient d'un bruit continu, bruit de cent mille usines qui tournaient, nuit et jour, des millions d'autos, des innombrables avions qui parcouraient le ciel, des postes de radio. Tout cela composait un grondement énorme et confus auquel les oreilles s'habituaient vite, et qui couvrait les simples bruits des vingt-cinq millions d'êtres humains entassés dans les maisons et dans les rues.

Vingt-cinq millions, c'était le chiffre donné par le dernier recensement de la population de la capitale.

6. Le développement de la culture en usine avait ruiné les campagnes, attiré tous les paysans vers les villes, qui ne cessaient de croître.

Pendant les cinquante dernières années, les villes avaient débordé de ces limites rondes qu'on leur voit sur les cartes du XX[e] siècle. Elles s'étaient déformées, étirées le long des voies ferrées, des autoroutes*, des cours d'eau. Elles avaient fini par se rejoindre et ne formaient plus qu'une seule agglomération en forme de dentelle, un immense réseau d'usines, d'entrepôts, de cités ouvrières, de maisons bourgeoises, d'immeubles champignons.

RENE BARJAVEL - Ravage - Denoël.

LES MOTS.

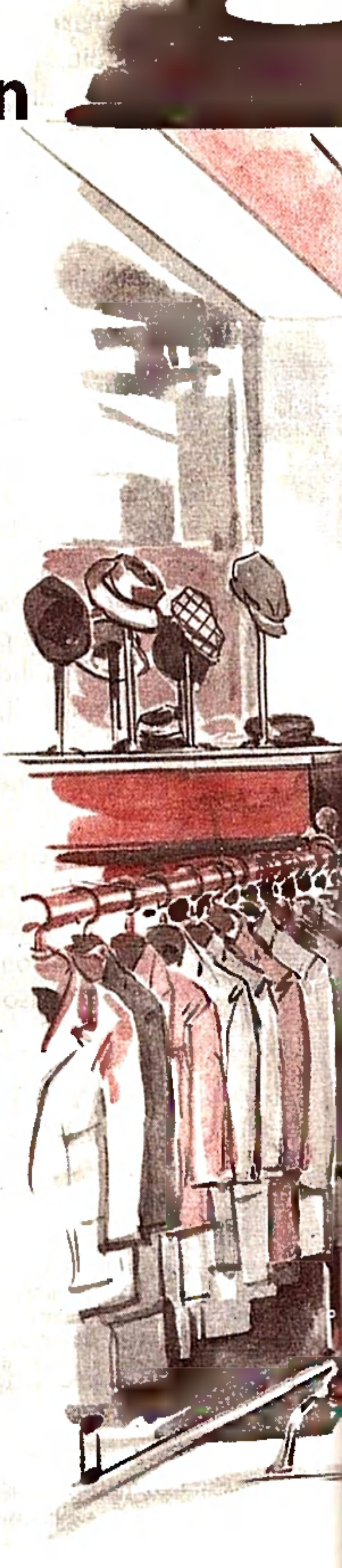
De tradition : C'était une habitude, presque une obligation. - **Marâtre :** Mauvaise mère. Pourquoi les usines sont-elles de meilleures mères pour les plantes ? Trouvez dans cette phrase un autre mot insistant sur l'avarice de la nature. - **Des atmosphères conditionnées :** L'air de ces usines à plantes a toujours la même température et la même humidité pour activer la pousse des végétaux. - **Cette sujétion :** Cette obligation d'élever des poules pour avoir des œufs. - **Une autoroute** - Une route à deux chaussées nettement séparées, réservée aux automobiles.

LES IDEES.

1. Comment cultive-t-on les végétaux en 2080 ?
2. Expliquez cette expression : « l'élevage, cette horreur ». Puis à votre tour montrez ce que vous trouvez d'horrible dans la production de viande du XXI[e] siècle.
3. D'après le dernier paragraphe, combien la France comptera-t-elle de villes à cette époque ? Pourquoi ?
4. Actuellement, quelle est la population de Paris ? Comment le texte explique-t-il cette future grande augmentation ?
5. Choisissez dans ce texte un détail que vous ne voudriez jamais voir se réaliser. Donnez vos raisons.



16 - Dans un grand magasin



La vitrine des jouets

Ils regardent, les pauvres gosses,
Le polichinelle à deux bosses
Qui coûte cher,
Les poupons en chaussons de laine,
Les bébés dont la porcelaine
Paraît en chair.

Ils comptent les ballons, les balles,
Par un clown jouant des cymbales
Très étonnés ;
Et ce sont des heures d'extase
Devant la vitre où s'écrase
Leur petit nez...

Que c'est beau. Leurs soucis s'écartent.
Ce sont de vrais fusils qui partent,
De vrais fourneaux,
De vrais outils de jardinage
Et les voitures d'arrosage
Ont des tonneaux.

Ils en ont oublié qu'il gèle.
Ils ne battent plus la semelle ;
Mais quelquefois,
Leur souffle ayant terni la glace,
Pour mieux voir, ils essuient la place
Avec leurs doigts.

Edmond ROSTAND
Les Musardises - Fasquelle.





71 Dans un grand magasin américain

1. Dans un air agréablement réfrigéré ma camarade Olga et moi grimpions et descendions les étages au gré des escaliers roulants, bouleversions des étalages de draps, d'écharpes, de cuvettes, de flacons, de trompettes d'enfants et de bijoux. Au bout de cette promenade inutile et exténuante, je finis par avouer à Olga que j'aurais souhaité un vêtement d'été très léger pour affronter les grandes chaleurs américaines.

2. Nous nous rendîmes donc au rayon messieurs, sous-compartiment : « tropical », où le vendeur, m'ayant considéré avec intérêt, me demanda quel était mon numéro. Olga m'expliqua qu'il n'était pas question pour moi de commander un complet sur mesure, que les hommes étaient rangés en Amérique par numéros, suivant leur gabarit*, et que, si j'ignorais quel était mon numéro, j'allais l'apprendre sur l'heure. Effectivement, après m'avoir toisé, le vendeur me déclara que je n'étais rien d'autre qu'un 44 long. Pour un Européen, qui est facilement enclin à se croire exceptionnel sous tous les rapports, il y a quelque chose d'humiliant à s'entendre traiter de 44 long. Touché au vif par cette évaluation sommaire de ma personne, je pris un sourire supérieur et dis :
— Montrez donc ce 44 long. Je doute fort qu'il puisse me convenir...

3. Je savourais d'avance la déception du vendeur, obligé de reconnaître que mon physique était trop particulier pour être soumis à la confection*. Lui, cependant, maniait avec nonchalance des vêtements de nuances diverses.
— Choisissez, dit-il. Ils sont tous à votre taille. Vous passerez essayer dans le petit salon.

Réfugié dans le petit salon, j'enfilai le premier complet



venu. La veste, ni trop large, ni trop cintrée, épousait correctement mes épaules et mon torse. Quant au pantalon, il était parfait de ceinture, mais n'était pas terminé du bas, par mesure de précaution. Cette constatation me laissait perplexe. Le doute n'était plus possible. J'étais bel et bien un 44 long. Le vendeur se frottait les mains.
— Pas une retouche. Juste le pantalon que nous arrêterons à la longueur voulue. Et vous avez eu raison de choisir ce coloris. C'est fou ce qu'il peut plaire ! J'en vends des dizaines chaque jour.
Je frémis, comme piqué par une pointe entre les omoplates.
— Soit, dis-je. C'est exactement ce que je veux...

4. L'expérience du complet ayant été concluante, Olga me traîna au rayon des chaussures. Toutes les teintes étaient là, depuis le noir jais* à reflets violâtres, jusqu'au blond pâle, en passant par le roux ardent des casseroles ; et toutes les formes aussi, pointues, arrondies, carrées ; et tous les ornements, petits trous, coutures sportives et rigoles pour l'écoulement des eaux. Le vendeur palpait mes orteils et je le laissais faire avec complaisance. Au bas de mes pantalons, miroitaient à présent des souliers cirés et précieux comme des Stradivarius*. Je n'osais plus marcher. « S'il ne te plaisent pas, nous irons voir ailleurs, dit Olga. »

Entre temps, le vendeur s'était levé pour quérir d'autres boîtes. Comme tous les vendeurs des grands magasins de New-York, il se déplaçait avec la lenteur prudente d'un scaphandrier...

J'obtins ce que je désirais, très exactement, après que le vendeur eût ouvert une trentaine de boîtes et m'eût essayé, tour à tour, des chaussures en crocodile ou en peau de phoque. Il ne paraissait pas excédé de mon indécision. Il était sûr qu'il parviendrait à me satisfaire.

5. Après les chaussures, ce fut le tour des chemises, puis des cravates. Pour les chemises, comme pour les cravates, Olga voulut m'imposer des tissus coloriés à la main par un Salvador Dali au rabais*. Mais je refusai énergiquement d'arborer* sur ma poitrine ces paysages sous-marins et ces feux d'artifices à fleurs phosphorescentes* qui permettent de vous identifier la nuit. Mon choix fut modeste, ce dont le vendeur et Olga furent également marris*.

6. — A présent, dit Olga, je vais te mener au magasin du sommeil.

Imaginez une pièce plongée dans la pénombre, où voguent des infirmières aux visages tendres et aux paupières lourdes. Là, des dames new-yorkaises qui souffrent d'insomnie* viennent exposer leurs cas à des spécialistes vêtus de blouses blanches. Les spécialistes les écoutent avec gravité et leur indiquent, séance tenante, l'épaisseur du matelas, la forme et la dimension de l'oreiller, la texture* des draps et la couleur de la couverture indispensables à leur repos.

HENRI TROYAT - La case de l'oncle Sam - La Table Ronde.

LES MOTS.

Leur gabarit : Leur dimension, leur grandeur. Habituellement on utilise ce terme pour des objets, pour des pièces métalliques et non pour l'homme. - **La confection** : Il s'agit de la fabrication industrielle de costumes étudiés pour convenir à chaque taille. Au contraire, le tailleur ne fournit qu'un seul complet taillé et cousu d'après les mesures exactes de son client. - **Le noir jais** : Le jais est une pierre très dure, d'un noir brillant ; on en fait des bijoux de deuil. - **Des Stradivarius** : Ce sont des violons fabriqués au début du XVIIIe siècle par le célèbre luthier Stradivarius. Leur sonorité est une merveille ; leur prix, une fortune. - **Un Salvador Dali au rabais** : Salvador Dali est un peintre contemporain célèbre par la richesse de ses coloris et la hardiesse de ses dessins. Les chemises et les cravates n'en sont que des imitations sans talent. - **Arborer** : Porter de façon très visible. - **Phosphorescentes** : La peinture était mêlée de produits ayant la particularité de rendre ces dessins visibles la nuit. - **Marris** : Attristés et fâchés. - **L'insomnie** : Le manque de sommeil. - **La texture** : La manière dont le drap est tissé. Citez un nom de la même famille.

LES IDEES.

1. Comment l'auteur doit-il choisir ses complets en France ? Citez deux phrases confirmant votre réponse.
2. Expliquez les raisons précises de cette réaction d'Henri Troyat : « Je frémis, comme piqué par une pointe entre les omoplates. »
3. Montrez comme les vendeurs de confection et de chaussures sont d'une part certains de pouvoir satisfaire leur client, d'autre part peu pressés.
4. « Mon choix fut modeste », écrit Henri Troyat en parlant de sa cravate. Aurait-il donc acheté une cravate bon marché ?
5. Que pensez-vous de ce magasin du sommeil ? Relevez quelques exagérations.



72 Soldes pour dames

1. Enfin, on ouvrit les portes, et le flot entra. Dès la première heure, avant que les magasins fussent pleins, il se produisit sous le vestibule un écrasement tel qu'il fallut avoir recours aux sergents de ville pour rétablir la circulation sur le trottoir. Toutes les ménagères donnaient assaut aux occasions, aux soldes et aux coupons étalés jusque dans la rue. Des mains en l'air continuellement tâtaient « les pendus » de l'entrée, un calicot* à sept sous, une grisaille laine et coton à neuf sous, surtout un orléans* à trente-huit centimes. Il y avait des poussées d'épaules, une bousculade fiévreuse autour des casiers et des corbeilles, où des articles au rabais, dentelles à dix centimes, rubans à cinq sous, gants, jupons, cravates, chaussettes et bas de coton s'éboulaient, disparaissaient, comme mangés par une foule vorace*. Malgré le temps froid, les commis qui vendaient au plein air du pavé ne pouvaient suffire. Une grosse femme jeta des cris. Deux petites filles manquèrent d'être étouffées.

Toute la matinée, cet écrasement augmenta. Vers une heure, des queues s'établissaient, la rue était barrée.

2. Justement, comme Madame de Boves et sa fille Blanche se tenaient sur le trottoir d'en face, hésitantes, elles furent abordées par Madame Marty, également accompagnée de sa fille Valentine.

— Hein ? quel monde ! dit la première. On se tue là-dedans... Je ne devais pas venir, j'étais au lit, puis je me suis levée pour prendre l'air.

— C'est comme moi, déclara l'autre. J'ai promis à mon mari d'aller voir sa sœur, à Montmartre... Alors, en passant, j'ai songé que j'avais besoin d'une pièce de lacet. Autant l'acheter ici qu'ailleurs, n'est-ce pas ? Oh ! je ne dépenserai pas un sou ! Il ne me faut rien, du reste.

Cependant, leurs yeux ne quittaient pas la porte, elles étaient prises et emportées dans le vent de la foule.

— Non, non, je n'entre pas, j'ai peur, murmura madame de Boves. Blanche, allons-nous en, nous serions broyées.

Mais sa voix faiblissait, elle cédait peu à peu au désir d'entrer où entre le monde ; et sa crainte se fondait dans l'attrait irrésistible de l'écrasement. Madame Marty s'était aussi abandonnée. Elle répétait :

— Tiens ma robe, Valentine... Ah ! bien, je n'ai jamais vu ça. Qu'est-ce que ça va être, à l'intérieur !

Enfin, ces dames parviennent près d'un rayon particulièrement envahi.

3. Ce qui ameutait la foule, c'était, à la ganterie, un chalet suisse fait uniquement avec des gants : un chef-d'œuvre de Mignot, l'étalagiste*, qui avait exigé deux jours de travail.

D'abord, les gants noirs établissaient le rez-de-chaussée ; puis, venaient des gants paille, réséda*, sang de bœuf, distribués dans la décoration, bordant les fenêtres, indiquant les balcons, remplaçant les tuiles.

— Que désire Madame ? demanda Mignot en voyant Madame Marty plantée devant le chalet. Voici des gants de Suède à un franc soixante-quinze, première qualité...

Il avait la proposition acharnée*, appelant les passantes du fond de son comptoir, les importunant* de sa politesse. Comme elle refusait de la tête, il continua :

— Des gants du Tyrol à un franc vingt-cinq... Des gants de Turin pour enfants, des gants brodés toutes couleurs...

— Non, merci, je n'ai besoin de rien, déclara Madame Marty.

Mais il sentit que sa voix mollissait, il l'attaqua plus rudement, en lui mettant sous les yeux les gants brodés ; et elle fut sans force, elle en acheta une paire. Puis, comme Madame de Boves la regardait avec un sourire, elle rougit.

— Hein ? suis-je enfant ?... Si je ne me dépêche pas de prendre mon lacet et de me sauver, je suis perdue.

4. Par malheur, il y avait, à la mercerie, un encombrement tel, qu'elle ne put se faire servir. Toutes deux attendaient depuis dix minutes, et elles s'irritaient, lorsque la rencontre de Madame Bourdelais et de ses trois enfants les occupa. Cette dernière expliquait de son air tranquille qu'elle avait voulu montrer ça aux petits. Madeleine avait dix ans, Edmond huit, Lucien quatre ; et ils riaient d'aise.

— Elles sont drôles, je vais acheter une ombrelle rouge, dit tout à coup Madame Marty, qui piétinait, impatientée de rester là, à ne rien faire.

Elle en choisit une de quatorze francs cinquante. Madame Bourdelais, après avoir suivi l'achat d'un regard de blâme*, lui dit amicalement :

— Vous avez eu bien tort de vous presser. Dans un mois, vous l'auriez eue pour dix francs...

ÉMILE ZOLA - Au Bonheur des Dames - Fasquelle.



LES MOTS.

Un calicot : Une toile de coton. - **Un orléans** : Une étoffe légère, lisse et unie, mélange de laine et de coton. (On prononce : orléanss). - **Une foule vorace** : Les soldes disparaissent comme avalés par une foule gloutonne, avide de nourriture. Citez un verbe de la même famille. - **L'étalagiste** : Il met en valeur un étalage par sa présentation et sa décoration. Quel est le chef-d'œuvre de l'étalagiste Mignot ? - **Réséda** : De la couleur des fleurs du réséda, c'est-à-dire jaune. On extrait de cette plante une teinture jaune. - **La proposition acharnée** : Mignot offrait ses gants avec obstination, avec ardeur. - **Importunant** : Ennuyant par ses propositions incessantes. Quel est le contraire d'importun ? Écrivez-le. - **Un regard de blâme** : Un regard critiquant vivement cet achat d'une ombrelle. Pourquoi ?

LES IDÉES.

1. Relevez dans le paragraphe n° 1 les mots et les expressions insistant d'une part sur la foule des clientes, d'autre part sur leur ardeur.
2. Que pensez-vous des paroles échangées par Madame de Boves et Madame Marty lors de leur rencontre ?
3. Madame de Boves cède la première à la tentation d'entrer. Montrez-le.
4. Relevez dans les paragraphes n° 3 et n° 4, trois expressions montrant que Madame Marty cède à son tour à la tentation.
5. Pensez-vous que Madame Bourdelais dise la vérité, en expliquant sa présence dans le grand magasin ? Justifiez votre réponse à l'aide de détails précis.



73 Dernier étage : rayon du bonheur

Julien Legris, un vieux vendeur de billets de Loterie Nationale est embauché par un grand magasin, pendant le mois de décembre, comme Père Noël. Ce nouveau métier, hélas provisoire, va faire son bonheur.

1. Une certaine Madame Benett-Desbordes enseigna les rudiments du métier de Père Noël à Julien. Elle le conduisit à son poste de combat : La Maison du Bonheur, édifiée au dernier étage des Galeries Lafayette.

Les architectes avaient réuni là les plus bouleversantes inventions. Toutes les peines, tous les soucis de la vie s'y trouvaient scientifiquement résolus par des machines électro-ménagères*. Pas plus que la poussière, le malheur ne pouvait résister aux ingénieurs de cette merveille.

« Mariez-vous, nous nous chargeons du reste », proclamaient les prospectus.

— C'est très simple, dit Madame Benett-Desbordes, les Français ont l'habitude de mettre leurs sabots dans la cheminée ; il faut leur montrer qu'ils peuvent mettre un foyer dans leurs sabots.

Julien revêtit une houppelande, une perruque*, une barbe d'argent.

Madame Benett-Desbordes le planta à la porte de la Maison du Bonheur.

— Ne faites rien, dit-elle, ne dites rien, contentez-vous d'être là.

Durant tout le jour, Julien Legris, à l'abri de son travesti, ne voit que des visages radieux. Et il devient heureux à force de faire le bonheur des autres.

2. Sa renommée de Père Noël franchit les frontières des Galeries Lafayette, tant il apportait à sa tâche une manière de génie.

L'habit ne fait pas plus le moine que l'argent ne fait le bonheur, mais l'un et l'autre ne sont pas superflus... Julien avait besoin d'une barbe et d'une houppelande pour réaliser ses aspirations* profondes. A l'abri de l'une et de l'autre, il fut ce qu'il avait toujours souhaité d'être.

Les visiteurs de la Maison du Bonheur étaient accueillis par un Père Noël étonnamment fraternel qui trouvait pour tous le juste sourire et la phrase exacte comme si chacun eût été attendu...

Il prenait les enfants dans ses bras tandis que les parents s'attardaient dans la cuisine modèle, et c'était pour lui une sensation neuve de voir des sourires répondre à son sourire...

Le 31 décembre arrive. Au soir, Julien doit quitter son emploi de Père Noël et redevenir un simple vendeur de billets de loterie.

3. — Vingt-huit jours à mille francs... vingt-huit mille francs. Nous sommes bien d'accord ? Voici votre bon de caisse. Vous rendrez votre costume, dit le chef du personnel.

Julien sortit du bureau. « Vous rendrez votre costume ». Julien n'avait pas compris sur-le-champ ce que signifiait cette phrase. Le chef du personnel avait dû lui expliquer, non sans agacement, qu'un Père Noël, le 2 janvier, serait aussi baroque* qu'un lampion le 16 juillet.

Le vieil homme traversa le grand magasin qui se vidait. En passant devant la Maison du Bonheur, il vit des ouvriers démontant les cloisons, repliant le toit, avec une promptitude de prestidigitateurs*. De nouvelles constructions s'apprêtaient :

« Voyage au Royaume du Blanc .»

Le corps et l'esprit en déroute*, Julien se dirigea machinalement vers la sortie.

4. Rue du Havre, dans le creux d'une porte cochère, une femme grondait son enfant qui pleurait. Julien reconnut une de ses visiteuses de la Maison du Bonheur. Un réflexe le poussa vers l'enfant. La mère s'interposa, sèche d'abord, puis violente.

— Si vous approchez, j'appelle un agent.

Le vieil homme prit conscience de sa pauvre tenue, de son air égaré. Il lut la haine sur le visage de la femme qui s'éloignait, la peur sur celui de l'enfant.

Une heure plus tôt, l'enfant eût souri, la mère se fût attendrie.

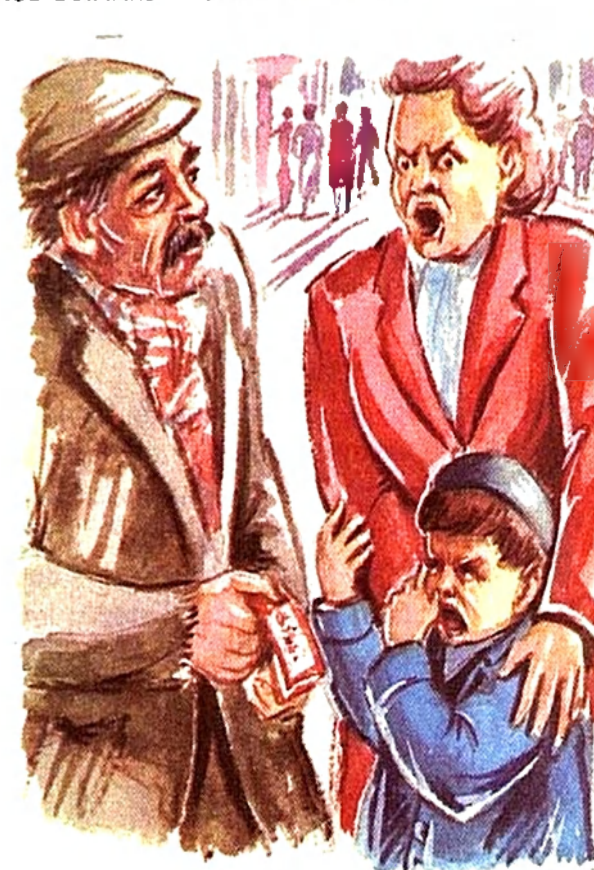
PAUL GUIMARD - Rue du Havre - Denoël.

LES MOTS.

Les machines électro-ménagères : Les appareils électriques destinés à aider la ménagère dans son travail. Citez-en quelques-uns. - **Une perruque :** Une coiffure faite de faux cheveux. Comment appelait-on les coiffeurs jadis ? - **Les aspirations :** Les désirs très vifs. Depuis longtemps Julien Legris aime les hommes sans pouvoir le leur montrer. Désormais, il le peut. Pourquoi ? Comment ? **Baroque :** Surprenant, bizarre. - **Une promptitude de prestidigitateurs :** En une soirée, la Maison du Bonheur disparaîtra, démontée par des ouvriers très habiles et très rapides. Ils sont aussi adroits que les illusionnistes qui font apparaître prestement une colombe entre leurs doigts. - **En déroute :** Habituellement, une armée en déroute est une armée qui fuit en désordre. Julien Legris, lui, est vaincu par son renvoi, sa tristesse, son émotion et ses regrets. Pourtant il aurait dû prévoir la fin décembre. Pourquoi n'y a-t-il pas pensé ?

LES IDEES.

1. Julien Legris avait-il besoin des conseils de Madame Benett-Desbordes ? Pourquoi ? Montrez-le.
2. Que vend-on exactement au dernier étage de ce grand magasin ?
3. Julien Legris est-il père de famille ? Citez une phrase confirmant votre réponse.
4. « L'habit ne fait pas le moine ». Expliquez ce proverbe. Puis cherchez d'autres proverbes courants. La lecture en contient un autre.
Cette lecture prouve au contraire dans le paragraphe nº 4 que l'habit fait le moine. Montrez-le.
5. Que manque-t-il donc à Julien Legris dans son métier de vendeur de billets pour être heureux ?



74 Un commerce qui fait brunir

Denise (quatorze ans) n'ayant plus de père, arrivait avec son oncle ce matin-là pour travailler chez un commerçant assez inhabituel.

1. Une grande femme brune à moustaches, l'œil noir, l'air autoritaire, nous reçut. Elle eut un sourire aimable à l'adresse de mon oncle, quelques mots sur le beau temps, auxquels mon oncle répondit... Puis il descendit à son travail. La dame s'empara de moi, m'installa devant une table, et m'expliqua mon ouvrage. Je sus bientôt qu'elle s'appelait Madame Blanche, et que c'était la contre-dame*.

2. La salle était grande, basse de plafond, et chaude comme un four, en ce mois d'août. Une poussière rousse de chicorée y flottait, compacte*, dans le soleil. J'y distinguais autour de moi d'autres tables comme la mienne, et, devant, des ouvrières qui s'agitaient. Elles avaient toutes, sur la tête, un essuie-main épinglé, retombant en plis par derrière. Madame Blanche m'apporta une vieille toile, et me l'épingla de la même façon.

3. Le travail me plut. Nous étions assises chacune devant une sorte de comptoir, garni d'une balance, d'une pile de paquets aplatis, et d'une grande caisse de chicorée en vrac*, avec une truelle. Je saisissais un paquet, soufflais dedans pour l'ouvrir, l'emplissais, le pesais, le roulais, le tapais, pour en faire un cylindre dur, le fermais en appuyant les deux pouces, collais l'ouverture d'un coup de pinceau, et le retournais dans un bac. C'était amusant. J'avais l'impression de jouer à l'épicière, avec cette balance et cette truelle. Et le temps ne me semblait pas trop long.

4. Mais il fallait aller terriblement vite. J'appris à économiser les secondes et les gestes. J'étudiai longtemps la meilleure place de ma balance et de mes caisses, pour le meilleur rendement — comment disposer mes paquets pleins et vides — et ce que devait contenir ma truelle, pour faire juste la demi-livre ou la livre d'un seul coup. Le rythme* habituel des gestes ne convient plus à qui travaille aux pièces*. Il faut parvenir à adopter une allure hâtive, pressée. On arrive à mesurer la tape qui tasse la chicorée dans le paquet, le coup de pouce qui le ferme, le coup de pinceau qui le colle, et jusqu'au souffle bref qui ouvre les paquets fermés.

5. Très vite, je jaunis. La chicorée me pigmenta la peau. J'eus l'air d'une Annamite*. Sous l'essuie-main, mes cheveux roussirent. On crachait du jus de tabac. La chicorée grossière, où l'on met plus de figues que de chicorée, ne fait pas de poussière. Mais elle est grasse, lourde, collante aux mains, difficile à empaqueter, si pâteuse que nous nous amusions à en pétrir de petits bonshommes. La chicorée fine est légère





et sèche. Mais quelle poussière ! On ne s'y voyait plus. On était noyé dans un brouillard brunâtre, malgré nos fenêtres grandes ouvertes...

6. Madame Blanche, la contre-dame, m'estimait. Je rapportais de soixante à quatre-vingts francs chaque semaine. Et c'était beaucoup, en ce temps-là. Je travaillais si vite et si bien que Madame Blanche m'avait placée tout au bord, juste sur le chemin des patrons. Car ils venaient chaque matin contrôler notre ouvrage. Ils étaient sévères, avaient l'œil à tout. Le paquet devait peser juste la livre, être dur et bien tassé de partout, bien collé, bien fermé en carré, net et propre d'aspect. Au hasard, les patrons puisaient dans votre caisse, contrôlaient trois ou quatre paquets. Et si l'un d'eux n'était pas bon, d'un coup de canif, ils éventraient le tout. Mais ils allaient rarement au fond, se contentaient de passer dans la ruelle, entre les tables. Madame Blanche, qui le savait, plaçait là ses meilleures empaqueteuses. J'en étais.

7. Petite, chétive, et paraissant dix ans à peine, je gagnais presque autant que les plus expertes*. Et c'était moi qu'on chargeait de dresser les nouvelles. J'avais ainsi pour apprenties des jeunes filles, des femmes, des matrones* de cinquante ans ; je leur disais :

— Non, madame, ce n'est pas comme ça... Le pouce autrement... La balance plus près... Comme ça...

— Oui, petite...

Elles regardaient mes mains manœuvrer les paquets, elles s'y essayaient gauchement... Et ce devait être drôle, de voir ces grandes personnes écouter avec docilité la gamine que j'étais, et lui obéir. Moi, j'aimais bien ; j'avais quinze francs de plus, à la fin de la semaine.

— Elle a de l'or dans les mains ! disait Madame Blanche.

MAXENCE VAN DER MEERSCH - La Fille Pauvre - Albin Michel.

LES MOTS.

La contre-dame : La personne qui dirige les emballeuses de chicorée. Comment dirait-on au masculin ? - **Compacte :** Des poussières de chicorée, nombreuses et extrêmement serrées, flottent dans l'air. - **En vrac :** La chicorée est placée dans une grande caisse, sans emballage. Quel est le contraire ? - **Le rythme :** La fréquence, la cadence des mouvements. - **Aux pièces :** Etre payé aux pièces, c'est être payé au nombre de paquets de chicorée confectionnés. Comment peut-on encore être payé ? - **Une Annamite :** L'Annam, partie de l'Indochine, est peuplé par des habitants de race jaune. - **Les plus expertes :** Les ouvrières ayant le plus d'expérience, donc les plus exercées, les plus adroites. - **Des matrones :** Des femmes assez âgées.

LES IDÉES.

1. Recherchez les différentes circonstances qui rendent ce travail peu agréable.
2. Est-ce que la jeune Denise est de cet avis ? Citez trois phrases révélatrices.
3. Il faut aller vite. Pourquoi ? D'après Denise, comment obtenir le meilleur rendement
4. Expliquez la dernière phrase de la lecture.
5. Ce texte évoque une époque ancienne. Un détail très précis l'indique. Citez-le. Aujourd'hui comment s'effectue ce travail d'empaquetage ? Faut-il le regretter ? Pourquoi ?

17 - Le marché



Le marché

Sur la petite place, au lever de l'aurore,
Le marché rit, joyeux, bruyant, multicolore,
Pêle-mêle, étalant sur ses tréteaux boiteux
Ses fromages, ses fruits, son miel, ses paniers d'œufs.
Et, sur la dalle où court une eau toujours nouvelle,
Ses poissons d'argent clair, qu'une âpre odeur révèle.
Mylène, sa petite Alidé par la main,
Dans la foule se fraie avec peine un chemin,
S'attarde à chaque étal, va, vient, revient, s'arrête,
Aux appels trop pressants parfois tourne la tête,
Soupèse quelque fruit, marchande les primeurs,
Ou s'éloigne au milieu d'insolentes clameurs.
L'enfant la suit, heureuse : elle adore la foule,
Les cris, les grognements, le vent frais, l'eau qui coule,
L'auberge au seuil bruyant, les petits ânes gris,
Et le pavé jonché partout de verts débris.

Albert SAMAIN
Aux Flancs du Vase
Mercure de France.


TEXAS



75 Les Halles de Paris

Pour la première fois, Florent assiste à l'ouverture des Halles à l'aube. En lisant ce texte, cherchez les détails qui peuvent en préciser l'époque.

1. Tout le long de la rue du Pont-Neuf, on déchargeait, les tombereaux acculés aux ruisseaux, les chevaux immobiles et serrés, rangés comme dans une foire. Florent s'intéressa à une énorme voiture, pleine de choux superbes, qu'on avait eu grand-peine à faire reculer jusqu'au trottoir. La charge dépassait un grand diable de bec de gaz planté à côté, éclairant en plein l'entassement des larges feuilles. Une petite paysanne de seize ans, en casaquin* et en bonnet de toile bleue, montée dans le tombereau, ayant des choux jusqu'aux épaules, les prenait un à un, les lançait à quelqu'un que l'ombre cachait, en bas. La petite, par moments, perdue, noyée, glissait, disparaissait sous un éboulement. Puis, son nez rose reparaissait au milieu des verdures épaisses; elle riait, et les choux se remettaient à voler, à passer entre le bec de gaz et Florent. Il les comptait machinalement.

2. Sur le carreau*, les tas déchargés s'étendaient maintenant jusqu'à la chaussée. Entre chaque tas, les maraîchers ménageaient un étroit sentier pour que le monde pût circuler. Tout le large trottoir, couvert d'un bout à l'autre, s'allongeait, avec les bosses sombres des légumes. On ne voyait encore, dans la clarté brusque et tournante des lanternes, que l'épanouissement charnu d'un paquet d'artichauts, les verts délicats des salades, le corail rose des carottes, l'ivoire mat des navets. Le trottoir s'était peuplé ; une foule s'éveillait, allait entre les marchandises, s'arrêtant, causant, appelant. Une voix forte, au loin, criait :

— Eh ! la chicorée !

On venait d'ouvrir les grilles du pavillon* aux gros légumes. Les revendeuses de ce pavillon, en bonnets blancs, avec un fichu noué sur leur caraco* noir, et les jupes relevées par des épingles pour ne pas se salir, faisaient leur provision du jour, chargeaient de leurs achats les grandes hottes des porteurs posées à terre.

3. Derrière Florent, sur le carreau de la rue Rambuteau, on vendait les fruits. Des rangées de bourriches*, de paniers bas, s'alignaient, couverts de toile ou de paille ; et une odeur de mirabelles trop mûres traînait. Une voix douce et lente lui fit tourner la tête. Il vit une petite femme brune qui marchandait.

— Dis donc, Marcel, vends-tu pour cent sous, dis ?

L'homme, enfoui dans une limousine*, ne répondait pas, et la jeune femme, au bout de cinq grandes minutes, reprenait :

— Dis, Marcel, cent sous ce panier-là, et quatre francs l'autre, ça fait-il neuf francs qu'il faut te donner ?

Un nouveau silence se fit.

— Alors, qu'est-ce qu'il faut te donner ?

— Eh ! dix francs, tu le sais bien, je te l'ai dit...

La jeune femme se mit à rire, en tirant une grosse poignée de monnaie... Elle paya, elle emporta les deux paniers.

4. Les Halles gardaient leur légèreté noire, avec les mille raies de flamme des persiennes. A la pointe Saint-Eustache, les boulangers et les marchands de vin ôtaient leurs volets. Les boutiques rouges, avec leurs becs de gaz allumés, trouaient les ténèbres, le long des maisons grises. Florent regardait une boulangerie rue Montorgueil, à gauche, toute pleine et toute dorée de la dernière cuisson, et il croyait sentir la bonne odeur du pain chaud. Il était quatre heures et demie.

5. Cependant, Madame François, la maraîchère, s'était débarrassée de sa marchandise. Il lui restait quelques bottes de carottes, quand Lacaille reparut, avec son sac.

— Eh bien, ça va-t-il à un sou ? dit-il.

— J'étais bien sûre de vous revoir, vous, répondit tranquillement la maraîchère. Voyons, prenez mon reste. Il y a dix-sept bottes.

— Ça fait dix-sept sous.

— Non, trente-quatre.

Ils tombèrent d'accord à vingt-cinq. Madame François était pressée de s'en aller. Lorsque Lacaille se fut éloigné, avec ses carottes dans son sac :

— Voyez-vous, il me guettait, dit-elle à Florent. Ce vieux-là *râle** sur tout le marché ; il attend quelquefois le dernier coup de cloche, pour acheter quatre sous de marchandise !

EMILE ZOLA - Le ventre de Paris - Fasquelle.

LES MOTS.

Un casaquin : Autrefois, une sorte de corsage à manches très larges, serré à la taille et s'arrêtant aux hanches. - **Le carreau** : Le carreau des Halles de Paris est l'endroit où l'on vend les fruits et les légumes. - **Le pavillon** : Les Halles comprennent 12 pavillons ou bâtiments réservés à des produits différents : les légumes, les fruits, les fromages, le beurre, etc.. - **Un caraco** : C'était une blouse droite, flottant par-dessus la ceinture, et boutonnée devant. - **Des bourriches** : Des paniers servant à l'expédition de certaines marchandises. - **Une limousine** : Un manteau de laine, comme en portent les bergers limousins. - **Il râle** : Mot familier signifiant : il marchande beaucoup en grognant et en protestant.

LES IDEES.

1. Dans le paragraphe n° 1, plusieurs expressions insistent sur la multitude de choux. Relevez-les.
2. Le paragraphe n° 2 est celui des couleurs et des bruits. Montrez-le.
3. Quel titre pourrait-on donner au paragraphe n° 3 ? Pourquoi l'homme ne répond-il pas ?
4. Le quartier des Halles se réveille très tôt. Citez quatre détails précis nous renseignant à ce sujet.
5. Pour quelle raison le vieux Lacaille attend-il la fin du marché pour faire ses achats ?



76 Des bœufs de première

1. A la foire de la mi-juin, Sicot vendit une paire de bœufs limousins huit mille francs,

Un marchand passager lui en avait offert sept mille deux cents, cinq jours plus tôt ; et le bonhomme avait été bien près de conclure marché.

L'orgueil, seul, l'en avait empêché. Il eût fallu, au petit jour, mener ses bœufs à la gare d'embarquement et personne ne les eût remarqués, que deux ou trois employés méprisants. Pour ces gars à casquette, un bœuf, eh bien, ce n'est pas un cheval et voilà tout ! Cela ne vaut pas la peine d'être particulièrement examiné... Bœufs, vaches, moutons, porcs, c'est du bétail à tant par wagon...

2. Tandis qu'à la foire !...

Ayant fait la toilette de ses bœufs, lissé le poil, étrillé* à fond la queue et les cuisses, adouci la base des cornes, Sicot vous les coiffa d'un beau joug neuf et, sur leur front, passa des courroies blanches dont il noua le bout pointu en deux petites bouclettes placées à distance exacte.

Lui-même avait mis sa première toilette, ses souliers à élastique, sa blouse à boucle d'argent et son chapeau de paille fine. Le perruquier* de Fougeray l'avait rasé et lui avait coupé les cheveux, un peu longs et frisottants au-dessus des oreilles, mais par derrière, recta*.

3. En main son aiguillon de néflier, sculpté à vif dans le jeune bois, il conduisit ses limousins sur le foirail*. Quand il les eut attachés, il regarda autour de lui. Il y avait des bœufs d'un peu partout et de toutes races : des vendéens, des parthenais, des nantais, des manceaux, quelques charolais*, quelques limousins..., mais de comparables aux siens par la charpente* et la qualité on pouvait en chercher !

Il avait eu le soin de se placer au beau milieu du foirail, entre deux paires de biquets nantais*, ossus, cornus, propres au travail, non à la boucherie. Le poil de ses bœufs luisait à côté du poil sec des autres, comme sa blouse luisait entre les vestes de cotonnade des voisins.

Les marchands tournaient autour des bêtes. Ils vinrent faire leur bruit autour des bœufs nantais ; mais c'était faux jeu ; tous couvaient de l'œil la belle paire limousine. En passant, sans parler à Sicot ni faire mine de s'intéresser à rien, ils jetaient des caresses savantes, visant les maniements*.

4. Survint un petit vieux ganté à l'allure de rentier. Il ne toucha point les bœufs, ne mania ni la côte, ni le pavé*, ni même les abords ; son regard s'arrêta seulement sur les bêtes un instant et il vint près de Sicot.

— Ces bœufs sont-ils à vendre ? demanda-t-il poliment.

Le bonhomme, de belle humeur, répondit :

— Sûrement, je ne les ai pas amenés ici pour les donner !
— Eh bien, mon ami, quel est votre prix ?

Sicot n'avait pas hâte de vendre. Il voulait d'abord montrer ses bêtes. Sûr de sa marchandise, il pouvait attendre et voir venir.

— Mes bœufs sont de première, dit-il. Ils en ont dans la culotte* !... Celui qui les veut, qu'il parle largement !

L'autre reprit, tout doucement :

— Mon ami, je n'ai pas de temps à perdre... Voulez-vous vendre, oui ou non ? Si c'est oui, dites votre prix.

Alors Sicot jeta gaillardement :

— Huit mille francs !

— C'est entendu ! dit l'autre ; je les prends !... A onze heures, soyez à la gare pour l'embarquement et le paiement.

Il appela un jeune homme qui le suivait et lui fit marquer les bœufs de deux coups de ciseaux. Puis il acheta, sans plus d'embarras, deux des maigres nantais.

5. Ceux qui étaient là comprirent que ce petit vieux était un gros marchand. Sicot, lui, n'en revenait pas. Les voisins de foirail l'entourèrent pour le complimenter. Puis, ce furent les petits acheteurs de la région qui s'approchèrent. Jaloux de ce marchand étranger qui gâtait les prix et raflait tout, ils juraient, engeignaient* les paysans, laissaient tomber leur bâton sur l'échine des bêtes. Comme il n'y avait plus rien à acheter, ils disaient à Sicot :

— Vous vous êtes fait voler, bonhomme ! Ils valent neuf mille francs et plus vos bœufs... Il y a hausse ; c'est marqué sur les journaux, mais vous ne savez sans doute point lire ?

ERNEST PEROCHON - La parcelle 32 - Plon.



LES MOTS.

Étrillé : Frotté, brossé, avec un racloir de fer qu'on appelle l'étrille. - **Le perruquier** : Ancien mot signifiant : le coiffeur. - **Recta** : En ligne droite. - **Le foirail** : Le champ de foire. On dit aussi : le foiral. - **Des charolais** : Ces bœufs proviennent d'une partie de la Bourgogne nommée Charolais. De même, la race parthenaise est originaire du Parthenais (Deux-Sèvres) et les manceaux de la région du Mans (Sarthe). - **La charpente** Ici, l'ensemble des os, le squelette. - **Des biquets nantais** : Ces bœufs nantais étaient maigres, à peine plus gros que les petits d'une bique. - **Les maniements** : Les épaisseurs de graisse sur le corps d'un animal bien engraissé pour la boucherie. - **Le pavé** : Terme de boucherie qui désignait autrefois le romsteck, morceau de première catégorie situé dans la croupe du bœuf. - **La culotte** : Toute la croupe du bœuf contenant uniquement des morceaux de première catégorie, donc les plus chers. - **Engeignaient** : Il s'agit du très vieux verbe engeigner signifiant : tromper.

LES IDÉES.

1. Pour Sicot, vendre ses bœufs un bon prix n'est rien. Il lui faut un autre plaisir. Lequel ?
2. Le jour de foire est une fête pour Sicot. Montrez-le.
3. Il choisit sa place avec une grande adresse. Pourquoi ?
4. Le petit vieux est un véritable connaisseur en bétail. Montrez-le.
Alors, pourquoi achète-t-il aussi deux maigres biquets nantais ?
5. Croyez-vous à cette hausse des bœufs ? Comment expliquez-vous cette déclaration des acheteurs de la région ? Citez un détail très précis confirmant votre réponse.



77 Le marché d'Otavalo

Henri Troyat et sa femme Guite visitent l'Amérique du Sud. Les voici avec un guide dans une petite ville de l'Equateur : Otavalo.

1. Nous mîmes pied à terre à l'entrée du vaste champ de foire, qu'entouraient des maisonnettes blanchies à la chaux. Là, se pressait une multitude* sage, ennemie des couleurs vives et du bruit. Les hommes, une natte dans le dos, étaient coiffés de grands chapeaux de feutre beige, à la calotte ronde et aux bords retroussés à la mousquetaire. Un long *poncho** de laine bleu nuit, rouge foncé ou brun, s'évasait en cloche autour de leurs épaules. L'étoffe en était réversible*. Quand ils remuaient les bras, on voyait l'autre face de la cape, gris tourterelle, à carreaux tissés de fils sombres. Leurs amples culottes de toile blanche étaient coupées à mi-mollet. Ils avaient les pieds nus et tenaient des sandales à la main.

Les femmes portaient le même chapeau que leur mari, avec, par-dessous, un châle de coton blanc qui descendait sur leur nuque et s'arrêtait à hauteur des omoplates pour laisser voir une queue de cheveux noirs finement entrelacés. Des broderies compliquées décoraient leurs blouses et leurs jupes. Dix rangs de grosses perles de verre s'étalaient sur leur poitrine. Des fils de grains dorés ou argentés s'entortillaient autour de leurs oreilles et tombaient le long de leur cou. Sur leurs poignets, au moindre geste, glissait une collection de bracelets cliquetants.

2. Guite, enchantée par le spectacle de ce marché élégant et prospère*, avait déjà empoigné son appareil photographique. Contrairement aux Indiens des autres pays, les Otavaleños* paraissaient heureux de poser devant l'objectif.

Près de nous, une femme s'occupait à natter les cheveux

de son mari, dont la tresse s'était ébouriffée. Sans doute lui rendait-il le même service, à l'occasion. Tous deux avaient des joues lisses, imberbes*.

— Les hommes, ici, n'ont pas de poils au menton, ni sur le corps, dit le guide. C'est ce qui leur donne un aspect très doux, presque féminin.

— Et pourquoi portent-ils les cheveux longs ? demandai-je.

— La loi de la tribu leur interdit de les couper. S'ils le font, c'est un déshonneur pour eux.

3. Les marchands d'étoffes se présentaient debout, sur un rang, comme pour la parade. Devant chacun s'étalaient trois ou quatre *ponchos*, tissés et cousus en famille. Nous voulûmes en acheter un. L'Indien nous donna le prix en sucres* équatoriens. Sur le moment, je trouvai délicieux de pouvoir user d'une monnaie dont le nom seul était un régal pour la langue. Cependant, traduit en francs, le prix me sembla excessif. De toute évidence, le vendeur était trop gourmand.

Nous continuâmes notre promenade, passant en revue cette troupe d'hommes aux longues tresses, dont quelques-uns rompaient l'alignement et déployaient une cape devant moi.

— Combien de « sucres » ? demandait Guite...

Les tarifs se tenaient. C'était trop cher pour nous. Ma femme se consolait en photographiant les marchands qu'elle ne pouvait convaincre et les marchandises qu'elle ne pouvait acheter.

4. A côté des vendeurs de tissus, opéraient les vendeuses de laine brute*, accroupies dans une écume de flocons blanchâtres, le feutre important, l'œil noir et une balance à la main.

Vingt pas plus loin, commençait le domaine des fabricants de bijoux et de couvre-chefs. Quelques indigènes portaient deux sombreros* l'un sur l'autre, le neuf qu'ils venaient d'acquérir coiffant le vieux avec lequel ils s'étaient rendus à la foire. Au dos des femmes, pendaient, noués dans un châle, des bambins affublés du même chapeau rond que papa et maman. Mais — les enfants poussent si vite ! — on avait pris ce chapeau très grand pour qu'il fît dix bonnes années d'usage. La tête à demi avalée par la calotte, les petits Otavaleños, sans yeux et sans oreilles, ressemblaient à des champignons.

5. On parlait à voix basse, comme dans une église. On se saluait avec beaucoup de considération. Les messieurs n'ayant pas de poches à leurs culottes, c'étaient les dames qui détenaient l'argent. Leur corsage était rembourré de billets de banque et de pièces de monnaie. Les plus riches étaient les plus grosses. Etait-ce pour cela que leurs maris ne les quittaient pas d'une semelle ?

HENRI TROYAT - De gratte-ciel en cocotier - Plon.



LES MOTS.

Une multitude : Un grand nombre. Nous avons étudié précédemment un synonyme. Lequel ? - **Un poncho :** Un manteau sud-américain fait d'une couverture percée d'un trou au milieu pour y passer la tête. - **Réversible :** Qui peut être retournée, portée des deux côtés. - **Prospère :** Sur ce marché, les commerçants réussissent de nombreuses ventes. - **Les Otavaleños :** Les habitants d'Otavalo. Cette sorte d'accent s'appelle un tilde. Dans les pays de langue espagnole, il correspond au son : gn ; ainsi, ño se prononce : gno. - **Imberbes :** Sans barbe. Citez quatre mots de la même famille dont un avec un préfixe. - **En sucres :** C'est l'unité monétaire de l'Equateur. Il vaut 100 centavos. - **La laine brute :** La laine naturelle, tondue sur le mouton. - **Deux sombreros :** Ce sont des chapeaux de feutre à larges bords.

LES IDEES.

1. Dans le paragraphe n° 1, nous lisons : « Là se pressait une multitude sage, ennemie des couleurs vives et du bruit. » A l'aide du texte, montrez que les Otavaleños sont : a) ennemis des couleurs vives. - b) ennemis du bruit.
2. Expliquez : « Le vendeur était trop gourmand ». Recherchez dans le texte une autre phrase ayant le même sens.
3. Citez plusieurs détails insistant sur l'extrême douceur des Otavaleños.
4. Signalez quelques habitudes particulières aux marchés de l'Equateur.

78 La foire du 28

1. Elle s'annonce bien, cette foire du 28. La saison s'y prête, me direz-vous. En effet, il est rare que le mauvais temps vienne, tout juste le 28 septembre, anéantir tant d'espoirs. Mais, enfin, ce désastre a eu lieu parfois. Certains l'ont vue bien compromise, perdue même, cette foire attendue tout un an comme la moisson ou la vendange. Mais, cette année, le beau temps est assuré.

Au fin matin, une brume perlée traînait sur la ville, et voici que le soleil l'attire à lui, la boit, l'absorbe lentement. Une vaporeuse fraîcheur, irisée* de reflets d'arc-en-ciel, emplit l'atmosphère. Quelque chose d'humide et de doux vous souffle au visage...

2. Déjà les troupeaux dévalent, harcelés par l'aboiement furieux des *farous* au poil rèche. Sur le pont de sept arches, sur toutes les routes rayonnant autour de Saint-Gauderic, bœufs, vaches, génisses, bouvillons piétinent en tumulte, noyés dans des flots de poussière. On entend leurs longs beuglements, et les cris des conducteurs, et toute la rumeur grandissante de la campagne roulant vers la ville.

Ceux de Saint-Gauderic se félicitent chaleureusement.

— *Bou Dious !* la foire sera belle !

3. A l'auberge des Trois-Pigeons, on a tué, plumé, troussé*, fricassé, une partie de la nuit...

Debout avant l'aube, Philou Cantegril, l'aubergiste, est partout, a l'œil à tout. Le verbe haut*, la mine grave, le geste assuré, il mène son monde avec une magistrale autorité.

Une chose cependant le fâche, le trouble, lui arrache parfois un juron. Ce sont les cris de son premier-né.

Philou le chérit tendrement. Tintinou fait, à six mois, l'orgueil de sa famille et surtout la joie de la vieille grand-mère Bélou.

Aujourd'hui, sentant qu'on veut se débarrasser de sa précieuse petite personne, l'héritier des Trois-Pigeons résiste désespérément au sommeil et crie à perdre haleine.

— Tonnerre ! rugit l'aubergiste. On dirait qu'il le fait exprès.

Jaquette, la servante, qui vient donner un coup de main, les jours de grande presse*, ne cache pas non plus ses sentiments à l'égard du nourrisson.

— Que le bon Dieu nous assiste ! dit-elle, en prenant sa tête à deux mains. Il faut avoir les oreilles étamées pour endurer la musique de ce brigand de *drolle*...

Cantegril est le meilleur homme du monde, mais il a la main prompte et sait faire respecter ses volontés.

— Hé ! les femmes... Je laisse toute la cuisine en train. Tenez l'œil aux casseroles, et un feu doux sous le fricandeau !...

4. Il sort, tenant serré contre sa veste Tintinou qui,





repu*, grognonnant, gazouillant, finit par s'endormir, un fil de lait au coin des lèvres.

Sur le foiral, les bœufs blancs se pressent, livrant à grand-peine passage à leurs conducteurs. Mais ce n'est point là que Cantegril a à faire.

Lestement, il se glisse entre les croupes des bouvillons rétifs, se faufile derrière une barricade de charretons renversés en arrière, biaise* près du canal et s'achemine, par de petites rues tranquilles, vers la place de la volaille.

Sous l'ombre fine des acacias, les femmes gesticulent autour de leurs paniers d'œufs, de leurs volailles attachées par les pattes et battant follement des ailes, de leurs canards parqués entre les planches. Dans des paniers recouverts d'un linge piaulent des poussins, les uns noirs, les autres jaunes. Le brouhaha* se maintient sur une note suraiguë ; toute la placette est jonchée de brins de paille.

5. L'aubergiste se dirige vers un groupe bruyant. Il considère avec attention une robuste paysanne... Satisfait de son examen, Cantegril envoie une claque sur l'épaule de la femme.

— Combien ces poulets ? La volaille est chère, *pauvrotte* ; pas moyen d'en acheter... Il me semble que je vous connais. Vous n'êtes pas de par là-haut ?...

— Si fait, du Taychou, Mariannette du Taychou... Et comme ça, votre femme vous fait faire la berceuse ?

— Qu'est-ce que vous voulez ? Je lui prête la main, et puis je n'aime pas le train*.

— Il vous ressemble, ce *pitchoun*.

— Comme une pomme partagée ! Et lourd ! On dirait du fer. Soupesez-le par curiosité.

Dès que Mariannette a l'enfant entre les bras, Cantegril se penche, confidentiel*.

— Pardon !... J'aurais besoin d'aller... Si ça ne vous fait rien de me le garder deux minutes.

Ainsi Cantegril pourra servir à l'auberge. Après le déjeuner, il sera de retour. Mais Mariannette se souviendra de la foire du 28.

RAYMOND ESCHOLIER - Cantegril - Bernard Grasset.

LES MOTS.

Irisée : Se revêtant des couleurs de l'arc-en-ciel. Dans l'ordre : rouge, orangé, jaune, vert, bleu, indigo, violet. - **Troussé** : Trousser une volaille, c'est la préparer pour la mettre en broche. - **Le verbe haut** : Avoir le verbe haut, c'est parler fort. - **Les jours de grande presse** : Les jours de grande hâte ; les jours où il faut se presser, se dépêcher à cause de l'abondance des clients. - **Repu** : N'ayant plus faim, après un repas copieux. On dit aussi : rassasié. - **Il biaise** : Il oblique pour choisir un chemin moins encombré ou plus direct. - **Le brouhaha** : Un mélange de bruits de voix. - **Le train** : Ici, le bruit, le tapage. - **Confidentiel** : Comme pour confier un secret.

LES IDÉES.

1. Pour quelles raisons la foire du 28 s'annonce-t-elle bien ?
2. Expliquez cette exclamation de l'aubergiste : « On dirait qu'il le fait exprès ».
3. Pour quelle raison très précise, Cantegril s'éloigne-t-il du foiral ?
4. Pourquoi l'aubergiste considère-t-il d'abord avec attention cette robuste paysanne ? Pourquoi peut-il être satisfait de son examen ?
5. Donnez un titre à chacun des cinq paragraphes de la lecture.

Beaux dimanches

18







79 Le cirque au village

1. A midi et demi, pendant le déjeuner, nous entendîmes un roulement de tambour sur la place des Quatre-Routes. En un clin d'œil, nous étions sur le seuil de la petite grille, nos serviettes à la main. C'était un bohémien qui annonçait pour le soir, à huit heures, « vu le beau temps », une grande représentation sur la place de l'église. A tout hasard, « pour se prémunir contre la pluie », une tente serait dressée. Suivait un long programme des attractions que le vent emporta, mais où nous pûmes distinguer vaguement « pantomimes*... chansons... fantaisies équestres*... », le tout scandé par de nouveaux roulements de tambour.

Pendant le dîner du soir, la grosse caisse, pour annoncer la séance, tonna sous nos fenêtres et fit trembler les vitres. Bientôt après, passèrent, avec un bourdonnement de conversations, les gens des faubourgs, par petits groupes, qui s'en allaient vers la place de l'église. Et nous étions là, tous deux, forcés de rester à table, trépignant d'impatience ! Vers neuf heures, enfin, nous entendîmes des frottements de pieds et des rires étouffés à la petite grille : les institutrices venaient nous chercher.

2. Dans l'obscurité complète, nous partîmes en bande vers le lieu de la comédie. Nous apercevions de loin le mur de l'église illuminé comme par un grand feu. Deux quinquets* allumés devant la porte de la baraque ondulaient au vent...

La représentation était avancée plus qu'à moitié. On voyait sur la piste une petite chèvre savante qui bien docilement mettait ses pieds sur quatre verres, puis sur deux, puis sur un seul...

A peine étions-nous assis que bondissait sur la piste un poney tout harnaché à qui un jeune personnage blessé fit faire plusieurs tours et qui s'arrêtait toujours devant l'un de nous lorsqu'il fallait désigner la personne la plus aimable ou la plus brave de la société ; mais toujours devant Madame Pignot lorsqu'il s'agissait de découvrir la plus menteuse ou la plus avare. Et c'étaient autour d'elle des rires, des cris et des coins-coins, comme dans un troupeau d'oies que pourchasse un épagneul !

Puis c'est l'entracte.

3. Enfin glissa lentement, entre les rideaux, la face d'un long pierrot en trois pièces mal articulées, recroquevillé sur son ventre comme par une colique, marchant sur la pointe des pieds comme par excès de prudence et de crainte, les mains empêtrées* dans des manches trop longues qui balayaient la piste.

Je ne saurais plus reconstituer aujourd'hui le sujet de sa pantomime. Je me rappelle seulement que dès son arrivée

dans le cirque, après s'être vainement et désespérément retenu sur les pieds, il tomba. Il eut beau se relever ; c'était plus fort que lui ; il tombait. Il ne cessait pas de tomber. Il s'embarrassait dans quatre chaises à la fois. Il entraînait dans sa chute une table énorme qu'on avait apportée sur la piste. Il finit par aller s'étaler par-delà la barrière du cirque jusque sur les pieds des spectateurs. Deux aides, racolés* dans le public à grand-peine, le tiraient par les pieds et le remettaient debout après d'inconcevables* efforts. Et chaque fois qu'il tombait, il poussait un petit cri, varié chaque fois, un petit cri insupportable, où la détresse et la satisfaction se mêlaient à doses égales. Au dénouement, grimpé sur un échafaudage de chaises, il fit une chute immense et très lente, et son ululement* de triomphe durait aussi longtemps que sa chute, accompagné par les cris d'effroi des femmes.

4. Durant la seconde partie de sa pantomime, je revois « le pauvre pierrot qui tombe » sortant d'une de ses manches une petite poupée bourrée de son et mimant avec elle toute une scène tragi-comique. En fin de compte, il lui faisait sortir par la bouche tout le son qu'elle avait dans le ventre. Puis, avec de petits cris pitoyables, il la remplissait de bouillie et au moment de la plus grande attention, tandis que tous les spectateurs, la lèvre pendante, avaient les yeux fixés sur la fille visqueuse* et crevée du pauvre pierrot, il la saisit soudain par un bras et la lança à toute volée, à travers les spectateurs, sur la figure de Jasmin Delouche, dont elle ne fit que mouiller l'oreille pour aller ensuite s'aplatir sur l'estomac de Madame Pignot, juste au-dessous du menton. La boulangère poussa un tel cri, elle se renversa si fort en arrière et toutes ses voisines l'imitèrent si bien que le banc se rompit et la boulangère, la triste veuve Delouche et vingt autres s'effondrèrent, les jambes en l'air, au milieu des rires, des cris et des applaudissements, tandis que le grand clown, abattu la face contre terre, se relevait pour saluer et dire :

— Nous avons, Messieurs et Mesdames, l'honneur de vous remercier !

ALAIN FOURNIER - Le grand Meaulnes - Emile-Paul Frères.

LES MOTS.

Une pantomime : Une petite pièce où les acteurs s'expriment uniquement par gestes, sans paroles. - **Des fantaisies équestres** : Des exercices comiques réalisés à cheval. Citez un nom de la même famille que l'adjectif équestre. - **Deux quinquets** : Deux lampes à huile. - **Les mains empêtrées** : Embarrassées, gênées par ses manches trop longues. - **Racolés** : Recrutés à grand renfort de cris et de promesses. - **Inconcevables** : Surprenants, extraordinaires. - **Un ululement** : C'est le cri des oiseaux rapaces nocturnes. - **Visqueuse** : Poisseuse, gluante, collante. Pourquoi la poupée est-elle visqueuse ?

LES IDÉES.

1. Comment les bohémiens attirent-ils l'attention des villageois ? Relevez trois détails.
2. S'agit-il d'un grand cirque ? Justifiez votre réponse à l'aide du texte.
3. A deux reprises Madame Pignot est la risée des spectateurs. Montrez-le. Comment vous représentez-vous Madame Pignot ?
4. Les chutes successives du pierrot maladroit ne dissimulent-elles pas, au contraire, une grande adresse ? Prouvez-le.
5. Que pensez-vous de la qualité du spectacle ? Vous apprécierez chacune des attractions en insistant surtout sur le final de la séance.







80 Dimanches d'il y a soixante ans

1. Le dimanche commençait comme les autres jours par les soins ordinaires de la maison et des étables, mais dès que la grosse cloche avait sonné le premier coup, c'était dans toutes les maisons le même branle-bas. On habillait d'abord les enfants, pour s'en débarrasser, et cela n'allait pas sans grognements de cheveux tirés ou d'eau trop froide.

Devant le petit miroir, pendu à la fenêtre, le père se rasait. Je revois le bol ébréché, la savonnette, le vieux cuir balafré et ce terrible rasoir qui faisait si mal son office dans un chaume de huit jours. Les maladroits et les prodigues* descendaient chez le perruquier, qui était aussi pompier, tambour, vigneron et sabotier. Pour deux sous, on avait le droit de se jucher sur un établi, de prendre une prise, de faire connaissance avec l'esprit du village et enfin, assis sur une escabelle à trois pieds, de sentir une main preste vous refaire des joues neuves.



A la dernière sonnerie des cloches mêlées, tout le village, d'en bas et d'en haut, s'en venait vers l'église...

2. La femme qui avait quitté le logis la dernière, avec la clé dans sa poche, y rentrait la première. Elle avait posé le bonnet blanc, le caraco à ganse* de velours, repris le tablier de la ménagère. Elle avait ranimé le feu devant les pots et les casseroles. Elle guettait les enfants — les garçons, cela va sans dire — pour enlever leurs beaux habits et les sauver des catastrophes. Le père tirait sa veste, passait un « garde-culotte » de toile bleue et allait à ses bêtes.

On dressait la table. Il n'était pas question de bombance*, mais le dimanche, on était moins bousculé ; on avait le temps de s'asseoir, de manger sans regarder sans cesse au ciel ce que disent les nuages et le vent. La maman



avait trouvé dans le saloir* quelque chose de moins commun que le gros lard : un petit jambon, une épaule, une côtelette échappée aux prodigalités de la Noël. La potée était plus savoureuse ; il s'y ajoutait un dessert de gaufres, de pruneaux, de cerises aigres.

Le dimanche devenait tout doucement le jour du café ! Mais on mesurait bien juste les cuillerées qu'on versait dans le coquemar de terre et cela coulait dans le verre, un peu rousseau. Quel plaisir quand on était jugé assez grand pour en avoir deux doigts, puis « jusqu'aux crans » !

3. Sur la terrasse plantée de noyers qui servait de cour à l'école, le jeu de quilles allongeait sa cuvette à double talus. A l'entrée, les troncs d'arbres qui arrêtaient les boules, et les bancs pour les joueurs ; au fond, un petit mur matelassé de fagots et la place bien nette des neuf quilles en quinconce*.

Chaque fois que le temps était beau, on voyait arriver le brave père François, le *requilleur**, avec sa brouette grinçante, sa casquette de travers et sa barbiche de chèvre. Il était très sourd, ce qui était une bénédiction et lui permettait de ne pas entendre les quolibets* que lui prodiguaient de glorieux imbéciles. Ses quilles plantées, il attendait.

4. Les joueurs se formaient en équipes égales, après des engagements prudents et très calculés sous leur feinte indifférence*. On jouait des sous, et certains y étaient enragés ; mais le plus souvent, il s'agissait de savoir qui paierait à boire. Le jeu allait, avec ses manches, ses rampeaux* et sa belle. La science consistait à lancer la boule de telle sorte que, décrivant une courbe savante le long d'un talus, elle se rabatte dans l'assemblée des quilles. Il fallait voir le joueur, sa blouse rentrée dans la ceinture, ramasser la boule, la soupeser, la tourner, se la caler dans la main, fléchir, se fendre, viser, hésiter et enfin se détendre avec un : Han ! de boquillon. Comme il suivait sa boule ! Quels cris, quels commentaires, dans le fracas des quilles ! Chacun avait sa manière et il y montrait son caractère bien mieux qu'en causant. Il y avait le brutal et le finaud, l'indécis et le calculateur, l'audacieux et le fantaisiste. Le grognon donnait la comédie et on l'aidait à grogner. Jamais il n'avait tort : c'était la boule qui lui avait échappé, le pied qui lui avait tourné, la quille qui n'était pas à sa place ou ce maudit gravier — il allait le chasser d'une main rageuse ! — qui avait dévié sa boule.

Un jeu fini, l'autre recommençait. Vainqueurs et vaincus s'en allaient de compagnie boire bière ou limonade.

JOSEPH CRESSOT - Le pain au lièvre - Stock.

LES MOTS.

Les prodigues : Ils gaspillent leur argent en dépenses inutiles. Quel est le contraire ? - **A ganse de velours** : C'est un cordonnet fermant le col du corsage. - **Bombance** : Ce mot familier désigne un repas très copieux. On dit aussi : faire ripaille. - **Le saloir** : C'est un grand récipient dans lequel on conserve dans le sel la viande, en particulier celle de porc. - **En quinconce**: On a placé d'abord un rang de cinq quilles. Les quatre autres ont été posées devant, au milieu des intervalles. - **Le requilleur** : Il place les quilles après chaque partie. C'est un terme local. - **Les quolibets** : Des plaisanteries, des railleries, en général peu intelligentes. Trouvez dans la même phrase un mot confirmant cette idée. - **Leur feinte indifférence** : Les joueurs paraissaient ne pas se soucier du choix des équipes. Pour eux, cela semblait sans intérêt. Mais ce n'était qu'une attitude destinée à tromper l'adversaire. - **Ses rampeaux** : Etre rampeau, c'est marquer le même nombre de points, c'est donc faire match nul.

LES IDÉES.

1. Ce dimanche commence comme un jour ordinaire, à part deux détails. Lesquels ?
2. Expliquez : « ce terrible rasoir qui faisait si mal son office dans un chaume de huit jours ».
3. Pour les enfants, ces dimanches étaient-ils joyeux ? Pourquoi ? Quel était leur seul plaisir ?
4. Le paragraphe n° 4 décrit le jeu d'un grognon. A votre avis, comment jouaient le brutal, le finaud, l'indécis, le calculateur, l'audacieux, le fantaisiste ?
5. Notez la simplicité de ces dimanches d'autrefois dans la toilette, les vêtements, le repas, les distractions. Pourtant, ces villageois sont-ils malheureux ?

81 Les bateleurs du dimanche

1. Et en avant la musique !...

Quelques passants attirés par l'attroupement venaient grossir le cercle des badauds* qui se pressaient, sur la petite place, autour du tapis que les baladins* avaient déroulé sur le ciment.

Torse nu, un athlète ventru, au cou de taureau et tatoué jusqu'à la ceinture, s'arrachait du gosier des sabres qu'il avait avalés jusqu'à la garde. Et aussitôt, essuyant d'un revers de bras la sueur qui inondait son visage cramoisi, sans cesser de jongler avec des poids de fonte qu'il faisait rebondir sur ses biceps, il attaquait de sa voix éreintée* le boniment pour la dernière parade.

— Et en avant la musique !...

2. Assis sur son pliant, l'homme-orchestre, un petit vieux qui flottait dans ses hardes, ouvrit le ban* avec une savante roulade de tambour. Puis, lâchant ses baguettes, il emboucha* son trombone et gonfla son cou où de grosses veines se tendaient comme des cordes. Entre ses jambes, fixées à ses genoux par des colliers de cuir, les cymbales claquèrent pour le coup d'envoi.

Les pigeons de la petite place, à peine effarouchés par cette bruyante musique, s'étaient soulevés sur leurs ailes et retombaient au bord du tapis où brillaient de rares piécettes de monnaie.

— Allons, mesdames et messieurs..., un geste ! Encore un petit geste !... Merci... Notre dernier numéro, mesdames et messieurs, avant d'avoir l'honneur de vous remercier, annonçait l'hercule de foire. Et on rembourse... Parfaitement. Vous avez bien entendu. On rembourse n'importe qui viendra se vanter d'avoir vu quelque chose d'aussi sensationnel, un numéro aussi extraordinaire que celui que je vais avoir l'honneur de vous présenter, et même sous le chapiteau* des plus grands cirques... Encore un petit geste, mesdames et messieurs. Un dernier geste... Allez, Serge. A toi petit...

3. Serge se débarrassa de ses vieilles savates trouées qui perdaient leurs semelles de corde, tandis que l'homme-orchestre, après avoir enveloppé son trombone dans un sac de cuir, disposait au centre du tapis une écuelle de fer remplie de chiffons et d'étoupe* qu'il enflamma avec une allumette.

— La ronde du feu ! annonçait l'hercule de foire. La ronde du feu va être exécutée sous vos yeux par le plus jeune artiste de la troupe, Serge que voici.

Serge salua et rendit à son partenaire* la bouteille d'essence dont, les lèvres au goulot, il s'était empli la bouche.





4. Et, aussitôt, le garçon s'élança, se ramassa, plongea pour un premier saut périlleux au ras du tapis qu'il parcourut de bout en bout, touchant à peine le sol.

Une véritable toupie humaine, une roue où, dans un mouvement vertigineux, on voyait tournoyer les rayons des bras et des jambes.

Un roulement de tambour...

D'une détente puissante, s'aidant d'un mauvais tremplin à ressorts, Serge bondit pour amorcer très haut la première courbe de son double saut périlleux*, le boucla comme une hirondelle qui rase la terre.

5. Au-dessus de l'écuelle où brûlait l'étoupe, le visage presque dans la flamme, le jeune acrobate souffla à pleins poumons le jet de vapeurs d'essence qui aussitôt s'enflamma.

C'était bien la ronde du feu qu'avait annoncée l'hercule de foire.

Le garçon tournoyait dans les airs comme s'il était sans poids, retombant pour une roue sur les mains et repartant dans la ronde aérienne de ses sauts périlleux enfermés dans les cercles de feu : le sillage de flammes qui sortaient de sa bouche...

RENÉ GUILLOT. - La route des éléphants

Collection SOUVERAINE - Éditions G.P.

LES MOTS.

Les badauds : Ce sont des curieux qui perdent leur temps à regarder. - **Les baladins :** On les appelle aussi les bateleurs, les saltimbanques. Ils font des exercices d'adresse, de force ou d'équilibre sur les places publiques. - **Une voix éreintée :** La voix du bonimenteur était cassée, rauque, enrouée. Pourquoi ? - **Il ouvrit le ban :** Il fit un roulement de tambour pour annoncer le début de la parade. - **Il emboucha :** Il mit à la bouche son instrument. L'embouchure est la partie du trombone qui entre dans la bouche. - **Le chapiteau :** La vaste tente d'un cirque. - **L'étoupe :** Il s'agit de déchets de fils de chanvre. - **Son partenaire :** Il fait partie de la troupe de bateleurs. - **Le double saut périlleux :** Aprés avoir sauté en l'air, le garçon fait une double cabriole avant de retomber sur le sol.

LES IDÉES.

1. Le premier bateleur est un hercule de foire. Que signifie ce mot ? Justifiez son emploi à l'aide de la lecture.
2. Pourquoi l'auteur désigne-t-il le petit vieux sous le nom de l'homme-orchestre ?
3. Les spectateurs ne semblent pas généreux. Relevez quatre expressions significatives.
4. Notez et expliquez trois comparaisons concernant le jeune acrobate.
5. Quelles sont les qualités physiques et morales nécessaires pour accomplir la ronde du feu ?

82 Dimanche de pauvres

Madame Louisa Kraft, la maman du petit Christophe, travaillait comme cuisinière les jours de noces ou de baptême. Ce dimanche-là, Christophe vêtu de ses habits les plus propres, de vieux habits donnés, avait été rejoindre sa mère. La patronne le prit par la main et...

1. Ils arrivèrent dans un jardin, où deux enfants à l'air maussade, un garçon et une fille, à peu près du même âge que Christophe, semblaient se bouder l'un l'autre. L'arrivée de Christophe fit diversion*. Ils se rapprochèrent pour examiner le nouveau venu. Christophe, abandonné par la dame, restait planté dans une allée, sans oser lever les yeux. Les deux autres, immobiles à quelques pas, le regardaient des pieds à la tête, se poussaient du coude, et ricanaient. Enfin, ils se décidèrent. Ils lui demandèrent qui il était, d'où il venait, et ce que faisait son père. Christophe ne répondit rien, pétrifié*: il était intimidé jusqu'aux larmes, surtout par la petite fille, qui avait des nattes blondes, une jupe courte, et les jambes nues.

2. Ils se mirent à jouer. Comme Christophe commençait à se rassurer un peu, le petit bourgeois tomba en arrêt devant lui, et, touchant son habit, il dit :
— Tiens, c'est à moi !

Christophe ne comprenait pas. Indigné de cette prétention que son habit fût à un autre, il secoua la tête avec énergie, pour nier.
— Je le reconnais bien peut-être ! fit le petit ; c'est mon vieux veston bleu : il y a une tache là.

Et il y mit le doigt. Puis, continuant son inspection, il examina les pieds de Christophe, et lui demanda avec quoi étaient faits les bouts de ses souliers rapiécés.



Christophe devint cramoisi*. La fillette fit la moue et souffla à son frère — Christophe l'entendit — que c'était un petit pauvre.

3. Enhardis par son silence, les deux petits riches cherchèrent quelque moyen amusant de le tourmenter. La fillette était particulièrement acharnée. Elle remarqua que Christophe avait peine à courir, à cause de ses vêtements étroits ; et elle eut l'idée raffinée* de lui faire rccomplir des sauts d'obstacle. On fit une barrière avec de petits bancs, et on mit Christophe en demeure de la franchir. Le malheureux garçon n'osa dire ce qui l'empêchait de sauter ; il rassembla ses forces, se lança, et s'allongea par terre. Autour de lui, c'étaient des éclats de rire. Il fallut recommencer. Les larmes aux yeux, il fit un effort désespéré, et, cette fois, réussit à sauter. Cela ne satisfit point ses bourreaux, qui décidèrent que la barrière n'était pas assez haute ; et ils y ajoutèrent d'autres constructions, jusqu'à ce qu'elle devînt un casse-cou. Christophe essaya de se révolter : il déclara qu'il ne sauterait pas. Alors la petite fille l'appela lâche, et dit qu'il avait peur. Christophe ne put le supporter ; et, certain de tomber, il sauta, et tomba. Ses pieds se prirent dans l'obstacle : tout s'écroula avec lui. Il s'écorcha les mains, faillit se casser la tête ; et, pour comble de malheur, son vêtement éclata aux genoux, et ailleurs. Il était malade de honte ; il entendait les deux enfants danser de joie autour de lui...

Christophe essaya de se relever : le petit bourgeois le poussa et le fit retomber ; la fillette lui donna des coups de pied. Il essaya de nouveau ; ils se jetèrent sur lui tous deux, s'asseyant sur son dos, lui appuyant la figure contre terre.

4. Alors une rage le prit : c'était trop de malheurs ! Ses mains qui le brûlaient, son bel habit déchiré, la honte, le chagrin, la révolte contre l'injustice, tant de misères à la fois se fondirent en une fureur folle. Il s'arc-bouta sur ses genoux et ses mains, se secoua comme un chien, fit rouler ses persécuteurs*. Et, comme ils revenaient à la charge, il fonça tête baissée sur eux, gifla la petite fille, et jeta d'un coup de poing le garçon au milieu d'une plate-bande.

Ce furent des hurlements. Les enfants se sauvèrent à la maison, avec des cris aigus. On entendit les portes battre, et des exclamations de colère. La dame accourut... Christophe la voyait venir, et il ne cherchait pas à fuir ; il était terrifié de ce qu'il avait fait: c'était une chose inouïe, un crime ; mais il ne regrettait rien. Il attendait. Il était perdu.

La dame fondit* sur lui. Il se sentit frapper. Il entendit qu'elle lui parlait d'une voix furieuse, avec un flot de paroles ; mais il ne distinguait rien. Ses deux petits ennemis étaient revenus pour assister à sa honte, et piaillaient à tue-tête.

ROMAIN ROLLAND - Jean-Christophe, Tome I : L'Aube - Albin Michel.



LES MOTS.

Diversion : Les deux enfants s'ennuyaient dans leur jardin. Cherchez un adjectif qualificatif révélateur. L'arrivée de Christophe supprime cette tristesse en excitant leur curiosité. - **Pétrifié :** Ici, effrayé au point d'être immobile comme une pierre. - **Cramoisi :** Rouge foncé. Nous avons étudié d'autres nuances de rouge dans « Les 47 chapeaux de Fontanac ». Citez-les. - **L'idée raffinée :** L'idée très délicate, très fine. Cette idée est-elle vraiment raffinée ? Pourquoi l'auteur emploie-t-il cet adjectif ? - **Les persécuteurs :** Les deux petits bourgeois sont à la fois injustes, violents et cruels dans les tourments qu'ils font subir au pauvre Christophe. Le paragraphe n° 3 contient un synonyme. Trouvez-le. - **La dame fondit sur lui :** Elle se précipita sur lui comme un fauve sur sa proie.

LES IDÉES.

1. Avant même l'arrivée de Christophe, ces deux enfants vous paraissent-ils sympathiques ? Pourquoi ?
2. A votre avis, pourquoi Christophe est-il intimidé jusqu'aux larmes ?
3. Relevez les expressions très vexantes employées par les deux petits bourgeois.
4. Quels sont les sentiments successifs éprouvés par le malheureux Christophe ?
5. En utilisant un mot très important du paragraphe n° 4, quel nouveau titre pourriez-vous choisir pour cette lecture ?

19 - Premier sourire du printemps



Avril

Simone, le soleil rit sur les feuilles de houx ;
Avril est revenu pour jouer avec nous.

Il porte des corbeilles de fleurs sur ses épaules,
Il les donne aux épines, aux marronniers, aux saules.

Il les sème une à une parmi l'herbe des prés.
Sur les bords des ruisseaux, des mares et des fossés.

Il garde les jonquilles pour l'eau, et les pervenches
Pour les bois, aux endroits où s'allongent les branches ;

Il jette les violettes à l'ombre, sous les ronces
Où son pied nu, sans peur, les cache et les enfonce ;

A toutes les prairies, il donne des pâquerettes,
Et des primevères qui ont un collier de clochettes ;

Il laisse les muguets tomber dans les forêts
Avec les anémones, le long des sentiers frais ;

Il plante des iris sur le toit des maisons,
Et dans notre jardin, Simone, où il fait bon,

Il répandra des ancolies et des pensées,
Des jacinthes et la bonne odeur des giroflées.

Rémy de GOURMONT
Divertissements.







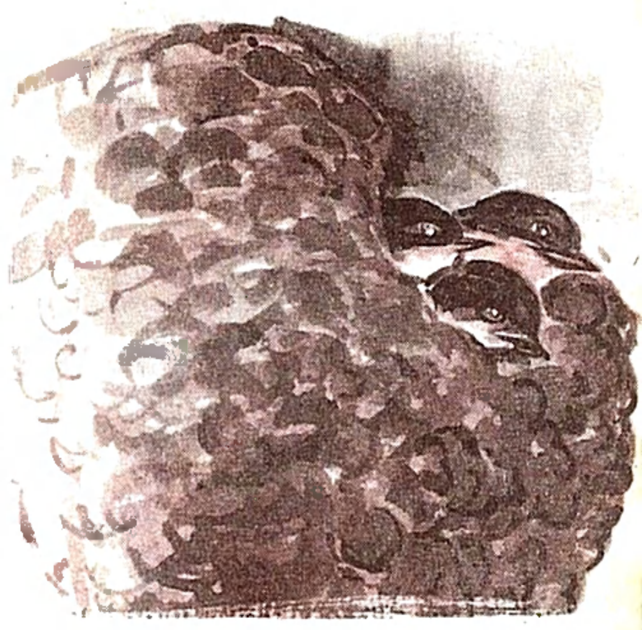
83 Nérotte l'hirondelle, chef de chantier

1. Les nitées* réunies pépiaient, battant des ailes autour des loges de glaise que la mère visitait elle-même. Elle éprouvait en s'y suspendant la solidité des vieilles murailles, pénétrant dans le vieux nid pour y peser de tout son poids, cherchant les failles* à cimenter, les trous à reboucher, fouillant les vieilles paillasses, montrant aux ouvrières ce qu'il fallait faire, donnant des ordres et travaillant, elle aussi, de toute son activité joyeuse.

2. On commença par vider les nids et assainir* les maisons.

La petite patte de la travailleuse poussait au dehors les brins noircis, les plumes mortes, les fientes sèches et tous ces débris encombrants ou nuisibles tombaient en dessous, jonchant les rebords extérieurs des fenêtres. Aux alentours, les aides, rasant les haies, les murs et le sol, cueillaient dans leur bec ou dans leurs pattes et mettaient en réserve entre les solives, à proximité de la bâtisse, les morceaux de laine, de crin et de foin dont on carderait*, le moment venu, les matelas des oisillons à venir...

3. Quand ces travaux furent finis et que se réunit de nouveau le conseil général de la colonie, il se trouva qu'une douzaine de ménages n'avaient pas de logis. Alors les vieilles aïeules et maîtresses maçonnes conférèrent* entre elles, et, s'étant partagé la direction des chantiers, décidèrent de commencer du côté du soleil, et dès l'aube prochaine, les travaux de construction. Puis on alla reconnaître les lieux, choisir les orientations, jeter les bases des fondations et chercher à proximité les carrières de glaise et de boue d'où l'on pourrait extraire les matériaux.



Le lendemain, toute la gent* réunie se mit à l'œuvre ; trois bâtiments furent commencés en même temps.

4. Nérotte la doyenne*, la vieille maçonne, établie dans une encoignure abritée des vents humides était presque collée à la paroi lisse de la pierre de taille d'une large baie, en se soutenant des ailes et de la queue comme les pics qui grimpent aux arbres. Elle recevait des aides actives, se succédant sans discontinuer, les gorgées de mortier faites de sable et de salive qu'elle étalait entre deux arêtes aiguës de l'angle de la muraille sur de presque imperceptibles* soubassements de roc.

Une à une les aides rappliquaient, battant des ailes, et jetaient à la maçonne les gorgées de crachat humide qu'elle étalait en couches égales.

Cela dura un long moment, puis Nérotte, affamée et lasse, accorda à ses ouvrières un instant de repos, et pour se délasser de son immobilité, elle se laissa glisser dans l'air, les ailes étendues, planant et virant en silencieux battements.

5. Au bout d'une journée de labeur coupée de nombreux repos, de solides fondations adhérant* au mur furent jetées. Chacune à son tour se chargea de l'exécution des travaux de maçonnerie et Nérotte comme les autres alla vers la prochaine carrière pour y quérir sa pelletée.

Mais sur les bords où le travail doit être plus minutieux et à toute épreuve, c'était toujours elle, la savante, qui posait la première assise* pour qu'elle adhérât solidement. Alors la muraille hémisphérique* monta rapidement car, du bec et des pattes, maintenant toutes apportaient les matériaux. Il n'était plus indispensable que toute la boue fût triturée de salive. Les équipes sifflantes rasaient la surface de l'eau qu'elles égratignaient de leurs pattes pour les mouiller afin de pouvoir prendre ensuite en frôlant le sol sans s'y poser, une miette de plâtras à jeter sur la muraille qui montait.

6. Au bout de trois jours, elle rejoignait le mur surplombant, sauf au milieu où l'on avait ménagé un trou circulaire, une porte d'entrée pour le passage des futurs habitants du logis.

Pour varier la besogne, les équipes volantes allaient d'un nid à l'autre, s'encourageant mutuellement, se rendant compte de la façon dont avançait le travail, stimulant les malhabiles ou les indolentes. Quand un nid fut achevé, on en commença un autre à l'endroit reconnu, et cela dura, ainsi douze grands soleils jusqu'à ce que tous les jeunes ménages fussent pourvus.

Puis chaque couple en particulier s'occupa, selon sa fantaisie, du matelas où reposeraient bientôt les œufs et plus tard les petits...

Tous les oiseaux du village, les tribus de pinsons et de chardonnerets, les clans sédentaires* de moineaux s'adonnaient avec ardeur à ce travail délicat.

LOUIS PERGAUD - La revanche du Corbeau - Mercure de France.

LES MOTS.

Les nitées (ou les nichées) : Les différentes familles d'hirondelles. - **Les failles :** Les fentes, les petites crevasses. - **Assainir :** Nettoyer et purifier les vieux nids pour assurer la santé de la future couvée. - **On carderait :** Carder, c'est peigner, démêler la laine des matelas avec une carde, c'est-à-dire une planchette garnie de petits crochets. - **Conférèrent :** Les hirondelles parlèrent longuement de la construction des nids. - **La gent :** Ici, toute la troupe. Qu'appelle-t-on: la gent trotte-menu ? - **La doyenne :** La plus âgée. - **Imperceptibles :** Les aspérités de la pierre auraient échappé à la vue des hommes. Mais elles suffisaient à l'hirondelle pour y fixer son nid. - **Adhérant :** Tenant, collant fortement. - **La première assise :** Dans une construction, c'est la première rangée de pierres. Et ici ? **Hémisphérique :** En forme de demi-sphère, c'est-à-dire de demi-boule. - **Sédentaires** - Les moineaux ne quittent pas nos régions pendant l'hiver. Au contraire, les hirondelles sont des oiseaux migrateurs.

LES IDÉES.

1. Montrez à l'aide du texte la prudence et la prévoyance des hirondelles.
2. De nombreux termes comparent des hirondelles à de véritables maçons. Recherchez-les.
3. Quelles sont les orientations à éviter pour la construction d'un nid ? Pour quelles raisons ?
4. Combien les hirondelles ont-elles construit de nids ? En combien de jours ? Citez deux phrases précises.
5. Montrez la solidarité qui existe entre les hirondelles.



84 Le printemps vient

1. Dans le vent et le soleil flambaient les haies et les talus. La campagne s'empanachait de longues fumées, pendant que la flamme crépitait dans les épines et courait dans l'herbe rousse. Aux lisières du bois le feston* des vieilles neiges reculait tous les jours. Et les taillis commençaient à s'empourprer du réveil de la sève ; l'or vif des chatons du marsault*, l'or gris des chenilles du noisetier, les mille croix d'or pâle du cornouiller*, tout était là, fidèle au rendez-vous.

Garçons et filles, nous sentions obscurément la joie du renouveau. Nous recommencions à jouer dehors, le soleil nous tirait vers les champs et les bois. Il nous semblait refaire la découverte du monde.

2. Je suis dans le jardin de la grand-mère, un tout petit coin de terre encadré de toits moussus, sous les grands arbres du parc voisin. A l'ombre froide du pignon, un tas de neige grise achève de fondre, mais en face, au pied de la treille, les perce-neige sont sorties, tout un bloc de feuilles pâles et serrées, couronné de fleurs, les « gouttes de lait », encore closes et suspendues à leurs tiges délicates. Avec quelle curiosité j'attendais qu'elles ouvrent leur robe à trois pans, leur jupon brodé de vert et pointillé d'orange !

Un peu plus tard, si le temps était doux, nous pensions aux violettes. Nous cherchions les premières au pied de la terrasse, sous le grand mur ventru que dominent les vieux tilleuls et qui se chauffe au soleil. Pauvres violettes sans queue et presque sans pétales, teintées de mauve et roussies par le gel ! Nous les apportions dans le creux de notre main. A peine réchauffées, elles nous remerciaient, de leur divine suavité.
— Ah ! disait maman, tu les as trouvées sous la terrasse ; nous y courions déjà, quand j'allais à l'école.

Toutes les autres suivaient, toutes les violettes des murs, des haies et des jardins, les pourpres et les presque bleues, les blanches et les lilas, les simples et les doubles, et ces violettes de loup, qui font de si belles taches dans les luzernes mais ne sentent rien.

3. Une fois, j'eus une révélation*. Des Grands-Bois où il était allé fagoter, mon père rapporta quelques brins de joli-bois*. Joli-bois, bois-joli, bois-fleuri... qui eût pu imaginer sur un rameau sans feuilles un tel manchon de fleurettes roses, un tel parfum ? Sans doute fallait-il être sorcier pour découvrir une telle merveille. La merveille trempait dans l'eau d'une cruche et embaumait la cuisine, pendant qu'au bout de chaque branche s'allongeait une aigrette de feuilles pointues.

4. Quand on était plus grand, on allait aux *jeannettes*, aux *jeannettes* qu'ailleurs on appelle jonquilles et qui semblent les cousines des narcisses. Elles poussent dans le bois rond

qui coiffe la colline du levant, entre les trois villages. C'était toujours un après-midi de dimanche, alors que l'air est vif et l'ombre froide, mais le soleil brillant.

On descend la côte, on passe le pont, on tourne vers les friches*. Les talus sont tout brodés d'un fraisier jaune et sur les friches s'ouvrent les anémones. Plus loin, le suintement* des sources met dans la haie le foisonnement des corydallis* rouges, roses et blancs, gorgés de sève et fleurant le bonbon. Sitôt cueillis, ils penchent la tête et on les jette. Mais la lisière du bois est à vingt pas, par-delà le champ semé de *pas d'âne** ; une minute pour souffler ; au premier layon*, commence la montée. Il fait presque trop chaud, dans ce taillis abrité, bruissant de feuilles sèches.

5. Où donc est-il, le printemps ? Est-il dans ces ronciers, éternellement pourpres et verts, dans ce houx malingre* et hérissé ? Où donc sont-elles, les *jeannettes* ? Un cri, et nous courons vers l'isolée, en sentinelle au bord du sentier. Une autre brille derrière une cépée*, une autre encore, et puis il n'est plus besoin de courir : tout le plateau, toutes les pentes sont semés de touffes vertes d'où jaillissent par centaines les corolles dorées.

Vous connaissez sûrement ces fleurs, leur longue tige un peu raide, leur collerette pâle, à cinq pointes et leur clochette gaufrée, d'un or plus vif. Ne cherchez pas leur parfum : elles sentent le vent de mars.

Il n'y avait qu'à s'accroupir ; en un moment, on avait au poing une grosse boule jaune, pareille, avec ses alvéoles*, à quelque nid de guêpes ou de frelons.

Le soir, il y avait de ces bouquets dans les maisons ; ils prolongeaient toute la semaine la douceur du dimanche. Les grands leur donnaient un sourire amical, et les vieux, parfois, le soupir de ceux qui sont allés au bois et n'iront plus.

JOSEPH CRESSOT - Le pain au lièvre - Stock.



LES MOTS.

Le feston : Habituellement, c'est une broderie en forme de guirlande. Ici, c'est la limite des neiges qui dessinent comme une dentelle à l'entrée du bois. - **Les chatons du marsault :** Le marsault est une variété de saule poussant près des eaux. Ses fleurs sont en épis, allongées comme la queue d'un chat. - **Le cornouiller :** Un arbuste à bois dur et à fleurs jaunes en forme de petites croix. - **J'eus une révélation :** Je fis une découverte. Laquelle ? - **Le joli-bois :** Il s'agit d'un arbrisseau à fleurs très odorantes appelé aussi bois-gentil. Son véritable nom est le daphné. - **Les friches :** Les terrains non cultivés, donc incultes. - **Le suintement :** L'eau des sources coule très lentement à travers les rochers. - **Les corydallis :** Une plante à fleurs en grappes poussant dans les rocailles. - **Le pas d'âne :** C'est le tussilage, une plante surnommée ainsi à cause de la forme de ses feuilles. - **Un layon :** Un sentier. En forêt, on dit une laie. - **Malingre :** Ce houx aux feuilles garnies de pointes, donc hérissées, est faible, peu développé. Pourquoi ? - **Une cépée :** Une touffe de jeunes tiges jaillissant au bas du tronc d'un arbre. - **Un alvéole:** C'est une des cavités d'un nid de guêpes. L'intérieur des fleurs de jonquilles groupées en bouquet imite en effet ces creux où nichent les guêpes.

LES IDÉES.

1. Les enfants aiment le printemps pour ses couleurs, ses parfums, la douceur de sa température. Montrez-le à l'aide du texte.
2. Le printemps, c'est l'éternelle jeunesse de la nature. Une phrase du paragraphe n° 2 traduit bien cette idée. Cherchez-la.
3. Pourquoi fallait-il être plus grand pour aller aux jonquilles ?
4. Expliquez : « Ils prolongeaient toute la semaine la douceur du dimanche ».
5. Ce texte s'achève sur une impression de tristesse. Expliquez la dernière phrase.

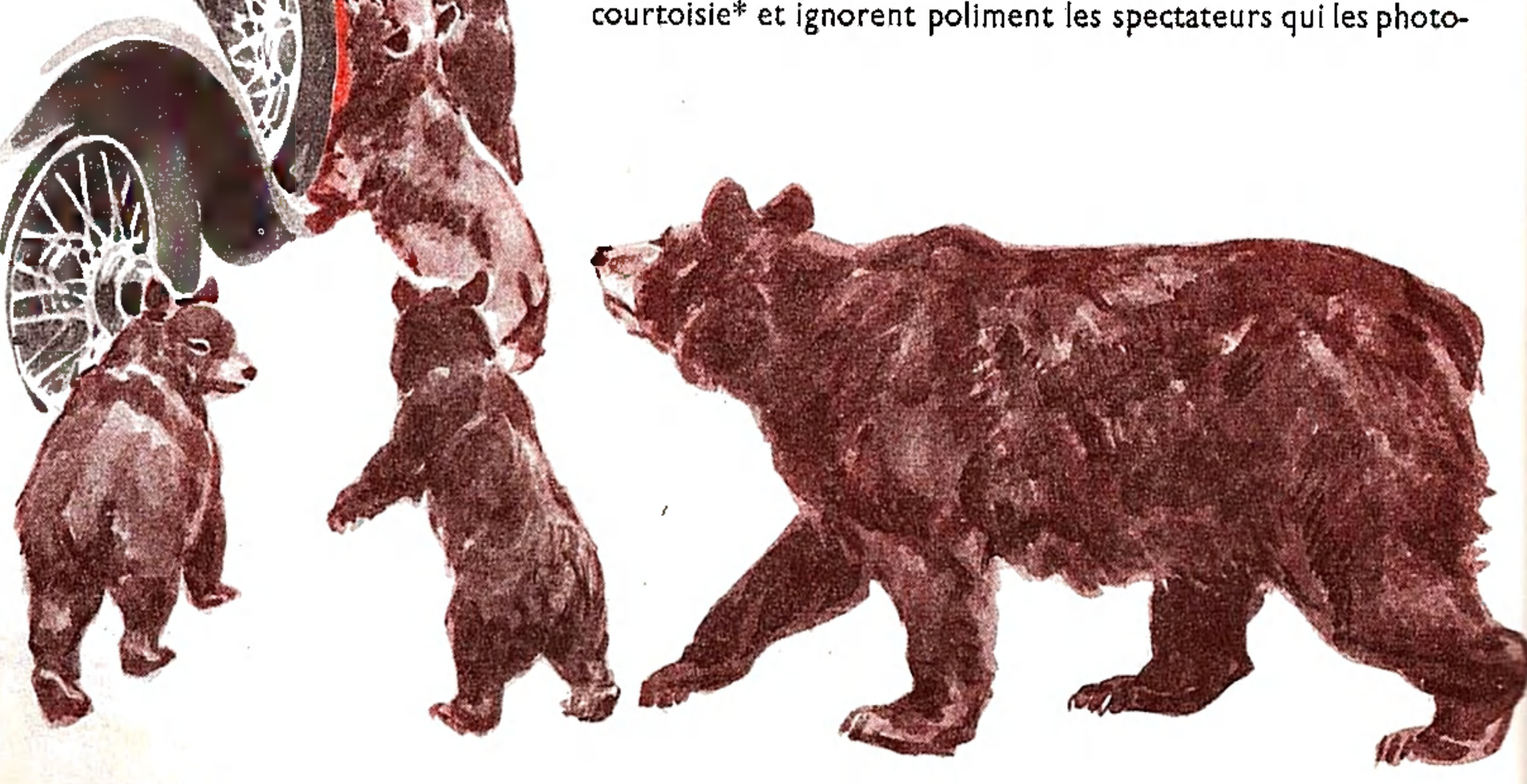
85 De curieux visiteurs printaniers

Waskesieu est une ville de tentes située sur les rives d'un lac, dans le Parc National du Prince Albert au Canada, immense territoire de lacs et de forêts.

1. Dès le retour du printemps, les campeurs viennent planter leurs tentes à Waskesieu pour ne s'en aller qu'à l'automne, où ils abandonnent ce vaste territoire à la Police Montée, aux gardiens du Parc, sans parler de l'innombrable population de poil et de plume qui peuple le royaume sauvage.

De tous ces visiteurs, les plus intéressants peut-être, ce sont les ours. A l'exception des grizzlis, Waskesieu voit accourir des ours de toute espèce et de tout calibre, depuis l'adolescent en fleur* d'une centaine de livres jusqu'à l'adulte de six cents livres. Il y en a de noirs avec le museau rouge, d'autres entièrement noirs, y compris le museau, et des bruns rougeâtres et des bruns marrons et d'autres dont la fourrure a les reflets du bronze. Mais tous sont de bons types inoffensifs* et débonnaires*, qui n'accordent pas la moindre attention aux bipèdes* et c'est chose assez fréquente de se trouver nez à nez avec un de ces citoyens en train de se promener paisiblement sur la grand-route. Les rues de la cité des tentes sont éclairées la nuit, mais les réverbères sont assez espacés et l'on a récemment suggéré d'en augmenter le nombre, pour que les ours y voient mieux et que les promeneurs nocturnes ne risquent pas de leur causer de fâcheuses émotions en leur marchant sur les pattes dans l'obscurité.

2. Les ours de Waskesieu se rassemblent par groupes de six ou sept autour des baraquements qui servent de cuisine, pour fouiller dans les épluchures que les cuisiniers jettent dehors à leur intention. Ils se comportent entre eux avec courtoisie* et ignorent poliment les spectateurs qui les photo-



graphient sur toutes les faces, à une vingtaine de pieds de distance. Les vétérans*, qui reviennent régulièrement chaque année, doivent commencer à se sentir blasés devant l'objectif*.

3. Waskesieu est reliée à la ville de Prince Albert par une route qui passe à travers bois. Peu avant la sortie de la forêt, il y a un certain carrefour où se tient en permanence une famille d'oursons escortés de leur mère. La famille est postée là pour attendre les automobiles et si l'une d'elles s'arrête, tous les ours se précipitent pour mendier des friandises avec une effronterie sans pareille...

4. Parmi les novices*, il arrive que quelques jeunes se laissent aller à des frasques* regrettables, comme d'entrer dans une tente inoccupée et de s'y endormir ou de fourrer leur museau dans de vieilles boîtes de fer-blanc dont il faut ensuite les délivrer.

Une dame de ma connaissance, rentrant dans sa tente après une promenade, y trouva un visiteur qui lui parut être un chien noir, installé comme chez lui et qui accueillit le retour de la propriétaire avec une parfaite indifférence. Outrée de ce sans-gêne, la dame commença par lui administrer quelques bonnes tapes et comme elle saisissait le balai pour le mettre dehors, elle s'aperçut tout à coup que le prétendu chien était un ours de taille moyenne, qui se laissa littéralement balayer comme une épluchure.

5. Un autre, dernièrement, avait poussé l'indélicatesse jusqu'à s'approprier un short de dame, trouvé au cours d'une de ses promenades. Après avoir joué un moment avec cet objet nouveau pour lui, il voulut s'en aller à la recherche de nouveaux passe-temps. Par malheur, ses griffes s'étaient si bien entortillées dans l'étoffe qu'il ne pouvait plus s'en défaire. De temps en temps, il se dressait tout debout sur ses pattes de derrière et tâchait de secouer la malencontreuse culotte qu'il brandissait au-dessus de sa tête comme un drapeau, à la grande joie des spectateurs. Enfin, après avoir exécuté les plus hilarantes* contorsions, il se délivra d'une dernière secousse et le short, mis en pièces, alla voler sur une branche voisine. Soulagé, l'ours le contempla fixement pendant une bonne minute, puis s'en fut au petit trot.

6. On m'a conté aussi l'histoire de cet ours qui a adopté l'hôtel de l'endroit. Tous les jours, à heure fixe, il fait négligemment son entrée dans la cuisine. Comme c'est un individu de taille respectable, le personnel, dans le même temps et avec le même naturel, sort par une autre porte. Auparavant, on a disposé sur place, à l'intention du visiteur, arlequins* et vieilles croûtes pour lui épargner la tentation de cambrioler le plat du jour. Quand il a bien mangé, il se retire dans un état de parfaite béatitude* et le personnel réintègre les lieux, assez satisfait lui aussi et peut-être même vaguement soulagé. Ainsi tout le monde est content.

GREY OWL - Ambassadeur des Bêtes - Éditions de l'Amitié - G. T. Rageot.

LES MOTS.

L'adolescent en fleur : Le jeune ours au début de sa vie, tandis que les ours de six cents livres ont déjà atteint l'âge mûr. - **Inoffensifs :** Qui ne font de mal à personne. Quel est le contraire ? **Débonnaires :** Trop bons, bons jusqu'à la faiblesse. - **Les bipèdes :** Habituellement, les animaux à deux pieds. Ici, de qui s'agit-il ? Comment appelle-t-on un animal à quatre pieds ? - **La courtoisie :** Une grande politesse semblable à celle que l'on pratiquait jadis à la Cour des rois. - **Les vétérans :** Ici, les ours les plus vieux. - **Blasés devant l'objectif :** Très souvent on a tourné la lentille en verre de l'appareil photographique vers les vieux ours. Aussi sont-ils fatigués, dégoûtés de ces séances de photographie. - **Les novices :** Ici, les ours plus jeunes, sans expérience. - **Des frasques :** Des extravagances, des écarts de conduite. - **Hilarantes :** Qui provoquent le rire. - **Des arlequins :** Des mélanges de restes de repas. - **La béatitude :** Un bonheur parfait et paisible.

LES IDÉES.

1. Que pensez-vous de cette phrase : « De tous ces visiteurs, les plus intéressants peut-être, ce sont les ours » ? Est-elle très flatteuse pour les campeurs ?
2. Waskesieu semble être le paradis des ours. Relevez trois détails très caractéristiques révélant les attentions dont ils sont l'objet.
3. Relevez d'une part les qualités de ces curieux ours et, d'autre part, leurs défauts.
4. Trouvez un titre pour chacun des six paragraphes.
5. Pour quelle raison ces ours ne sont-ils pas dangereux ? Néanmoins, sont-ils réellement et complètement inoffensifs ? Relevez un détail révélateur dans le paragraphe n° 6.



86 Les fleurs de glais

Le petit Frédéric, quatre ans, vient de tomber dans le fossé du Puits à roue en essayant de cueillir des fleurs de glais. Sa maman le déshabille, le sèche, le rhabille et...*

1. Et me voilà encore dans l'aire* ; je fais sur la paille fraîche quelques jolies cabrioles ; j'aperçois un papillon blanc qui voltige dans un chaume. Je cours, je cours après, avec mes cheveux blonds flottant au vent hors de mon béguin*... et paf ! me voilà encore vers le fossé du Puits à roue.

Oh ! mes belles fleurs jaunes ! Elles étaient toujours là, fières au milieu de l'eau, me faisant montre* d'elles, au point qu'il ne me fut plus possible d'y tenir. Je descends bien doucement, bien doucement sur le talus ; je place mes petons bien ras, bien ras de l'eau ; j'envoie la main, je m'allonge, je m'étire tant que je puis... et patatras ! je me fiche jusqu'au derrière dans la vase.

2. Aïe ! aïe ! aïe ! Autour de moi, pendant que je regardais les bulles gargouiller, j'entendais crier dans l'aire :
— Maîtresse ! courez vite, je crois que le petit est encore tombé à l'eau !

Ma mère accourt, elle me saisit, elle m'arrache tout noir de la boue puante, et la première chose, troussant ma petite robe, vlin ! vlan ! elle m'applique une fessée retentissante.
— Y retourneras-tu, entêté, aux fleurs de glais ? Y retourneras-tu pour te noyer ? Une robe toute neuve que voilà perdue, fripe-tout, petit monstre !

Et, crotté et pleurant, je m'en revins donc au mas*, la tête basse, et de nouveau on me dévêtit et on me mit, cette fois, ma robe des jours de fête.

3. Oh ! la galante robe ! Je l'ai encore devant les yeux, avec ses raies de velours noir, pointillée d'or sur fond bleuâtre.

Mais, bref, quand j'eus ma belle robe de velours :
— Et maintenant, dis-je à ma mère, que vais-je faire ?
— Va garder les gelines*, me dit-elle ; qu'elles n'aillent pas dans l'aire. Et toi, tiens-toi à l'ombre.

Plein de zèle, je vole vers les poules qui rôdaient par les chaumes, becquetant les épis que le râteau avait laissés. Tout en gardant, voici qu'une poulette huppée — n'est-ce pas drôle ? — se met à pourchasser, savez-vous quoi ? une sauterelle, de celles qui ont les ailes rouges et bleues. Et toutes deux, avec moi après, qui voulais voir la sauterelle, de sauter à travers champs, si bien que nous arrivâmes au fossé du Puits à roue ! Et voilà encore les fleurs d'or qui se miraient dans le ruisseau et qui réveillaient mon envie, mais une envie passionnée, délirante, excessive, à me faire oublier mes deux plongeons dans le fossé :





— Oh ! mais, cette fois, me dis-je, va, tu ne tomberas pas !

Et, descendant le talus, j'entortille à ma main un jonc qui croissait là ; et me penchant sur l'eau avec prudence, j'essaie encore d'atteindre de l'autre main les fleurs de glais.

4. Ah ! malheur, le jonc se casse et va te faire teindre ! Au milieu du fossé, je plonge la tête première. Je me dresse comme je puis, je crie comme un perdu, tous les gens de l'aire accourent :

— C'est encore ce petit diable qui est tombé dans le fossé. Ta mère, cette fois, enragé polisson, va te fouailler* d'importance !

Eh bien, non ; dans le chemin, je la vis venir, pauvrette, tout en larmes et qui disait :

— Mon Dieu ! je ne veux pas le frapper, car il aurait peut-être un « accident ». Et bienheureuse encore — mon Dieu, je vous rends grâce — qu'il ne se soit pas noyé !

Et ainsi, tous les deux, nous pleurions le long du fossé. Puis, une fois dans le mas, m'ayant quitté mon vêtement, la sainte femme m'essuya, nu, de son tablier ; et elle me coucha dans ma berce, où, lassé de pleurer, au bout d'un peu je m'endormis.

5. Et savez-vous ce que je songeai : pardi ! mes fleurs de glais... Dans un beau courant d'eau, qui serpentait autour du mas, limpide, transparent, azuré comme les eaux de la Fontaine de Vaucluse*, je voyais de belles touffes de grands et verts glaïeuls, qui étalaient dans l'air une féerie de fleurs d'or ! Des demoiselles d'eau venaient se poser sur elles avec leurs ailes de soie bleue, et moi je nageais nu dans l'eau riante ; et je cueillais à pleine mains, à jointées, à brassées, les fleurs de lis blondines. Plus j'en cueillais, plus il en surgissait.

Tout à coup, j'entends une voix qui me crie : « Frédéri ! »

Je m'éveille et que vois-je! Une grosse poignée de fleurs de glais couleur d'or qui blondissaient sur ma couchette.

Lui-même, le patriarche*, le Maître, mon seigneur père, était allé cueillir les fleurs qui me faisaient envie ; et la Maîtresse, ma mère belle, les avait mises sur mon lit.

FRÉDÉRIC MISTRAL - Mémoires et récits - Plon.

LES MOTS.

Le glais : Il s'agit de l'iris des marais ou iris jaune, appelé aussi glaïeul des marais. - **L'aire :** Le lieu où l'on battait le grain. Donnez un autre sens de ce nom. - **Un béguin :** Une sorte de petit bonnet. - **Me faisant montre d'elles :** Semblant montrer exprès leurs jolies fleurs d'or au petit Frédéric. - **Le mas :** Une ferme dans le midi de la France. **Les gelines :** Ancien mot désignant les poules. - **Fouailler :** Frapper à coups de fouet nombreux et violents. - **La Fontaine de Vaucluse :** C'est une source abondante, jaillissant à 25 km d'Avignon, dans un village appelé Vaucluse. - **Le patriarche :** Ici, le chef de la famille, le père de Frédéric.

LES IDÉES.

1. Frédéric est-il entièrement responsable de ses deux chutes dans le fossé ? Pourquoi ?
2. Relevez quatre expressions montrant la malpropreté de ce fossé.
3. Pour quelles raisons Frédéric n'est-il pas fouaillé ?
4. D'après ce récit quel est le grand amour du petit Frédéric ? Citez trois détails précis confirmant votre réponse.
5. Le paragraphe n° 5 contient deux parties distinctes. Lesquelles ? Trouvez-leur un titre.



Jeux et sports

Tel que Delphes l'a vu quand, Thymos le suivant,
Il volait par le stade aux clameurs de la foule,
Tel Ledas court encor sur le socle qu'il foule
D'un pied de bronze svelte et plus vif que le vent.

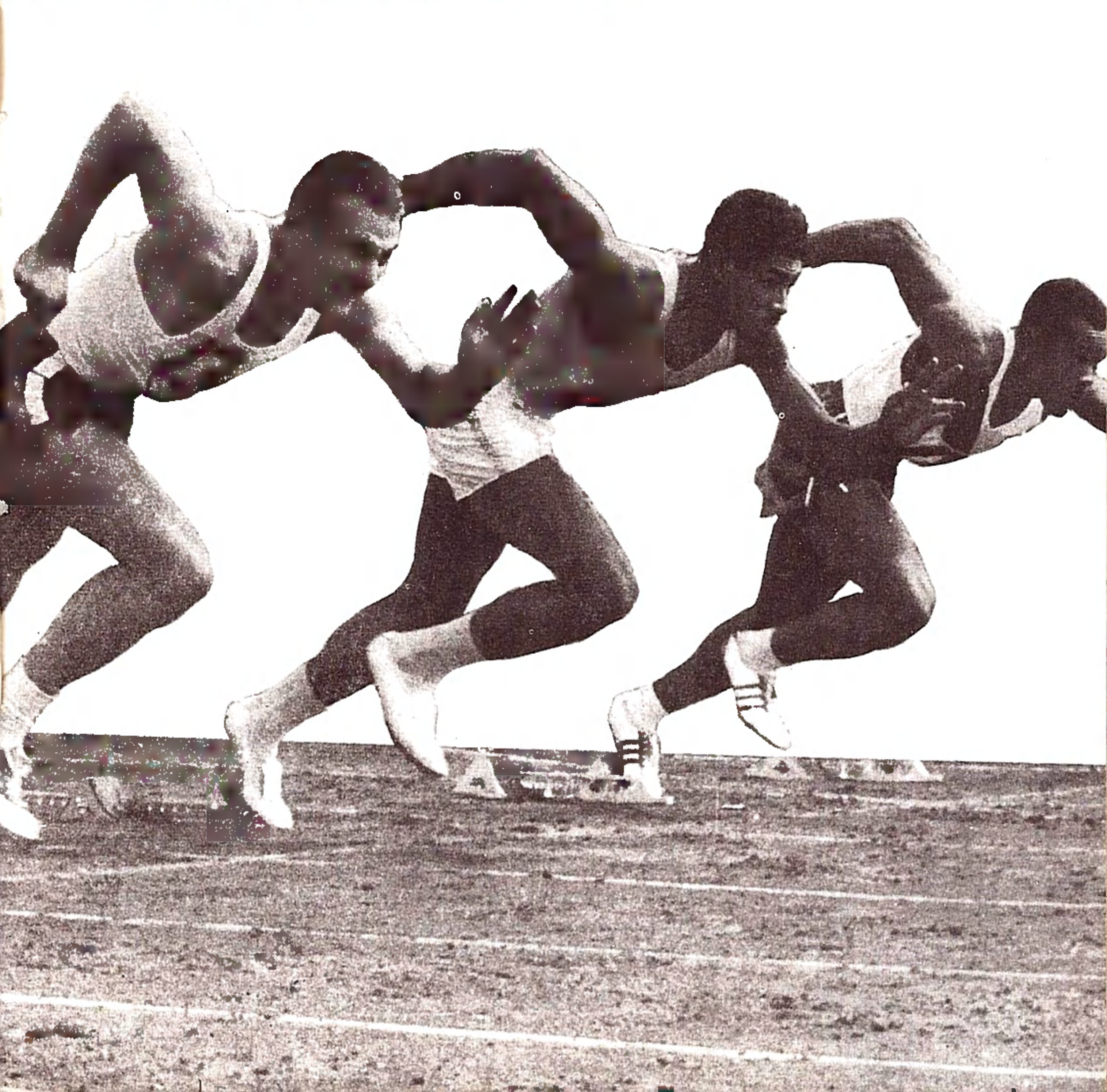
Le bras tendu, l'œil fixe et le torse en avant,
Une sueur d'airain à son front perle et coule ;
On dirait que l'athlète a jailli hors du moule,
Tandis que le sculpteur le fondait, tout vivant,

Il palpite, il frémit d'espérance et de fièvre,
Et l'effort fait saillir ses muscles de métal ;
Son flanc halète, l'air qu'il fend manque à sa lèvre.

L'irrésistible élan de la course l'entraîne
Et, passant par-dessus son propre piédestal,
Vers la palme et le but, il va fuir dans l'arène...

Le coureur

José-Maria de HEREDIA
Les Trophées.





87 Rugby

C'était un match très important pour le « Sport Athlétique Bordelais » et l'« Union Sportive Libournaise ». L'équipe battue descendrait en 2e série. Jo Lindre était le meilleur joueur de l'équipe de Bordeaux. La rencontre avait lieu à Libourne.

1. Il pleuvait — pluie de neige fondue, fine, glaciale, ininterrompue, que de larges coups de vent plaquaient parfois en averses. Le terrain de jeu n'était qu'un marécage, autour duquel s'entassait le Tout-Libourne sportif.

Jo se montrait ce jour-là plus nerveux que d'habitude. Il se sentait mal en train — on ne lui avait pas caché qu'il serait marqué* sévèrement.

L'arbitre siffla le coup d'envoi. D'entrée, Jo reçut, à la base du crâne, un mauvais coup de pied, qui l'étendit sur le sol. Il avait commis l'erreur d'arrêter, en se couchant sur le ballon, un dribbling* des plus dangereux, et, trompé par la boue, aveuglé par la pluie, Tombeau, de l'Union Sportive Libournaise, avait, paraît-il, pris sa tête pour celui-ci.

2. Une suspension de partie suivit l'incident. On ranima Jo tant bien que mal. On le massa. On lui fit boire un grog bouillant et on nettoya sa plaie. Quand, très pâle, il reparut sur le terrain, la tête coiffée d'un bandeau sanglant, mais résolu à rendre coup pour coup, ses partisans, dressés, l'acclamèrent.

Le jeu reprit, de plus en plus violent, de plus en plus brutal... Jo, tout en jouant sec, ne perdait pas de vue le ballon. Soudain, sur un rebond, la balle roula jusqu'à ses pieds. Il allait s'en emparer, lorsque, voyant Tombeau se pencher lui aussi pour l'empoigner, il se ravisa, et, rapide comme l'éclair, décocha dans les doigts de ce dernier, à toute volée, un grand coup de botte.

3. Après quoi, laissant Tombeau s'affaler à son tour dans la boue, il happa le ballon et fonça droit devant lui.
— Allez, Sport ! hurlaient, au comble de l'enthousiasme, les *sabistes** des tribunes et des pelouses.
— Mais plaquez*-le ! vociféraient* les Libournais... Aux jambes ! Hou !... Hou !...

Jo courait toujours. Il n'avait plus, en face de lui, qu'un trois-quarts* aux bras tendus comme un épervier, et, derrière ce trois-quarts, à l'affût, l'arrière. Impossible d'hésiter. La ligne de but était trop proche.

A toute allure, il évita le trois-quarts d'un crochet, à la seconde précise où celui-ci, pour le plaquer, plongeait dans ses jambes, et — han ! — fit à Degorde, qui était complètement démarqué, une passe longue.



Un orage d'acclamations salua son exploit et l'essai marqué par son ami.

4. La bataille recommença... Le ballon, véritable paquet de glu ovale, volait d'un camp à l'autre. Hachées de coups de sifflet, les mêlées* succédaient aux touches*, les touches aux mêlées.
— Je ne sais si je pourrai tenir jusqu'au bout, confia Jo à Degorde. Je suis gelé... Mais gelé !...

On venait de botter le ballon. Le jeu se cantonna* un instant au centre du terrain. Jo courait d'une touche à l'autre, sous la pluie battante, plaquant, plaqué, farouche.

Mais il avait beau se prodiguer, le froid le gagnait de plus en plus. Il avait l'impression qu'un étau de glace, dont l'étreinte se resserrait progressivement, garrottait* son front, nouait ses jambes. Brusquement, il sentit que ses joues se cavaient*, que ses narines se pinçaient, qu'un bruit de marée montante emplissait ses oreilles, que tout tournait devant ses yeux dilatés : joueurs, public, terrain, tribunes. Il voulut crier, fit lourdement deux ou trois pas, les bras étendus et ne sut plus rien... Il ne reprit ses sens qu'au vestiaire.

Le match étant devenu nul, Jo reprendra la partie pour l'honneur de son équipe.

5. C'est Jo qui mène le jeu, lui, toujours.

Plus que dix mètres... De coup de pied en coup de pied, le ballon revient à Jo.
— Allez, Sport !... Allez, Lindre !... Les derniers cinq mètres.

Deux mètres, rien que deux mètres ! Jo, malgré son énergie, n'en peut plus. Pourtant il dribble toujours le ballon et, pour le dribbler, arrache, l'un après l'autre, ses souliers de la boue qui les ventouse*.

Enfin, la ligne de but ! En un suprême effort — ha ! — il la franchit, juste au moment où un joueur libournais,surgi on ne sait d'où, essaie de le plaquer par les épaules. Trop tard. Jo vient de s'écrouler sur le ballon. On ne rejouera pas de match de classement. La partie est gagnée. Son club ne descendra pas en deuxième série.

RENÉ MARAN - Le cœur serré - Albin Michel.

LES MOTS.

Marqué : Terme de sport signifiant : surveillé de près par un adversaire. - **Un dribbling** : Faire un dribbling, c'est courir avec le ballon entre les pieds, sans en perdre le contrôle, pour passer ainsi son adversaire. - **Les sabistes** : Les initiales de Sport Athlétique Bordelais forment le mot S.A.B. Les sabistes sont donc les Bordelais venus assister à cette rencontre. - **Plaquer** : Au rugby, c'est arrêter un adversaire en le saisissant aux jambes. - **Vociféraient** : Ils parlaient avec une voix coléreuse et criarde. - **Un trois-quarts** : Un joueur de rugby placé en ligne d'attaque. - **Les mêlées** : En certains cas, les joueurs se groupent, pliés en avant, épaule contre épaule. - **Les touches** : La balle est en touche lorsqu'elle sort des limites latérales du terrain. - **Se cantonna** : Resta, s'installa uniquement dans le centre du terrain. - **Garrottait** : La douleur enserrait, encerclait le front de Jo avec la force d'un garrot. - **Se cavaient** : Devenaient creuses. Qu'est-ce que des joues caves ? Quel est le contraire ? - **Ventouse** : Les souliers se collent à la boue du terrain et produisent un bruit de ventouse quand le joueur lève le pied.

LES IDÉES.

1. Pour quelles raisons Jo Lindre est-il plus nerveux que d'habitude ?
2. Relevez certaines phases de jeu extrêmement brutales.
3. La première phrase du récit présente l'une des difficultés de cette rencontre. L'auteur insiste d'ailleurs à plusieurs reprises sur le temps peu clément. Montrez-le.
4. Plusieurs fois le jeu est très incorrect. Signalez ces irrégularités et précisez les sanctions que l'arbitre aurait dû appliquer.
5. Expliquez, en citant une règle du rugby, cette phrase : « Trop tard. Jo vient de s'écrouler sur le ballon. La partie est gagnée ».

88 Un jeu défendu



Jusqu'à ce jour, Augustin Meaulnes était le « chef » des élèves de la classe. Mais ce matin-là arriva un jeune bohémien, à la tête bandée d'un linge blanc. Tout de suite ce bohémien attira la curiosité de tous les écoliers sauf, bien sûr, du grand Meaulnes et de son ami François.

1. Je me rappelle encore cet être singulier* et tous les trésors étranges apportés dans ce cartable qu'il s'accrochait au dos. Ce furent d'abord les porte-plumes « à vue » qu'il tira pour écrire sa dictée. Dans un œillet du manche, en fermant un œil, on voyait apparaître, trouble et grossie, la basilique de Lourdes ou quelque monument inconnu. Il en choisit un et les autres aussitôt passèrent de main en main. Puis ce fut un plumier chinois rempli de compas et d'instruments amusants qui s'en allèrent par le banc de gauche, glissant silencieusement, sournoisement, de main en main, sous les casiers, pour que Monsieur Seurel, l'instituteur, ne pût rien voir...

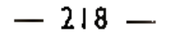
2. A dix heures et demie, lorsque la cour sombre et boueuse fut envahie par les élèves, on s'aperçut bien vite qu'un nouveau maître régnait sur les jeux.

De tous les plaisirs nouveaux que le bohémien introduisit chez nous, je ne me rappelle que le plus sanglant : c'était une espèce de tournoi où les chevaux étaient les grands élèves chargés des plus jeunes grimpés sur leurs épaules.

Partagés en deux groupes qui partaient des deux bouts de la cour, ils fondaient les uns sur les autres, cherchant à terrasser* l'adversaire par la violence du choc, et les cavaliers, usant de cache-nez comme de lassos, ou de leurs bras tendus comme de lances, s'efforçaient de désarçonner* leurs rivaux. Il y en eut dont on esquivait le choc et qui, perdant l'équilibre, allaient s'étaler dans la boue, le cavalier roulant sous sa monture. Il y eut des écoliers à moitié désarçonnés que le cheval rattrapait par les jambes et qui, de nouveau acharnés à la lutte, regrimpaient sur ses épaules. Monté sur le grand Delage qui avait des membres démesurés, le poil roux et les oreilles décollées, le mince cavalier à la tête bandée excitait les deux troupes rivales et dirigeait malignement* sa monture en riant aux éclats.

3. Augustin, debout sur le seuil de la classe, regardait d'abord avec mauvaise humeur s'organiser ces jeux. Et j'étais auprès de lui, indécis*...

Il resta là un long moment, sa tête rase au vent, à maugréer contre ce comédien qui allait faire assommer tous ces gars dont il avait été peu de temps auparavant le capitaine. Et, enfant paisible que j'étais, je ne manquais pas de l'approuver.



Partout, dans tous les coins, en l'absence du maître, se poursuivait la lutte : les plus petits avaient fini par grimper les uns sur les autres ; ils couraient et culbutaient avant même d'avoir reçu le choc de l'adversaire. Bientôt il ne resta plus debout, au milieu de la cour, qu'un groupe acharné et tourbillonnant d'où surgissait par moments le bandeau blanc du nouveau chef.

Alors le grand Meaulnes ne sut plus résister. Il baissa la tête, mit ses mains sur ses cuisses et me cria :

— Allons-y, François !

Surpris par cette décision soudaine, je sautai pourtant sans hésiter sur ses épaules et en une seconde nous étions au fort de la mêlée, tandis que la plupart des combattants, éperdus, fuyaient en criant :

— Voilà Meaulnes ! Voilà le grand Meaulnes !

4. Au milieu de ceux qui restaient, il se mit à tourner sur lui-même en me disant : « Etends les bras, empoigne-les ! »

Et moi, grisé par la bataille, certain du triomphe, j'agrippais au passage les gamins qui se débattaient, oscillaient un instant sur les épaules des grands et tombaient dans la boue. En moins de rien il ne resta debout que le nouveau venu monté sur Delage. Mais celui-ci, peu désireux d'engager la lutte avec Augustin, d'un violent coup de reins en arrière se redressa et fit descendre le cavalier blanc.

La main à l'épaule de sa monture, comme un capitaine tient le mors* de son cheval, le jeune garçon debout par terre regarda le grand Meaulnes avec un peu de saisissement et une immense admiration : « A la bonne heure ! dit-il. »

Mais aussitôt la cloche sonna, dispersant les élèves qui s'étaient rassemblés autour de nous dans l'attente d'une scène curieuse. Et Meaulnes, dépité* de n'avoir pu jeter à terre son ennemi, tourna le dos en disant, avec mauvaise humeur :

— Ce sera pour une autre fois !

ALAIN FOURNIER - Le Grand Meaulnes - Emile-Paul Frères.



LES MOTS.

Cet être singulier : Ce garçon bizarre. Pourquoi l'est-il ? La même phrase contient un synonyme de cet adjectif. Trouvez-le. Puis expliquez l'expression : un combat singulier. - **Terrasser :** Abattre, renverser un adversaire ; le jeter à terre. Trouvez un autre sens du même verbe. - **Désarçonner :** Faire tomber un cavalier de sa selle. On dit aussi : vider les arçons. L'arçon est l'armature de bois de la selle. - **Malignement :** Avec malignité, c'est-à-dire dans le but de faire le mal. - **Indécis :** Hésitant. Quel est le contraire ? (C'est un mot de la même famille). - **Le mors :** C'est une barrette de métal placée dans la bouche du cheval, fixée à la bride et servant à le diriger. Que signifie l'expression : prendre le mors aux dents ? **Dépité :** Contrarié, chagriné, déçu. se mettre subitement en colère

LES IDÉES.

1. Comment le nouvel élève s'y prend-il pour devenir le « chef » de la classe ?
2. Relevez les mots et les expressions indiquant la violence et les dangers de ce tournoi.
3. Augustin Meaulnes n'aime pas ce jeu tout d'abord. Son ami François est du même avis. Citez deux phrases significatives. Puis tous deux changent d'opinion. Pour quelles raisons ?
4. Tous les élèves semblent persuadés de la victoire du grand Meaulnes. Relevez trois détails révélateurs à cet égard.
5. Comparez l'attitude du grand Meaulnes et celle du bohémien à la fin du paragraphe nº 4. Laquelle estimez-vous davantage ? Pourquoi ?



89 Le célèbre 5000 m d'Helsinki

Aux Jeux Olympiques de Londres en 1948, le Belge Reiff avait établi le record olympique du 5000 m (14 mn 17 s 6/10) en battant le Tchèque Zatopek. Quatre années plus tard, aux Jeux Olympiques d'Helsinki, Reiff rencontre à nouveau Zatopek ainsi que l'Allemand Schade, les Anglais Pirie et Chataway, le Russe Anoufriev, le Français Mimoun et quelques autres champions.

1. Le premier tour est terminé. Au deuxième tour, six cents mètres à peine courus, Schade passe en tête sans difficulté et assure le train*. Les autres suivent avec aisance.

Seul Zatopek, en queue du peloton, tourne légèrement la tête, barre son visage de rides, déporte sa face vers la gauche, tire la langue, balance les épaules, serre les poings et souffle bruyamment. Schade garde et assure le train. Coudes aux hanches, lunettes cerclées de métal, bouche légèrement ouverte pour aspirer à chaque foulée, la belle mécanique de précision tourne impeccablement. Deux tours, trois tours, quatre tours, rien ne peut arrêter cette foulée régulière, efficace, que les autres, peu à peu, ont du mal à suivre.

2. Mais Zatopek s'énerve, tire sur ses bras, ferme plus fortement les poings et arrive à se placer quatrième. Six hommes, Schade, Chataway, Reiff, Mimoun, Zatopek, Pirie viennent de courir 1500 m en 4 mn 12 s La course ne peut plus leur échapper. Le Russe Anoufriev suit à quelques mètres.

En tête, la lutte devient plus âpre. Au cinquième tour, Zatopek démarre à nouveau, passe Schade et le voici au commandement. Une clameur secoue le stade. Mais les cinq hommes qui suivent Zatopek restent bien groupés dans son sillage et au sixième tour, Schade fait l'extérieur* et reprend le commandement. Alors, les drapeaux à l'aigle allemand se déploient,

Schade, les coudes toujours collés au corps, froid, calme, continue à courir sous les hurlements. Au septième tour, on voit de longues jambes se déployer en avant, plus vite que les autres. C'est le grand Reiff qui allonge sa foulée*. Le maillot blanc de Schade commence à être caché par celui, rouge brique, du Belge. Le vainqueur olympique de Londres allonge toujours et passe en tête. Va-t-il de nouveau être vainqueur ?

3. Les poings de Zatopek se ferment davantage, sa tête se renverse en arrière, il veut aller plus vite, il ne veut pas laisser partir Reiff ; irrésistiblement, il le passe. Nous avons des sueurs froides. Et ce n'est encore que le huitième tour ! Nous sommes là à vivre, à hurler, à attendre. La course va de plus en plus vite.

A la fin du huitième tour, l'Anglais Pirie, remonte tous les coureurs, se détache et prend deux mètres d'avance. Les Anglais vont éclater, leurs bouches s'ouvrent ; il n'en sort aucun son. Alors, leurs bras s'agitent comme ceux d'un moulin à vent.

Dixième tour. Schade mène toujours, six hommes sont ensemble, aucun ne faiblit. La foule hurle, puis c'est le silence, suivi d'une exclamation poussée par soixante-dix mille spectateurs.

4. Là-bas, un homme a quitté la cendrée*. Un homme, parmi les six qui pouvaient être vainqueurs, a abandonné le combat loyal. Il marche sur la pelouse et, loin devant lui, la lutte continue : Reiff, le vainqueur olympique de Londres, ne passera pas la ligne d'arrivée. Ecœuré, étouffé, vaincu, il n'a pu suivre le train*.

C'est le dernier tour. A 200 m de l'arrivée, un homme bondit et dépasse Mimoun, Schade, Zatopek. L'Anglais Chataway est en tête. Le méthodique Schade ne se tient pas pour battu, il remonte, reprend le commandement. Mais à nouveau, après un violent coude à coude, Chataway revient en tête. Quatre hommes sont littéralement les uns sur les autres : Chataway, Schade, Mimoun, Zatopek. Ils semblent courir un 300 m. Cela n'empêche pas Schade, une fois encore de surgir sur la droite de Chataway et de diriger la course. Mimoun a vu le danger, il sprinte magnifiquement et suit Schade.

5. Zatopek, derrière, ferme plus violemment les poings, grimace à en mourir et sprinte comme s'il allait toucher la ligne d'arrivée. Comme s'il n'avait pas couru 4900 m, Zatopek file vers l'arrivée.

La clameur enthousiaste du stade se transforme en un cri d'effroi : Chataway s'écroule. Il a touché la lice*. Il est à nouveau debout. Trop tard ! le sprint final se déroule devant lui.

Zatopek arrache sa foulée, mais Mimoun ne veut pas être battu, Mimoun suit, Mimoun remonte. Tous les spectateurs sont debout et s'agitent. C'est l'arrivée. Zatopek a gagné, mais Mimoun, le Français Mimoun, est là tout près. Il vient de se battre en grand champion.

Temps de Zatopek : 14 mn 6 s 6/10, de Mimoun : 14 mn 7 s 4/10, de Schade : 14 mn 8 s 6/10.

BEGNINO CACERES - La Quinzième Olympiade - Le Seuil.

LES MOTS.

Assure le train : Pendant une course, c'est être le premier d'un peloton. - **L'extérieur :** Schade court sur la partie extérieure de la piste pour dépasser ses adversaires. Quel est le contraire ? - **Sa foulée:** C'est la distance couverte par un coureur entre deux appuis des pieds sur le sol. - **La cendrée :** C'est une piste dont le sol souple est composé de mâchefer et de sable. - **Le train :** Ici, c'est l'allure, la vitesse des coureurs. - **La lice :** C'est la bordure cimentée marquant le bord intérieur de la piste.

LES IDÉES.

1. A divers moments, les spectateurs sont très émus. Montrez-le et donnez les raisons de cette émotion.
2. Quelles sont les causes de l'abandon de Reiff ? (Voir aussi nº 2).
3. La fin de course est extrêmement rapide. Montrez-le.
4. Chaque coureur a tenté le maximum pour remporter le titre olympique. De nombreuses expressions traduisent l'intensité de leurs efforts. Relevez-les.
5. Citez la qualité principale de chacun des quatre principaux coureurs.

90 Un sport d'Afrique Noire

1. Il faisait très chaud.

Chaque équipe comprenait une dizaine de jeunes gens rangés à la queue leu leu. Deux hommes seulement des deux équipes se faisaient ainsi face, séparés par deux ou trois mètres et les coéquipiers de chacun d'eux se rangeaient respectivement derrière leur capitaine, en file indienne. Ils portaient chacun une longue sagaie*, pointue, souple, solide, qu'ils brandissaient dangereusement. A l'extrémité de chaque file, c'est-à-dire aussi loin que possible de chaque capitaine, se tenait le garçon le plus fort de chaque équipe. C'est ce jeune homme, le plus vigoureux, qui se saisissait d'une boule végétale dure, lourde et spongieuse*, de la grosseur d'un ballon de football, la lançait de toutes ses forces après avoir tournoyé plusieurs fois sur lui-même.

La boule végétale roulait, bolide lancé à une vitesse mortelle, rugissait sur les aspérités du sol, bondissait et, sur son passage, les longues sagaies pointues s'abattaient avec tant de violence et de précipitation que c'était miracle qu'aucune victime humaine ne tombât chaque fois. Soudain, la boule végétale rompait net son élan, transpercée par une sagaie. Les clameurs des spectateurs saluaient l'exploit dont l'auteur était couvert de baisers par les siens. Alors l'arbitre, accroupi dans un coin du stade, traçait sur le sol cinq longues lignes à l'actif de l'équipe heureuse. Lorsque le service changeait de camp, tous les joueurs se tournaient du même côté : vers le garçon vigoureux qui allait lancer la boule.

2. Des paroles d'encouragement et de provocation qui fusaient* parmi les spectateurs m'apprirent que le village de Kala disputait la suprématie* à un autre village et que cette partie à laquelle j'assistais serait décisive.

Je remarquai dans l'équipe de Kala un grand diable propriétaire de muscles énormes. Immense, les pieds plats, le torse trop long et au demeurant pas très droit, les hanches étroites, le ventre légèrement bombé, c'est cette espèce de baobab* humain qui lançait la boule lorsque le service passait à son camp. Je n'eus aucune peine à savoir qu'il s'appelait Zambo, car à chacune de ses interventions, les clameurs des spectateurs ne scandaient que ce nom...

— Zambo, fils de Mama... Zambo, fils de Mama... Zambo...

3. Lorsque Zambo, fils de Mama, faisait le service, il le faisait avec une telle violence qu'il n'était pas question, le plus souvent du moins, de pouvoir planter la sagaie dans le projectile. En général, lorsqu'une sagaie s'abattait, la boule lancée par Zambo était passée depuis une ou deux secondes. Fort peu de joueurs d'ailleurs, aussi bien dans l'équipe de Kala, qui était celle de Zambo, que dans





l'autre, cherchaient avec conviction à atteindre la boule lancée par cette force d'orang-outang* : leur préoccupation était bien plutôt de s'écarter de la trajectoire du projectile. Etant assurés de ne même pas la voir passer, ils préféraient se mettre hors d'atteinte de cette divinité non seulement invisible mais aveugle que devenait la boule végétale catapultée* par les longs bras en forme de leviers de Zambo.

En revanche, quelle que fût la vigueur du service de l'adversaire, Zambo ne s'écartait jamais de la trajectoire de la boule végétale : il la guettait, il jonglait avec elle, rusait, frappait, l'atteignait le plus souvent. Et alors, il s'écriait lui-même, les bras en croix : « Zambo, fils de Mama ! ».

4. Je me souviens encore d'un incident qui arracha des cris d'angoisse à la plupart des spectateurs. La boule lancée par le « costaud » de service de l'équipe adverse, roulait en grognant à une vitesse fantastique à l'assaut de l'équipe de Kala. Tous les jeunes gens prirent le large à l'approche du rhinocéros vert, sauf Zambo qui, gambadant sur place, comme une antilope géante, l'ajustait avec un sang-froid héroïque. Mais juste au moment d'arriver à la hauteur du jeune homme, la boule, ayant heurté un caillou, bondit si haut qu'elle eût décapité Zambo qui était très grand, si celui-ci ne s'était baissé à temps non sans avoir lâché sa sagaie en direction du ciel.

Je ne sais exactement ce qui arriva, ayant fermé les yeux au moment crucial* — D'ailleurs tout se passa très vite. Lorsque je les rouvris, le stade entier n'était qu'une longue clameur d'adoration admirative et la boule végétale gisait transpercée de bout en bout aux pieds de Zambo, qui la regardait fixement comme pour la fasciner et mieux la dominer.

Toute la partie fut un festival Zambo et ce n'est pas l'équipe de Kala qui gagna, mais tout simplement Zambo.

MONGO BETI - Mission terminée - Buchet-Chastel.

LES MOTS.

Une sagaie : Une sorte de lance. - **Spongieuse :** Poreuse comme une éponge. - **Fusaient :** Les cris des spectateurs se faisaient entendre brusquement et bruyamment. - **La suprématie :** La supériorité. - **Un baobab :** Un arbre de l'Afrique tropicale à tronc énorme. Il peut atteindre 6 m de diamètre. Calculez sa circonférence. - **Un orang-outang :** Un singe parfois haut d'un mètre cinquante. - **Catapultée :** Lancée avec une force extrême. Qu'est-ce qu'une catapulte ? - **Le moment crucial :** Le moment décisif, le plus important, le plus grave.

LES IDÉES.

1. Ce sport est très dangereux. Pourquoi ? Citez des expressions très précises à ce sujet.
2. L'auteur effectue quatre comparaisons concernant le grand Zambo. Lesquelles ? Expliquez-les.
3. Zambo est-il modeste ? Vérifiez votre réponse à l'aide du texte.
4. L'auteur effectue également trois comparaisons concernant la boule verte. Lesquelles. Expliquez-les.
5. Le dernier paragraphe révèle plusieurs qualités physiques et morales de Zambo. Enumérez-les en vous appuyant pour chacune d'elles sur un détail précis du texte.

21 - La Ferme



La Ferme

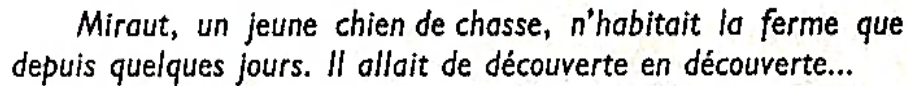
Humble est la ferme ; humbles les hôtes ;
Le vieux grand-père d'abord
Aux épaules larges et hautes,
Aux bras solides encor ;
Puis, mariés de l'autre année,
La fermière et le fermier ;
Puis le roi de la maisonnée,
L'enfant dans son nid d'osier.

Depuis un siècle leur famille
Dans cet enclos isolé
Tient la charrue et la faucille,
Sème et moissonne le blé.
Le grand lit à colonnes torses
Sert depuis bientôt cent ans,
Et le même berceau d'écorces
A bercé tous les enfants.

La ferme est heureuse : pour elle,
Avril chante, mai fleurit ;
Pour elle, la fraise nouvelle
En juin dans l'herbe mûrit ;
Le verger pour elle en automne
Répand ses fruits à foison,
Et l'enfant robuste lui donne
La joie en toute saison.

André THEURIET - Poésies.
Lemerre.





91 Miraut à la ferme



Miraut, un jeune chien de chasse, n'habitait la ferme que depuis quelques jours. Il allait de découverte en découverte...

1. La remise donnait en arrière sur l'écurie. Dans la porte de communication, une chatière avec un battant refermant le trou avait été ouverte. Mique, la chatte, poussait le battant de la tête ou l'écartait de la patte afin de dégager l'ouverture par laquelle elle se glissait.

Ce fut à cette planchette qui laissait filtrer* des odeurs que Miraut, explorant et reniflant, s'arrêta. Le battant, poussé par son nez, remua. Le chien y mit la patte. Le battant se balança, s'écartant un peu, laissant entrevoir un coin de l'écurie : spectacle nouveau, extraordinaire, mystérieux, plein d'attraits*.

2. Miraut écarta autant qu'il put la planchette et engagea la tête dans le trou. Son émotion grandit, mais le battant lui pesait sur le cou et le gênait.

Immédiatement, il le mordit à belles dents et tira de toutes ses forces.

Comme il n'était suspendu à un clou rouillé que par une méchante ficelle, il céda bientôt...

Miraut put voir l'écurie avec les vaches alignées le long de la crèche* où elles étaient attachées, les vaches qui le regardaient de leurs grands yeux stupides, mais ne meuglèrent point.

Ah ! passer par ce trou !

Il essaya, engageant la tête, le cou et le haut du poitrail, mais il ne put aller plus loin.

Cependant, la tentation était trop forte. Il passerait ! Et à grands coups de dents, il se mit à mordre, à ronger, à briser, afin d'élargir l'ouverture. Il rongea, rongea et rongea tant que, s'allongeant comme une couleuvre, il put enfin passer.

3. Ah ! quelles odeurs ! et comme il reniflait à narines dilatées* ces parfums : senteurs de vaches, fumet* de volailles.

Et qu'est-ce qui pouvait bien remuer là-bas, tout au fond, dans cette prison à claire-voie* ?

Oh ! oh ! Ceci sentait meilleur encore que tout le reste. Une bande de lapins, ahuris, le regardaient fixement de leurs yeux ronds à reflets rouges.

Prudemment, il avança le nez contre le treillis, étonné et soupçonneux, craignant peut-être une morsure de ces êtres bizarres qu'il ne connaissait pas.

Un vieux mâle, furieux sans doute de cet examen prolongé, frappa violemment d'une patte de derrière sur le sol. Cela claqua un coup sec et Miraut eut peur. Faisant un bond prodigieux en arrière, il alla étourdiment buter contre les

jambes d'une vache. Celle-ci, surprise et effrayée à son tour, lui décocha instantanément* un coup de pied et la peur et la douleur arrachèrent au chien un aboiement sonore.

Alors les lapins épouvantés se mirent tous à sauter dans la cage, et à tourner en rond, et à taper du pied, et à se bousculer, et à se mordre en poussant des piaillements aigus.

4. Devant une telle sarabande*, oubliant sa souffrance, Miraut accourut, sautant d'un côté, sautant d'un autre, selon le mouvement des bêtes à longues oreilles. Donnant de la voix timidement d'abord, puis à pleine gorge, royalement heureux, l'œil brillant, salivant de joie, il était prêt à sauter sur le premier qui sortirait. Il approchait de la cage, se reculait, faisait au gré de son caprice sauter, tourner et volter* les lapins comme une bande de fous, tandis que les bœufs regardaient tout cela en meuglant.

Les poules, qui étaient déjà rentrées, s'envolèrent du perchoir dans la crèche et sur le dos des vaches. Le coq, enflant les ailes, se mit à pousser des *roc-co-co, co-co-dê* ! furibards.

Et Miraut, s'imaginant que tous, en bons camarades, voulaient bien jouer avec lui, était heureux, et il sautait et ressautait, et il jappait et rejappait...

LOUIS PERGAUD
Le roman de Miraut - Mercure de France.



LES MOTS.

Qui laissait filtrer : Qui laissait passer. - **Plein d'attraits :** Le spectacle tout nouveau de l'écurie et des animaux attire le jeune Miraut. - **La crèche :** La mangeoire. - **Narines dilatées :** Miraut gonfle ses narines. Il déguste les odeurs. Quel est le contraire du verbe dilater ? - **Le fumet :** Pour un chasseur, le fumet est l'odeur du gibier. - **A claire-voie :** La barrière est formée de planches espacées. - **Instantanément :** A l'instant, immédiatement. - **Une sarabande :** Une danse désordonnée et bruyante. - **Volter :** Tourner sur soi-même. On dit aussi : faire volte-face.

LES IDÉES.

1. Miraut est un chien de chasse. Relevez certains détails qui l'indiquent.

2. L'ouverture de la chatière est étroite. Vous noterez quelques expressions significatives.

3. Miraut est attiré par les odeurs : recherchez trois phrases qui le montrent. Il est également attiré par ces animaux nouveaux pour lui : recherchez deux phrases.

4. L'attitude des animaux de la ferme s'explique par la peur et la colère. Montrez-le.

5. A quel moment de la journée a lieu cette « visite » de Miraut ? Citez un détail très précis.



92. Dans une ferme mexicaine

1. Quittant Mexico, José et moi faisons route en direction du nord. Nous filons sur une superbe autoroute toute neuve, à travers les Montagnes Rocheuses, qui forment l'épine dorsale du Mexique. Puis, nous quittons l'autoroute. Le pays se métamorphose en une plaine aride et morne, piquetée çà et là de cactus. Au débouché* d'un sentier sablonneux, une camionnette nous attend.

2. Notre jovial petit conducteur mexicain porte un pistolet à la ceinture.

— Nous entrons dans un pays sauvage, loin des touristes. Il y a des pumas, des loups, des voleurs de bétail..., me dit-il en guise d'explication.

Le véhicule s'engage sur une route défoncée et sinueuse, qui, bientôt, n'est plus qu'une piste. Pas trace d'humanité. Après cinq heures de cahotements, un ranch* de grandes dimensions surgit à l'horizon près d'un bouquet d'arbres.

— L'hacienda*, señor*, m'annonce notre chauffeur en souriant.

3. Au sommet d'une petite élévation se dresse un immense bâtiment aux murs rouges qui ressemble à une forteresse médiévale*. Des meurtrières en percent les parapets. Nous traversons une voûte et débouchons en plein soleil, avec l'impression d'avoir fait un saut de plusieurs siècles en arrière dans l'histoire.

La cour où nous nous trouvons est un gigantesque quadrilatère aussi vaste que la grande place de la plupart des agglomérations mexicaines. Près de l'entrée s'alignent les spacieux appartements du propriétaire de l'hacienda, avec une salle à manger où cinquante personnes pourraient tenir à l'aise. Au-delà, les cuisines, les resserres*, les communs



et les écuries. A l'un des angles de la cour s'élève une magnifique chapelle, à laquelle s'accote une petite école. Des cow-boys, coiffés de grands sombreros délavés par les intempéries*, vont et viennent dans la cour, leur sarape (couverture de laine qui sert de manteau) jeté sur l'épaule.

4. Le maître s'avance pour nous accueillir. Après nous avoir montré nos chambres, dignes de celles d'un palais espagnol, il nous emmène en jeep dans une sorte de désert tout proche et semé de cactus, où paît un immense troupeau de bovins. Près d'eux, immobile sur son cheval comme une statue équestre*, se tient un cow-boy. Emmitouflé dans son sarape, il me rappelle ces cavaliers arabes que j'ai rencontrés au Sahara. Poursuivant notre route, nous rencontrons un groupe de vaqueros* assis autour d'un feu où cuisent des tortillas (sorte de crêpes) et de la viande

5. Le repas des vaqueros terminé, nous leur empruntons deux chevaux et nous partons, avec eux et leur contremaître, un gaillard d'un certain âge, mais solidement bâti, nommé « Grand Lupe », rameuter quelques bêtes égarées.

Au bout d'un moment, « Grand Lupe » fonce ventre à terre vers un énorme taureau que nous apercevons dans un fourré, à quelques centaines de mètres. Voyant le cow-boy s'avancer, le taureau, furieux, le charge tête basse. Mais d'un simple appel « Grand Lupe » écarte son cheval, avec toute la grâce d'un cavalier de haute école. Il est cependant si près du taureau que les dangereuses cornes de ce dernier effleurent presque le flanc de sa monture. Une demi-douzaine de fois, « Grand Lupe » avance vers le taureau, criant et faisant tourbillonner son lasso. A chaque reprise, il rapproche l'animal de l'entrée du corral* et finit par l'y faire pénétrer. Mon ami José regarde la manœuvre avec admiration.

— Ces vaqueros sont aussi adroits que des toreros* et pour le moins aussi courageux. Ils ne savent pas ce que c'est que la peur.

BEN LUCIEN BURMAN - Sélection du Reader's Digest.

LES MOTS.

Au débouché : A l'arrivée de l'étroit sentier sur la large route. - **Un ranch :** C'est ainsi que l'on nomme une ferme américaine. - **L'hacienda :** La maison d'habitation du fermier. - **Señor :** Au Mexique, on parle espagnol et monsieur se dit : señor. Le tilde sur le ñ donne la prononciation : ségnor. - **Une forteresse médiévale :** Elle ressemble à un château du Moyen-Age. Le Moyen-Age se termine avec la fin de la guerre de Cent Ans en 14.. ? - **Les resserres :** Les bâtiments servant à abriter les provisions. - **Délavés par les intempéries :** Décolorés par la pluie. - **Une statue équestre :** Elle représente un personnage à cheval. - **Un vaquero :** Gardien de vaches se dit : vaquero en espagnol, et cow-boy en américain. - **Le corral :** Un terrain clos réservé aux bêtes à cornes. - **Les toreros :** Ils combattent les taureaux dans une arène. En France, on les nomme : les toréadors.

LES IDÉES.

1. Consultez une carte du Mexique : Mexico, les Montagnes Rocheuses. Expliquez comment cette chaîne de montagne forme « l'épine dorsale du Mexique ».

2. Cinq épithètes insistent sur la pauvreté de la région (paragraphes nº 1 et nº 2). Trouvez-les.

3. Deux raisons peuvent expliquer la construction d'une ferme aux murailles épaisses comme celles d'un château-fort. Vous chercherez la première dans le paragraphe nº 2 et vous trouverez la seconde à la quatrième ligne du paragraphe nº 3. Expliquez.

4. L'auteur parle du désert proche de l'hacienda. Est-ce réellement un désert ?
Quelles différences entre cette ferme mexicaine et les fermes de votre région ?

5. Montrez le courage de « Grand Lupe », mais aussi celui de son cheval.

93 Les haricots de Pitalugue

1. Il faut vous dire que Pitalugue est joueur ; mais là, joueur comme les cartes... Pitalugue jure chaque soir qu'il ne jouera plus, et chaque matin il rejoue.

Ainsi aujourd'hui il s'était levé, ce brave Pitalugue, avec les meilleures intentions du monde. Au petit jour et les coqs chantant encore, il était devant sa porte en train de charger sur l'âne un sac de haricots. Et quels haricots ! de vrais haricots de semence, émaillés, lourds comme des balles, ronds et blancs comme des œufs de pigeon.

— Emploie-les bien et ménage-les, disait la Zoun, sa femme, tu sais que ce sont nos derniers.

— Cette fois, Zoun, le diable me brûle si tu n'es pas contente ! A ce soir !... Arri* bourricot !

Et Pitalugue était parti, vertueux*, derrière son âne.

2. Par malheur, aux portes de la ville, il rencontre le perruquier Fra qui s'en revenait les yeux rouges, ayant passé sa nuit à battre les cartes dans une ferme.

— Tu rentres bien tard, Fra ?

— Tu sors bien matin, Pitalugue !

— Le fait est qu'il ne passe pas un chat.

— Ce serait peut-être l'occasion d'en tailler une*.

— Pas pour un million, Fra.

— Voyons : rien qu'une petite, Pitalugue.

— Et mes haricots ?

— Tes haricots attendront.

L'infortuné Pitalugue résista d'abord, puis se laissa tenter.

3. Fra sortit les cartes. On en tailla une, on en tailla deux, et les haricots attendirent. Bref ! L'alouette montait des blés, et les premiers rayons coloraient en rose la muraille de pierre sèche sur laquelle les deux joueurs jouaient assis à califourchon, lorsque Pitalugue, retournant ses poches, s'aperçut qu'il avait tout perdu.

— Cinq francs sur parole ! dit Fra.

— Cinq francs, ça va, répondit Pitalugue.

Les cartes tournèrent et Pitalugue perdit.

— Quitte ou double ?

— Quitte ou double !

Pitalugue perdit encore.

— Maintenant, le tout contre ta semence.

Pitalugue accepta. Il était fou, ses mains tremblaient.

— Non, grommelait-il en donnant, je ne perdrai pas cette fois, les cartes ne seraient pas justes.

Il perdit pourtant ; et l'heureux Frá, chargeant le sac d'un tour de main, lui dit :

— La prochaine fois, Pitalugue, nous jouerons l'âne !

4. Que faire ? Rentrer, tout avouer à la Zoun ? Pitalugue





n'osa pas. Notre homme, après cinq minutes de profond désespoir, prit son parti en brave :

— Je ne peux pas semer des haricots, se disait-il en riant dans sa barbiche, mais je peux faire semblant d'en semer. La Zoun n'y verra que du feu, le hasard est grand, et d'ici la récolte bien des choses seront passées...

5. Bien des choses se passèrent en effet, qui mirent Pertuis en émoi. D'abord, Pitalugue changea du tout au tout. Talonné par le remords, et craignant d'être découvert, il renonça au jeu, déserta* l'auberge. Lui, que ses meilleurs amis accusaient de trouver la terre trop basse, on le vit dans son petit champ piocher, gratter, rustiquer à mort*. Jamais haricots mieux soignés que ces haricots qui n'existaient pas ! Ses voisins l'admiraient, sa femme n'y comprenait rien...

6. Or, au bout d'une quinzaine, de çà, de là, tous les haricots de Pertuis se mirent à lever le nez : une pousse blanche d'abord, recourbée en crosse d'évêque, deux feuilles coiffées de la graine et portant encore un fragment de terre soulevée. Puis la graine sèche tomba, les deux feuilles découpées en cœur se déplièrent et bientôt, du Lubéron à la Durance, toute la plaine verdoya. Seul, le champ de Pitalugue ne bougeait point.

— Pitalugue, que font tes haricots ?

Et Pitalugue répondait :

— Ils travaillent sous terre.

7. Cependant, les haricots de Pertuis s'étant mis à filer*, il fallut des soutiens pour leurs tiges fragiles. De tous côtés, dans les *cannières** plantées en tête de chaque champ, les paysans, serpette en main, coupaient des roseaux. Pitalugue coupa des roseaux comme tout le monde... Au bout de la seconde quinzaine, les haricots de Pertuis avaient grimpé, et la plaine, du Lubéron à la Durance, se trouva couverte d'une infinité de petits pavillons verts. Seuls, les haricots de Pitalugue ne grimpèrent point. La Zoun dit :

— Il me semble, Pitalugue, que nos haricots sont en retard !

— C'est l'espèce ! répondit Pitalugue.

PAUL ARENE - Contes de Paris et de Provence - Caisse Nationale des Lettres.

LES MOTS .

Arri : Cri pour faire avancer l'âne. - **Vertueux** : Pitalugue semble toujours avoir de fortes qualités morales... le matin. A cette heure, il est toujours décidé à bien agir. - **En tailler une** : Ici, faire une partie de cartes. - **Il déserta l'auberge** : Il abandonna l'habitude de se rendre à l'auberge. - **Rustiquer à mort** : Effectuer des travaux rustiques, c'est-à-dire les travaux du sol, jusqu'à la fatigue complète. - **Filer** : Les vrilles des haricots commencent à apparaître, tels des fils recourbés, pour s'enrouler autour des supports. - **Les « cannières »** : Ce sont des haies de canne de Provence (ou roseau) plantées sur le côté du champ exposé au vent, afin de protéger les cultures.

LES IDÉES.

1. Pitalugue est joueur. Mais il a d'autres défauts. Lesquels ? Citez des détails précis. De plus, il manque de volonté. Montrez-le.
2. Que peut bien espérer Pitalugue quand il dit : « Le hasard est grand, et d'ici la récolte bien des choses se seront passées » ?
3. Expliquez l'expression : « Quitte ou double ! »
4. Donnez le nom exact de cette pousse blanche recourbée en crosse d'évêque et de la graine sèche qui tombe.
5. A votre avis, après cette aventure, Pitalugue a-t-il de nouveau touché aux cartes ? Appuyez votre réponse sur une phrase de la lecture.



94 Une fabrique de volailles

C'est en effet une véritable usine que nous allons visiter sous la conduite d'un ingénieur, Monsieur Coulton, dans une « ferme » moderne des Etats-Unis.

1. — Autrefois, commence Monsieur Coulton, cette contrée était renommée pour son maïs et pour ses porcs, mais, depuis quelques années, nous sommes surtout fiers de notre production de volailles. Il s'agit d'une production au sens industriel du mot. Nous les « fabriquons ». Nos aviculteurs* se défient du hasard et les poussins sont couvés et élevés scientifiquement. Chaque année, les chaînes de production des fermes d'élevage « sortent » un type amélioré, exactement comme cela se fait dans les usines Ford ou celles de la General Motors*.

2. — Je suppose, dis-je, croyant plaisanter, que vos fabricants de volailles tiennent compte, eux aussi, des suggestions* de la clientèle ?

— C'est exactement cela, s'exclame Monsieur Coulton, satisfait mais toujours sérieux. Naguère, la famille américaine moyenne achetait un dindon bien dodu pour la Noël. De nos jours, on n'a plus autant d'enfants et l'on se montre plus difficile que jadis. Comment exiger de quelqu'un qu'il mange du dindon à tous les repas pendant une semaine sous prétexte que la bête est grosse et qu'il en reste ! Désormais le public veut des dindons plus petits. Nous y sommes parvenus. Nos fermiers ont fabriqué un dindon sur mesures, pour ainsi dire, et il en est de même pour les autres volailles.

La société des magasins d'alimentation « A et P » ayant constaté, il y a quelques années, que sa clientèle préférait des poulets plus dodus, avec beaucoup de « blanc », elle a organisé un concours ouvert à tous les éleveurs, avec pour slogan : « Le poulet de demain ». Procédant méthodi-

quement, nous sommes arrivés à fabriquer une bête plus riche en « blanc » et dotée de cuisses plus charnues ; en revanche, la carcasse est moins fournie. Nous avons même créé un poulet sans ailes ; de ce fait, la surveillance est simplifiée car l'animal est enfermé dans des poulaillers clos de treillage bas. Tout risque d'évasion est exclu ; les bêtes sont si faibles sur leurs pattes qu'elles peuvent à peine se déplacer. C'est tout bénéfice pour l'éleveur ! Plus de graisse, une chair tendre, et des poules qui n'ont rien d'autre à faire que de pondre.

3. La voiture stoppe devant un portail illuminé par deux projecteurs.

De loin je perçois un bruit étrange rappelant celui d'une averse. Les gouttes tambourinent sur le sol comme des grêlons. Mon guide m'explique :

— La distribution nocturne de grain vient justement de commencer. Le bruit que vous entendez est celui de soixante-deux mille becs qui picorent.

A l'intérieur le vacarme est à son paroxysme*. Tac, tac, tac... c'est un véritable tir de mitrailleuse, entrecoupé de gloussements produits par des milliers de gosiers. En fond sonore, les accords d'une musique douce.

En approchant de l'endroit d'où parvient l'étrange mélodie, j'aperçois des dizaines d'enclos grillagés, éclairés a giorno*. A l'intérieur, alignées sur deux rangs comme pour la parade, des volailles blanches s'affairent autour d'une rigole centrale. Aucune ne lève la tête, toutes mangent.

4. Dans les autres fermes, les poules échangent des coups de bec pour un grain de blé, se poursuivent et se battent, plumes hérissées, ailes déployées. Si ce tableau ne paraît pas assez bucolique*, il l'est cependant, comparé à celui que j'ai sous les yeux : des milliers de poulets engraissés scientifiquement dans cette ferme. L'automatisme* avec lequel les crêtes rouges se lèvent et s'abaissent, l'immobilité des animaux, si vifs* d'habitude, qui restent à leur place sans pouvoir se déplacer, laissent une impression de malaise.

Le voilà donc le paradis des volailles ! Inutile d'aller à la recherche du grain de blé.

Porté par un tapis roulant, il vient au-devant du consommateur.

Un autre tapis roulant évacue les déjections ; de l'eau en abondance, de la paille toujours propre, une température perpétuellement* égale. Un ventilateur électrique assure l'aération.

Une trappe automatique s'ouvre sous l'œuf fraîchement pondu qu'un nouveau tapis roulant, matelassé, emmène devant une « trieuse ».

Une musique de fond répand une harmonie douce qui favorise... la ponte.

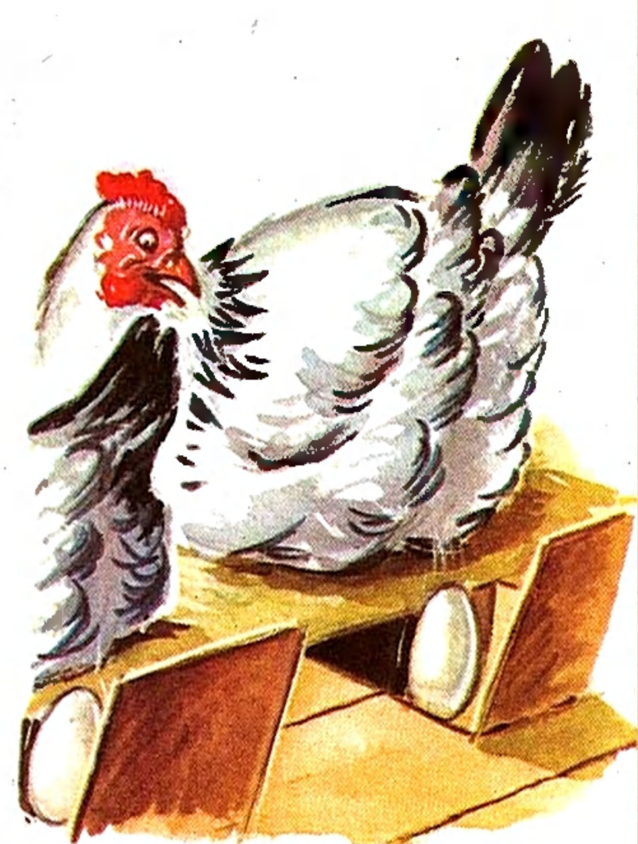
R. JUNK - Le Futur a déjà commencé - Arthaud.

LES MOTS.

Nos aviculteurs : Nos éleveurs de volailles. - **La General Motors :** Important groupe d'usines produisant en très grande série plusieurs types de véhicules automobiles. - **Des suggestions :** Des avis, des conseils. - **Le paroxysme :** Le moment de plus grande violence. - **A giorno :** Mot italien désignant un éclairage brillant, artificiel, comparable à la lumière du jour. - **Bucolique :** Champêtre, décrivant bien les habitudes de la campagne et de ses animaux. - **L'automatisme :** Les poulets mangent continuellement avec la régularité d'une mécanique, d'un automate, cette machine qui imite les mouvements d'un être vivant. - **Vifs :** Dans une cour de ferme les poulets ont beaucoup de vigueur, d'activité. - **Perpétuellement :** Toujours. Que signifie l'expression : à perpétuité ?

LES IDÉES.

1. Cherchez dans le paragraphe nº 1 la phrase qui résume les intentions et les buts des aviculteurs américains.
2. Relevez les avantages de ces méthodes scientifiques d'une part pour l'éleveur, d'autre part pour le consommateur.
3. Quelle impression laisse aux visiteurs ce spectacle nocturne de 62 000 poulets en train de picorer ? Notez une phrase très révélatrice.
4. A votre avis que manque-t-il d'essentiel à ces poulets d'usine pour être de véritables poulets ?
5. Préférez-vous cette gigantesque fabrique de volailles ou la modeste basse-cour de campagne ? Pour quelles raisons ?



22 Animaux sauvages

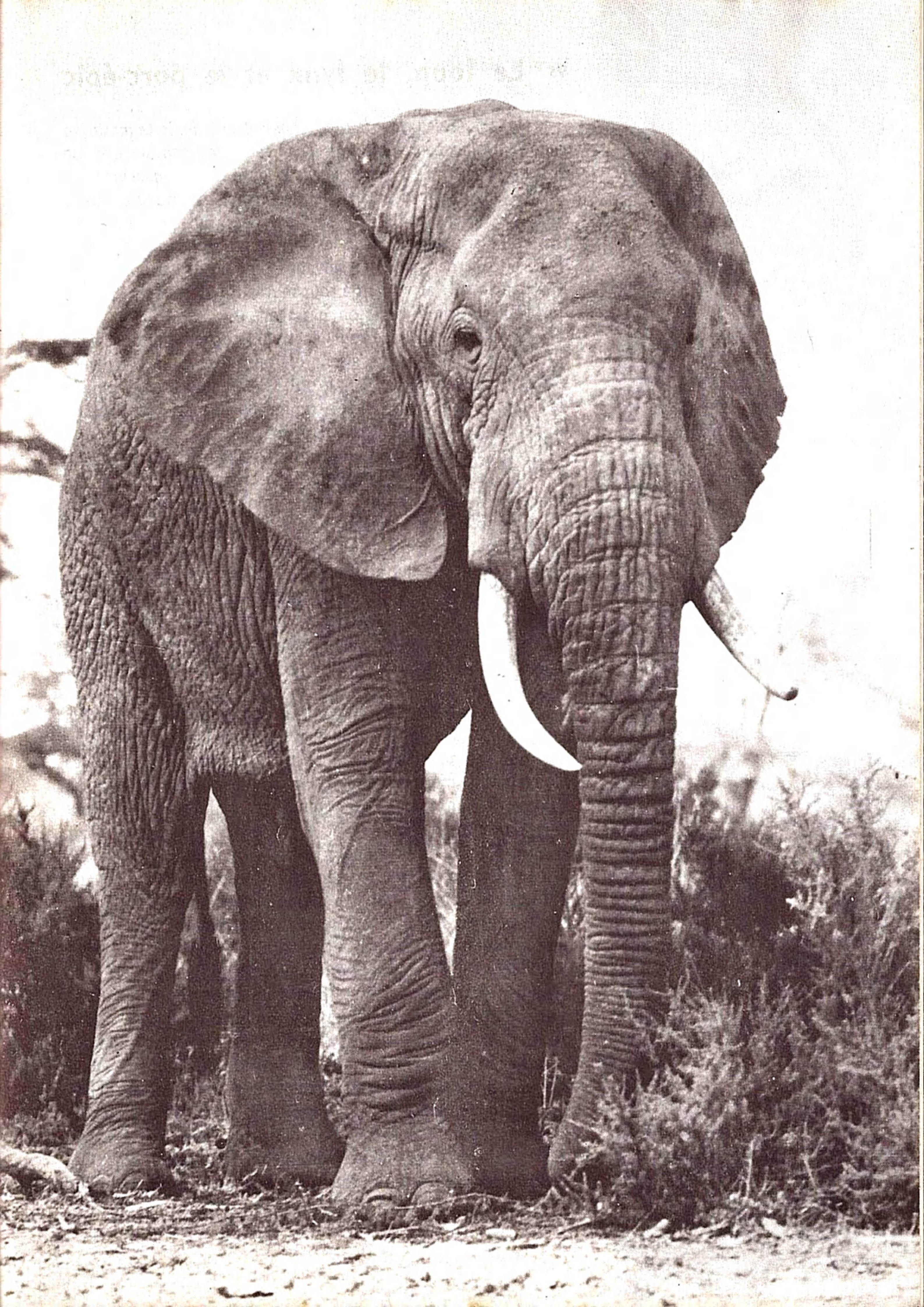
Les éléphants

Celui qui tient la tête est un vieux chef. Son corps
Est gercé comme un tronc que le temps ronge et mine ;
La tête est comme un roc, et l'arc de son échine
Se voûte puissamment à ses moindres efforts.

Sans ralentir jamais et sans hâter sa marche,
Il guide au but certain ses compagnons poudreux ;
Et, creusant par derrière un sillon sablonneux,
Les pèlerins massifs suivent leur patriarche.

L'oreille en éventail, la trompe entre les dents,
Ils cheminent, l'œil clos. Leur ventre bat et fume,
Et leur sueur, dans l'air embrasé, monte en brume ;
Et bourdonnent autour mille insectes ardents.

LECONTE DE LISLE
Poèmes barbares - Lemerre.





95 Le loup, le lynx et le porc-épic

Un-Œil, le vieux loup borgne, chasse dans la forêt. Le matin il a guetté en vain un porc-épic. Puis il a tué un ptarmigan, sorte de coq de bruyère ; mais c'est trop peu pour la louve et les cinq louveteaux.

1. Un-Œil trottait silencieux, glissant comme une ombre tout en observant le sol et les traces qui pouvaient s'y trouver marquées. Il revit les larges empreintes qu'il avait déjà rencontrées. La piste suivant la même direction que lui, il la continua, s'attendant à tout moment à découvrir l'animal qui avait imprimé ainsi son passage.

Comme il venait de tourner un des rochers qui bordaient le torrent, il aperçut le faiseur d'empreintes et, à cette vue, s'aplatit instantanément sur le sol. C'était une grosse femelle de lynx*. Elle était couchée, comme lui le matin, en face de la même boule impénétrable et hérissée.

D'ombre qu'il était, il devint l'ombre de cette ombre. Ratatiné et rampant, il se rapprocha en ayant soin de ne pas être sous le vent des deux bêtes immobiles et muettes. Puis, ayant déposé le ptarmigan à côté de lui, il s'allongea sur la neige et, à travers les branches d'un sapin, il considéra le drame de la vie qui était en train de se jouer devant lui.

2. Le lynx et le porc-épic attendaient. Une demi-heure passa, puis une heure, et rien n'advenait*. La boule épineuse aurait pu être aussi bien pétrifiée, tellement rien n'y tressaillait*, et le lynx être un bloc de marbre inerte, et le vieux loup être mort.

3. Un-Œil esquissa* un léger mouvement et observa avec intérêt. Quelque chose arrivait. Le porc-épic avait enfin jugé que son adversaire était parti. Précautionneux, avec des mouvements mesurés, il déroula son invincible armure et lentement, lentement, se détendit et s'allongea. Le vieux loup sentit sa gueule s'humecter de salive devant cette chair vivante qui s'étalait comme à plaisir devant lui.

Le porc-épic n'était pas encore entièrement déroulé quand il découvrit son ennemi. Au même instant, rapide comme la foudre, le lynx frappa. La patte aux griffes acérées* atteignit le ventre douillet et, revenant en arrière, le déchira d'un brusque mouvement. Mais le porc-épic avait vu le lynx un millième de seconde avant le coup, et ce temps lui suffit pour implanter, d'un contrecoup de sa queue, une moisson de dards dans la patte qui se retirait. Au cri d'agonie* de la victime répondit instantanément le hurlement de douleur de l'énorme chat.

4. Un-Œil s'était dressé, pointant ses oreilles et balançant sa queue derrière lui. Le lynx, qui avait d'abord reculé, se rua d'un bond sauvage sur l'auteur de ses blessures. Piaulant et grognant, le porc-épic tentait en vain de se replier en boule. Il eut encore la force de détendre sa queue et d'en frapper

le félin. Le lynx, dont le nez était devenu semblable à une pelote monstrueuse, éternua, rugit et, à l'aide de ses pattes, tenta de se débarrasser des dards féroces. Il traîna son nez dans la neige, le frotta contre des branches d'arbres et des buissons. Il sautait en avant, en arrière, de côté, se livrant à des culbutes d'acrobate, à des pirouettes de fou, en une frénésie* de torture et d'épouvante.

5. Un-Œil continuait à observer. Non sans effroi, car sa fourrure s'en hérissa sur son dos, il vit le lynx cesser tout à coup ses culbutes et rebondir en l'air en un dernier saut plus haut que les autres. Puis, poussant une longue clameur éperdue et hurlant à chaque pas qu'elle faisait, la bête s'élança droit devant elle sur le sentier.

Ce fut seulement lorsque les cris se perdirent au loin que le vieux loup se risqua hors de sa cachette et s'avança vers le porc-épic. Il marcha soigneusement sur la neige. A son approche, le porc-épic poussa son cri de bataille et fit claquer ses longues dents. Il avait réussi à s'enrouler de nouveau, mais sans former comme auparavant une boule parfaite et compacte. Ses muscles étaient profondément atteints. A moitié déchiré, il saignait abondamment.

6. Un-Œil commença par enfourner dans sa gueule, à grosses bouchées, de la neige imprégnée de sang, la mâcha et, l'ayant trouvée bonne, l'avala. Sa faim n'en fit qu'augmenter. Mais il était un trop vieux routier de la vie* pour oublier sa prudence habituelle. Il attendit, tandis que le porc-épic continuait à grincer des dents et à jeter des plaintes et des grognements entrecoupés de piaillements aigus. Bientôt, un tremblement agita la bête agonisante et les aiguilles s'abaissèrent. Puis le tremblement cessa, les longues dents eurent un ultime claquement, toutes les aiguilles retombèrent et le corps, détendu, ne bougea plus.

...Lorsque le loup arriva à la caverne avec le résultat de sa chasse, la louve inspecta ce qu'il apportait et, se tournant vers lui, le lécha légèrement sur le cou.

Jack LONDON - Croc Blanc - HACHETTE.



LES MOTS.

Le lynx : C'est un carnivore de la taille d'un grand chat, réputé pour sa vue perçante. Il se tient en général sur les arbres et se précipite sur les animaux. - **Rien n'advenait** : Rien ne se produisait, rien de nouveau n'arrivait. - **Rien n'y tressaillait** : Le corps du porc-épic n'avait pas la moindre secousse, la moindre agitation. - **Il esquissa** : Il commença un mouvement. Lequel ? Pourquoi arrête-t-il ce mouvement ? - **Acérées** : Aiguës, piquantes comme des pointes d'acier. - **L'agonie** : Les derniers efforts de l'animal au moment de mourir. - **Une frénésie** : Une fureur, un emportement très violents provoqués par la douleur et la peur. - **Un routier de la vie** : Qui a pris de l'expérience sur la route de la vie.

LES IDÉES.

1. Le vieux loup se révèle un chasseur prudent et habile. Montrez-le.
2. Qu'attendait le lynx ? Qu'attendait le porc-épic ? Qu'espérait le loup ?
3. Citez deux expressions mettant en valeur la rapidité des réflexes de chacun des deux combattants.
4. Relevez les détails insistant d'une part sur la douleur du lynx, d'autre part sur les souffrances du porc-épic.
5. Pourtant le porc-épic est décidé à lutter contre son second adversaire. Montrez-le.



96 Dumbo, le phoque-moine

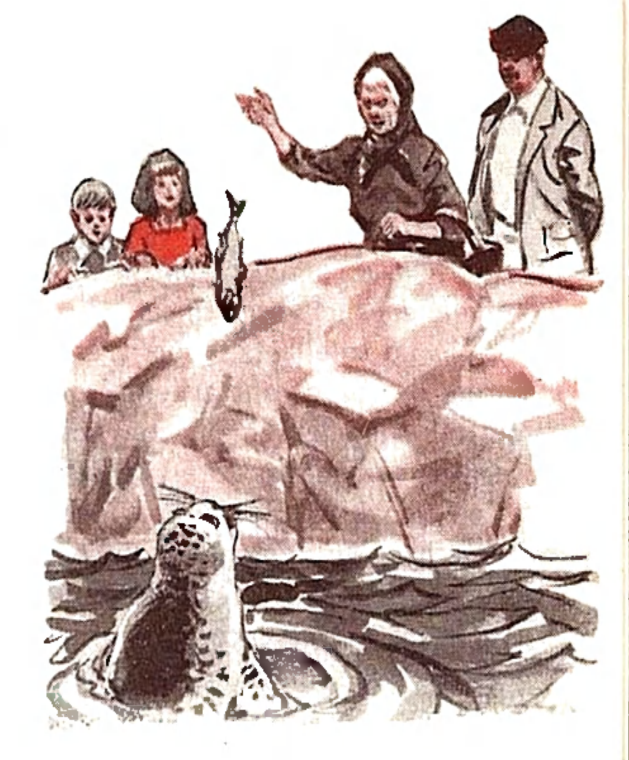
De toutes les espèces de phoques, le phoque-moine à ventre blanc est l'un des plus rares. Pourtant, une expédition francaise, guidée par Monsieur Caussé habitant la Mauritanie, en découvre sur la côte atlantique de ce pays. Déjà, deux hommes ont plongé dans l'océan parmi ces mammifères deux fois plus gros qu'eux, aux dents impressionnantes.

1. Les phoques, semblent ravis de la visite de ces amateurs. Un grand mâle plonge silencieusement derrière Philippe et ressort devant lui, nez à nez, comme pour le surprendre. De la main, Philippe lui éclabousse la face. l'animal répond en soufflant et en reniflant comme un malappris. Dumas éclate de rire, mais son rire se transforme soudain en un cri d'effroi : un autre phoque s'est glissé derrière lui et lui a chatouillé le dos de ses fortes moustaches.

2. Dès notre arrivée parmi les phoques, j'étais décidé à en ramener un jeune en France pour le dresser à plonger avec nous comme chien de chasse. Nous kidnappons donc un bébé d'une quarantaine de kilos et nous l'enveloppons dans un filet. Tandis que nous hissons notre victime en haut de la falaise, de la mer tapissée d'écume sortent de grosses têtes dont les yeux sont pleins de reproches. Ceux de Caussé expriment la même tristesse.
— Ne vous inquiétez pas, lui dis-je, nous en prendrons grand soin et nous en ferons un ami.

Mon équipage baptise le nouveau venu « Dumbo » et dresse pour lui, sur le pont de l'*Elie-Monnier*, la fameuse cage anti-requins*. Nous donnons à Dumbo une grande natte en guise de sable.

Mais l'enfant boude. Prostré*, il refuse toute nourriture. Le docteur cherche à le gaver, avec un entonnoir, d'un mélange de lait et de poissons écrasés, mais il recrache le tout. Inquiets, nous prenons sa température : le thermomètre indique 37°5. Peut-être est-ce normal pour un phoque-moine ; nous n'en savons rien.



3. A notre arrivée à Casablanca, il y a six jours qu'il jeûne. Nous songeons à louer la piscine municipale pour lui permettre de s'ébattre et le tirer de sa torpeur*. Un pêcheur arabe, qui est monté à bord, contemple notre malheureux nourrisson vautré derrière ses barreaux et s'adresse familièrement à moi :

— Commandant, tu devrais lui donner des poulpes*. Les phoques aiment beaucoup ça.

— Tu as raison. Va nous chercher des poulpes !

Notre homme descend à terre, coupe une branche d'olivier et l'attache au bout d'une perche. Il trempe le rameau d'olivier entre les blocs de pierre de la jetée et il agite longuement le feuillage argenté devant une crevasse. Un poulpe, pensant que les feuilles sont de petits poissons, allonge un tentacule qu'il enroule autour de l'appât. Comme les feuilles s'agitent toujours, le poulpe mobilise deux, puis trois, puis six tentacules, il s'entête, et quand il s'est pendu de tous ses bras à l'olivier, notre ami remonte vivement le céphalopode* sur la jetée. Vingt minutes plus tard, il revient à bord avec trois poulpes. Nous les offrons à Dumbo. Son œil éteint brille tout de suite; Dumbo redevient un bébé-phoque turbulent : il saisit les poulpes et les avale comme des spaghetti.

4. A partir de cet instant, il se jette indifféremment sur tous les poissons que nous lui achetons. Il devient sociable et joueur. Lorsqu'on nettoie sa cage et qu'un balai l'effleure, il aboie de plaisir. Nous ne tardons pas à nous apercevoir qu'un moyen infaillible* de le récompenser, c'est de lui brosser le ventre.

Toujours à Casablanca, je suis réveillé un matin à l'aube par de furieux aboiements de Dumbo. Je monte sur le pont et je ne tarde pas à comprendre la situation : à bord d'un chaland accosté à l'*Elie-Monnier*, un Arabe balaie consciencieusement le pont. Dumbo a reconnu le bruit, il réclame les caresses qui lui sont si agréables. Dès qu'il me reconnaît, il se roule sur le dos en aboyant et je ne peux le faire taire qu'en lui faisant octroyer une bonne ration de balai.

5. Malheureusement, la touchante amitié de notre jeune phoque-moine se révèle fort coûteuse. Pendant son premier mois de séjour à Toulon, il dévore pour plus de quatre cents francs de poissons.

Nous aurions pu lui rendre la liberté en Méditerranée, mais alors, Dumbo, habitué aux hommes, n'eût pas hésité à ramper sur les plages, parmi les baigneurs, au risque d'être tué misérablement par le premier pêcheur venu...

Nous décidâmes à contrecœur d'en faire cadeau au Zoo de Marseille, où il fut installé dans un grand bassin pour lui tout seul. D'Afrique, Caussé lui adressa ses vœux de Noël. Nous lui rendîmes visite plusieurs fois, mais bientôt, Dumbo ne reconnut plus ses amis de l'*Elie-Monnier*. Il se détournait de nous et aboyait à une petite vieille habillée de noir qui venait chaque jour lui apporter un poisson.

JACQUES-YVES COUSTEAU et FRÉDÉRIC DUMAS - Le Monde du Silence - Éditions de Paris.

LES MOTS.

La cage anti-requins : Les plongeurs sous-marins sont immergés à l'intérieur de cette cage protectrice, pour faire leurs explorations quand la mer est infestée de requins. - **Prostré :** Abattu, sans force. - **Sa torpeur :** Son profond engourdissement. - **Des poulpes** (ou des pieuvres) : Ce sont des mollusques marins portant huit tentacules garnis de ventouses et dépassant rarement un mètre de long. - **Les céphalopodes :** Classe de mollusques dont la tête porte des tentacules à ventouses : la pieuvre, la seiche (10 tentacules) et le calmar (il peut atteindre 15 m). - **Infaillible :** Qui a des résultats assurés, certains.

LES IDÉES.

1. Les phoques vous paraissent-ils des animaux dangereux pour l'homme ?
2. Pour quelles raisons Dumbo refuse-t-il toute nourriture ?
3. Les auteurs donnent au jeune phoque des noms de jeunes enfants. Citez-les et donnez la raison de ce vocabulaire insolite.
4. Pourquoi le commandant Cousteau avait-il décidé de ramener en France ce jeune phoque ? Est-il heureux d'y renoncer ? Relevez une expression significative.
5. D'après la dernière phrase de ce récit, quels sont les deux défauts de Dumbo ? Peut-on lui en tenir rigueur ?

97 L'ours et le tigre

Le tigre est le roi de la taïga, la forêt de Mandchourie. Toute cette nuit-là, affamé, Van, le tigre avait guetté l'ours Sac-Noir réfugié dans un grand tilleul.

1. Le soleil était déjà très haut, inondant les monts et forêts de ses rayons ardents, quand l'ours se décida enfin à quitter silencieusement son poste. Descendu, il se cabra et regarda de tous les côtés, se demandant si le félin dangereux ne se cachait pas à proximité. Ne découvrant rien de suspect*, il eut hâte de s'enfoncer sans bruit dans la forêt, se faufilant prudemment entre les broussailles. Mais les pies le suivirent, trahissant sa présence par leurs cris. L'animal leur adressa des regards qui semblaient les implorer de ne pas le livrer, mais ce fut en vain. Il essaya alors de les effrayer par ses bonds et ses grondements, sans plus de succès. Elles n'en furent qu'excitées davantage et redoublèrent leurs piaillements.

De son poste d'observation, Van vit la fuite de l'animal et s'empressa de lui couper la retraite, guidé par les glapissements des pies. Il ne s'arrêta qu'au haut d'une roche qui se trouvait sur le chemin de l'ours et dont les broussailles offraient au félin une excellente embuscade. Les cris d'oiseaux approchaient et le fauve se préparait à son bond. Ses muscles d'acier se tendaient, la pointe de sa queue remuait.

2. Voici que l'ours apparaît. Les oreilles dressées au-dessus de la crinière noire, il marche lentement, à pas feutrés, regardant et reniflant de tous côtés, toujours sur le qui-vive* et sentant d'instinct que l'ennemi doit être là. La roche où le guettait le tigre s'élevait à deux mètres au-dessus du sentier suivi par l'ours. Arrivé au pied de la saillie, l'animal se cabra plusieurs fois et surveilla les environs, sans voir ce qui se passait au-dessus. Lorsqu'il se remit enfin sur ses quatre pattes pour continuer son chemin, les ressorts musculaires du félin se déployèrent d'un coup et le corps immense s'abattit de tout son poids sur le dos de l'ours.

Attaqué ainsi à l'improviste*, celui-ci ne put que pousser un grondement au moment de s'aplatir. D'un seul coup de ses mâchoires puissantes comme des tenailles, le tigre s'était emparé du large cou et de la nuque de son adversaire. Le nez et le museau de l'ours étaient saisis par la patte de Van ; les griffes de nacre, pointues comme des lancettes, s'enfonçaient dans les racines du nez. D'un coup brusque de la patte, la tête de l'ours fut rejetée en arrière, pendant que les crocs du félin pénétraient toujours plus avant dans le cou du malheureux animal.

3. L'ours ne capitula* pas de sitôt. Il se roula par terre, essayant de rejeter son terrible cavalier. Il porta à celui-ci des blessures profondes aux flancs et aux épaules, avec ses pattes





armées de griffes pointues. Rien n'y fit, les tenailles d'acier se resserrant toujours davantage. L'ours se sentit sombrer. Poussé par le désespoir, il donna de l'avant, emportant sur lui son bourreau, dans l'espoir que des troncs et des branches d'arbres pourraient jeter bas le félin. Mais cette dernière ressource fut tout aussi vaine* : le tigre et l'ours ne formaient plus qu'un corps et seule la mort pouvait les séparer.

4. Le combat des deux géants était près de s'achever. L'ours faiblissait et ses mouvements devenaient las. De sa gorge jaillissait du sang et s'échappaient des ronflements rauques entrecoupés de hurlements plaintifs. Mais le tigre, bien que poussant lui-même des râles et soufflant avec peine, ne lâchait pas sa proie.

Après une demi-heure de lutte, le dénouement* du drame fut rapide. L'ours respira de moins en moins souvent, ses muscles perdirent leur élasticité, ses jambes devinrent inertes*, son regard se ternit, le corps puissant s'étira, eut un soubresaut et se raidit. Mais le tigre, à demi mort d'épuisement, ne desserra pas de suite ses mâchoires effroyables. Il attendit que le cœur et les artères de sa victime eussent complètement cessé de battre, pour entrouvrir prudemment la gueule...

5. Rassuré, le félin examina les blessures que lui avaient portées les griffes de l'ours et les lécha avec soin. Du reste, tout le champ de bataille était ensanglanté. L'herbe, les buissons, les arbustes étaient foulés* et cassés ; en maints endroits les griffes de la victime avaient profondément déchiré la terre ; partout traînaient des touffes de poils rouges de sang.

Ce combat des deux géants impressionna beaucoup tous les habitants de la taïga. Les écureuils bruns et noirs, tous agiles et curieux, se réfugièrent dans leurs nids d'où ils n'osaient plus que jeter des regards anxieux... Les grondements sinistres de la lutte épique* firent filer en éventail la bande des geais et des pies, qui en colportèrent* bientôt la nouvelle dans tous les coins de la taïga. Ainsi chacun apprit le trépas de Sac-Noir, ours d'Himalaya.

NICOLAS BAIKOV - Le grand Van : Vie d'un Tigre de Mandchourie - Payot.

LES MOTS.

Rien de suspect : Rien de dangereux pour la sécurité de l'ours. - **Sur le qui-vive** : Sur ses gardes, très attentif au moindre bruit. - **A l'improviste** : Subitement, d'une façon inattendue. - **Il ne capitula pas** : Il ne renonça pas à se défendre, il résista, il combattit. - **Vaine** : Sans résultat, sans effet, inutile. Que signifie l'expression : en vain ?- **Le dénouement** : Ici, la fin du drame. - **Inertes** : Sans mouvement. - **Foulés** : Écrasés sous le poids des animaux. - **La lutte épique** : Une lutte extraordinaire, difficile à imaginer pour ceux qui n'y ont pas assisté eux-mêmes. - **Colportèrent** : Ici, répandirent, propagèrent la nouvelle.

LES IDÉES.

1. Montrez comme le tigre a parfaitement choisi le lieu de son embuscade.
2. Deux circonstances très précises expliquent la défaite de l'ours. Citez deux expressions l'une dans le paragraphe n° 2, l'autre dans le paragraphe n° 3.
3. L'ours tente de se débarrasser du tigre de deux manières différentes. Lesquelles ?
4. Le tigre a remporté la victoire mais il l'a chèrement payée. Montrez-le.
5. Les autres animaux ont peur. Relevez quelques détails. A votre avis, quel vainqueur souhaitent-ils ? Pourquoi ?



98 Le lion de Patricia

Patricia, une fillette d'une dizaine d'années, a élevé un lionceau trouvé dans la brousse. Elle l'a baptisé « King » (en anglais : le Roi). Ce lionceau est devenu un lion et Patricia va le présenter à un visiteur.

1. Au-delà du mur végétal, il y avait un ample espace d'herbes rases. Sur le seuil de cette savane*, un seul arbre s'élevait. Il n'était pas très haut. Mais de son tronc noueux et trapu partaient, comme les rayons d'une roue, de longues, fortes et denses branches qui formaient un parasol géant. Dans son ombre, la tête tournée de mon côté, un lion était couché sur le flanc. Un lion dans toute la force terrible de l'espèce et dans sa robe superbe. Le flot de la crinière se répandait sur le mufle* allongé contre le sol.

Et entre les pattes de devant, énormes, qui jouaient à sortir et à rentrer leurs griffes, je vis Patricia. Son dos était serré contre le poitrail du grand fauve. Son cou se trouvait à portée de la gueule entrouverte. Une de ses mains fourrageait* dans la monstrueuse toison.

« King le bien nommé. King, le Roi. ». Telle fut ma première pensée...

2. Le lion releva la tête et gronda. Il m'avait vu. Une étrange torpeur amollissait mes réflexes. Mais sa queue balaya l'air immobile et vint claquer comme une lanière de fouet contre son flanc. Alors je cessai de trembler : la peur vulgaire, la peur misérable avait contracté chacun de mes muscles. J'aperçus enfin, et dans le temps d'une seule clarté intérieure, toute la vérité : Patricia était folle et m'avait donné sa folie. Je ne sais quelle grâce* la protégeait peut-être, mais pour moi...

Le lion gronda plus haut, sa queue claqua plus fort. Une voix dépourvue de vibrations*, de timbre*, de tonalité* m'ordonna:

— Pas de mouvement... Pas de crainte... Attendez.

D'une main, Patricia tira violemment sur la crinière ; de l'autre, elle se mit à gratter le mufle du fauve entre les yeux. En même temps, elle lui disait en chantonnant un peu :

— Reste tranquille, King. Tu vas rester tranquille. C'est un nouvel ami. Un ami, King, King. Un ami... un ami... Elle parla d'abord en anglais, puis elle usa de dialectes africains. Mais le mot « King » revenait sans cesse.

La queue menaçante retomba lentement sur le sol. Le grondement mourut peu à peu. Le mufle s'aplatit de nouveau contre l'herbe et, de nouveau, la crinière, un instant dressée, le recouvrit à moitié.

3. — Faites un pas, me dit la voix insonore.

J'obéis. Le lion demeurait immobile. Mais ses yeux, maintenant, ne me quittaient plus.

— Encore, dit la voix sans résonance. J'avançai.

De commandement en commandement, de pas en pas, je voyais la distance diminuer d'une façon terrifiante entre le lion et ma propre chair dont il me semblait sentir le poids, le goût, le sang... Mais est-ce que cela pouvait durer ? Je venais de faire un pas de plus. A présent, si je tendais le bras, je touchais le lion. Il ne gronda plus cette fois, mais sa gueule s'ouvrit comme un piège étincelant et il se dressa à demi :

— King ! cria Patricia. Stop, King !

Il me semblait entendre une voix inconnue, tellement celle-ci était chargée de volonté, imprégnée d'assurance*, certaine de son pouvoir. Dans le même instant, Patricia asséna de toutes ses forces un coup sur le front de la bête fauve.

Le lion tourna la tête vers la petite fille, battit des paupières et s'allongea tranquillement.

— Votre main, vite, me dit Patricia.

4. Je fis comme elle voulait. Ma paume se trouva posée sur le cou de King, juste au défaut* de la crinière.

— Ne bougez plus, dit Patricia.

Elle caressa en silence le mufle entre les deux yeux. Puis elle m'ordonna :

— Maintenant, frottez la nuque. Je fis comme elle disait.

— Plus vite, plus fort, commanda Patricia.

Le lion tendit un peu le mufle pour me flairer de près, bâilla, ferma les yeux. Patricia laissa retomber sa main. Je continuai à caresser rudement la peau fauve. King ne bougeait pas.

— C'est bien, vous êtes amis, dit Patricia gravement.

JOSEPH KESSEL - Le Lion - Gallimard.



LES MOTS.

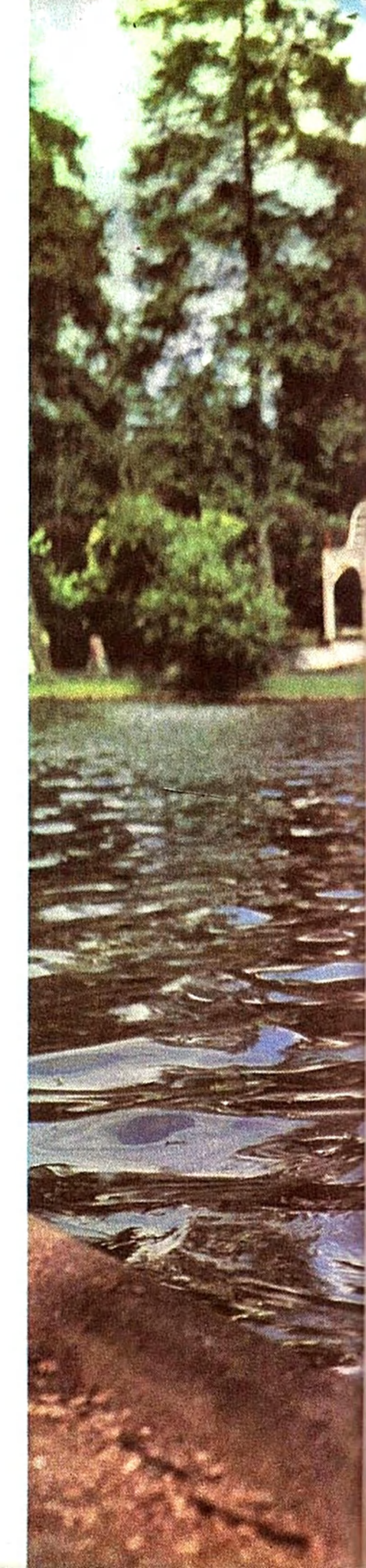
Cette savane : Dans la zone de climat tropical, c'est une prairie recouverte généralement de hautes herbes et parsemée de quelques arbres, comme le baobab de King et Patricia. - **Le mufle :** L'extrémité du museau du lion. - **Elle fourrageait :** Ici, elle caressait à contresens, mettant ainsi les poils en désordre. - **Je ne sais quelle grâce :** Une aide, un secours surnaturel. Lequel par exemple ? **Les vibrations, le timbre, la tonalité :** On ne reconnaissait plus la voix de Patricia. Elle n'avait aucun tremblement, aucun son particulier, n'était plus ni aiguë, ni grave. Pourquoi ? Plus loin vous trouverez deux expressions insistant sur cette même idée. Lesquelles ? - **Imprégnée d'assurance :** Pleine de confiance. - **Au défaut de la crinière :** A l'endroit où se termine la crinière.

LES IDÉES.

1. Cette belle histoire semble dépasser les frontières de la réalité dès le paragraphe n° 1. Quels sont les premiers mots qui peuvent nous faire douter de la réalité du récit ?
2. Relevez les mots et les expressions décrivant la puissance de ce lion.
3. « Patricia était folle ». Pourquoi l'auteur en vient-il à avoir cette pensée ?
4. L'auteur a peur. Montrez-le.
5. Comment peut-on expliquer l'obéissance complète du lion à cette fillette de dix ans ?

23

Nos amis les oiseaux



Le cygne

Sans bruit, sur le miroir des lacs profonds et calmes,
Le cygne chasse l'onde avec ses larges palmes,
Et glisse !... Le duvet de ses flancs est pareil
A des neiges d'avril qui croulent au soleil ;
Mais, ferme et d'un blanc mat, vibrant sous le zéphire,
Sa grande aile l'entraîne ainsi qu'un lent navire.
Il dresse son beau col au-dessus des roseaux,
Le plonge, le promène allongé sur les eaux,
Le courbe, gracieux comme un profil d'acanthe,
Et cache son bec noir dans sa gorge éclatante.
Tantôt il pousse au large, et loin du bois obscur,
Superbe, gouvernant du côté de l'azur,
Il choisit, pour fêter sa blancheur qu'il admire,
La place éblouissante où le soleil se mire.
Puis quand les bords de l'eau ne se distinguent plus,
A l'heure où toute forme est un spectre confus,
L'oiseau, dans le lac sombre, où sous lui se reflète
La splendeur d'une nuit lactée et violette,
Comme un vase d'argent parmi des diamants,
Dort, la tête sous l'aile entre deux firmaments.

SULLY PRUDHOMME
Les Solitudes.





99 La mésange charbonnière

1. Vers Noël, le rouge-gorge est encore silencieux. C'est alors que, dans le jardin où des chaînettes dorées commencent à pendre aux ramilles nues des noisetiers, on entend pour la première fois des notes vives, bien détachées, *ti-ti-pu*, *ti-ti-pu*, alternant avec *stiti-stiti-stiti*, et qui saluent l'espoir d'un printemps encore lointain. Aucune hésitation possible sur l'oiseau qui lance ces notes ; seule la mésange charbonnière a assez d'entrain et d'optimisme* pour vouloir affirmer déjà si nettement que l'hiver sera bientôt passé.

Plus tard, elle dira aussi *tîtchu*, *tîtchu*, avec le timbre métallique d'une scie qu'on aiguise, et ses cris d'appel, d'alarme ou de courroux deviendront si variés qu'on ne saura plus à quel gosier les attribuer.

2. Dès février, la charbonnière veut se mettre en ménage. Il faut d'abord qu'elle trouve un abri, trou d'arbre ou de muraille. Elle commence par explorer sans relâche* les bois, les bâtiments ; elle n'est d'ailleurs pas difficile. On est tout étonné plus tard de trouver son berceau dans une boîte aux lettres, un pot de fleurs, un tuyau de zinc, un vieux nid de corneille ou de geai. Elle accepte d'emblée les nichoirs artificiels*. Tout lui est bon.

Le mâle et la femelle s'emploient à transporter les matériaux de base et aussi le poil et le duvet qui forment la doublure moelleuse. Il faut que l'ensemble soit à la fois solide et souple, car le berceau est destiné à contenir un nombre d'œufs blancs tachetés de brun qui varie normalement de cinq à six, mais peut atteindre la douzaine, et plus tard, après deux semaines d'incubation*, autant de petits corps remuants, couverts de duvet gris foncé.

3. Après l'éclosion des jeunes, va commencer pour le couple une existence d'une activité qui deviendra frénétique à mesure que grossira la couvée qu'il faut gaver d'insectes. Du nid au chêne dont le hanneton ronge la feuille tendre, au chou que grignote la chenille du papillon blanc, au rosier que suce le puceron, à la rangée de pois attaqués par le charançon, les allées et venues sont incessantes pour les deux parents.

Sept mille à huit mille insectes détruits en trois semaines par une seule paire nourrissant sa couvée, tel est le bilan établi par un bon observateur.

Mais le couple n'est pas encore au bout de sa peine. Il lui faut emmener à travers la campagne sa troupe de jeunes à peine sortis du nid et criant sans cesse *tsi-tsi-tsi*, leur apprendre à attraper l'araignée, la sauterelle et le bourdon, à attaquer la prune qui mûrit, à se suspendre au gros capitule* du tournesol pour en détacher les graines rayées.

4. Quand l'hiver approche, la charbonnière n'éprouve pas

le besoin de nous quitter, mais, pour elle qui se nourrit surtout d'insectes, la vie va être dure dans la nature glacée. Il lui faudra, de ses pattes gris de plomb, s'accrocher à l'écorce des arbres pour en fouiller les fissures, se suspendre, tête en bas, pour séparer les écailles du bourgeon terminal des branchettes, sautiller dans l'herbe pour y découvrir la noix tombée et dont son bec sait ouvrir la coquille.

Quand l'hiver tire à sa fin et qu'il semble n'y avoir plus rien dans la nature, elle descend sur le sol des bois, retourne les feuilles mortes et déchiquette la mousse qui abrite sous son feutrage le ver et le petit escargot. Et puis, hardie et curieuse, elle est toujours en quête de la bonne aubaine.

L'homme, quelquefois sensible à la grande misère des oiseaux, met des miettes de pain ou quelques graines sur le rebord de la fenêtre ou suspend un peu de gras de bœuf au poteau de la véranda. Elle a vite trouvé l'emplacement de ces trésors, mais elle s'y montre intolérante*, autoritaire, car la saison généreuse est passée qui permettait aux oiseaux de se nourrir en paix. Le rouge-gorge, la mésange bleue* ne pourront s'approcher de la table que lorsqu'elle et son conjoint se seront servis.

5. Insouciante, elle donne dans tous les pièges et, si on la relâche, elle revient se prendre plusieurs fois par jour.

Son capteur*, désireux de garder une petite bête si jolie et si vive, est tenté de la mettre en cage. Mal lui en prendrait, car, un beau matin, il verrait, gisant sur le sol de la volière, et le crâne perforé, canaris et oiseaux des îles qui partageaient la captivité de la mésange.

Mais est-ce sa faute à elle si, nourrie en cage de grain seulement, privée de la nourriture animale qui lui est indispensable, elle a percé la boîte crânienne de ses compagnons pour en extraire la cervelle ? Mieux valait la laisser dehors où, bientôt, ses notes de printemps vont retentir, gaies comme le tintement du marteau qui frappe l'enclume à petits coups *titi-pu, titi-pu*.

JACQUES DELAMAIN - Portraits d'oiseaux - Stock.

LES MOTS.

L'optimisme : La disposition d'esprit à trouver que tout va très bien. Le contraire est le pessimisme, c'est-à-dire... - **Sans relâche :** Sans arrêt, sans interruption. Cherchez dans la lecture un autre sens de ce mot. - **Les nichoirs artificiels :** Ces petites cages où l'on met à couver les oiseaux ne sont que des faux nids, fabriqués par l'homme. - **L'incubation :** L'action de couver les œufs. - **Le capitule :** La petite tête formée par les graines mûres du tournesol, que l'on appelle sans doute le soleil dans votre région. - **Intolérante :** La mésange ne tolère pas, ne supporte pas la présence d'autres oiseaux près de sa nourriture. - **Son capteur :** Ici, celui qui a capturé la mésange.

LES IDÉES.

1. On ne peut reconnaître le chant d'une mésange charbonnière qu'à la fin de l'hiver. Pour quelle raison ?
2. La mésange est-elle méfiante et prudente ? Relevez trois détails justifiant votre réponse.
3. Quelle est la phrase du paragraphe n° 3 qui vous étonne le plus ? Que pensez-vous de cet exploit ?
4. Un détrousseur de nids supprime du même coup une douzaine d'œufs. Calculez le nombres d'insectes nuisibles sauvés ainsi par ce dénicheur, pendant les trois mois de l'été.
5. Est-ce par cruauté que la mésange tue ses compagnons de captivité ?





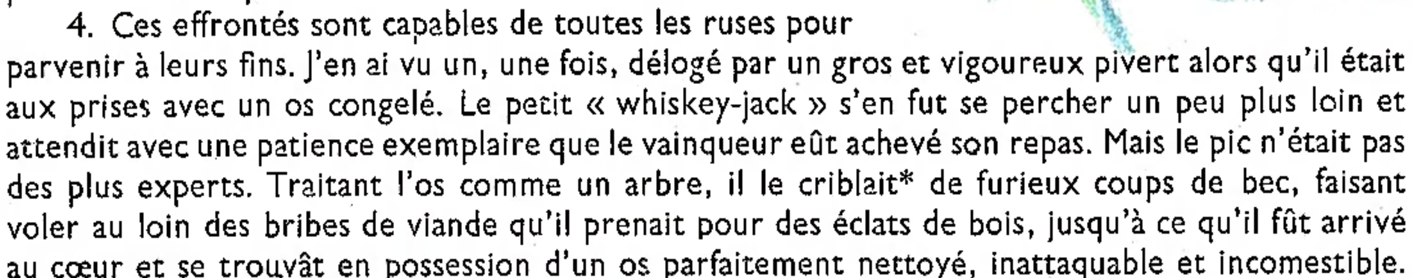
100 Les " whiskey-jacks "

L'auteur habite une cabane de rondins dans la forêt canadienne près de ses amis les castors. Mais il a d'autres compagnons: par exemple, d'amusants petits oiseaux qu'on appelle là-bas des « whiskey-jacks ».

1. Les « whiskey-jacks », ces petits pillards en robe grise, effrontés et sociables*, surgissent on ne sait d'où, dès qu'ils entendent un coup de hache ou voient s'élever la fumée d'un feu de camp... Grands faiseurs de tours, ils égaient des heures qui, sans eux, seraient moroses. Le campeur solitaire à côté de son feu trouve que leur compagnie vaut bien quelques bribes de viande, jusqu'au moment où il s'aperçoit que ce qu'ils veulent, ce ne sont pas des miettes, mais le repas tout entier. Et ces petits voyous sont d'une obstination incroyable. Si vous ne leur donnez pas tout ce qu'ils attendaient de vous, ils ont une manière inimitable de se percher sur les branches environnantes, avec je ne sais quel regard triste, affamé et plein de reproches qui emplit de honte le voyageur novice et lui remet incontinent* la main à la poche.

2. Les deux « whiskey-jacks » que je trouvai installés aux environs lorsque j'arrivai ont dû convoquer le ban et l'arrière-ban* de leurs relations à plus d'une lieue à la ronde, si j'en juge par leur nombre actuel. Cette troupe de mendiants m'accompagne dans toutes mes tournées d'inspection — pour des motifs purement intéressés, j'en ai peur —. Dès que je sors de la cabane avec un objet dans les mains, fût-ce une hache ou un pot vide, mon apparition est immédiatement signalée par les sentinelles postées au guet depuis des heures. Elles donnent l'alerte par des cris perçants, correspondant sans doute dans la langue des oiseaux à quelque chose comme :
— Le v'là, les gars !

3. Si je m'arrête, ils se perchent sur les branches alentour et me regardent d'un petit œil vigilant, câlin, circonspect



ou solennel, selon le caractère de l'individu, quelques-uns même détournent la tête.

Mais cette prétendue timidité ne les empêche pas de surveiller d'un œil aigu le moindre de mes gestes et si je jette un morceau loin derrière eux ou à n'importe quel endroit, ils le dénichent immédiatement, repérant la moindre miette là où un œil plus honnête n'y verrait que du bleu.

Quelques-uns viennent se percher sur mes mains pour y picorer délicatement leur pitance. D'autres fondent sur moi comme des avions de chasse et saisissent leur part au vol. Goinfres et voleurs, incontestablement, mais, somme toute, pirates sympathiques, toujours de bonne humeur, avec leur petit refrain qu'ils répètent à satiété comme pour vous faire plaisir...

4. Ces effrontés sont capables de toutes les ruses pour parvenir à leurs fins. J'en ai vu un, une fois, délogé par un gros et vigoureux pivert alors qu'il était aux prises avec un os congelé. Le petit « whiskey-jack » s'en fut se percher un peu plus loin et attendit avec une patience exemplaire que le vainqueur eût achevé son repas. Mais le pic n'était pas des plus experts. Traitant l'os comme un arbre, il le criblait* de furieux coups de bec, faisant voler au loin des bribes de viande qu'il prenait pour des éclats de bois, jusqu'à ce qu'il fût arrivé au cœur et se trouvât en possession d'un os parfaitement nettoyé, inattaquable et incomestible.

L'aventure était fort du goût du « whiskey-jack » qui avait immédiatement saisi les avantages de la situation et sautillant alentour, happait en un clin d'œil tous les morceaux de viande. C'est ainsi qu'il eut le déjeuner et l'infortuné pivert, la peine.

5. Les contrées du nord canadien possèdent peu d'oiseaux au brillant plumage et le pivert avec sa robe vive, diaprée*, et la huppe pourpre de sa tête n'en paraît que plus beau lorsqu'il vole comme une flèche d'arbre en arbre, égayant le sous-bois d'une note éclatante. Cet oiseau adore le bruit. Pour protéger de la dent de mes castors les beaux arbres qui avoisinent ma demeure, j'ai dû les encercler à la base de hauts colliers de fer-blanc et c'est une aubaine pour tous les piverts des environs, qui viennent s'y donner des concerts, tambourinant à cœur joie sur la ferraille.

6. Ce vacarme infernal me remet en mémoire un vieux souvenir, datant des premiers temps de ma vie de trappeur. Comme je ne possédais pas de réveille-matin, je plaçais sur le toit de ma cabane, juste au-dessus de mon chevet, un plat de fer-blanc contenant un morceau de viande congelée, que le froid collait solidement au métal. Dès l'aube, les « whiskey-jacks » accouraient s'attaquer à l'appât, dur comme pierre sur son plat sonore. Le bruit qu'ils menaient eût réveillé un mort. Je crois bien pouvoir revendiquer l'exclusivité* de ce réveille-matin des plus pratiques et fort supérieur à ceux du commerce, en ceci qu'il ne fonctionnait que par beau temps : s'il pleuvait, les oiseaux restaient chez eux et s'il neigeait très fort, la neige feutrait le bruit et je savais ainsi qu'il était inutile de me lever.

GREY OWL - Ambassadeur des Bêtes - Éditions de l'Amitié, G. T. Rageot.

LES MOTS.

Sociables : Aimant vivre en société, en groupe, donc n'aimant pas la solitude. - **Incontinent :** Aussitôt, immédiatement. - **Convoquer le ban et l'arrière-ban :** Ici, rassembler le plus d'oiseaux possible. - **Il criblait :** Ici, il perçait de nombreux petits trous. - **Sa robe diaprée :** Son plumage de couleurs variées. - **Revendiquer l'exclusivité :** L'auteur réclame le mérite d'avoir inventé et utilisé le premier ce réveille-matin.

LES IDÉES.

1. L'auteur cite les nombreux défauts de ces « whiskey-jacks ». Lesquels ?
2. Pourtant, il semble les aimer. Montrez-le. Citez deux phrases très significatives à ce sujet (paragraphe n° 1 et paragraphe n° 3). Puis donnez les raisons de cette affection de l'auteur pour les « whiskey-jacks ».
3. Expliquez : « repérant la moindre miette là où un œil plus honnête n'y verrait que du bleu ».
4. Le trappeur considère un peu les « whiskey-jacks » comme des personnes. Montrez-le à l'aide du vocabulaire utilisé par l'auteur.
5. Pour quelle raison le pivert ne mange-t-il pas cette viande ?

101 Le pic-vert

1. Dans le silence des bois d'automne, on entend parfois un long rire claironnant : *tiô-tiô-tiô-tiô*. C'est le cri du pic-vert. La croyance populaire veut qu'il annonce la pluie, sans doute parce que l'oiseau le lance plutôt par temps doux accompagné d'ondées que lorsque le vent du nord crispe les feuilles mortes*...

2. Le pic-vert se pose plus fréquemment sur le sol qu'aucun de ses congénères*. C'est qu'à la belle saison il recherche surtout les fourmis, qui ont amassé sur les remblais leurs gros tas de menus déchets végétaux ou élevé leurs monticules parmi l'herbe des prairies. Pour les trouver, l'oiseau se déplace à terre par petits bonds, le corps dressé, puis s'arrête, appuyé sur sa courte queue. En quelques coups de bec, il a vite fait de créer l'émoi dans la fourmilière, puis de fixer sur sa langue enduite de salive gluante les habitantes et leurs larves. Il est si attentif à sa besogne qu'on réussit parfois à l'approcher d'assez près. Lorsqu'il s'envole, la pleine lumière met sur ses reins jaune verdâtre un éclat doré.

3. Quand les fourmis s'endorment, à l'automne, le pic trouve encore à terre des noix, des noisettes ou des glands, qu'il ouvre en les frappant sur le sol ou qu'il coince dans une fente d'écorce avant de les percer. Mais c'est surtout à son métier de grimpeur qu'il doit alors demander ses ressources. Il aime à visiter les vergers, les parcs, les bois clairsemés et les lisières plutôt que le cœur de la forêt. Il montre une prédilection* pour les vieux arbres. Le long des troncs, par petites saccades, les plumes raides de sa queue appuyées sur l'écorce, il fait son ascension verticale ou oblique. Il peut aussi s'agripper sous une branche et progresser ainsi dans le sens horizontal, mais il a la même aversion* que les autres pics* pour la descente la tête la première, et, s'il veut reculer, c'est en deux ou trois petits bonds qu'il revient en arrière.

Par la résonance du bois sous les coups de son bec en ciseau, le pic se rend compte de la présence des insectes ou de leurs larves. Alors il martèle, vigoureusement, mais sans hâte, le point choisi, puis passe aussitôt du côté opposé du tronc pour voir si les proies, dérangées par les vibrations, ne cherchent pas à s'échapper. Dès qu'il les aperçoit, il les fixe aussitôt par les mouvements prompts de sa langue visqueuse...

4. Le ménage pic-vert retourne parfois nicher dans le trou d'arbre qui lui a servi l'an dernier, mais il préfère en général une cavité nouvelle. Il la creuse à une hauteur très variable, là où le bois n'est pas très sain, en forme de poche allongée qui descend perpendiculairement dans l'épaisseur du tronc. L'orifice en est étranglé, et, sur le fond arrondi, quelques copeaux forment toute la garniture sur laquelle la





femelle pond une demi-douzaine d'œufs blancs, que le mâle l'aide à couver.

5. En été, on entend parfois, en bordure des bois, le cri du pic-vert, lancé avec un accent de détresse. C'est que l'épervier*, profitant de ce que les jeunes pics sont sortis du nid depuis peu et que toute la famille est réunie, vient de pousser son attaque. Si le pic réussit à s'échapper, les clameurs affolées *tia-ka-kan, tia-ka-kan*, se perdent bientôt dans la distance, mais elles deviennent plus éperdues* encore avant de s'éteindre brusquement quand le petit rapace a saisi sa victime et l'a clouée sur le sol.

On a peine à imaginer que le bec robuste et pointu du pic, cet outil merveilleux pour entamer les fibres du chêne, ne puisse pas lui servir comme arme défensive, qui pourtant serait capable de transpercer d'un seul coup la poitrine de l'agresseur. Mais il ne sait même pas en faire usage dans ses querelles avec l'étourneau*. Celui-ci, de taille plus faible, mais vif et malin, réussit souvent par ses tracasseries* à s'emparer de la cavité que le pic vient de creuser et à se l'approprier pour y nicher lui-même.

6. Personnage curieux et complexe que ce pic-vert aux formes lourdes et aux couleurs vives, habile grimpeur le long des troncs et détrousseur des fourmilières sur le sol, maladroit pour l'attaque et la défense, solitaire méfiant et qui pourtant ne craint pas de souligner son vol par un cri claironnant.

C'est aussi un sédentaire endurci* que la mauvaise saison ne chasse pas de chez nous. Si vous suivez un sentier dans les bois, en plein hiver, et que vous passez au pied d'un vieil arbre, vous entendez parfois un ronflement d'ailes au-dessus de votre tête. C'est le pivert qui s'enfuit, car vous l'avez dérangé au moment où il allait s'endormir dans la cavité qui lui sert de gîte nocturne.

JACQUES DELAMAIN - Portraits d'oiseaux - Stock.

LES MOTS.

Le vent du nord crispe les feuilles mortes : Les feuilles sont crispées, c'est-à-dire contractées, recroquevillées sous l'action du froid. - **Ses congénères :** Ceux qui appartiennent au même groupe d'animaux, c'est-à-dire les oiseaux. - **Une prédilection :** Une préférence. - **L'aversion :** Un vif déplaisir, une répugnance. - **Les pics :** Outre le pic-vert (ou pivert), il existe d'autres variétés de pics : le pic à bec d'ivoire, le pic épeiche... Tous sont des oiseaux grimpeurs. - **L'épervier :** Un oiseau rapace chassant les petits oiseaux dans les bois. - **Éperdues :** Ici, les clameurs des pics-verts deviennent vives, violentes, affolées d'épouvante. - **L'étourneau :** C'est le sansonnet à plumage sombre tacheté de blanc. - **Ses tracasseries :** L'étourneau tracasse, tourmente le pic-vert ; celui-ci lui cède son nid pour être tranquille. - **Un sédentaire endurci :** Le pic-vert a une très longue habitude des hivers rigoureux, il résiste aux froids : aussi ne quitte-t-il pas nos régions.

LES IDÉES.

1. Étudiez dans le texte le rôle de la queue et de la langue du pic-vert.
2. Pour quelles raisons le pic-vert préfère-t-il les vieux arbres ?
3. Le pic-vert est un oiseau paisible et inoffensif. Prouvez-le à l'aide de deux détails du texte et rappelez-vous également la lecture précédente.
4. Le pic-vert est-il très sociable ? Justifiez votre réponse avec quatre détails précis.
5. L'auteur insiste fréquemment sur la puissance du bec de cet oiseau. Montrez-le.



102 Le marabout, la perruche et le singe

Pierre Loti, jeune officier de marine, habitait à cette époque à Dakar avec des camarades. C'est donc un souvenir du Sénégal qu'il nous rapporte ici.

1. Il nous avait fallu autour de nous des animaux exotiques*, et ce qui nous avait paru le plus indiqué avait été de nous procurer un marabout* domestique.

Les débuts du marabout sous notre toit furent des plus heureux. Nous fûmes, pour lui, des amis de confiance, nullement taquins.

Il comprit même qu'il nous en imposait, ce gros oiseau fétiche*, un peu ridicule, avec sa tête chauve, toujours inclinée en avant, comme en proie à des méditations profondes, et ses ailes noires, qui pendent à ses côtés, ainsi que les longues manches des sages du Maghreb*. Sa démarche était mesurée. Il prenait des mines de prêtre officiant* pour remplir les moindres actes de sa vie et, jusque dans sa gloutonnerie, il mettait de l'onction*.

2. Mais nous avions beau le gaver de poisson et de viande, les objets les plus hétéroclites* n'en disparaissaient pas moins dans son ventre blanc, avec un claquement sonore de son grand bec desséché.

En général, nous le laissions faire, nous ne nous permettions d'intervenir que dans son intérêt, quand il avait avalé quelque chose de vraiment trop indigeste ; par exemple, une bobèche* de cuivre attenant à une bougie, son mets préféré. Son regard, alors, était inquiet, son bec s'entrouvrait, sa respiration devenait haletante, et il était urgent de procéder à une opération délicate, mais à laquelle il se prêtait fort bien. L'un de nous prenait l'oiseau par les pattes, le mettait la tête en bas ; l'autre lui tapait sur la nuque avec un bâton,

jusqu'à ce que l'objet qui n'avait pas voulu passer tombât à terre. Une fois lâché, le marabout reprenait toute sa gravité majestueuse. Notre seconde acquisition fut une délicieuse perruche.

3. Elle était étonnamment câline, celle-là, et avait tout de suite su nous conquérir. Quand on approchait le doigt pour gratter sa petite tête verte, elle courbait le cou, en nous regardant gentiment de côté, de son joli œil noir tout rond.

Hélas ! elle resta peu de temps chez nous : elle fut bientôt victime de la voracité du marabout.

Nos deux oiseaux, pourtant, semblaient faire très bon ménage, et, souvent, le marabout, avec un air protecteur et empressé de grand frère, accompagnait la perruche dans ses promenades autour du jardin. Nous étions loin d'attendre un tel dénouement.

4. Un jour, le gros oiseau au crâne chauve se montra particulièrement tendre pour sa compagne. Il se dandinait devant elle, sur ses larges pattes, comme en proie aux transes de ne pouvoir exprimer toute l'immensité de son amour, et nous assistions, émus, à ce spectacle touchant.

Mais, tout à coup, avant que nous ayons eu le temps de bondir, le gros bec du marabout s'ouvrit largement et se referma sur la petite perruche, avec son bruit caractéristique de bois sec... Il est inutile de dire que la vilaine bête hypocrite fut rapidement mise les jambes en l'air et que les coups de bâton que je lui assenai sur la nuque manquèrent, cette fois, d'aménité*. La pauvre perruche réapparut bientôt. Son cœur battait encore, mais tous ses petits os étaient brisés et nous ne pûmes la sauver.

5. Le marabout dut se repentir, par la suite, de son crime, car notre perruche fut remplacée chez nous par un singe des plus malins. Dès qu'il vit ce nouvel arrivant, le gros oiseau comprit qu'il ne serait plus le maître. Il alla pompeusement se retirer sur une branche, dans le jardin.

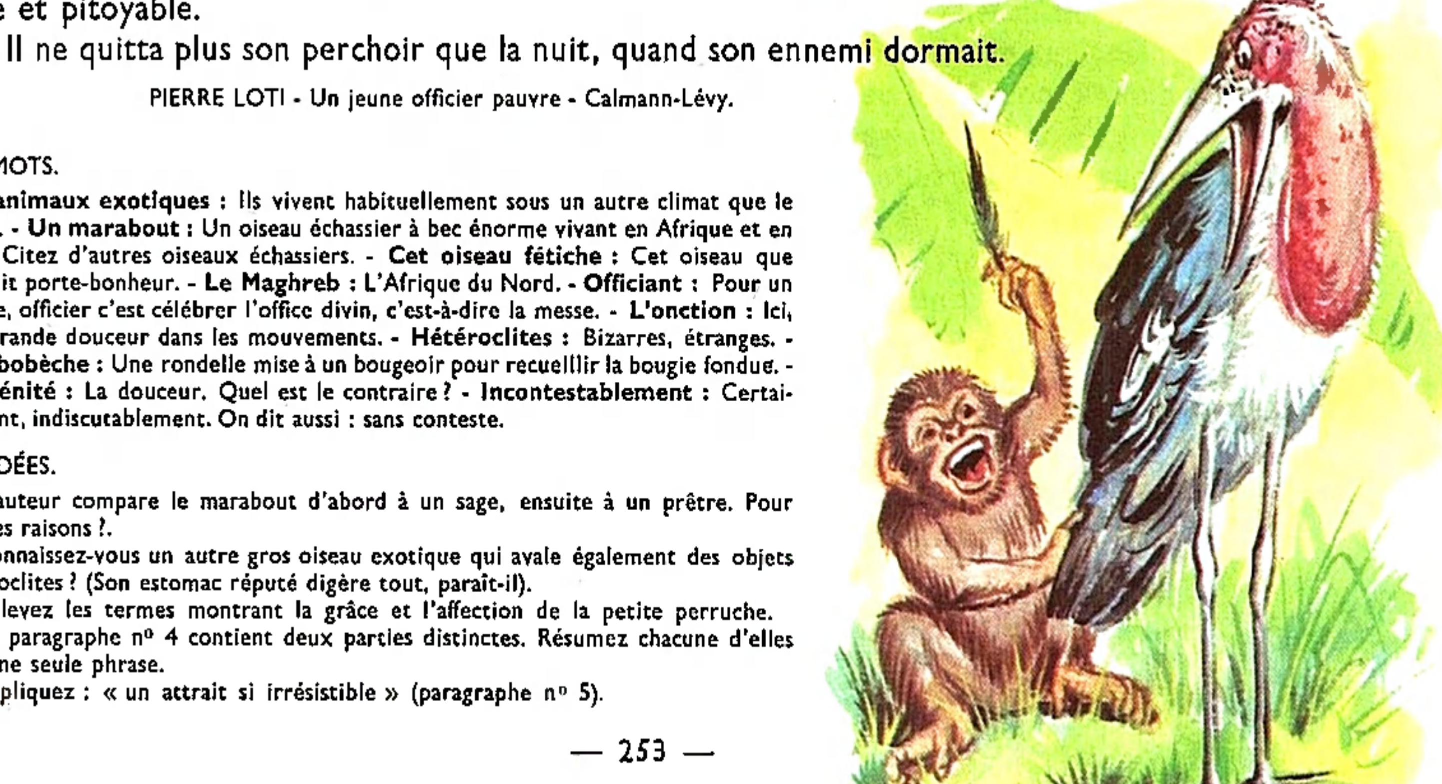
Et notre foyer perdit, aux heures de la sieste, sa tranquillité monotone. Au lieu de dormir, il nous fallut, sans relâche, mettre la paix entre nos deux hôtes. Tous les torts étaient incontestablement* du côté du singe : c'était toujours lui qui commençait.

Après les repas, dès qu'il voyait le marabout repu fermer ses vieilles paupières grises, il s'approchait de lui à pas de loup et lui arrachait brusquement quelques-unes des plumes noires qui ornaient sa queue. Le singe recevait alors un rude coup de bec et se sauvait souvent le crâne plein de sang. Mais les belles plumes avaient pour lui un attrait si irrésistible qu'il ne pouvait s'empêcher de toujours recommencer son jeu.

Ce manège-là dura plusieurs mois. Le marabout prit un pauvre air de résignation navrée, sa tête ridée s'enfonça plus profondément encore dans sa collerette blanche, son plumage devint râpé et pitoyable.

Il ne quitta plus son perchoir que la nuit, quand son ennemi dormait.

PIERRE LOTI - Un jeune officier pauvre - Calmann-Lévy.



LES MOTS.

Des animaux exotiques : Ils vivent habituellement sous un autre climat que le nôtre. - **Un marabout** : Un oiseau échassier à bec énorme vivant en Afrique et en Asie. Citez d'autres oiseaux échassiers. - **Cet oiseau fétiche** : Cet oiseau que l'on dit porte-bonheur. - **Le Maghreb** : L'Afrique du Nord. - **Officiant** : Pour un prêtre, officier c'est célébrer l'office divin, c'est-à-dire la messe. - **L'onction** : Ici, une grande douceur dans les mouvements. - **Hétéroclites** : Bizarres, étranges. - **Une bobèche** : Une rondelle mise à un bougeoir pour recueillir la bougie fondue. - **L'aménité** : La douceur. Quel est le contraire ? - **Incontestablement** : Certainement, indiscutablement. On dit aussi : sans conteste.

LES IDÉES.

1. L'auteur compare le marabout d'abord à un sage, ensuite à un prêtre. Pour quelles raisons ?.
2. Connaissez-vous un autre gros oiseau exotique qui avale également des objets hétéroclites ? (Son estomac réputé digère tout, paraît-il).
3. Relevez les termes montrant la grâce et l'affection de la petite perruche.
4. Le paragraphe n° 4 contient deux parties distinctes. Résumez chacune d'elles par une seule phrase.
5. Expliquez : « un attrait si irrésistible » (paragraphe n° 5).



Le monde mystérieux des insectes

Splendeur des insectes

Sur la glycine en fleur, que la rosée humecte,
Rouges, verts, bleus, jaunes, bistres, vermeils,
Les mille insectes
Bougent et butinent dans le soleil.
O la merveille de leurs ailes qui brillent
Et leur corps fin comme une aiguille
Et leurs pattes et leurs antennes
Et leur toilette quotidienne
Sur un brin d'herbe ou de roseau !
Sont-ils précis, sont-ils agiles !
Leur corselet d'émail fragile
Est plus changeant que les courants de l'eau...
Mon cœur les suit dans leur essor vers la clarté,
Brins de splendeur, miettes de beauté,
Parcelles d'or, et poussières de vie !
J'écarte d'eux l'embûche inassouvie :
La glu, la boue et la poursuite des oiseaux ;
Pendant des jours entiers, je défends leurs travaux ;
Mon art s'éprend de leurs œuvres parfaites ;
Je contemple les riens dont leur maison est faite,
Leur geste utile et net, leur vol chercheur et sûr,
Leur voyage dans la lumière ample et sans voile
Et quand ils sont perdus quelque part, dans l'azur,
Je crois qu'ils sont partis se mêler aux étoiles.

Emile VERHAEREN
La Multiple Splendeur.
MERCURE DE FRANCE





103 Les criquets

Il s'agit des criquets migrateurs très dangereux dans les pays à climat chaud. Leurs nuages formés de plusieurs milliards d'insectes s'abattent sur les cultures, comme dans cette ferme d'Algérie, où l'auteur séjourne en invité.*

1. On allait se lever de table. Tout à coup, à la porte-fenêtre, fermée pour nous garantir de la chaleur du jardin en fournaise*, de grands cris retentirent :

— Les criquets ! les criquets !

2. Mon hôte devint tout pâle comme un homme à qui on annonce un désastre, et nous sortîmes précipitamment. Pendant dix minutes, ce fut dans l'habitation, si calme tout à l'heure, un bruit de pas précipités, de voix indistinctes, perdues dans l'agitation d'un réveil. De l'ombre des vestibules où ils s'étaient endormis, les serviteurs s'élancèrent dehors en faisant résonner avec des bâtons, des fourches, des fléaux*, tous les ustensiles de métal qui leur tombaient sous la main, des chaudrons de cuivre, des bassines, des casseroles. Les bergers soufflaient dans leurs trompes de pâturage. D'autres avaient des conques* marines, des cors de chasse. Cela faisait un vacarme effrayant, discordant, que dominaient d'une note suraiguë les « You ! you ! you ! » des femmes arabes accourues d'un douar* voisin. Souvent, paraît-il, il suffit d'un grand bruit, d'un frémissement sonore de l'air, pour éloigner les sauterelles, les empêcher de descendre.

3. Mais où étaient-elles donc, ces terribles bêtes ? Dans le ciel vibrant de chaleur, je ne voyais rien qu'un nuage venant à l'horizon, cuivré, compact, comme un nuage de grêle, avec le bruit d'un vent d'orage dans les mille rameaux d'une forêt. C'étaient les sauterelles. Soutenues entre elles par leurs ailes sèches étendues, elles volaient en masse, et malgré nos cris, nos efforts, le nuage s'avançait toujours, projetant dans la plaine une ombre immense. Bientôt il arriva au-dessus de nos têtes ; sur les bords on vit pendant une seconde un effrangement, une déchirure. Comme les premiers grains d'une giboulée, quelques-unes se détachèrent, distinctes, roussâtres ; ensuite toute la nuée creva, et cette grêle d'insectes tomba drue et bruyante. A perte de vue les champs étaient couverts de criquets, de criquets énormes, gros comme le doigt.

4. Alors le massacre commença. Hideux* murmure d'écrasement, de paille broyée. Avec les herses, les pioches, les charrues, on remuait ce sol mouvant ; et plus on en tuait, plus il y en avait. Elles grouillaient par couches, leurs hautes pattes enchevêtrées ; celles du dessus faisant des bonds de détresse, sautant au nez des chevaux attelés pour cet étrange labour. Les chiens de la ferme, ceux du douar, lancés

à travers champs, se ruaient sur elles, les broyaient avec fureur. A ce moment, deux compagnies de turcos*, clairons en tête, arrivèrent et la tuerie changea d'aspect.

Au lieu d'écraser les sauterelles, les soldats les flambaient en répandant de longues tracées de poudre.

5. Fatigué de tuer, écœuré* par l'odeur infecte, je rentrai. A l'intérieur de la ferme, il y en avait presque autant que dehors. Elles étaient entrées par les ouvertures des portes, des fenêtres, la baie des cheminées. Au bord des boiseries, dans les rideaux déjà tout mangés, elles se traînaient, tombaient, volaient, grimpaient aux murs blancs avec une ombre gigantesque qui doublait leur laideur. Et toujours cette odeur épouvantable.

A dîner, il fallut se passer d'eau. Les citernes, les bassins, les puits, les viviers, tout était infecté. Le soir, dans ma chambre, où l'on en avait pourtant tué des quantités, j'entendis encore des grouillements sous les meubles et ce craquement d'élytres semblable au pétillement des gousses qui éclatent à la grande chaleur. Cette nuit-là je ne pus pas dormir. D'ailleurs autour de la ferme tout restait éveillé. Des flammes couraient au ras du sol d'un bout à l'autre de la plaine. Les turcos en tuaient toujours.

6. Le lendemain, quand j'ouvris ma fenêtre, les sauterelles étaient parties ; mais quelle ruine elles avaient laissée derrière elles ! Plus une fleur, plus un brin d'herbe : tout était noir, rongé, calciné*. Les bananiers, les abricotiers, les pêchers, les mandariniers se reconnaissaient seulement à l'allure de leurs branches dépouillées, sans le charme, le flottant de la feuille qui est la vie de l'arbre. On nettoyait les pièces d'eau, les citernes. Partout des laboureurs creusaient la terre pour tuer les œufs laissés par les insectes. Chaque motte était retournée, brisée soigneusement. Et le cœur se serrait de voir les mille racines blanches, pleines de sève, qui apparaissaient dans ces écroulements de terre fertile...

ALPHONSE DAUDET - Lettres de Mon Moulin - Fasquelle.

LES MOTS.

Les criquets : Ce sont des insectes herbivores très nuisibles pour les cultures, se déplaçant soit en volant, soit en sautant. - **Une fournaise :** Un lieu extrêmement chaud. - **Un fléau :** Un instrument qui servait à battre le blé. - **Une conque marine :** Un coquillage en spirale que les bergers utilisaient en guise de trompe. - **Un douar :** Un village musulman, en Afrique du Nord. - **Hideux :** Horrible à entendre, repoussant. - **Des turcos :** Nom familier donné autrefois aux tirailleurs algériens, des soldats recrutés parmi les Algériens. - **Écœuré :** Dégoûté, le cœur soulevé par l'odeur répugnante. - **Calciné :** Réduit en cendres par la chaleur.

LES IDÉES.

1. Citez d'autres insectes très nuisibles.
2. Au silence succède une cascade de bruits. Notez-les. Pour quelle raison tout ce monde s'empresse-t-il de faire du vacarme ?
3. Les criquets ont-ils choisi le lieu de leur atterrissage par hasard ?
4. Relevez les mots et les expressions mettant en valeur la multitude de criquets.
5. Établissez la liste des dégâts causés par cette invasion. Mettez en évidence ses dangers même après la mort ou le départ des criquets.





104 La bataille des abeilles

Les abeilles noires sont des pillardes qui attaquent parfois les ruches des abeilles dorées...

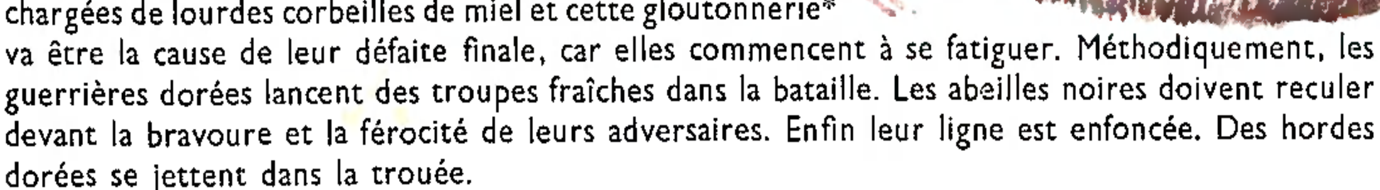
Or, dans le tronc creux d'un chêne, vivent soixante mille abeilles dorées...

1. Soudain apparaît dans le ciel une patrouille de trois vieilles abeilles noires, luisantes et féroces ! Ce sont, à n'en pas douter, des guerrières d'élite*. Volant aile dans aile, elles repoussent facilement la sentinelle isolée qui s'était lancée à l'attaque. Bientôt elles foncent vers l'entrée et disparaissent dans le tronc creux de l'arbre. Le chêne abrite une cité d'environ soixante mille abeilles. Le jour il y règne une pâle lumière, une sorte de blondeur dorée qui filtre par le trou constituant l'entrée principale de la ruche.

2. Habilement, les pillardes se faufilent dans la foule des jeunes abeilles ahuries. Avec célérité* elles remplissent leur corbeilles à miel ; ensuite lourdement chargées de leurs savoureuses rapines, elles se précipitent vers la porte. Mais une des abeilles les a repérées et se lance à leur poursuite. En un clin d'œil, plusieurs centaines d'autres se joignent à elle au milieu du tollé* général.

Trop tard ! Une des intruses réussit à s'enfuir. Elle échappe à ses poursuivantes et se réfugie, en zigzaguant, dans le bois, hors de vue.

3. L'heureuse pirate a filé dans la vallée jusqu'à une ruche de paille tressée, éloignée d'environ un kilomètre : le repaire des abeilles noires. Celles-ci ont la réputation d'être des guerrières farouches et intrépides. Dès qu'elles eurent senti le parfum du miel rapporté par la voleuse, elles s'amassèrent autour d'elle, balançant leur corps en faisant vibrer leurs ailes dans une danse sauvage. Cinq minutes plus tard, trente



mille pillardes telle une gigantesque escadre aérienne partant en guerre, volent en formation serrée.

4. Soudain, comme dans un orage de grêle noire, les assaillantes se ruent non seulement aux portes principales de la cité, mais à toutes les fissures et à tous les interstices* qui, d'une façon ou d'une autre, peuvent les mener à l'intérieur. Dans l'impétuosité* de ce premier assaut, elles forcent la porte d'entrée et, au prix d'énormes sacrifices, envahissent la cité elle-même, balayant sans pitié tout ce qu'elles trouvent de vivant sur leur chemin. Bientôt le sol est jonché d'une épaisse couche de cadavres et de blessés.

Mais les abeilles noires ne parviennent pas à se frayer un chemin jusqu'aux derniers défenseurs. Elles sont maintenant chargées de lourdes corbeilles de miel et cette gloutonnerie* va être la cause de leur défaite finale, car elles commencent à se fatiguer. Méthodiquement, les guerrières dorées lancent des troupes fraîches dans la bataille. Les abeilles noires doivent reculer devant la bravoure et la férocité de leurs adversaires. Enfin leur ligne est enfoncée. Des hordes dorées se jettent dans la trouée.

5. Cependant le danger menace d'un autre côté. Un bataillon que les abeilles noires tenaient en réserve se rue maintenant par une autre fissure, prenant les défenseurs à revers*. Il semble cette fois qu'il s'agisse d'une attaque-surprise contre la reine de la cité. La petite garde du corps* de celle-ci se resserre.

Mais cette précaution n'est pas nécessaire. Dès que la première vague d'abeilles noires a commencé à se frayer un chemin vers l'intérieur, une sentinelle de confiance qui n'attendait que ce moment-là, soutenue par une bande de guerrières d'élite, a pris position en embuscade. En un instant le dernier espoir des assaillantes s'éteint et pas une seule n'en réchappe. La reine est sauvée. Maintenant les abeilles noires, réduites à des groupes défensifs isolés, se font tailler en pièces*. Rien ne peut s'opposer à la contre-attaque meurtrière des abeilles dorées. Les noires sont repoussées hors des portes principales jusque sur la plate-forme d'atterrissage où, après un dernier combat, elles sont précipitées par-dessus bord. La bataille se poursuit de haut en bas du tronc et dans l'herbe, au pied de l'arbre, jusqu'à ce que la dernière horde noire soit enfin balayée.

6. Pas une attaquante n'a survécu à l'expédition. La colonie qui s'était jointe à l'essaim des pillardes est également anéantie. La rencontre a duré deux longues heures et elle a causé la mort d'environ cinquante mille abeilles, dont près de la moitié appartenaient aux défenseurs de la cité dorée. Mais celle-ci va se trouver en sécurité pour un certain temps. De jeunes abeilles vont naître, qui deviendront à leur tour des guerrières et des travailleuses et, si la paix dure assez longtemps, le doux miel ambré ira de nouveau remplir les rayons neufs.

FRANK S. STUART - Sélection du Reader's Digest.
« The City of the bees » - WHITTLESEY HOUSE - New-York.

LES MOTS.

Des guerrières d'élite : Les meilleures combattantes. - **Avec célérité** : Avec rapidité. - **Un tollé** : Un cri de colère. - **Les interstices** : Les petits espaces vides entre l'écorce et le tronc de l'arbre. - **L'impétuosité** : La violence, l'emportement. - **Cette gloutonnerie** : Le glouton avale trop d'aliments. De même, les abeilles se sont emparés d'un poids de miel trop élevé pour leurs forces. - **A revers** : Par-derrière. - **La garde du corps** : Cette troupe de guerrières était chargée de protéger spécialement la reine. - **Tailler en pièces** : Battre entièrement. Une phrase du paragraphe n° 6 a le même sens. Trouvez-la.

LES IDÉES.

1. Comment expliquez-vous que trois abeilles noires réussissent à dérober du miel dans une ruche contenant soixante mille abeilles dorées ?
2. De quelles corbeilles à miel s'agit-il ? (paragraphe n° 2).
3. Des savants ont démontré que les abeilles ont un langage qui leur permet de communiquer entre elles. Prouvez-le à l'aide du paragraphe n° 3.
4. En utilisant certaines expressions de la lecture, montrez que ce combat est réellement cruel et meurtrier.
5. L'auteur compare cette lutte à une véritable bataille. Relevez les termes utilisés habituellement pour la guerre des hommes.

105 “La fourmi n’est pas prêteuse ?...”

1. Aujourd’hui, la preuve est faite ; la fourmi est incontestablement l’un des êtres les plus nobles, les plus courageux, les plus charitables, les plus dévoués, les plus généreux, les plus altruistes* que porte notre terre. Elle n’y a du reste aucun mérite, pas plus que nous n’en avons à nous affirmer, à bon droit, les phénomènes les plus intelligents qui s’agitent sur notre planète. Nous ne devons cet avantage qu’à un organe monstrueusement développé dont la nature nous a munis, de même que la fourmi est redevable des vertus que nous avons énumérées, à un organe d’un autre ordre dont la même nature l’a exceptionnellement douée.

2. La fourmi possède en effet à l’entrée de l’abdomen une poche extraordinaire qu’on pourrait appeler la poche ou le jabot social. Cette poche n’est pas un estomac, elle ne contient aucune glande digestive et les aliments qui s’y accumulent s’y conservent intacts. L’alimentation de la fourmi qui a de puissantes mandibules* pour percer, saisir sa proie ou son ennemi, cisailler, sectionner, décapiter, mais est dépourvue de dents pour mâcher, est presque exclusivement liquide, c’est-à-dire formée d’une sorte de rosée sucrée. Le sac en question est une outre collective* uniquement réservée à la communauté. L’outre est ingénieusement et complètement séparée de l’estomac individuel, dans lequel les aliments qu’elle contient ne parviennent qu’au bout de plusieurs jours, quand la faim commune est d’abord satisfaite. Elle est prodigieusement élastique, occupe les quatre cinquièmes de l’abdomen et à tel point dilatable que chez certaines espèces américaines elle prend la forme d’une dame-jeanne*, d’une jarre ou plutôt d’une bonbonne huit ou dix fois plus volumineuse que le ventre normal.

Ces fourmis-bonbonnes n’ont d’autre fonction que d’être les réservoirs vivants de la cité. Par les pattes de devant, prisonnières volontaires qui ne revoient plus le jour, elles s’agrippent en rangs serrés au plafond de la fourmilière et lui donnent l’aspect d’un cellier* bien ordonné où l’on dégorge la miellée récoltée au dehors et où l’on vient solliciter la régurgitation*.

Excusez le mot qui est inévitable. Il évoque l’indigestion et ses disgrâces, alors que comme la rumination de la vache ou du bœuf, il n’a rien de commun avec elle...

3. « La fourmi n’est pas prêteuse », disait le fabuliste. C’est vrai, elle ne prête pas, car prêter n’est qu’un geste d’avare ; elle donne sans compter et ne reprend jamais. Elle ne possède rien, pas même ce qui se trouve dans son corps. Elle ne songe presque pas à manger. Une goutte de rosée comble son estomac particulier. Tout ce qu’elle quête et amasse sans répit*, au péril de sa vie, n’est destiné qu’au jabot





collectif, à l'insatiable sac de la communauté ; aux œufs, aux larves, aux nymphes, aux compagnes, et même aux ennemies.

Elle n'est qu'un organe de charité. Travailleuse opiniâtre, elle n'a d'autre plaisir que d'offrir à qui le veut prendre, tout le fruit de ses peines. La régurgitation doit être pour elle un acte aussi plein de délices que l'est pour nous la dégustation des mets et des vins les plus rares... La fourmi qui régurgite, les antennes rejetées en arrière, prend un air extasié et visiblement éprouve plus de plaisir que celle qui se gorge de miel. Du reste, dans la plupart des fourmilières, la régurgitation est incessante et ne s'interrompt que pour le travail, les soins à donner à la progéniture*, le repos et la guerre.

4. On peut même se demander si la fourmi dont la poche sociale est gonflée à se rompre est à même d'en faire passer une goutte dans son estomac individuel. Cette sorte de communion perpétuelle est la forme normale de l'alimentation.

Pour s'en convaincre, il suffit de teinter de bleu quelques gouttes de miel et de les offrir à une de nos petites fourmis jaunes dont le corps est presque transparent. On voit bientôt le ventre s'arrondir, se tendre et prendre une teinte azurée. Alourdie elle regagne son nid. Une demi-douzaine de quémandeuses, alléchées par l'odeur, la caressent fièvreusement des antennes. Elle les satisfait à l'instant et tous les ventres qui l'environnent deviennent bleus. A peine ont-elles pris part au festin qu'elles sont sollicitées par d'autres compagnes, attirées du fond des souterrains, qui à leur tour partageront la goutte révélatrice et ainsi de suite, jusqu'à l'épuisement total. Après quoi, la première bienfaitrice qui a donné tout ce qu'elle possédait, allégée, s'éloigne en trottinant et visiblement plus heureuse que si elle venait de faire trois ou quatre repas plantureux.

MAURICE MAETERLINCK - La vie des fourmis - Fasquelle.

LES MOTS.

Altruiste : Qui aime les autres avec une générosité extrême. Comment nomme-t-on au contraire celui qui ne pense qu'à lui ? - **Les mandibules :** Les mâchoires des insectes. - **Une outre collective :** Habituellement, une outre est un sac en peau servant à conserver les liquides. Il s'agit ici de la poche spéciale des fourmis contenant la nourriture destinée à la collectivité, c'est-à-dire à tous les insectes faisant partie de la fourmilière. - **Une dame-jeanne :** Une grosse bouteille renflée, enveloppée d'osier et munie d'anses. - **Un cellier :** Une salle fraîche où l'on entrepose le vin et certaines provisions. - **La régurgitation :** Les fourmis font revenir dans leur bouche, sans effort, les aliments contenus dans l'outre collective, afin de nourrir leurs sœurs. - **Sans répit :** Sans arrêt, sans repos. - **La progéniture :** Les petits des fourmis, c'est-à-dire les œufs, les larves, les nymphes.

LES IDÉES.

1. La générosité de la fourmi est due à un organe bizarre. Lequel ? L'auteur lui donne une dizaine de noms différents. Citez-les.
2. Pourquoi la régurgitation n'a-t-elle aucune ressemblance avec l'indigestion ? Trouvez une phrase très révélatrice au début du paragraphe nº 2. Quelle différence avec la rumination d'une vache ?
3. Trouvez la phrase essentielle du paragraphe nº 3. Expliquez-la.
4. De quel fabuliste, de quelle fable s'agit-il ? Citez le vers de cette fable venant après : « La fourmi n'est pas prêteuse... ».
5. Ce second vers est d'ailleurs une erreur comme le premier. En utilisant la lecture, énumérez les qualités des fourmis.



106 Le laboratoire aux frissons

Nous retrouvons Henri Troyat et son épouse Guite visitant l'Institut Butantan à São Paulo, au Brésil. Dans ses laboratoires, des milliers de reptiles, d'abeilles, d'araignées et de scorpions sont élevés et utilisés à la production des antivenins.*

1. Un professeur nous montra d'abord une demi-douzaine de préparateurs réunis autour d'une table et occupés, semblait-il, à un minutieux travail d'horlogerie. Devant chacun, se trouvait un bocal plein d'un grouillement d'abeilles venimeuses. Ayant isolé un insecte, ils le prenaient entre leurs doigts, l'abdomen en l'air, les ailes écartées, et lui arrachaient le dard avec une pincette. La glande translucide*, qui accompagnait l'aiguillon, était jetée ensuite dans un verre pour servir à la composition d'un médicament contre les rhumatismes.

2. A côté de la salle de dépiautage* des abeilles, s'ouvrait la salle de conservation des araignées. Pour elles, comme pour les serpents, l'extraction du venin avait lieu tous les quinze jours...

Nous pénétrâmes avec circonspection* dans une pièce aux murs blancs, où d'innombrables petites boîtes en bois étaient alignées sur des étagères. Toutes étaient fermées sur le devant par un panneau vitré. Derrière les fenêtres, se tenaient des tarentules*, grosses comme mes deux poings réunis. Brunes, grises ou noires, hérissées de poils, elles étaient lourdement accroupies sur leurs huit pattes aux articulations pliées à angles droits.

— Leur venin est mortel, dit le professeur. Son effet sur l'homme est exactement celui du curare*. La plupart des spécimens que vous voyez sont en pension chez nous depuis dix ou douze ans. Nous les nourrissons avec des souris.

3. Je considérais avec stupeur ces vieilles araignées velues, gorgées de venin, et capables de déchiqueter une souris vivante avec leurs pinces. A l'affût derrière leurs carreaux, elles guettaient nos moindres mouvements. Guite, cependant, était moins émue que je ne l'aurais supposé.

— Elles sont si grosses qu'elles ressemblent à des crabes, dit-elle. Ce sont les petites que je crains.

Le professeur s'approcha de la plus grande caisse et souleva une vitre. Allait-il me poser une tarentule dans la main pour permettre à ma femme de prendre une photographie originale? Non, il se contentait d'agiter les doigts devant la bête qui se haussait sur ses béquilles, reculait, se cognait à la paroi du fond.

Sur une table, j'aperçus une énorme araignée en liberté. Notre guide nous rassura. Ce n'était que la dépouille d'une de ses pensionnaires après la mue* annuelle. La carapace, les pattes duveteuses, les pinces, tout y était.

4. Dans la pièce voisine, nous découvrîmes des milliers de petites araignées venimeuses, isolées dans des boîtes en carton et se nourrissant d'abeilles. Encore quelques pas, et nous entrions dans la pouponnière. De minuscules araignées dormaient du sommeil de l'innocence dans des tubes garnis de coton. La voix du professeur se nuançait de tendresse paternelle :

— Ces bébés d'araignées venimeuses sont nés ici. Ils n'ont pas plus de deux semaines. C'est si fragile, à cet âge-là ! On ne prend jamais trop de précautions...

5. Puis, il nous entraîna devant plusieurs caisses au couvercle grillagé. Chacune contenait six cents scorpions*, d'un jaune d'ambre ou d'un brun verni, tirant sur le noir. Affolés, ils couraient dans tous les sens, la queue en l'air, se heurtaient, se chevauchaient.

— Eux aussi nous donnent régulièrement du venin tous les quinze jours, nous dit le professeur, avec le même accent de gratitude que s'il eût parlé d'un troupeau de vaches laitières. J'ai inventé un appareil qui, par une petite décharge électrique, vide les glandes des insectes sans les faire souffrir. Chez moi, les bêtes sont traitées humainement. Tout se passe dans l'amitié.

6. Deux serpents dormaient sur un tapis de sciure.

— Vous voyez, reprit-il, je m'intéresse aussi aux serpents. Ceux-ci ne me servent à rien. Je les ai adoptés pour le plaisir de les regarder vivre. Souvent, ils couchent dans mon lit...

Le professeur nous accompagna jusqu'à la porte, avec un détour pour saluer une colonie de mille-pattes venimeux, plus gros que mon pouce, plus longs que mon index.

— Mes compliments, dis-je d'une voix étranglée.

Enfin, nous nous séparâmes. Mais le grand air ne suffit pas à dissiper notre gêne. Nous marchions silencieusement dans les allées du parc, avec l'impression qu'une théorie* de scorpions, d'araignées, de mille-pattes et de serpents nous suivait à la trace.

HENRI TROYAT - De gratte-ciel en cocotier - Plon.

LES MOTS.

Les antivenins : Les sérums qui combattent les venins, les poisons transmis par la piqûre ou la morsure de certains animaux. Lesquels ? - **Translucide :** Laissant passer la lumière, sans permettre pourtant de voir nettement à travers. Le contraire est : opaque. - **Le dépiautage :** Mot familier signifiant ici : l'extraction du dard et de la glande à venin. - **Avec circonspection :** Avec prudence. Pourquoi ? - **Des tarentules :** Nom d'une grosse araignée. On en rencontre beaucoup aux environs de Tarente, une ville du sud de l'Italie. - **Le curare :** Un poison végétal dont les Indiens d'Amérique enduisaient leurs flèches. Désormais, on l'utilise comme anesthésique. - **La mue :** Le changement de peau périodique de certains animaux. - **Le scorpion :** Un petit animal des pays chauds dont la queue est armée d'un crochet venimeux. - **Une théorie :** Ici, une longue suite d'animaux avançant en rangs.

LES IDÉES.

1. Il s'agit d'un véritable élevage d'animaux venimeux qui dure depuis de nombreuses années. Prouvez-le.
2. Tous ne sont pas élevés pour fabriquer des antivenins. Quel autre médicament produit encore ce laboratoire ?
3. Le professeur aime ses araignées et ses scorpions. Montrez-le. A votre avis, quelles sont les causes de cette affection ?
4. Notez les impressions successives ressenties par l'auteur, puis par sa femme, au cours du récit.
5. Deux détails semblent prouver que le professeur a dû remarquer la gêne de ses visiteurs ? Lesquels ?



25 Ombres et lumières de l'été



Hymne au Soleil

Je t'adore ! Soleil ! O toi dont la lumière,
Pour bénir chaque front et mûrir chaque miel,
Entrant dans chaque fleur et dans chaque chaumière
Se divise, et demeure entière,
Ainsi que l'amour maternel !...

Tu fais tourner les tournesols du presbytère,
Luire le frère d'or que j'ai sur le clocher,
Et quand, par les tilleuls, tu viens avec mystère,
Tu fais bouger des ronds, par terre,
Si beaux qu'on n'ose plus marcher !

Tu changes en émail le vernis de la cruche,
Tu fais un étendard en séchant un torchon ;
La meule a, grâce à toi, de l'or sur sa capuche,
Et sa petite sœur, la ruche,
A de l'or sur son capuchon.

Je t'adore, Soleil ! Tu mets dans l'air des roses,
Des flammes dans la source, un Dieu dans le buisson !
Tu prends un arbre obscur et tu l'apothéoses
O Soleil ! Toi sans qui les choses
Ne seraient que ce qu'elles sont !

Edmond ROSTAND
Chantecler. Acte I.





107 “ Papa, j’ai soif ! ”

1. Nous nous sommes promenés, ce matin, sur le plateau, Bernard et moi. Je lui ai coupé, au départ, à même un buisson, une belle canne qu’il a perdue tout de suite, et en route ! En route, la terre est à nous !

Il a d’abord goûté d’une pomme âcre, puis d’une poire rêche, puis d’une mûre trop sucrée, puis d’un petit morceau de betterave. Puis Bernard — dit le Cuib — a dégusté un grain de blé, un grain d’avoine, deux grains de maïs, un fragment d’écorce. Il connaît le monde par la bouche : c’est toute une méthode. Alors il a voulu tâter d’une pomme de terre et sucer un caillou. Je me suis élevé contre ces pratiques*. Je suis un dieu* complaisant ; mais il y a des limites à toutes vertus.

Le Cuib a fait quelques pas en silence et, soudain, il a murmuré d’une voix faible :

— J’ai soif.

2. En certains cas, le rôle de l’oreille est spécialement de ne point entendre. Je presse le pas et chante un petit air que tout le monde connaît, dans la famille.

Le plateau est étalé, face au ciel ; il est tout nu et n’a rien à cacher. A gauche, un boqueteau qui roussit à vue d’œil sous l’azur incandescent* ; à droite, des champs de betteraves dont les feuilles, pâmées*, manquent quelque peu de tenue. Devant nous, la route, avec tous ses cailloux qui dansent dans les frissons de l’air enflammé. Le vent travaille quand même : il déplace avec peine de gros paquets de chaleur. Au loin, vers le bout du plateau, un village gris et une ferme aux toits couleur d’orange cuisent doucement dans leur jus. C’est tout. Pas un pli de terrain susceptible de dissimuler une source. D’ailleurs, pas de source sur le plateau.

Belle journée ! Je chante le petit air célèbre dans toute la famille et j’avance d’un pas ferme.

3. — Papa, j’ai soif !

Cette fois, mon affaire est claire. La voix est maintenant posée, précise. Je n’entends rien et je marche toujours. Alors le Cuib me prend la main et, trottinant à mon côté, se met à répéter :

— J’ai soif, j’ai soif.

Ça peut se dire environ cinquante fois par minute ; c’est donc cinquante fois par minute qu’il le dit...

Je m’assieds sur le talus, saisis le petit garçon à deux mains et fais à la raison un appel direct, solennel :

— Que veux-tu boire ? Je n’ai rien sur moi. Il n’y a pas de source, pas de pompe, pas de village. Regarde, regarde ! Sois sage et tu boiras quand nous serons chez nous.

Je le tiens entre mes genoux. Il est debout ; il me regarde bien droit dans les yeux et me répond :

— J'ai soif.

Que peut faire la raison là contre ? La raison ? C'est lui qui a raison. Il n'y a pas d'eau ; mais il a soif. Il a soif et c'est indiscutable. Or qui doit veiller à ce que toute soif soit étanchée*, sinon moi ? C'est, au monde, ma fonction essentielle*. Le lumineux regard vert s'attache au mien, et la voix reprend :

— J'ai soif.

4. C'est bon ! En route !

L'enfant se fait un peu traîner. Il commence à geindre, à pleurnicher. Le « j'ai soif » change de ton, de mouvement, de timbre. Il me poursuit, me harcèle, s'introduit peu à peu dans ma tête, brouille toutes mes idées, les chasse, s'installe à leur place. Légère irritation. Nouvel arrêt. Voici, pour la seconde fois, le petit homme entre mes genoux. Il est charmant, un peu rouge, avec de fines gouttes de sueur aux ailes du nez. Le regard vert est extraordinaire de flamme. L'enfant me regarde en battant des cils d'une certaine manière : il connaît son pouvoir de séduction*, le misérable, il en abuse. Il incline un peu la tête ; un fil de salive relie les deux lèvres écartées.

Peine perdue ! Je suis un dieu bien stérile, bien sec et tout cet appareil de séduction ne pourra rien tirer de moi.

Nous reprenons donc notre marche. Le jeune front s'est plissé ou, du moins, il a fait ce qu'il pouvait pour se plisser. La menotte s'est mise en boule dans ma paume. L'enfant prononce encore, deux ou trois fois, sur un ton de menace : « J'ai soif ».

C'est un ultimatum*. Mais qu'y faire ? Je presse le pas, sans en avoir l'air, voilà tout.

5. Peu à peu, les « j'ai soif » s'espacent. Encore un, sarcastique et qui sera le dernier. Le visage enfantin se détend à moitié. Je l'observe à la dérobée...

La promenade s'achève sans autre incident.

Au retour, je bois copieusement, pour mon compte. L'enfant, lui, n'est plus pressé. D'un air distrait, il absorbe une demi-timbale d'eau et il court arracher à Marise la patinette dont elle avait disposé sans autorisation.

GEORGES DUHAMEL - Les Plaisirs et les Jeux - Mercure de France.



LES MOTS.

Ces pratiques : Ces manières de faire. - **Un dieu :** Ici, une personne qu'on aime et qu'on respecte par-dessus tout. - **L'azur incandescent :** Le ciel semble être en feu, tant le soleil est ardent. Cherchez une expression synonyme dans le même paragraphe. - **Les feuilles pâmées :** Les feuilles fanées par la sécheresse pendent à terre, comme évanouies. - **Étanchée :** Calmée, apaisée, en buvant. - **Ma fonction essentielle :** L'utilité, le rôle principal d'un père de famille. - **Son pouvoir de séduction :** De coutume le père ne sait pas résister aux demandes de l'enfant. - **Un ultimatum :** Habituellement, l'ultimatum est la dernière proposition faite par un pays à un autre avant de lui déclarer la guerre. Le dernier « J'ai soif » a été prononcé sur un ton de menace.

LES IDÉES.

1. Relevez les mots et les expressions qui insistent sur l'intensité de la chaleur.
2. A part la chaleur, n'y a-t-il pas une autre cause à la soif du jeune Bernard ?
3. Les « Papa, j'ai soif ! » sont prononcés sur un ton différent à chaque fois. Montrez-le et expliquez ces changements de ton.
3. Expliquez : « Je fais à la raison un appel direct. »
5. Comment expliquez-vous la subite disparition de la soif de Bernard ?



108 Quand les foins sentent bon

1. C'était un soir de fenaison, le soir d'une journée de travail et de chaleur. Le soleil descendait lentement sur l'horizon, incendiant les prés, la rivière lente, le lointain vaporeux d'une flambée de lumière rouge. Des peupliers, rangés en longue file, frémissants sous des souffles qui ne parvenaient pas jusqu'à terre, dressaient dans l'air embrasé leurs cimes aiguës.

L'air retombait moite, immobile*, et la chaleur était suffocante. Le soir venait : pourtant on ne sentait passer aucun de ces souffles frais, qu'on boit longuement, et qui sont la respiration de la terre heureuse après l'accablement des jours...

2. La prairie, tondue par endroits comme une pelouse, effleurée* de rayons obliques et chauds, était toute vibrante du susurrement* des faux, du bruit aigre et lointain des faucheuses dévidant leurs engrenages. Les tas de foins amoncelés projetaient de grandes ombres, qui insensiblement s'allongeaient encore. A d'autres places, les foins prêts à être fauchés, remplis de fleurs, scabieuses* de velours pâle et reines-marguerites blanches, s'étalaient sous une nappe de lumière chaude, pareille à une buée, où tourbillonnaient pêle-mêle des vols de moucherons.

3. Dans un grand pré qui descendait en pente vers la rivière, un homme fauchait. Campé d'aplomb sur ses reins solides et les genoux ployés, son buste allait et venait de droite à gauche, d'un mouvement égal et cadencé, tandis que la faux coupante passait dans l'herbe dure. Chaque fois il avançait d'un pas ; derrière lui, s'amoncelait la jonchée* odorante.

S'étant arrêté pour respirer un peu, il s'appuya sur le manche de sa faux. La sueur ruisselait à flots de son front hâlé. Alors s'étant baissé, il prit un baril* de chêne caché dans une

touffe d'herbe, et il but longuement, goulûment*, la tête renversée en arrière, laissant tomber dans sa bouche grande ouverte le filet de vin rouge.

4. Alors une vieille qui fanait à l'autre bout du pré, avec une jeune fille, lui cria d'une voix aiguë :

— Thibaud, vous aurez bien fini à vous deux. Moi, j'vas faire la soupe.

— Ça va comme ça, dit l'homme.

Et il se remit à la besogne.

La vieille endossa la grande hotte d'osier où brimbalaient* les bouteilles vides et les vases de fer-blanc qui avaient contenu le goûter. Puis traversant la prairie à pas lents, elle se dirigea vers le village.

5. Les rues étaient désertes. Il y faisait encore plus chaud qu'en plein air. Les vieux murs brûlés de soleil tout le long de la journée dégageaient une chaleur lourde.

Elle rencontrait d'autres femmes qui, rentrant comme elle pour préparer le repas du soir, lui donnaient au passage un bonsoir machinal* et monotone.

Chemin faisant, elle se retourna pour jeter un regard sur le ciel assombri. Un grand nuage montait derrière les peupliers, ouvrant des ailes noires comme une chauve-souris gigantesque.

Alors la vieille remarqua des poules qui, s'étant blotties sous un banc, le long d'une façade chaude, s'ébrouaient* dans la poussière, plongeaient leur poitrine dans le sable et, se relevant, battaient des ailes. Aux angles des rues, il y avait aussi des fétus de paille et des brins de papier qui tourbillonnaient dans les souffles courts qui passaient au ras du sol.

Elle maugréa lentement, en secouant la tête :

— V'là encore de la pluie ! C'est comme un sort. Faudra que la récolte pourrisse sur la terre !...

C'était une vieille paysanne, édentée et grisonnante, aux membres noueux, toute déformée par le dur travail de la terre. Elle avait un grand nez maigre, courbé comme une bec d'oiseau de proie, qui lui donnait un air en colère, et ses yeux vifs disparaissaient presque dans les rides innombrables qui plissaient ses tempes, ses joues et son front...

6. De temps à autre une voiture passait, chargée de foin à verser, oscillant* lentement dans les cahots. Un homme marchait à côté, appuyant sa fourche sur le flanc de la voiture, prêt à donner un coup d'épaule au moindre danger. Tout en haut, des filles, couchées sur le foin sec et craquant, montraient seulement leurs têtes rieuses coiffées d'un bonnet fin : elles riaient d'aise, doucement balancées par l'allure lente de la voiture et poussaient de petits cris d'effroi quand une secousse arrivait plus forte que les autres.

Sur leur passage, la rue restait jonchée d'herbes sèches, exhalant cette odeur douce, qui fait rêver longuement.

EMILE MOSELLY - Jean des Brebis - Plon.

LES MOTS.

L'air immobile : L'air n'était pas agité par le vent. - **Effleurée de rayons :** A peine touchée par les derniers rayons du soleil couchant. - **Le susurrement :** Le léger bruit des faux. - **Des scabieuses :** Ce sont des plantes à jolies fleurs de couleur bleu pâle. - **La jonchée :** C'est la couche de foin étendue sur le sol. - **Un baril :** Un petit tonneau. - **Goulûment :** Rapidement et en grande quantité, avec avidité. - **Ils brimbalaient :** Ils se balançaient, s'agitaient, en faisant du bruit. - **Un bonsoir machinal :** Ce bonsoir est devenu une habitude journalière. On n'y pense même plus en le disant. - **Les poules s'ébrouaient :** Elles s'agitaient, se secouaient. - **Oscillant :** La voiture trop chargée va et vient de droite à gauche, semblant parfois perdre son équilibre.

LES IDÉES.

1. Dans le paragraphe nº 1, l'auteur insiste sur l'absence de vent. Relevez trois expressions.
2. Trouvez dans le paragraphe nº 2 deux détails montrant qu'il s'agit bien de la fin de la journée.
3. « V'là encore de la pluie ! » dit la vieille paysanne. Comment peut-elle prévoir cette pluie ?
4. Il faisait encore plus chaud dans le village qu'en plein air. Montrez-le et dites pourquoi.
5. Dans le portrait de la paysanne, expliquez les expressions suivantes : édentée - les membres noueux - un nez en bec d'oiseau de proie.

109 Le petit bois de la Combe-aux-Fées

1. M. le sous-préfet est en tournée*. Cocher devant, laquais* derrière, la calèche* de la sous-préfecture l'emporte majestueusement au concours régional de la Combe-aux-Fées. Pour cette journée mémorable, M. le sous-préfet a mis son bel habit brodé, son petit claque*, sa culotte collante à bandes d'argent et son épée de gala à poignée de nacre. Sur ses genoux repose une grande serviette en chagrin gaufré* qu'il regarde tristement. M. le sous-préfet regarde tristement sa serviette en chagrin gaufré ; il songe au fameux discours qu'il va falloir prononcer tout à l'heure devant les habitants de la Combe-aux-Fées :

— Messieurs et chers administrés...

Mais il a beau tortiller la soie blonde de ses favoris* et répéter vingt fois de suite : « Messieurs et chers administrés... » la suite du discours ne vient pas.

2. La suite du discours ne vient pas... Il fait si chaud dans cette calèche ! A perte de vue, la route de la Combe-aux-Fées poudroie sous le soleil du midi. L'air est embrasé... et sur les ormeaux du bord du chemin, tout couverts de poussière blanche, des milliers de cigales se répondent d'un arbre à l'autre. Tout à coup M. le sous-préfet tressaille. Là-bas, au pied d'un coteau, il vient d'apercevoir un petit bois de chênes verts qui semble lui faire signe.

Le petit bois de chênes verts semble lui faire signe :

— Venez donc, M. le sous-préfet ; pour composer votre discours, vous serez beaucoup mieux sous mes arbres.

M. le sous-préfet est séduit ; il saute à bas de sa calèche et dit à ses gens de l'attendre, qu'il va composer son discours dans le petit bois de chênes verts.

3. Dans le bois de chênes verts il y a des oiseaux, des violettes, et des sources sous l'herbe fine. Quand ils ont aperçu M. le sous-préfet avec sa belle culotte et sa serviette en chagrin gaufré, les oiseaux ont eu peur et se sont arrêtés de chanter, les sources n'ont plus osé faire de bruit, et les violettes se sont cachées dans le gazon. Tout ce petit monde-là n'a jamais vu de sous-préfet, et se demande à voix basse quel est ce beau seigneur qui se promène en culotte d'argent.

A voix basse, sous la feuillée, on se demande quel est ce beau seigneur en culotte d'argent. Pendant ce temps-là, M. le sous-préfet, ravi du silence et de la fraîcheur du bois, relève les pans de son habit, pose son claque sur l'herbe et s'assied dans la mousse au pied d'un jeune chêne. Puis il ouvre sur ses genoux sa grande serviette de chagrin gaufré et en tire une large feuille de papier ministre.

4. — C'est un artiste ! dit la fauvette.





— Non, dit le bouvreuil, ce n'est pas un artiste, puisqu'il a une culotte en argent ; c'est plutôt un prince.
— C'est plutôt un prince, dit le bouvreuil.
— Ni un artiste, ni un prince, interrompt un vieux rossignol qui a chanté toute une saison dans les jardins de la sous-préfecture. Je sais ce que c'est : c'est un sous-préfet !

Et tout le petit bois va chuchotant :
— C'est un sous-préfet ! c'est un sous-préfet !
— Comme il est chauve ! remarque une alouette à grande huppe.

Les violettes demandent : — Est-ce que c'est méchant ?
— Est-ce que c'est méchant ? demandent les violettes.

Le vieux rossignol répond : — Pas du tout !

5. Et sur cette assurance, les oiseaux se remettent à chanter, les sources à courir, les violettes à embaumer, comme si le monsieur n'était pas là. Impassible au milieu de tout ce joli tapage, M. le sous-préfet, le crayon levé, commence à déclamer de sa voix de cérémonie :
— Messieurs et chers administrés...
— Messieurs et chers administrés, dit le sous-préfet de sa voix de cérémonie.

Un éclat de rire l'interrompt ; il se retourne et ne voit rien qu'un gros pivert qui le regarde en riant, perché sur son claque. Le sous-préfet hausse les épaules et veut continuer son discours ; mais le pivert l'interrompt encore et lui crie :
— A quoi bon ?
— Comment ! à quoi bon ? dit le sous-préfet, qui devient tout rouge ; et, chassant d'un geste cette bête effrontée, il reprend de plus belle :
— Messieurs et chers administrés...

6. — Messieurs et chers administrés... a repris le sous-préfet de plus belle.

Mais alors, voilà les petites violettes qui se haussent vers lui sur le bout de leurs tiges et qui lui disent doucement :
— M. le sous-préfet, sentez-vous comme nous sentons bon ?

Et les sources lui font sous la mousse une musique divine ; et dans les branches, au-dessus de sa tête, des tas de fauvettes viennent lui chanter leurs plus jolis airs ; et tout le petit bois conspire pour l'empêcher de composer son discours.

Et, charmé par le petit bois de la Combe-aux-Fées, M. le sous-préfet ne composera pas son discours.

ALPHONSE DAUDET - Lettres de Mon Moulin - Fasquelle.

LES MOTS.

En tournée : Le sous-préfet est en déplacement officiel. Durant ce voyage, il visitera plusieurs villes voisines. - **Un laquais :** Un valet qui porte une livrée, un costume spécial souvent brodé et galonné. - **La calèche :** Une voiture découverte à quatre roues, tirée par plusieurs chevaux. - **Son petit claque :** Un ancien chapeau qui s'aplatit et qu'on peut tenir ainsi sous son bras. - **En chagrin gaufré :** Le chagrin est un cuir fin en peau d'âne. Il est gaufré, c'est-à-dire marqué de dessins en relief. - **Ses favoris :** C'étaient des touffes de barbe qu'on laissait pousser jadis de chaque côté du visage.



110 Un soir d'été avec les bohémiens

1. Parfois, au hasard d'un village, les bohémiens s'arrêtaient pour donner une représentation. Tout d'abord, avant même de dételer le cheval, ils allaient humblement demander l'autorisation à la mairie de l'endroit car, à toutes les agglomérations* qu'ils traversaient, ils avaient coutume de trouver la même pancarte de bon accueil :

« IL EST INTERDIT AUX NOMADES* DE STATIONNER SUR LE TERRITOIRE DE LA COMMUNE »

L'autorisation en poche, ils revenaient du même pas nonchalant*, plantaient quatre piquets autour desquels ils tendaient une corde, remplissaient leurs lampes à carbure ou branchaient un projecteur sur la ligne s'ils avaient le matériel nécessaire. Leur théâtre était prêt à recevoir le public. Quelques panneaux posés au coins des rues offraient le programme de la soirée.

2. Des enfants arrivaient peu à peu, s'assemblaient autour du campement. Ils se tenaient là, immobiles, muets, retenaient les plus petits d'entre eux qui s'approchaient trop, les injuriaient à voix basse, mais leurs yeux attentifs et méfiants ne perdaient rien des mouvements qu'ils pouvaient surprendre dans la pénombre* de la roulotte.

Un peu plus tard, quand le soleil commençait à baisser, les adultes arrivaient à leur tour et se rangeaient derrière les enfants. C'étaient des hommes qui revenaient des champs et des jardins, la journée finie. Ils se saluaient entre eux, parlaient de la pluie et du beau temps, puis du travail et de la façon dont s'annonçait la prochaine récolte. Ils disaient aussi que les enfants devenaient impossibles et qu'on ne pouvait plus les retenir à la maison quand il y avait des « boumians » dans la rue et que cela

avait toujours été pareil. Puis ils se taisaient à leur tour et leurs yeux devenaient aussi brillants et attentifs que ceux des enfants.

3. Les gitans ne semblaient pas les voir. Ils allaient au pain et à l'eau, revenaient, bavardaient entre eux, pendant que les femmes cuisaient le repas du soir, sur un poêle, dans la roulotte, ou dehors, au-dessus d'un feu de bois calé entre deux pierres. Puis, lorsque c'était enfin prêt, ils s'asseyaient et mangeaient posément*, assis en cercle autour de la table, sans se soucier de ces regards inquiets qui épiaient leurs moindres gestes.

La dernière bouchée avalée, les femmes lavaient les plats et la marmite, éteignaient le feu. Les hommes déroulaient le tapis, faisaient une cigarette, s'allongeaient ou bien s'asseyaient le dos à la roulotte, et fumaient en échangeant de rares propos. Parfois, quelqu'un disait un mot drôle. Les autres souriaient mais leur visage retrouvait vite sa tristesse naturelle. Bientôt le soleil se couchait, quelques étoiles clignotaient dans le ciel sombre. Alors ils se levaient, entraient enfiler leurs collants*, lacer leurs poignets de force*. Ils ressortaient les uns après les autres, essayaient quelques bonds, un saut en arrière, un équilibre. Le projecteur s'allumait, ou bien les lampes traçant une piste sur le tapis usé, le pick-up déchaînait ses rengaines*, et l'un d'eux, debout au milieu du cercle de lumière, commençait à battre le tambour. C'était l'heure de la parade...

4. Quelquefois, une roulotte plus propre que les autres, s'arrêtait sur la place, devant l'église. Le tapis était neuf et le cheval, attaché à dix mètres de là, au tronc d'un marronnier, avait l'œil vif et le poil luisant. Par la porte entrouverte, on distinguait la silhouette d'une jeune femme et de son compagnon : un gitan d'une cinquantaine d'années grand et maigre, avec des cheveux crépus*, très noirs et une barbe grisonnante... Ceux qui attendaient des acrobaties étaient un peu déçus. Ils s'attardaient pourtant autour du campement.

5. D'un pas lent, le vieux gitan sortait de la roulotte, s'asseyait à l'un des coins du tapis, les jambes repliées, sa guitare posée sur les genoux. Après quelques minutes de silence, il commençait à jouer des airs que personne n'avait jamais entendus, que personne ne connaissait.

Tout à coup, dans la pénombre, un cri aigu, prolongé, s'élevait et c'était comme une lame d'acier* qui vibrait au milieu du tapis. La guitare résonnait en sourdine*. Les yeux clos, un peu pâle, la femme se tenait immobile dans un rond de lumière. Le gitan lançait quelques mots dans une langue inintelligible, accentuant le rythme* de sa guitare, cependant que la femme dansait...

Puis le chant de la guitare s'apaisait, devenait plus lent, plus doux, s'éteignait enfin. Maintenant, la femme était assise, à demi couchée sur le tapis, dans une révérence profonde. On ne voyait plus que sa chevelure sombre et le rond bariolé de sa robe.

ALBERT VIDALIE - La bonne ferte - Denoël.



LES MOTS.

Les agglomérations : Ce sont des groupes importants d'habitations formant des villages ou des villes. - **Les nomades** : Les gens sans domicile fixe. Quel est le contraire ? - **Nonchalant** : Sans ardeur, peu pressé, peu nerveux. - **La pénombre** : Le demi-jour. - **Posément** : Doucement, sans se presser. - **Leurs collants** : Des vêtements qui collent étroitement au corps. - **Leurs poignets de force** : Une bande plate, souvent en cuir souple, nouée autour des poignets pour augmenter leur résistance durant les efforts violents. - **Ses rengaines** : Ici, les chansons connues, répétées une fois encore par le pick-up. - **Des cheveux crépus** : Des cheveux courts et frisés. - **Une lame d'acier** : La voix de la gitane vibre avec un son métallique. - **En sourdine** : Le guitariste pince doucement les cordes de son instrument qui rend ainsi un son sourd, étouffé. - **Le rythme** : Le mouvement cadencé de la musique qui peut être plus ou moins rapide.

LES IDÉES.

1. Pour quelles raisons interdit-on généralement aux nomades de stationner dans les communes ?
2. Ces bohémiens sont nonchalants. Relevez quelques détails.
3. Les enfants du village, comme les adultes, manifestent une vive curiosité à l'égard des gitans. Montrez-le.
4. Quelles sont les raisons de cette curiosité ? L'auteur en révèle deux, l'une dans le paragraphe nº 4, l'autre dans le paragraphe nº 5.
5. Le spectacle décrit dans le paragraphe nº 5 vous semble-t-il de qualité ? Justifiez votre réponse.



Au bord de la rivière



Le chaland

Sur l'arrière de son bateau,
Le batelier promène
Sa maison naine
Par les canaux.

Elle est joyeuse, et nette, et lisse,
Et glisse
Tranquillement sur le chemin des eaux.
Cloisons rouges et porte verte,
Et frais et blancs rideaux
Aux fenêtres ouvertes.

Et, sur le pont, une cage d'oiseau
Et deux baquets et un tonneau ;
Et le roquet qui vers les gens aboie,
Et dont l'écho renvoie
La colère vaine vers le bateau.

Le batelier promène
Sa maison naine
Sur les canaux,
Qui font le tour de la Hollande,
Et de la Flandre et du Brabant.

Il transporte ses cargaisons,
Par tas plus hauts que sa maison :
Sacs de pommes vertes et blondes,
Fèves et pois, choux et raiforts,
Et quelquefois des seigles d'or
Qui arrivent du bout du monde.

Émile VERHAEREN
Toute la Flandre 118 - Mercure de France.





111 Escapade

On avait toujours interdit au jeune Pascalet les promenades près de la rivière. Un matin d'avril, il profita de l'absence de ses parents et de la faiblesse de sa tante Martine.

1. Je partis à travers les champs. Ah ! le cœur me battait ! Le printemps rayonnait dans toute sa splendeur. Et quand je poussai le portail donnant sur la prairie, mille parfums d'herbes, d'arbres, d'écorce fraîche me sautèrent au visage. Je courus sans me retourner jusqu'à un boqueteau. Des abeilles y dansaient. Tout l'air, où flottaient les pollens*, vibrait du frémissement de leurs ailes. Plus loin un verger d'amandiers n'était qu'une neige de fleurs où roucoulaient les premières palombes* de l'année nouvelle. J'étais enivré...

2. Tout à coup devant moi se leva une digue. C'était un haut remblai de terre couronné de peupliers. Je le gravis et je découvris la rivière.

Elle était large et coulait vers l'ouest. Gonflée par la fonte des neiges, ses eaux puissantes descendaient en entraînant des arbres. Elles étaient lourdes et grises et parfois, sans raison, de grands tourbillons s'y formaient qui engloutissaient une épave* arrachée en amont. Quand elles rencontraient un obstacle à leur course, elles grondaient. Sur cinq cents mètres de largeur, leur masse énorme, d'un seul bloc, s'avançait vers la rive. Au milieu, un courant plus sauvage glissait, visible à une crête sombre qui tranchait le limon* des eaux. Et il me parut si terrible que je frissonnai.

En aval, divisant le flot, s'élevait une île. Des berges abruptes couvertes de saulaies* épaisses en rendaient l'approche difficile. C'était une île vaste où poussaient en abondance des bouleaux et des peupliers. A sa pointe venaient s'échouer les troncs d'arbres que la rivière charriait.

Quand je ramenai mes regards vers le rivage, je m'aperçus que, juste à mes pieds, sous la digue, une petite anse abritait une plage de sable fin. Là les eaux s'apaisaient. C'était un point mort.

3. J'y descendis. Des troènes, des osiers géants et des aulnes glauques* formaient une voûte au-dessus de ce refuge. Dans la pénombre mille insectes bourdonnaient. Sur le sable on voyait des traces de pieds nus. Elles s'en allaient de l'eau vers la digue. Les empreintes étaient larges, puissantes. Elles avaient une allure animale. J'eus peur. Le lieu était solitaire, sauvage. On entendait gronder les eaux. Qui hantait* cette anse cachée, cette plage secrète ?

En face, l'île restait silencieuse. Son aspect cependant me parut menaçant. Je me sentais seul, faible, exposé*. Mais je ne pouvais pas partir. Une force mystérieuse me retenait dans cette solitude. Je cherchai un buisson où me dissimuler.

Ne m'épiait-on pas ? Je me glissai sous un fourré épineux, à l'abri. Le sol doux y était couvert d'une mousse souple et moelleuse. Là, invisible, j'attendis, tout en surveillant l'île.

D'abord je ne vis rien. Sur moi s'étendait l'ombre des feuillages ; les insectes dansaient toujours ; parfois s'envolait un oiseau ; l'eau coulait, ralentie par la sinuosité* de la plage ; le temps passait, monotone, et l'air devenait tiède. Je m'assoupis.

4. Longtemps je dus rester dans le sommeil.

Comment fus-je éveillé ? Je ne sais. Quand j'ouvris les yeux, étonné de me retrouver sous ce buisson, le soleil était bas, et l'après-midi touchait à sa fin. Rien ne semblait changé autour de moi. Et cependant je restais immobile, au fond de ma cachette, dans l'attente de quelque événement.

Tout à coup, au milieu de l'île, entre le feuillage des arbres, s'éleva un fil de fumée, pur, bleu. L'île était habitée. Mon cœur battit. J'observai avec attention le rivage opposé, mais vainement. Personne n'apparut. Au bout d'un moment la fumée diminua ; elle semblait se retirer peu à peu dans les bouquets d'arbres, comme si la terre invisible l'eût absorbée. Il n'en resta rien.

5. Le soir tombait. Je sortis de ma retraite* et revins à la plage. Ce que je découvris m'épouvanta. A côté des premières traces que j'avais relevées sur le sable, d'autres, encore fraîches, marquaient le sol. Ainsi pendant que je dormais, quelqu'un était passé près de mon refuge. M'avait-on vu ?

La nuit arrivait maintenant derrière les roseaux. Un oiseau s'envola brusquement du milieu des joncs. Il poussa un cri, et, de l'île, lui répondit un douloureux gémissement.

Je m'enfuis.

Je n'arrivai à la maison qu'à la nuit close.

Ce jour-là était née une grande affection : celle de Pascalet pour le monde mystérieux de la rivière...

HENRI BOSCO - L'Enfant et la Rivière - Gallimard.



LES MOTS.

Le pollen : La poussière, généralement jaune, qui couvre les étamines des fleurs. - **Les palombes :** Les pigeons ramiers. - **Une épave :** Un objet transporté par les eaux. Le même paragraphe vous indique la nature de ces épaves. - **Le limon :** La terre boueuse entraînée par des eaux violentes. - **Une saulaie :** Un terrain où ne poussent que des saules. - **Glauques :** Les feuilles de l'aulne sont d'un vert bleuâtre. - **Qui hantait cette anse ? :** Qui fréquentait, visitait souvent cette petite baie ? - **Exposé :** En danger. **La sinuosité :** Le détour. - **Ma retraite :** Ici, le lieu où l'enfant s'était caché. Cherchez dans le même paragraphe un synonyme de ce nom.

LES IDÉES.

1. Dans le paragraphe n° 1, de nombreuses expressions mettent en valeur la joie et l'émotion du jeune Pascalet. Relevez-les.
2. En lisant le paragraphe n° 2, nous devinons facilement les raisons de l'interdiction des promenades près de la rivière. Lesquelles ?
3. D'après vous, à qui peuvent appartenir ces empreintes laissées dans le sable ? Relisez le paragraphe n° 4 avant de répondre.
4. Notez les sentiments successifs éprouvés par l'enfant au cours de son escapade.
5. Comment la tante Martine a-t-elle dû accueillir le jeune Pascalet ?



112 La pêche au saumon*

1. Emergeant* de la douce obscurité, la lune commença à poindre et ses faibles rayons sur les eaux éclairèrent la sombre nappe liquide de mille jeux de lumières. Nous avions dérivé* vers la berge bordée d'arbres sombres et calmes.

Tout à coup, un poisson, quasi* invisible dans l'obscurité profonde, sauta dans l'eau noire du lac. Je vis Gavin tendre la main vers sa canne à pêche et l'entendis murmurer :
— En voilà un, enfin !

2. J'amenai* doucement la barque le long de la rive, tout en prenant soin de manœuvrer les rames sans bruit. Je retins mon souffle, lorsque Gavin, assis immobile à l'arrière, se mit à lancer sa ligne. Je percevais le mouvement lent et rythmé de son avant-bras droit. De temps à autre, je voyais sa canne à pêche, la lueur de la ligne mouillée qui fendait la nuit en un trait argenté et retombait silencieusement, assez loin dans l'eau.

Tout à coup, il y eut un nouveau clapotis, plus fort que le premier. Excité, je vis le scion courbé comme un arc. Tout en dévidant le moulinet, Gavin ordonna entre ses dents :
— Conduis-nous un peu plus loin, Robie. Ne le laisse pas arriver sous la barque.

3. Le poisson faisait des bonds désespérés, s'agitait avec frénésie dans l'eau sombre et projetait en l'air des perles d'écume chaque fois qu'il revenait à la surface. Reculant peu à peu la barque qui supportait la canne oscillante de Gavin je m'efforçai de me tenir à l'écart du saumon. Il n'était plus nécessaire maintenant d'agir sans bruit. Mes avirons frappaient l'eau avec autant de force que le poisson qui s'y débattait. A chacun de ses mouvements brusques, je plongeais énergiquement mes rames.



— Ça va bien ! dit Gavin, haletant. C'est un saumon, et un fameux.

Un instant plus tard :

— Ramène* les avirons !

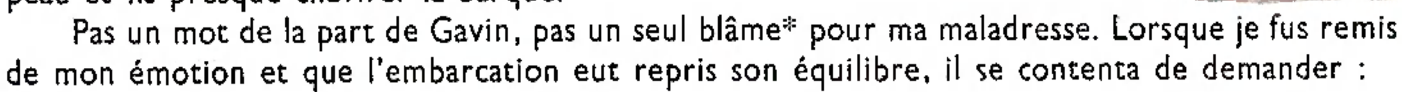
La lutte lui arrachait les bras du corps.

Peu à peu, avec une grande précaution, il rebobina le moulinet. La lune éclairait son visage tendu et volontaire*.

4. Le saumon se calmait. Gavin l'amenait de plus en plus près.

— Je le vois, dit-il d'une voix basse et enrouée. Une pièce magnifique ! Prends le saumier*, là, sous ce siège.

Je m'accroupis et étendis le bras pour prendre le saumier, mais en me baissant, mon pied glissa maladroitement. Je m'étalai de toute ma longueur sur le banc, m'écorchai la peau et fis presque chavirer la barque.



Pas un mot de la part de Gavin, pas un seul blâme* pour ma maladresse. Lorsque je fus remis de mon émotion et que l'embarcation eut repris son équilibre, il se contenta de demander :

— L'as-tu ?

— Oui, Gavin.

5. Un silence. D'un ton toujours posé, trahissant néanmoins son impatience, Gavin murmura :

— Il n'est que faiblement accroché. Je vois la mouche, hors de sa gueule. Nous aurons de la chance, si nous pouvons le sortir de l'eau. Prends ton saumier, et lorsque je soulèverai le poisson, ne le « pique » pas de face, mais fais glisser la pointe sous les ouïes.

Le cœur étreint d'angoisse, je pris le saumier et m'accroupis dans le fond de la barque. Maintenant, je voyais le saumon ; il était énorme et brillait dans l'obscurité. Sa taille me stupéfia. Jamais, de ma vie, je n'avais piqué un aussi gros poisson. Harponner était une opération délicate exigeant une certaine adresse. Gavin, qui harponnait pour son père, m'avait souvent dit que de nombreux saumons avaient été perdus au cours de cette opération difficile.

6. Tout mon corps frissonnait, mes yeux clignotaient et mes oreilles bourdonnaient affreusement.

Le poisson était près... plus près... à ma portée.

La panique m'envahit, et, brusquement, je ne sus plus comment m'y prendre pour empaler* de ma lance ce grand corps gluant. Blanc comme un mort, tremblant d'énervement, j'attendis que Gavin l'eût retourné, puis, je glissai le saumier sous les mâchoires et amenai doucement notre prise par-dessus le plat-bord.

Alors, Gavin s'agenouilla près de moi. La lune calme et hautaine dans le ciel nocturne éclairait deux garçons qui, l'un près de l'autre, s'extasiaient en silence devant le superbe poisson couché en arc de cercle et qui brillait d'un faible éclat au fond de la barque.

A.-J. CRONIN - Les vertes années - Albin Michel.

LES MOTS.

Le saumon : C'est un poisson à la chair très fine. Il peut atteindre 1,50 m de long. Les jeunes saumons vivent d'abord deux ans dans les cours d'eau. Puis ils partent en mer. Mais ils reviennent chaque année ; ils remontent les fleuves pour venir pondre leurs œufs près de la source. - **Émergeant** : Habituellement, s'élevant au-dessus de l'eau. Ici, se montrant, sortant des nuages. Quel est le contraire ? - **Nous avions dérivé** : Nous avions été poussés par le courant dans une mauvaise direction. - **Quasi invisible** : Presque invisible. - **J'amenai** : Je dirigeai. Que signifie l'expression : amener les voiles d'un bateau ? - **Ramène** : Remets en place. Que signifie l'expression : ramener à la vie ? - **Son visage volontaire** : Son visage ferme, énergique, exprimant la volonté. - **Le saumier** : Une sorte de harpon utilisé pour la pêche au saumon. - **Un blâme** : Une critique, une réprimande. - **Empaler** : Ici, transpercer le saumon de part en part.

LES IDÉES :

1. Au début du récit, les deux jeunes garçons observent un silence total. Relevez quatre expressions.
2. Vous noterez ensuite les mots et expressions traduisant la lutte violente livrée par le saumon.
3. Comparez l'adresse, le calme et l'énergie de chacun des deux pêcheurs.
4. Sept expressions différentes insistent sur la taille du saumon. Trouvez-les.
5. Expliquez : " Je vois la mouche, hors de sa gueule ".

113 Le bain

1. Poil de Carotte modère son allure à grand-peine et se sent des fourmis dans les pieds. Il porte sur l'épaule son caleçon sévère* et sans dessin et le caleçon rouge et bleu de grand frère Félix. La figure animée, il bavarde, il chante pour lui seul et il saute après les branches. Il nage dans l'air et il dit à grand frère Félix :

— Crois-tu qu'elle sera bonne, hein ? Ce qu'on va gigoter !

— Un malin ! répond grand frère Félix, dédaigneux et fixé*.

En effet, Poil de Carotte se calme tout à coup.

Il vient d'enjamber, le premier, avec légèreté, un petit mur de pierres sèches, et la rivière brusquement apparue coule devant lui. L'instant est passé de rire.

2. Des reflets glacés miroitent* sur l'eau enchantée*.

Elle clapote comme des dents claquent et exhale une odeur fade.

Il s'agit d'entrer là-dedans, d'y séjourner et de s'y occuper, tandis que M. Lepic comptera sur sa montre le nombre de minutes réglementaire. Poil de Carotte frissonne. Une fois de plus son courage, qu'il excitait pour le faire durer lui manque au bon moment, et la vue de l'eau, attirante de loin, le met en détresse.

Poil de Carotte commence de se déshabiller, à l'écart. Il ôte ses vêtements un à un et les plie avec soin sur l'herbe. Il noue ses cordons de souliers et n'en finit plus de les dénouer.

Il met son caleçon, enlève sa chemise courte et, comme il transpire, il attend encore un peu.

3. Déjà grand frère Félix a pris possession de la rivière et la saccage* en maître. Il la bat à tour de bras, la frappe du talon, la fait écumer, et, terrible au milieu, chasse vers les bords le troupeau des vagues courroucées.

— Tu n'y penses plus, Poil de Carotte ? demande M. Lepic.

— Je me séchais, dit Poil de Carotte.

Enfin il se décide, il s'assied par terre, et tâte l'eau d'un orteil que ses chaussures trop étroites ont écrasé. En même temps, il se frotte l'estomac qui peut-être n'a pas fini de digérer. Puis il se laisse glisser le long des racines.

Elles lui égratignent les mollets, les cuisses, les fesses. Quand il a de l'eau jusqu'au ventre, il va remonter et se sauver. Il lui semble qu'une ficelle mouillée s'enroule peu à peu autour de son corps, comme autour d'une toupie. Mais la motte où il s'appuie cède, et Poil de Carotte tombe, disparaît, barbote et se redresse, toussant, crachant, suffoqué, aveuglé, étourdi.

4. — Tu plonges bien, mon garçon, lui dit M. Lepic.

— Oui, dit Poil de Carotte, quoique je n'aime pas beaucoup ça. L'eau reste dans mes oreilles, et j'aurai mal à la tête.





Il cherche un endroit où il puisse apprendre à nager, c'est-à-dire, faire aller ses bras, tandis que ses genoux marcheront sur le sable.

— Tu te presses trop, lui dit M. Lepic, N'agite donc pas tes poings fermés. Remue tes jambes qui ne font rien.

— C'est plus difficile de nager sans se servir des jambes, dit Poil de Carotte.

Mais grand frère Félix l'empêche .de s'appliquer et le dérange toujours.

— Poil de Carotte, viens ici. Il y en a plus creux. Je perds pied, j'enfonce. Regarde donc. Tiens : tu me vois. Attention : tu ne me vois plus. A présent mets-toi là vers le saule. Ne bouge pas. Je parie de te rejoindre en dix brassées*.

— Je compte, dit Poil de Carotte, grelottant, les épaules hors de l'eau, immobile comme une vraie borne*.

De nouveau il s'accroupit pour nager. Mais grand frère Félix lui grimpe sur le dos, pique une tête et dit :

— A ton tour si tu veux, grimpe sur le mien.

— Laisse-moi prendre ma leçon tranquille dit Poil de Carotte.

5. — C'est bon, crie M. Lepic, sortez. Venez boire chacun une goutte de rhum.

— Déjà ! dit Poil de Carotte.

Maintenant il ne voudrait plus sortir. Il n'a pas assez profité de son bain. L'eau qu'il faut quitter cesse de lui faire peur. Il s'y débat avec une sorte de vaillance frénétique, défiant* le danger, prêt à risquer sa vie pour sauver quelqu'un, et il disparaît même volontairement sous l'eau, afin de goûter l'angoisse* de ceux qui se noient.

— Dépêche-toi, s'écrie M. Lepic, ou grand frère Félix boira tout le rhum.

Bien que Poil de Carotte n'aime pas le rhum, il dit :

— Je ne donne ma part à personne.

Et il la boit comme un vieux soldat...

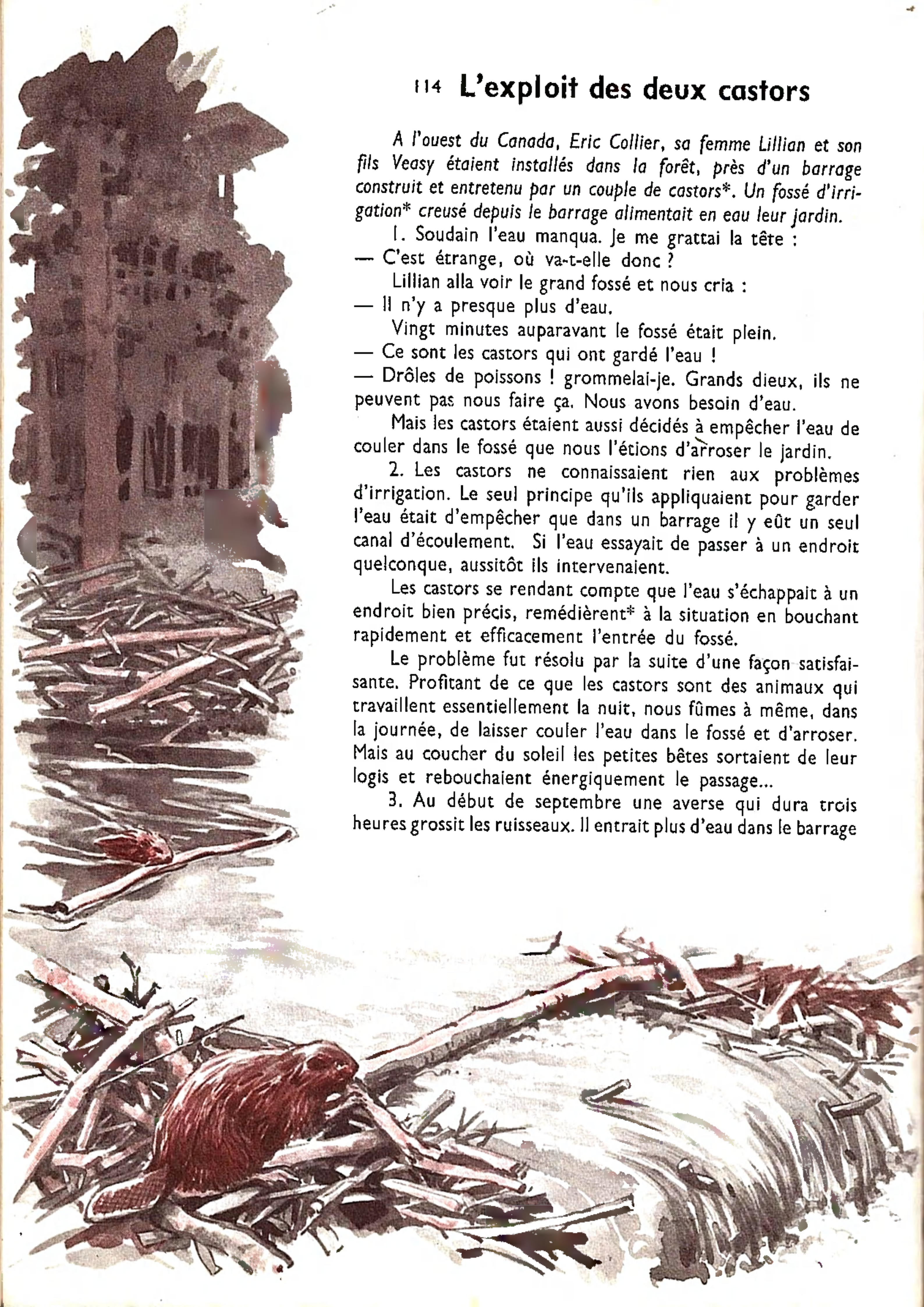
JULES RENARD - Poil de Carotte - Flammarion.

LES MOTS.

Son caleçon sévère : Le maillot de bain de Poil de Carotte n'a aucun ornement pour l'égayer. Il est probablement tout noir. - **Fixé** : Félix a l'habitude : il sait à quoi s'en tenir sur le bain de Poil de Carotte. - **Ils miroitent** : Ils renvoient la lumière comme la la surface d'un miroir. - **L'eau enchantée** : L'eau merveilleuse. - **Il saccage** : Il s'agite violemment dans la rivière qui auparavant était bien calme. - **Une brassée** : La distance parcourue par un nageur avec un mouvement des bras. - **Une borne** : Une pierre plantée dans le sol, indiquant la limite d'un champ. - **Défiant** : Bravant, affrontant sans crainte. - **Goûter l'angoisse** : Faire connaissance avec la peur.

LES IDÉES.

1. Poil de Carotte semble heureux d'aller à la baignade. Montrez-le.
2. Pourtant, il sait, lui aussi, que bientôt, comme d'habitude, il aura peur. Alors, pourquoi cette fausse gaieté ? Citez une phrase très précise du paragraphe n° 2.
3. Avant d'aller à l'eau, Poil de Carotte se trouve quatre moyens ou motifs successifs de retarder le bain. Lesquels ?
4. D'après l'attitude et les paroles de Félix, pouvez-vous citer deux de ses défauts ?
5. Nous avions déjà rencontré Poil de Carotte le Jour de l'An. Aujourd'hui encore nous constatons qu'il est moins choyé que son frère. Recherchez deux détails dans la lecture.



114 L'exploit des deux castors

A l'ouest du Canada, Eric Collier, sa femme Lillian et son fils Veasy étaient installés dans la forêt, près d'un barrage construit et entretenu par un couple de castors. Un fossé d'irrigation* creusé depuis le barrage alimentait en eau leur jardin.*

1. Soudain l'eau manqua. Je me grattai la tête :

— C'est étrange, où va-t-elle donc ?

Lillian alla voir le grand fossé et nous cria :

— Il n'y a presque plus d'eau.

Vingt minutes auparavant le fossé était plein.

— Ce sont les castors qui ont gardé l'eau !

— Drôles de poissons ! grommelai-je. Grands dieux, ils ne peuvent pas nous faire ça. Nous avons besoin d'eau.

Mais les castors étaient aussi décidés à empêcher l'eau de couler dans le fossé que nous l'étions d'arroser le jardin.

2. Les castors ne connaissaient rien aux problèmes d'irrigation. Le seul principe qu'ils appliquaient pour garder l'eau était d'empêcher que dans un barrage il y eût un seul canal d'écoulement. Si l'eau essayait de passer à un endroit quelconque, aussitôt ils intervenaient.

Les castors se rendant compte que l'eau s'échappait à un endroit bien précis, remédièrent* à la situation en bouchant rapidement et efficacement l'entrée du fossé.

Le problème fut résolu par la suite d'une façon satisfaisante. Profitant de ce que les castors sont des animaux qui travaillent essentiellement la nuit, nous fûmes à même, dans la journée, de laisser couler l'eau dans le fossé et d'arroser. Mais au coucher du soleil les petites bêtes sortaient de leur logis et rebouchaient énergiquement le passage...

3. Au début de septembre une averse qui dura trois heures grossit les ruisseaux. Il entrait plus d'eau dans le barrage

qu'il n'en pouvait sortir... En quelques minutes un boyau d'écoulement fut ouvert. La brèche* s'élargit, s'approfondit et la force de l'eau était si grande que, lorsque j'entrai dans le torrent avec mes bottes, je faillis tomber et être emporté.

Avec l'aide de Lillian et de Veasy, je roulai de gros blocs de pierre sur le barrage et les laissai glisser dans la fente, dans l'espoir qu'ils constitueraient une base pour la terre. Mais la pression furieuse des eaux balaya les rochers comme des fétus de paille et nous assistâmes impuissants*, à la désintégration* du mur. Le barrage entier allait s'écrouler ; de nouveau la mare serait à sec.

C'était compter sans les castors.

4. Un bruit violent à proximité de leur logis nous rappela leur présence. L'eau ondula, une forme se dessina, allant tout droit vers le barrage. Le castor s'avança à quelques centimètres de la brèche. Il se détourna, nagea parallèlement puis en fit le tour et flotta presque dans le courant qui passait par le trou d'écoulement. La présence du castor me donna une idée. J'ordonnai à Veasy :

— Va à la maison me chercher une hache !

Lorsqu'il fut revenu, j'annonçai :

— Je vais couper quelques branches de sapin et nous les mettrons dans l'eau à quelque distance de la brèche, peut-être...

— Tu es fou, coupa Lillian, deux castors ne peuvent pas endiguer* une eau de cette force.

— Ils peuvent essayer n'est-ce pas ? répliquai-je. Une chose est certaine ; tant qu'il y aura de l'eau, il est inutile d'essayer quoi que ce soit.

Je fis comme j'avais dit. Nous entassâmes des branches le long du barrage et les empilâmes ensuite à vingt mètres de la brèche. Il ne restait qu'à rentrer et attendre les événements.

Au crépuscule, l'eau s'écoulait toujours par la brèche qui s'était maintenant élargie. Un bulldozer* seul aurait pu endiguer le flot, du moins le croyions-nous.

5. Le lendemain matin, de bonne heure, je sortis sur le pas de la porte et tendis l'oreille. La nuit d'avant, le rugissement de l'eau était si puissant qu'il nous fallait crier pour pouvoir nous entendre. Or, maintenant tout était calme et tranquille, même le murmure du ruisseau en aval du barrage s'était tu. Je suivis avec attention le fossé d'irrigation jusqu'à sa source et arrivai au barrage. J'examinai l'endroit où nous avions disposé les branches de sapin. On n'en voyait plus une seule. Et là où, la veille, un canal faisait brèche, il y avait maintenant une surface noire, de boue brillante bien tassée. Les branches de sapin étaient sous la terre, retenues par des pierres de taille variable.

Ainsi un seul couple de castors avait, en une seule nuit, endigué un flot dont l'homme n'aurait pu venir à bout qu'au moyen d'un équipement ultra-moderne !

ERIC COLLIER - La Rivière des castors - Flammarion.

LES MOTS.

Les castors : Ce sont des mammifères rongeurs longs de 70 cm (dont 30 cm pour la queue). Ils construisent des huttes de terre et des digues dans les cours d'eau. Ils abattent des arbres en les rongeant à la base, pour les utiliser comme matériaux. (Relisez : Les « whiskey-jacks », paragraphe n° 5). - **Un fossé d'irrigation** : Un fossé amenant l'eau jusqu'au jardin pour l'arrosage. - **Ils remédièrent** : Ils combattirent la fuite du barrage. Un remède combat une maladie. - **La brèche** : L'ouverture. - **Impuissants** : Sans pouvoir rien faire. - **La désintégration** : La complète disparition du barrage, emporté morceau par morceau, par les eaux violentes. - **Endiguer** : Retenir l'eau comme avec une digue. - **Un bulldozer** : Véhicule à chenilles, très puissant, servant au nivellement ou au déblaiement des terrains.

LES IDÉES.

1. Que pensez-vous de cette exclamation : « Drôles de poissons ! » ?
2. Pour les castors, une chose est insupportable. Laquelle ?
3. Relevez plusieurs expressions insistant sur la puissance de l'eau jaillissant de la brèche. Relevez ensuite une phrase mettant en valeur la force du castor (n° 4).
4. Terminez la phrase d'Eric Collier : « ... nous les mettrons dans l'eau à quelque distance de la brèche, peut-être... ».
5. Quels travaux exacts ont réalisés les deux castors pour colmater la brèche ? D'après ce récit, quelles sont les qualités des castors ?



27 La mer

J'entends la mer...

J'entends la mer
Murmurer au loin, quand le vent
Entre les pins, souvent,
Porte son bruit rauque et amer
Qui s'assourdit, roucoule ou siffle, à travers
Les pins rouges sur le ciel clair...

Parfois
Sa sinueuse, sa souple voix
Semble ramper à l'oreille, puis recule
Plus basse au fond du crépuscule
Et puis se tait pendant des jours
Comme endormie
Avec le vent
Et je l'oublie...
Mais un matin elle reprend
Avec la houle et la marée
Plus haute, plus désespérée,
Et je l'entends.

C'est un bruit d'eau qui souffre et gronde et se lamente
Derrière les arbres sans qu'on la voie,
Calmée ou écumante
Selon que le couchant saigne ou rougeoie,
Se meurt ardent ou s'éteint tiède...

Henri de REGNIER
Les Médailles d'Argile - Mercure de France.

Oiseaux de mer

Mouettes, gris et goélands
Mêlent leurs cris et leurs élans.

Leur vol fou qui passe et repasse
Tend comme un filet dans l'espace.

Mouettes, goélands et gris
Mêlent leurs élans et leurs cris.

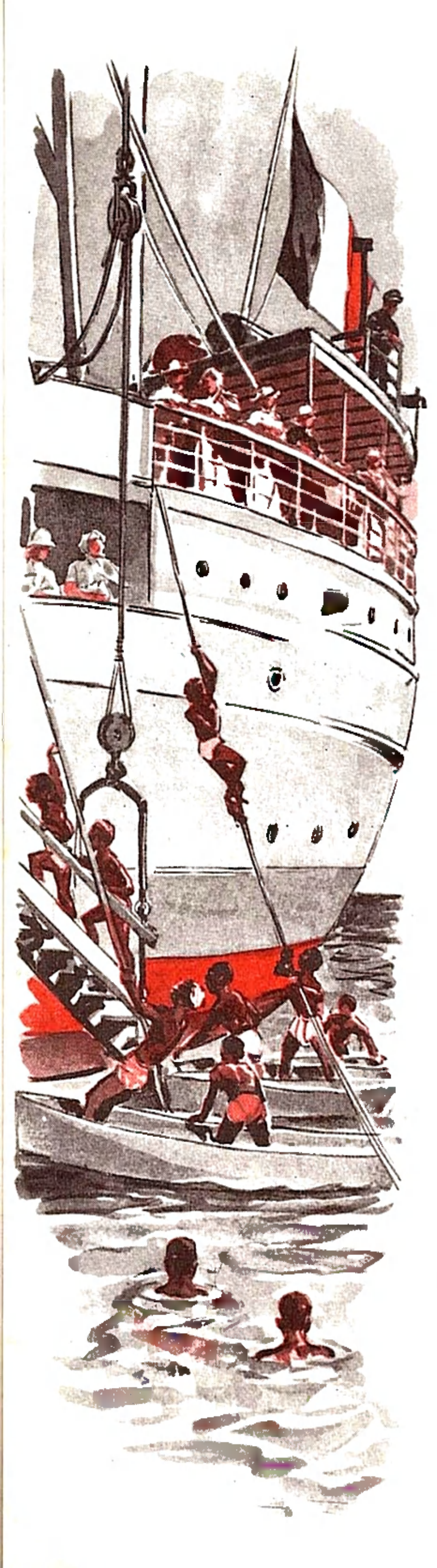
Holà! ho! du cœur à l'ouvrage!
La mer grossit. Proche est l'orage.

Mouettes, goélands et gris
Mêlent leurs élans et leurs cris.

Jean RICHEPIN
La Mer - Fasquelle.







115 Plongeons à tous les prix

1. Du sable, de la chaux, des pierres, du soleil aveuglant et dur, de la chaleur lourde s'abattant d'un ciel implacablement net — c'est *Djibouti* — Notre-Dame-Des-Sables — tout à la fois ville unique, capitale, siège du gouvernement de la Côte des Somalis, et seule porte ouverte sur la mer à l'Empire d'Ethiopie...

2. Depuis longtemps déjà et bien avant que nous ne jetions l'ancre, un grouillement de gamins somalis escorte notre paquebot, nageant à notre hauteur ou pagayant de notre allure d'ailleurs très ralentie. A peine sommes-nous stoppés et à peine la santé et la police ont-elles achevé leur rapide inspection qu'ils envahissent le bord. Grimpant l'escalier de la coupée*, se hissant au long des cordages qui nous amarrent aux bouées et des haussières* qui retiennent les chalands contre nos flancs, s'élevant à la force des poignets, s'accrochant aux structures*, escaladant les lisses*, franchissant les bastingages*, ils montent à l'abordage. On pourrait se croire revenu aux temps légendaires de la grande flibuste*, des frères de la côte et des pirates barbaresques ! Ils jaillissent sur le pont de tous côtés en même temps et se ruent sur nous, nous enveloppent nous assaillent et nous harcellent, chantant, criant, mendiant et psalmodiant* l'inévitable refrain déjà si souvent entendu pour ma part :

« A la mé !... A la mé !... Oh !... Oh !... A la mé !... A la mé !... Oh !... Oh !... »

3. Sur le pont, ils sont déjà une cinquantaine et il continue d'en surgir des escaliers, du flanc du navire, des échelles et des cordages, de tribord et de bâbord*, de l'avant et de l'arrière ; autour de nous les cris, les piaillements, les disputes se croisent et nous assourdissent :

— Donne dix sous, ji saute dans la mé.

— Si tu donnes un franc, ji chante pou toi *Marguerite*, la *Marseillaise*, *Tipperary*...

— ... deux francs... et ji saute le tête premier...

— A la mé... A la mé... Oh ! Oh !...

4. Et tous avec ensemble attaquent dix airs, vingt airs connus, chacun le sien, sans souci de l'effroyable cacophonie*. *Marguerite, si tu veux faire mon bonheur*, hurlé à pleins poumons se mêle aux notes de la *Marseillaise*. Un gosse bouclé, à la mine de berger grec, s'égosille à nous faire entendre la *Madelon* par-dessus les mâles accents de *Tipperary* et de *Tararaboum, ça y est*, que deux grands gaillards aux cheveux crêpés et roussis à la chaux, braillent avec conviction.

D'en bas, des barques flottant autour du navire, le même tumulte monte, éclate, aggravé par les vociférations des marchands de plumes d'autruche, d'éventails et de

poignards et les cris scandés des charbonniers qui grimpent, le long d'une planche inclinée, de leur chaland à la soute* à charbon, un panier de cardiff* sur les épaules.

5. De temps à autre une piécette d'argent lancée d'un pont provoque une plongée générale. A travers la transparence de l'eau, la pièce s'enfonce avec de brusques zigzags et l'on distingue le gigotement de grenouille des nageurs lancés à sa poursuite, main tendue. Le premier arrivé l'attrape au vol et, à peine émergé, brandit son trophée au bout des doigts. Après quoi, d'un geste preste et familier et tout en remontant dans sa pirogue, il l'enfonce dans sa bouche où il va rejoindre, dans un coin de la joue, la menue monnaie qui s'y trouve déjà entreposée.

Plus audacieux, mais plus chers, ceux qui sont à nos côtés sur le pont-promenade jouent la difficulté. Le taux de leurs exploits est d'ailleurs établi une fois pour toutes : depuis le banal saut, les pieds en avant (un franc), jusqu'à ce plongeon du haut de la passerelle, tête la première, avec passage sous la quille du navire et sortie de l'autre bord, réservé aux as des as et tarifé cinq francs.

6. Jeux familiers, commerce vieux de plusieurs lustres*, métier lucratif et admis de tout le monde...

Actuellement, il n'y faut que de l'adresse et du souffle.

Jadis, la chose exigeait par surcroît un certain courage. Les requins rôdaient dans la baie de Tadjourah et quelques plongeurs laissaient parfois au fond des eaux une main, un bras ou une jambe, heureux encore quand ils en revenaient. Ce qui n'empêchait d'ailleurs point les survivants, mutilés ou non, de poursuivre leur petite exploitation et de continuer à chasser entre deux eaux la piécette luisante.

JEAN D'ESME - A travers l'Empire de Ménélik.



LES MOTS.

La coupée : L'ouverture faite dans le flanc du navire pour permettre l'entrée et la sortie. - **Les haussières :** Les gros cordages, de grande longueur, servant aux manœuvres et à l'amarrage du navire. - **Les structures :** La partie visible de la coque située au-dessous du pont supérieur. - **Les lisses :** Les rambardes. - **Le bastingage :** La partie de la coque du navire qui dépasse le niveau du pont. - **La flibuste :** Aux XVII[e] et XVIII[e] siècles, des pirates corsaires établis dans quelques îles d'Amérique, capturaient les navires de commerce espagnols : on les appelait flibustiers ou frères de la côte. - **Psalmodiant :** Disant d'une voix uniforme, monotone. - **De tribord, de bâbord :** Le tribord est le côté droit du navire quand on regarde la proue, c'est-à-dire l'avant du navire ; le bâbord, le côté gauche. Comment se nomme l'arrière du navire ? - **La cacophonie :** Un mélange de bruits désagréables. - **La soute :** Dans un navire, une partie de la cale où sont entreposés les vivres et le charbon. - **Du cardiff :** Du charbon provenant de la région de Cardiff, une ville de Grande-Bretagne. - **Un lustre :** Un espace de cinq ans. - **Lucratif :** Rapportant un très bon salaire.

LES IDÉES.

1. L'arrivée des gamins somalis ressemble à une invasion. Relevez les nombreux termes insistant sur cette idée.
2. Notez les bruits et les sons qui composent cette « effroyable cacophonie ».
3. Ces plongeurs sont de véritables acrobates sous-marins. Montrez-le.
4. Quelles sont les qualités exigées actuellement par ces exploits ? Citez une phrase du texte.
5. Pour quelles raisons, malgré le risque mortel de leur profession, les plongeurs d'autrefois continuaient-ils à chasser la pièce dans la mer ?



116 La fin d'un cachalot

Le cachalot est un redoutable mammifère marin très différent de la paisible baleine. C'est un carnassier : sa mâchoire inférieure porte des dents tranchantes. Un vieux navire à voiles commandé par le capitaine Ahab pourchasse les cachalots. Ce récit vous présente en action une partie de l'équipage : le premier lieutenant Stubb, les harponneurs Tashtego, Daggoo et Quequeg.

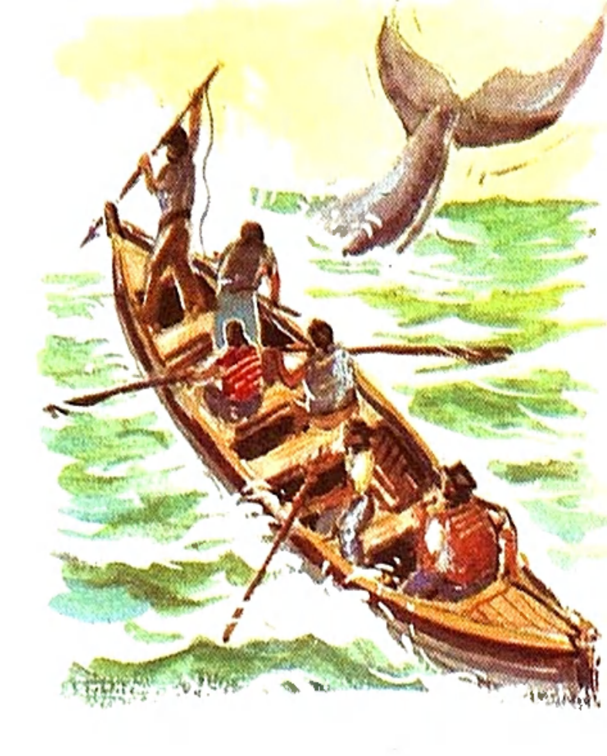
1. Un gigantesque cachalot roulait* dans la mer à moins de quarante brasses* du navire, son large dos noir brillant au soleil comme un miroir. Il ondulait nonchalamment et lançait son jet vaporeux, qui lui donnait l'air d'un gros bourgeois fumant devant sa porte par une chaude soirée. Hélas ! pauvre cachalot, ce fut ta dernière pipe.

A mon cri les dormeurs se réveillèrent, comme touchés par une baguette magique. Des voix s'élevèrent ensemble de tous les coins du navire, tandis que l'énorme bête envoyait lentement et régulièrement en l'air son jet scintillant.

— Dégagez les baleinières* ! Lofez *! commanda le capitaine.

2. Nos exclamations avaient dû effrayer le cachalot. Il nous tourna le dos et s'éloigna..., mais avec une telle tranquillité majestueuse qu'Ahab espéra que l'animal ne s'était pas encore alarmé. Aussi défendit-il de se servir des avirons et de parler haut. Assis sur le plat-bord à la manière des Indiens, nous nous mîmes à pagayer en silence. Bientôt cependant le monstre leva sa queue à quarante pieds de haut, puis disparut sous nos yeux comme une tour engloutie.

3. Un moment de répit nous était accordé. Stubb en profita pour allumer sa pipe. Le temps de la plongée écoulé, le cachalot émergea de nouveau un peu en avant de l'embarcation de Stubb. Maintenant qu'il se savait poursuivi, le silence devenait inutile. Nous reprîmes les avirons, plus bruyants



que les pagaies. Tout en tirant des bouffées de sa pipe, Stubb excitait gaiement son équipage.

— L'essentiel est de lui faire peur, mes gars. Ne vous pressez pas, mais faites-lui peur !

— Woo-hoo ! Woo-hoo ! lança Tashtego, retrouvant le vieux cri de guerre de ses aïeux*.

D'autres voix lui répondirent, toutes aussi sauvages.

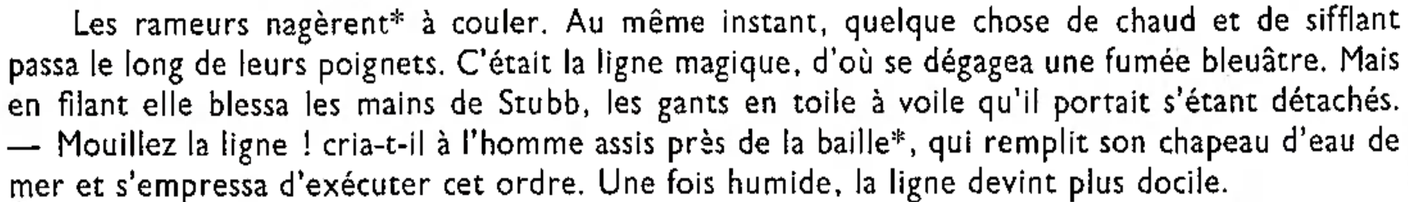
— Ki-hi ! ki-hi ! rugissait Daggoo, se pliant et se redressant tour à tour comme un tigre en cage.

— Ka-la ! Kou-lou ! hurlait Quequeg.

4. Cependant nos baleinières, à grands coups d'avirons, volaient sur les flots. Tout en chassant la fumée de sa bouche, Stubb ne cessait d'encourager ses hommes. Les rameurs peinèrent jusqu'au moment où retentit enfin l'ordre bienvenu :

— Debout, Tashtego ! Pique-le ! Le harpon fut lancé.

— Sciez* tous maintenant !



Les rameurs nagèrent* à couler. Au même instant, quelque chose de chaud et de sifflant passa le long de leurs poignets. C'était la ligne magique, d'où se dégagea une fumée bleuâtre. Mais en filant elle blessa les mains de Stubb, les gants en toile à voile qu'il portait s'étant détachés.

— Mouillez la ligne ! cria-t-il à l'homme assis près de la baille*, qui remplit son chapeau d'eau de mer et s'empressa d'exécuter cet ordre. Une fois humide, la ligne devint plus docile.

5. L'embarcation filait à toute allure, faisant bouillonner l'eau comme un requin en furie. Stubb et Tashtego changèrent de place en vacillant, l'un allant s'installer à l'avant, l'autre à l'arrière, trajets que les secousses désordonnées de leur baleinière rendaient assez périlleux. Au moindre mouvement, elle inclinait son plat-bord vers la mer en vibrant et craquant. Chaque homme s'agrippait de toutes ses forces à son banc. Tashtego, qui manœuvrait l'aviron de queue, courbait presque en deux sa haute taille pour maintenir son équilibre. Quand le cachalot perdit enfin de sa vitesse, nous eûmes l'impression d'avoir traversé tout l'Atlantique et tout le Pacifique.

— Embraquez* la ligne ! cria Stubb au rameur de l'avant.

6. Les hommes poussèrent l'embarcation contre le flanc du monstre, que Stubb frappa plusieurs fois de sa lance. Au commandement du lieutenant, tantôt l'embarcation reculait pour échapper à l'horrible roulis causé par les soubresauts de la victime, tantôt elle se rapprochait pour un nouvel assaut.

Des flots rouges coulaient de chaque côté de l'énorme cétacé. Son corps torturé ne roulait plus dans de l'eau salée, mais dans un mélange de sang et d'écume, qui faisait à la baleinière un sillage bouillonnant. Les rayons obliques du soleil, jouant sur cet étang vermeil, en projetaient les reflets sur tous les visages. Les hommes auraient pu se prendre pour des Peaux-Rouges.

L'animal agonisant lançait par ses évents* des jets de vapeur blanche de plus en plus rapprochés.

HERMANN MELVILLE - Moby Dick - Collection SOUVERAINE - Société Nouvelle des Éditions G. P.

LES MOTS.

Il roulait : La force des vagues inclinait tour à tour le cachalot de droite à gauche. - **Une brasse** : Elle vaut 1,82 m en Angleterre. En mètres, à quelle distance se trouve le cachalot ? - **Les baleinières**: Les embarcations servant à la pêche de la baleine ou du cachalot. - **Lofez !** Dirigez le navire vers le vent ! Le lof est le côté du navire qui se trouve frappé par le vent. - **La barre** : La longue pièce de bois servant à diriger le gouvernail. - **Ses aïeux** : Ses ancêtres. Tashtego est un Indien d'Amérique. - **Sciez** : Ramez en arrière pour freiner l'avance de la baleinière. - **Nagèrent** : Terme de marine signifiant : ramèrent. - **La baille** : Mot familier des marins pour désigner l'eau. - **Embraquez** : Tirez sur le cordage du harpon pour le tendre. - **Ses évents** : Les narines du cachalot.

LES IDÉES.

1. Ce cachalot paraît d'abord bien paisible. Montrez-le en relevant certaines expressions significatives.
2. Pourquoi la ligne du harpon fume-t-elle ? Justifiez votre réponse à l'aide du texte.
3. La baleinière risque fréquemment de couler. Relevez certaines expressions précises.
4. Qui a porté le premier coup au cachalot ? Qui portera le dernier ?
5. Quels sentiments éprouvez-vous à la lecture des paragraphes n° 5 et n° 6.

117 « Un homme à la mer ! »

En 1947, l'auteur traversa l'Océan Pacifique sur un radeau muni de voiles. Son équipage : cinq camarades et un perroquet. La navigation a duré cent jours, cent jours de fatigues, de dangers, de tempêtes sur ce radeau nommé Kon-Tiki...

1. Le 21 juillet, le vent tomba soudain... Pendant un moment régna un calme absolu et oppressant*, dont nous connaissions par expérience la signification. En effet, après quelques violentes rafales de l'est, de l'ouest et du sud, le vent, plus frais, tourna franchement au sud, où des nuages noirs et menaçants montaient à l'horizon. Herman était dehors avec son anémomètre* et avait déjà mesuré plus de quatorze mètres par seconde, quand le sac de couchage de Torstein dégringola hors du radeau. Et ce qui arriva pendant les secondes suivantes prit moins de temps qu'il n'en faut pour le raconter.

2. En essayant de saisir le sac au vol, Herman fit un pas imprudent et tomba à la mer. Nous entendîmes au milieu du fracas des lames un faible cri d'appel, et nous vîmes la tête d'Herman et son bras qui nous faisait signe, en même temps qu'un objet verdâtre indistinct tourbillonnait autour de lui. Il luttait désespérément pour regagner le radeau, à travers les grandes vagues qui l'avaient éloigné du côté bâbord. Torstein, qui se tenait à la barre, et moi-même, qui étais à l'avant, nous fûmes les premiers à l'apercevoir et nous nous sentîmes glacés d'horreur. Nous hurlâmes : « Un homme à la mer ! » de toute la force de nos poumons, tout en nous précipitant vers le matériel de sauvetage le plus proche.

3. Torstein se jeta sur le cabestan* autour duquel nous enroulions la corde dont nous nous servions pour le canot. Pour l'unique fois pendant le voyage, la corde s'accrocha. Tout cela fut l'affaire de quelques secondes. Herman était maintenant à l'arrière du radeau, à quelques mètres de distance. Il pouvait encore espérer arriver jusqu'à la pale* de l'aviron de gouverne et s'y agripper, mais elle lui échappa des doigts. Et il se trouvait précisément à l'endroit où l'expérience nous avait appris qu'on ne pouvait rien récupérer.

Pendant que Bengt et moi mettions le *dinghy** à l'eau, Knut et Erik lancèrent la ceinture de sauvetage pourvue d'une longue ligne. Mais ce jour-là, le vent était si fort qu'il la rejeta. Après plusieurs lancements infructueux*, Herman était déjà loin derrière nous, nageant de toutes ses forces pour se maintenir à la vitesse du radeau. Mais la distance qui l'en séparait ne faisait qu'augmenter. Il mettait son dernier espoir dans le *dinghy*. Sans l'amarre qui le freinait, le petit bateau de caoutchouc aurait pu rejoindre le nageur, mais peut-être ne serait-il jamais retourné vers le *Kon-Tiki*. En tout cas, trois hommes





dans un *dinghy* avaient plus de chances de s'en tirer qu'un homme à la mer.

4. Alors nous vîmes soudain Knut plonger dans les vagues la tête la première. Il tenait la ceinture de sauvetage d'une main et nageait de son mieux. Chaque fois que la tête d'Herman apparaissait au sommet d'une vague, Knut avait disparu. Chaque fois que Knut remontait, Herman n'était plus là. Mais enfin nous vîmes en même temps deux têtes ; ils avaient nagé à la rencontre l'un de l'autre et s'accrochaient à la ceinture de sauvetage. Knut agita le bras et tous les quatre nous saisîmes la ligne à laquelle était attachée la ceinture et halâmes de toutes nos forces, le regard fixé sur le grand objet sombre qui ondoyait derrière nos deux camarades. Un animal mystérieux poussait au-dessus des vagues un grand triangle verdâtre, ce qui avait causé une certaine émotion à Knut au moment où il nageait vers Herman. Seul, Herman savait que ce triangle ne faisait pas partie d'un requin ni d'aucun autre monstre marin. C'était un coin gonflé du sac de couchage imperméable de Torstein. Mais le sac ne flotta pas longtemps après que les deux camarades eurent été remontés à bord sains et saufs. Quelle que fût la créature qui l'entraîna dans les profondeurs, elle venait de manquer une meilleure proie.

— Bien content de ne pas avoir été là-dedans, dit Torstein.

5. Nous n'échangeâmes guère d'autres plaisanteries ce soir-là. Nous sentîmes tous pendant un bon moment un frisson nous glacer la moelle des os. A ce frisson se mêlait pourtant une chaude gratitude, parce que nous étions encore six à bord.

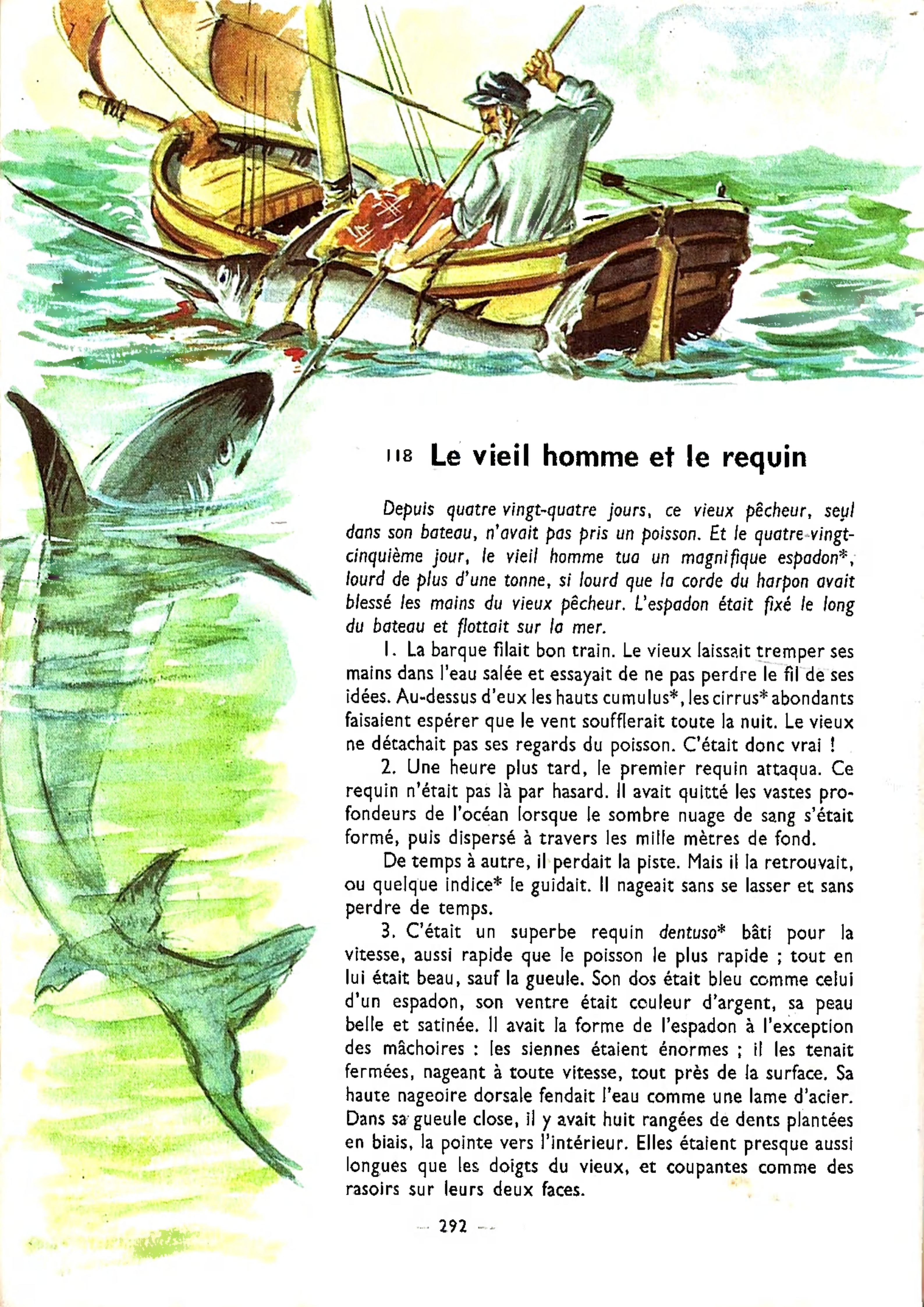
THOR HEYERDAHL - L'expédition du « Kon-Tiki » - Albin Michel.

LES MOTS.

Un calme oppressant : Un calme qui inquiète, qui préoccupe les marins. Pourquoi ? - **Un anémomètre** : Un instrument servant à mesurer la direction et la vitesse du vent. - **Le cabestan** : Un treuil utilisé pour enrouler un câble. - **La pale** : La partie plate de l'aviron qui entre dans l'eau. - **Le dinghy** : Un canot de sauvetage pneumatique. - **Infructueux** : Sans résultat.

LES IDÉES.

1. Calculez la vitesse du vent mesurée par Herman, en l'exprimant en kilomètres à l'heure.
2. Pour quelle raison la chute d'Herman dans la mer est-elle particulièrement dangereuse ?
3. Mettez en valeur l'extrême courage de Knut.
4. Quelle est cette créature dont parle l'auteur à la fin du paragraphe n° 4 ?
5. D'autres navigateurs ont traversé les océans sur un modeste bateau, en particulier deux solitaires prénommés l'un et l'autre Alain. Les connaissez-vous ?



118 Le vieil homme et le requin

Depuis quatre vingt-quatre jours, ce vieux pêcheur, seul dans son bateau, n'avait pas pris un poisson. Et le quatre-vingt-cinquième jour, le vieil homme tua un magnifique espadon, lourd de plus d'une tonne, si lourd que la corde du harpon avait blessé les mains du vieux pêcheur. L'espadon était fixé le long du bateau et flottait sur la mer.*

1. La barque filait bon train. Le vieux laissait tremper ses mains dans l'eau salée et essayait de ne pas perdre le fil de ses idées. Au-dessus d'eux les hauts cumulus*, les cirrus* abondants faisaient espérer que le vent soufflerait toute la nuit. Le vieux ne détachait pas ses regards du poisson. C'était donc vrai !

2. Une heure plus tard, le premier requin attaqua. Ce requin n'était pas là par hasard. Il avait quitté les vastes profondeurs de l'océan lorsque le sombre nuage de sang s'était formé, puis dispersé à travers les mille mètres de fond.

De temps à autre, il perdait la piste. Mais il la retrouvait, ou quelque indice* le guidait. Il nageait sans se lasser et sans perdre de temps.

3. C'était un superbe requin *dentuso** bâti pour la vitesse, aussi rapide que le poisson le plus rapide ; tout en lui était beau, sauf la gueule. Son dos était bleu comme celui d'un espadon, son ventre était couleur d'argent, sa peau belle et satinée. Il avait la forme de l'espadon à l'exception des mâchoires : les siennes étaient énormes ; il les tenait fermées, nageant à toute vitesse, tout près de la surface. Sa haute nageoire dorsale fendait l'eau comme une lame d'acier. Dans sa gueule close, il y avait huit rangées de dents plantées en biais, la pointe vers l'intérieur. Elles étaient presque aussi longues que les doigts du vieux, et coupantes comme des rasoirs sur leurs deux faces.

4. Quand le vieux l'aperçut, il vit tout de suite que c'était un requin qui n'avait peur de rien et ferait exactement ce qui lui plairait. Tout en l'observant, il prépara le harpon et attacha la corde.

« C'était trop beau pour que ça dure », pensa-t-il.

Il regarda longuement son grand poisson tout en surveillant l'approche du requin.

Le requin talonnait* l'arrière de la barque. Lorsqu'il attaqua l'espadon, le vieux vit sa gueule béante*, et ses yeux étranges ; il entendit le claquement des dents qui s'enfonçaient dans la chair juste au-dessus de la queue. La tête du requin sortait de l'eau ; son dos affleurait* à la surface ; la peau et la chair de l'espadon se déchirèrent au moment où le vieux lança son harpon sur la tête.

5. Il visait l'endroit où la ligne qui va d'un œil à l'autre se croise avec celle qui prolonge directement le nez. Ce n'étaient que des lignes idéales*. Il n'y avait en réalité que la tête bleue, lourde et pointue, les gros yeux, les mâchoires claquantes, menaçantes, dévorantes. En tout cas c'était là l'emplacement du cerveau. Le vieux frappa juste à cet endroit. Il frappa de ses mains sanglantes et poisseuses, enfonçant son bon harpon dans un suprême effort. Il frappa sans se faire d'illusions, mais avec la volonté de tuer et toute la haine possible.

Le requin se retourna sur le côté et le vieux vit que son œil était sans vie. Il retomba de l'autre côté, s'enroulant deux fois dans la corde. Le vieux savait que le requin avait son compte, mais celui-ci ne l'entendait pas ainsi : couché sur le dos, sa queue fouaillant l'air, ses mâchoires claquant dans le vide, il faisait tourbillonner l'eau comme un canot de course. A l'endroit où sa queue s'agitait, jaillissait l'écume. Tout à coup, la corde se tendit, frémit, et cassa net.

6. Sous les regards attentifs du vieux, le requin resta immobile pendant une minute. Puis, lentement, il coula.

— Il m'en a bien pris quarante livres, dit le vieil homme tout haut. Il m'a pris aussi mon harpon et toute la corde ; et maintenant que mon poisson a recommencé à saigner, il va en venir d'autres.

Il n'avait plus envie de regarder le poisson depuis qu'il avait été mutilé*. Quand le poisson avait été touché, il lui avait semblé qu'on le dévorait lui-même.

« Mais, bon sang, j'ai tué le requin qui me mangeait mon poisson, pensa-t-il. Et c'était le plus gros *dentuso* que j'aie jamais vu. Et Dieu sait si j'en ai vu des gros dans ma vie ! ».

D'autres requins viendront mordre l'espadon. Beaucoup mourront tués par le vieil homme. Mais il lutte seul et sans harpon. Et, lorsqu'il rejoindra le port, le long du bateau, il ne restera plus qu'une longue arête blanche terminée par une immense queue.

ERNEST HEMINGWAY - Le Vieil Homme et la Mer - Texte français de Jean Dutourd - Gallimard.



LES MOTS.

Un espadon : Ce poisson atteint 4 m de long. Sa mâchoire supérieure s'allonge comme une lame d'épée, d'où son surnom de poisson-épée. - **Les cumulus, les cirrus :** Les cumulus sont des nuages ressemblant à des balles de coton blanc. Les cirrus ont l'aspect de petits flocons blancs ou de filaments en forme d'arêtes de poisson. Consultez dans le dictionnaire le nom stratus. - **Un indice :** Un signe, une trace indiquant la présence d'un poisson mort. - **Un requin dentuso :** L'un des requins les plus dangereux. Les autres sont : le requin marteau avec sa tête bizarre (4 à 5 m), le requin bleu (7 à 8 m), et le requin blanc (10 m et 2000 kg), ou mangeur d'hommes. - **Il talonnait :** Il poursuivait de près. - **Sa gueule béante :** Largement ouverte. Que signifie l'expression : rester bouche bée ? - **Son dos effleurait :** Il apparaissait juste au niveau de la surface de l'eau. - **Des lignes idéales :** Ces lignes n'existent pas en réalité sur la peau du requin. - **Mutilé :** Le requin a retiré une partie du corps de l'espadon.

LES IDÉES.

1. Pourquoi le vieux pêcheur laissait-il ses mains tremper dans l'eau ?
2. « Ce requin n'était pas là par hasard. » Pourquoi ?
3. L'auteur insiste sur la puissance dangereuse du requin *dentuso*. Montrez-le.
4. Trouvez-vous que le vieux pêcheur soit suffisamment armé pour lutter contre le requin ? Pourquoi ?
5. Relevez quatre expressions traduisant l'affection du pêcheur pour son espadon.



Les voyages



Un vagabond

Ce vieux, poilu comme un lapin,
Qui s'en va mendiant son pain,
Clopin-clopant, clopant-clopin,

Où va-t-il ? D'où vient-il ? Qu'importe !
Suivant le hasard qui l'emporte
Il chemine de porte en porte.

Un pied nu, l'autre sans soulier,
Sur son bâton de cornouiller
Il fait plus de pas qu'un roulier.

Il dévore en rêvant des lieues
Sur les routes à longues queues
Qui vont vers les collines bleues.

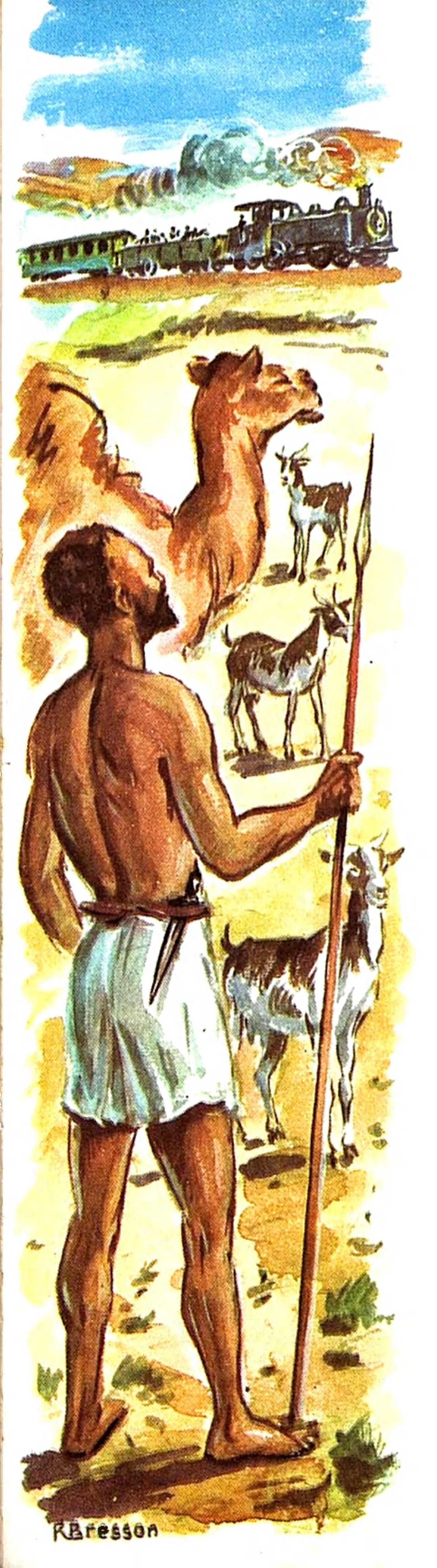
Là-bas, là-bas, dans ce lointain
Qui recule chaque matin
Et qui le soir n'est pas atteint.

Il semble sans halte ni trêve
Poursuivre un impossible rêve,
Toujours, toujours, tant qu'il en crève.

Alors, sur le bord du chemin,
Meurt, sans qu'on lui presse la main,
Cet affamé de lendemain.

Jean RICHEPIN
La Chanson des Gueux
Fasquelle.





119 De Djibouti à la Nouvelle-Fleur

La Nouvelle-Fleur, c'est Addis-Abeba, la capitale de l'Ethiopie. Ce voyage par chemin de fer a eu lieu en 1946.

1. Six heures trente du matin. Parmi les hurlements des Somalis, les coups de cloche du contrôleur et les sifflets de la locomotive, notre train démarre. Dans quelques heures nous pénètrerons en territoire éthiopien, et après trois journées de voyage, nous atteindrons Addis-Abeba. Le parcours, en effet, s'effectue de jour et comporte trois étapes : Diré-Daoua, l'Aouache, Addis-Abeba, que l'on atteint chaque fois vers la fin de l'après-midi. A Diré-Daoua, comme à l'Aouache, on passe la nuit pour repartir le lendemain à l'aube. En outre, chaque jour vers midi, on s'arrête à une station pour déjeuner. Le trajet de nuit serait plus agréable, et avec un wagon-restaurant une trentaine d'heures suffiraient pour aboutir à la capitale éthiopienne.

2. La chose n'est guère possible, étant donnée la conception toute particulière que les populations somalis et danakils riveraines se font du matériel utilisé pour la construction de la voie. Elles semblent croire en effet que rails, traverses et autres pièces métalliques ne furent placés là que pour la satisfaction de leurs besoins et de leur coquetterie. Grâce à un savant martelage, elles parviennent en effet à les transformer en fers de lances, en pointes de sagaies, en bracelets et en colliers. Malgré les pénalités* et les châtiments sévères qu'ils subissent chaque fois qu'ils sont surpris, ces chevaliers du désert ne s'en refusent pas moins à concevoir un autre emploi à tout ce métal placé à la portée de leurs mains.

Pour éviter les accidents possibles, la compagnie se voit donc contrainte de n'utiliser sa voie qu'au grand soleil...

3. Penchés aux portières, nous regardons Djibouti se tasser et disparaître au loin...

La chaleur très vite s'accentue. De chaque côté des fenêtres et des portières, les landes sableuses et boursouflées de rocailles se succèdent, plates, arides et jaunes. De rares mimosas épineux, un chapelet de broussailles desséchées soulignent, de temps à autre, la désolation de ce paysage. Quelques chameaux errent çà et là, guidés par un pasteur* somali qui nous regarde passer, appuyé sur sa lance, poignard à la ceinture, torse et tête nus, insensible à la terrible brûlure du soleil. Des troupeaux de chèvres, conduits par des gamins, broutent de loin en loin l'herbe maigre et les feuilles grillées des buissons.

4. Le thermomètre suspendu à la plate-forme de notre wagon monte à allure accélérée. Un vent chaud balaie le sol, brasse les sables. Une poussière rougeâtre et fine envahit nos compartiments. Bien que nous en ayons clos toutes les ouver-

tures, elle s'infiltre à travers les joints des glaces et les interstices des portes, se dépose partout, autour de nous et sur nous. L'air devient irrespirable et entre les deux supplices qui nous menacent nous ne savons lequel choisir : garder tout fermé et continuer à mijoter dans notre four roulant, ou bien ouvrir et, lunettes aux yeux, mouchoir sur la bouche, respirer la poussière. Après divers essais, nous nous résignons à cuire. Affalés sur les banquettes, inertes et prostrés, nous regardons vaguement par les vitres la glissade du monotone paysage.

5. Notre train roule... roule... Le thermomètre poursuit son ascension... Seul le décor demeure immuable*, fidèlement pareil à soi-même. Quelques chèvres qui broutent le ballast* s'écartent nonchalamment pour nous laisser la voie libre...

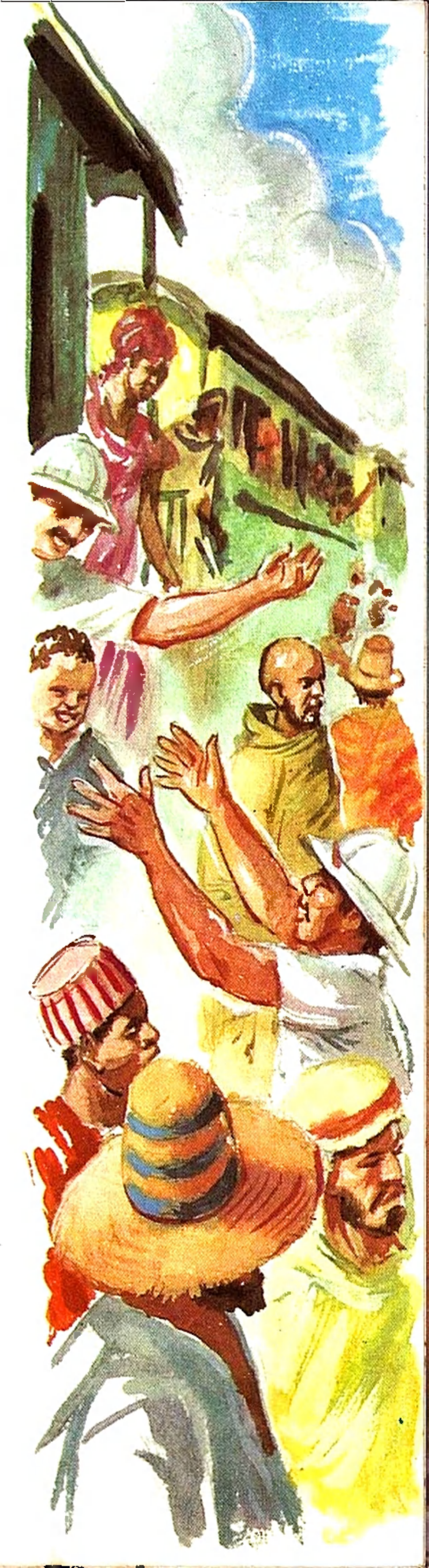
Les stations surgissent l'une après l'autre, toutes semblables, et le désert s'étale, brûlé de lumière violente. Et l'on conçoit en vérité, qu'avant de s'y lancer « le chacal lui-même fasse son testament »*.

6. Les quarante kilos de glace dont nous nous sommes munis au départ nous aident à supporter le trajet. Nous buvons, puis nous nous épongeons ; après quoi nous rebuvons et nous nous épongeons à nouveau. La glace fond, les heures s'égrènent, et la locomotive, à force de tirer, de grimper, de souffler et de cahoter son convoi, nous arrête enfin à Diré-Daoua.

La gare, vaste et moderne, est envahie par une foule bigarrée* où voisinent les casques des Européens, les feutres des Ethiopiens, les turbans des Arabes et les calottes brodées des Somalis.

La gorge desséchée, le nez brûlé, les paupières rouges, lamentables et sales, en dépit des ablutions répétées auxquelles nous nous sommes soumis en cours de route, nous sautons de notre wagon sur le quai...

JEAN D'ESME - A travers l'Empire de Ménélik.

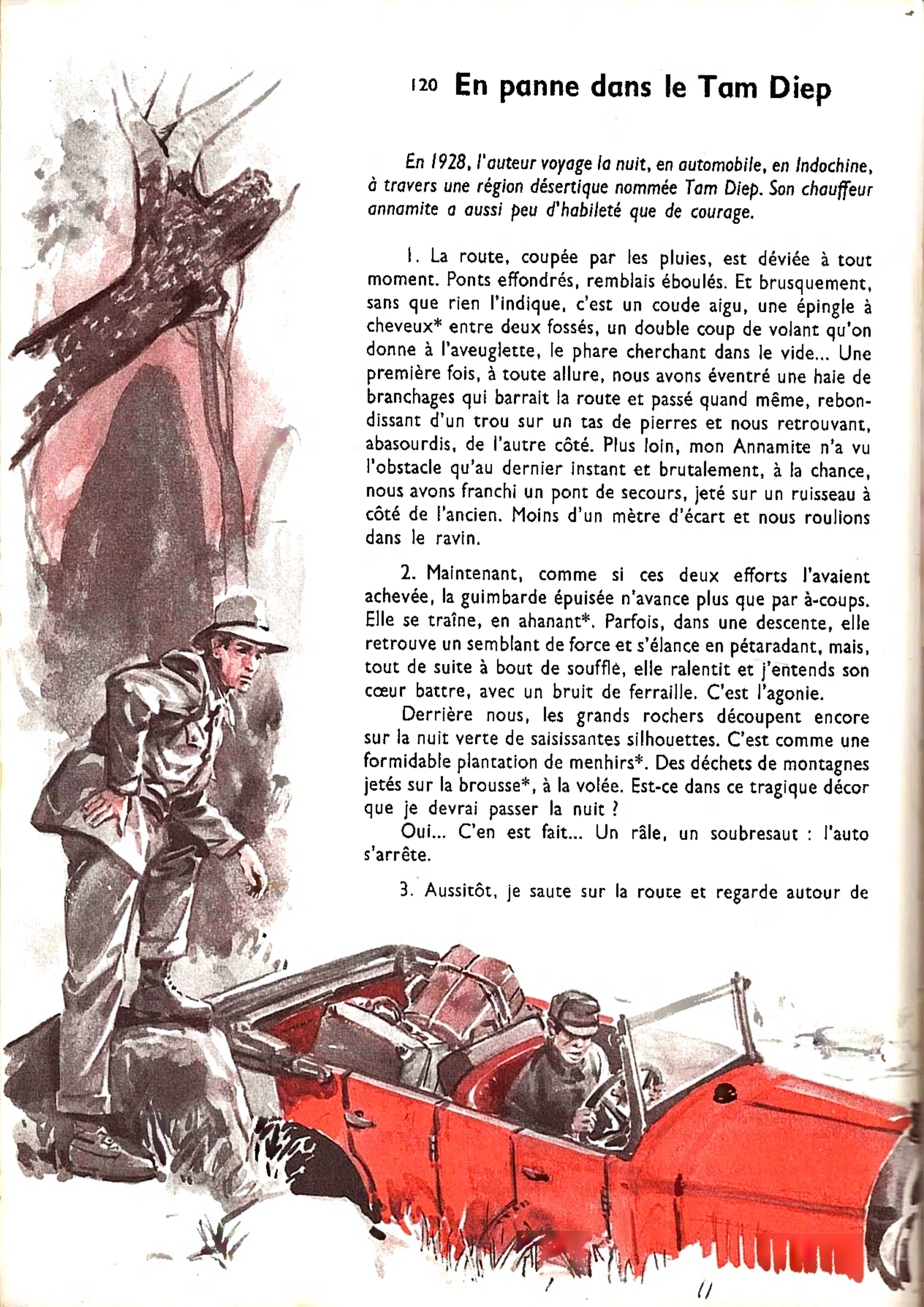


LES MOTS.

Les pénalités : Les peines, les punitions appliquées par la loi. - **Un pasteur :** Ici, un homme qui garde un troupeau. Autrefois un petit berger s'appelait un pastoureau. - **Immuable :** Qui ne change pas. Quelle est la racine de cet adjectif ? (Voyez : « Le Laboratoire aux frissons. ») - **Le ballast :** Un mélange de sable et de pierres cassées maintenant les traverses de la voie ferrée. - **Le chacal fait son testament :** Proverbe éthiopien. En effet, même le chacal, mammifère d'Afrique extrêmement résistant, est en danger de mort dans ce désert. - **Une foule bigarrée :** Ici, une foule formée de gens de différentes nationalités.

LES IDÉES.

1. Pourquoi l'auteur appelle-t-il certains Somalis : « les chevaliers du désert » ?
2. Quelles sont les raisons principales qui rendent très pénible ce voyage ?
3. L'auteur insiste sur la monotonie du paysage. Relevez quatre expressions significatives.
4. Relevez ensuite sept expressions mettant en valeur l'intensité de la chaleur.
5. Les voilà donc parvenus à Diré-Daoua. Quelles sont les étapes suivantes ?



En panne dans le Tam Diep

En 1928, l'auteur voyage la nuit, en automobile, en Indochine, à travers une région désertique nommée Tam Diep. Son chauffeur annamite a aussi peu d'habileté que de courage.

1. La route, coupée par les pluies, est déviée à tout moment. Ponts effondrés, remblais éboulés. Et brusquement, sans que rien l'indique, c'est un coude aigu, une épingle à cheveux* entre deux fossés, un double coup de volant qu'on donne à l'aveuglette, le phare cherchant dans le vide... Une première fois, à toute allure, nous avons éventré une haie de branchages qui barrait la route et passé quand même, rebondissant d'un trou sur un tas de pierres et nous retrouvant, abasourdis, de l'autre côté. Plus loin, mon Annamite n'a vu l'obstacle qu'au dernier instant et brutalement, à la chance, nous avons franchi un pont de secours, jeté sur un ruisseau à côté de l'ancien. Moins d'un mètre d'écart et nous roulions dans le ravin.

2. Maintenant, comme si ces deux efforts l'avaient achevée, la guimbarde épuisée n'avance plus que par à-coups. Elle se traîne, en ahanant*. Parfois, dans une descente, elle retrouve un semblant de force et s'élance en pétaradant, mais, tout de suite à bout de souffle, elle ralentit et j'entends son cœur battre, avec un bruit de ferraille. C'est l'agonie.

Derrière nous, les grands rochers découpent encore sur la nuit verte de saisissantes silhouettes. C'est comme une formidable plantation de menhirs*. Des déchets de montagnes jetés sur la brousse*, à la volée. Est-ce dans ce tragique décor que je devrai passer la nuit ?

Oui... C'en est fait... Un râle, un soubresaut : l'auto s'arrête.

3. Aussitôt, je saute sur la route et regarde autour de

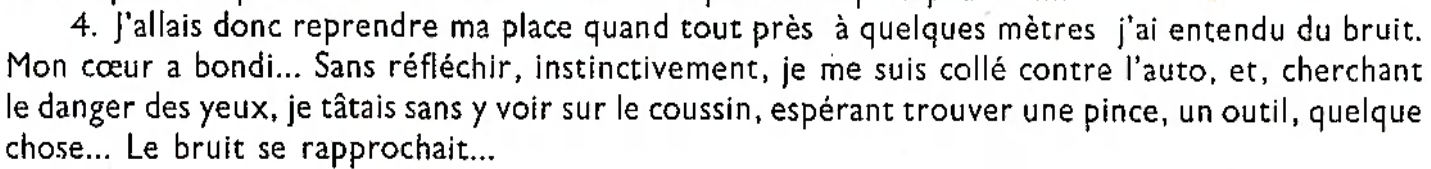
nous. Rien : du noir... A présent que le moteur s'est tu, un silence qui oppresse remplit cette campagne hantée. Une auto morte. Deux hommes perdus. Et la brousse menaçante.

J'ai beau tendre l'oreille : pas un craquement, pas un bruit. Comme on est seul !...

Jusqu'où s'étend cette brande* obscure ? Dressé, j'interroge la nuit. Non, rien...

Pourquoi mon Annamite reste-t-il ainsi silencieux, blotti à son volant ? Il sait donc qu'il y a du danger ? Je marche nerveusement de long en large, grimpe sur une sorte de talus, reviens. Puis le bruit de mes pas, ce pauvre bruit isolé, finit par m'inquiéter ; je m'arrête. Mon ombre aussi me gêne.

Si je remontais dans la voiture, capote fermée, et le monte-pneus à portée de ma main ? Ce serait peut-être plus prudent...



4. J'allais donc reprendre ma place quand tout près à quelques mètres j'ai entendu du bruit. Mon cœur a bondi... Sans réfléchir, instinctivement, je me suis collé contre l'auto, et, cherchant le danger des yeux, je tâtais sans y voir sur le coussin, espérant trouver une pince, un outil, quelque chose... Le bruit se rapprochait...

— Holà !

Ma surprise a été telle que je n'ai pas bougé. Quelqu'un nous hélait !

— Vous êtes en panne ? demandait la voix.

Un Français !... L'inconnu n'était pas encore sorti de l'ombre que mon Annamite était déjà en bas, ragaillardi. Quant à moi, stupéfait, je regardais s'approcher un homme hirsute*, dépenaillé, un « broussailleux »* qui, en toute autre circonstance m'aurait fait peur et à qui spontanément, j'ai tendu les deux mains. J'étais sauvé !

Le survenant ne semblait d'ailleurs pas tellement surpris de nous trouver là.

— Eh bien ! vous avez encore de la chance, me dit-il. Le train a justement une demi-heure de retard, vous allez l'avoir.

5. Je me croyais perdu dans la brousse, livré aux fauves, et je me trouvais tout simplement à trois cents mètres de la gare de Bim-son, où un employé annamite m'accueillit avec des courbettes, tandis que les petites filles de l'inspecteur de la garde indigène, venues, en robe blanche, attendre leur maman, m'examinaient avec de grands yeux curieux.

J'étais content, certes, très content mais, tout de même, quand je me suis trouvé sur le quai, mes bagages empilés autour de moi, et que le chef de gare à peau jaune est venu m'offrir d'expédier une dépêche, je me suis senti un peu ridicule. Oui, j'étais vexé.

L'aventure, alors ? La jungle... La nuit aux aguets... Le gros outil pour me défendre... C'était donc une imagination de poltron ? Mais, grâce à mon sauveur, l'honneur a été sauf.

— Fichu pays, vous savez, m'a-t-il dit, en me mettant dans le train. Mieux vaut ne pas passer la nuit dehors. Le tigre est encore venu ce matin, il m'a enlevé un veau...

ROLAND DORGELES - Sur la Route Mandarine - Albin Michel.

LES MOTS.

Une épingle à cheveux : Un virage brusque après lequel la route part en sens contraire de sa première direction. Faites un dessin. - **En ahanant** : En peinant, en faisant entendre des ahans, c'est-à-dire des bruits indiquant la fatigue du moteur. - **Les menhirs** : Les rochers ressemblent à ces alignements de pierres dressées par les hommes préhistoriques. - **La brousse** : Dans les régions tropicales, c'est une étendue couverte d'herbes, de broussailles et d'arbustes. - **Cette brande** : Habituellement, un terrain planté de bruyère. Ici, c'est la brousse. - **Hirsute** : Au visage hérissé de barbe. - **Un « broussailleux »** : Un Européen vivant dans la brousse. On dit aussi : un broussard.

LES IDÉES.

1. L'auteur ne peut guère compter sur l'adresse et sur l'aide de son chauffeur. Montrez-le. — 2. La voiture est en très mauvais état. Relevez plusieurs détails. — 3. Citez quelques expressions insistant sur le paysage inquiétant. — 4. L'auteur ne dissimule pas sa peur. Relevez quatre détails révélateurs. — 5. Pourquoi l'auteur se sent-il ridicule et vexé dans la gare ? A-t-il raison de l'être ? Pourquoi ?

121 Un passager clandestin

Le jeune Gaspard s'était embarqué clandestinement sur un navire pendant l'escale d'Anvers. Découvert par un marin, il poursuivit le voyage... dans la cuisine du bâtiment.*

1. Le maître-coq* se montrait impatient et hargneux. Il considéra Gaspard comme un esclave. Il était jaloux de son prestige* et se vantait d'avoir été au service de deux ou trois princes de l'Europe... Il apprit à Gaspard qu'il fallait livrer à la cuisson des légumes sans aucun défaut, renouveler sans cesse l'eau bouillante où l'on plongeait les assiettes et les verres, fourbir les casseroles à longueur de journée, balayer deux fois par heure la cuisine. Maître Sedagne utilisait pour préparer ses mets une énorme quantité d'ustensiles. Gaspard connut quel tourment c'était que d'extirper* le moindre résidu de quinze ou vingt modèles de presse-purée et de moulins à viandes et à légumes, tout pareils à des instruments de chirurgie. A leur propos, Maître Sedagne parlait, non pas de propreté, mais d'aseptie*.

2. Gaspard resta debout dix heures ce jour-là, et douze heures les jours suivants. Le roulis* l'obligeait à des gymnastiques épuisantes. Lorsqu'il ne pouvait se coincer entre un réchaud et un buffet, il était obligé sans cesse de s'accrocher ici ou là. Le cuisinier, pour sa part, ignorait le mouvement du bateau et se moquait de Gaspard qui se versait de l'eau bouillante sur les pieds. On avait donné à Gaspard de vieilles chaussures qui ne le protégèrent nullement contre des brûlures dont il dut supporter la douleur sans souffler mot. Le soir on lui assigna, pour passer la nuit, un réduit situé dans l'entrepont* comme la cuisine, et où l'on rangeait les fauberts* et les brosses. On le mena le long d'une coursive*, on le jeta dans ce réduit et on l'enferma à clef. Dans l'obscurité il trouva simplement un vieux sac pour appuyer sa tête.

3. Le premier soir il eut beaucoup de peine à s'endormir... Il voulut regarder par son hublot, mais le verre était brouillé et les écrous bloqués de telle façon que ce hublot ne pouvait s'ouvrir. Gaspard colla son oreille à la tôle qui formait la coque et il chercha à surprendre les bruits du dehors.

Il entendit seulement les coups sourds des vagues et de longs clapotements qui couraient sur les flancs du navire. Il tenta d'imaginer l'étendue écumante sous les étoiles de la nuit.

4. Le lendemain matin, un marin vint lui ouvrir la porte, dès l'aube, et le poussa devant lui jusqu'à la cuisine. La cuisine était presque à l'extrémité de la coursive. Gaspard ne voyait que l'escalier qui menait au pont supérieur. Sans se soucier de ce qui adviendrait, il s'élança dans l'escalier et en trois bonds il parvint au grand jour. L'avant du navire montait et





plongeait vers un horizon infini. Ce matin, les vagues étaient d'un bleu tendre, énormes et profondes, mais il n'y avait pas d'écume. Le soleil éclairait cette immensité. Ce fut dans un éclair que Gaspard entrevit cette mer incomparable. Aussitôt, le marin l'avait attrapé par un pied et lui faisait dégringoler l'escalier sur le ventre et à reculons.

Gaspard n'avait pour spectacle que les fourneaux et les casseroles. Les hublots de la cuisine éclairaient la table où Maître Sedagne s'occupait à son art et composait ses plats.
— Tu veux voir la mer ? Est-ce que je regarde la mer, moi ? disait Maître Sedagne.

5. Pendant trois jours, Gaspard chercha un moyen de faire sauter les écrous de son hublot. La chaleur devenait étouffante dans le réduit. Gaspard voulait absolument ouvrir le hublot et se procurer un peu d'air. Il ne put trouver de clef à molette parmi les innombrables outils de la cuisine. Il s'empara d'un fort couteau et il essaya d'entamer les charnières. Après trois heures d'efforts, il cassa le couteau. Enfin, un soir, comme il faisait les derniers rangements dans la cuisine, ses yeux tombèrent sur des pincettes de fer forgé assez longues. Le cuisinier venait de sortir. Gaspard fourra les pincettes dans son pantalon.

6. Il est possible de caler un assez gros écrou entre des branches de pincettes. Si l'on saisit l'extrémité des branches, on obtient une forte prise et on a l'avantage d'un bras de levier assez long. Dès que Gaspard eut pesé sur les branches des pincettes, le premier écrou céda. Il n'y avait que deux écrous. En quelques minutes Gaspard put soulever le hublot.

Aussitôt un bruit merveilleux lui parvint. C'étaient comme des milliers de sources. Au dehors, sous les étoiles, apparaissait une mer d'un bleu sombre. Pendant deux longues heures, Gaspard écouta et regarda.

Au retour à Anvers, on débarqua le jeune navigateur revenu ainsi à son point de départ après cette aventure maritime... et ménagère.

ANDRÉ DHOTEL - Le Pays où l'on n'arrive jamais - Pierre Horay.

LES MOTS.

Clandestinement : En cachette, sans autorisation - **Le maître-coq** : Le chef-cuisinier à bord d'un navire. - **Il était jaloux de son prestige** : Il était très attaché à sa réputation, très fier de son renom. - **Extirper** : Arracher, enlever complètement. - **L'asepsie** : Une désinfection complète afin de détruire les ferments et les microbes. - **Le roulis** : C'est le balancement à droite et à gauche d'un bateau. Comment appelle-t-on le mouvement qui plonge et soulève l'avant du bateau ? - **L'entrepont** : L'espace entre les deux ponts du navire. - **Les fauberts** : Les balais de vieux cordages utilisés pour assécher les ponts du navire. - **Une coursive** : Un passage, un couloir entre les cabines. dans un navire.

LES IDÉES.

1. Le paragraphe nº 1 permet de tracer un portrait moral de maître Sedagne : ses défauts, ses qualités.
2. Gaspard a plusieurs motifs d'être malheureux : lesquels ?
3. Mais quelle est surtout la principale raison de sa détresse ? Citez une phrase du paragraphe nº 3, puis une phrase du paragraphe nº 6.
4. Comment expliquez-vous la brutalité du marin dans le paragraphe nº 4 ?
5. Au fond, Gaspard peut-il réellement se plaindre de la punition infligée ? Pourquoi ?



122 Une catastrophe ferroviaire

Au siècle dernier, un pont de chemin de fer long de trois kilomètres reliait les villes écossaises d'Edimbourg et Dundee, en dominant le large et profond estuaire du fleuve Tay. Sa construction s'était achevée en mai 1878. Le 28 décembre de l'année suivante, un train avec deux cents voyageurs roulait vers ce pont...

1. Le train ralentit avec fracas en entrant dans la gare...

Denis, un voyageur, regarda sa montre : il était 19 h 05, le train n'avait pas de retard. Pourtant, en mettant la tête à la fenêtre, il constata que le vent avait pris une force intolérable*. Des voyageurs sortant des salles de la gare étaient bousculés sur le quai, et le train pourtant lourd, à l'arrêt, semblait se balancer sur ses roues. Il vit un groupe qui entourait le chef de train Mac Beath en criant :

— Peut-on continuer sans danger, chef ?

— Quel vent ! Le train lui résistera-t-il ?

— Restera-t-il sur la voie ?

— Dieu nous garde ! Quelle tempête ! Et le pont, qu'en pensez-vous ?

— Oh ! je voudrais rudement être arrivé.

Denis trouva que le chef de train avait l'air soucieux et agacé, mais, si inquiet qu'il fût en effet, Mac Beath, responsable de deux cents personnes, répondait avec le calme imperturbable* du fonctionnaire.

— Aussi sûr* que la banque d'Ecosse, m'ame.

— Oh ! là là, du vent ? Pfuit, une bonne brise simplement, monsieur, vous devriez avoir honte.

— Mais non, il ne déraillera pas, ma bonne dame, et dans une heure vous serez chez vous avec votre fille.

Son calme paraissait rassurer les voyageurs qui, montaient dans leurs compartiments.

2. Le train atteignit l'entrée du pont à 19 h 30. Avant de s'engager sur la voie unique qui le traversait, il ralentit en face de la cabine des signaux pour qu'on puisse passer le bâton*, sans lequel il n'est pas permis d'avancer...

Denis baissa encore la glace et regarda. La force du vent faillit lui emporter la tête, mais, à la lueur rouge projetée par la locomotive, il distingua, se dressant au loin, les énormes traverses du pont en acier et d'une solidité à toute épreuve*. Ensuite, il vit le signaleur descendre les marches de sa cahute avec des précautions extrêmes, en serrant étroitement la rampe d'une main. Il remit le bâton au chauffeur et, cela fait, regrimpa à grand-peine dans son abri, luttant contre le vent.

3. Alors le train s'engagea sur le pont. Denis releva la glace et se réinstalla dans son coin...

La tempête se déchaînait maintenant dans toute sa violence. Le vent fouettait la pluie contre le train avec un bruit comparable à celui de centaines d'enclumes, et la neige fondue, se collant sur les glaces, bouchait complètement la vue. Le train oscillait sur les rails, comme un ivrogne qui titube. Tandis qu'il marchait ainsi dans l'obscurité, avec le bruit des roues, les hurlements du vent et le fracas des vagues déferlant* sur la jetée en dessous du pont, on avait une impression de vitesse imprudente...

Il avait parcouru un mile sur le pont et avait atteint l'arche du milieu* où un réseau de traverses d'acier formait un tube qu'il avait à franchir. Le convoi entra dans ce tunnel, y pénétra lentement, craintivement, à regret, frémissant, tandis que l'ouragan l'assaillait et cherchait à triompher de la résistance plus grande qui lui était offerte...

4. Et soudain, quand le train fut pris tout entier dans le treillis de fer de l'arche médiane, le vent, avec un rugissement formidable, s'éleva au paroxysme de sa violence et de sa fureur.

Le pont se rompit. Les poutres d'acier se brisèrent comme des fétus*, le ciment s'émietta comme du sable et les piliers de fer se courbèrent comme des baguettes de saule. L'arche centrale fondit comme de la cire. Son écroulement entraîna le train disloqué* qui tournoya un moment dans le vide. Instantanément un amas de verre et de bois brisés s'abattit sur Denis, le déchirant et le meurtrissant avec une affreuse violence. Il perçut des grincements de métal tordu, des fracas de pierres tombant. La désolation inexprimable de centaines de voix humaines unies dans un bref et soudain cri d'angoisse et de douleur lui frappa atrocement les oreilles... Les parois de son compartiment tournoyèrent autour de lui, le plancher s'éleva au-dessus de sa tête...

Et, avec une vitesse prodigieuse, le train, décrivant une courbe comme une fusée, traça dans les ténèbres une parabole* de lumières étincelantes et plongea sans bruit dans l'eau noire où, comme une fusée, il s'éteignit instantanément.

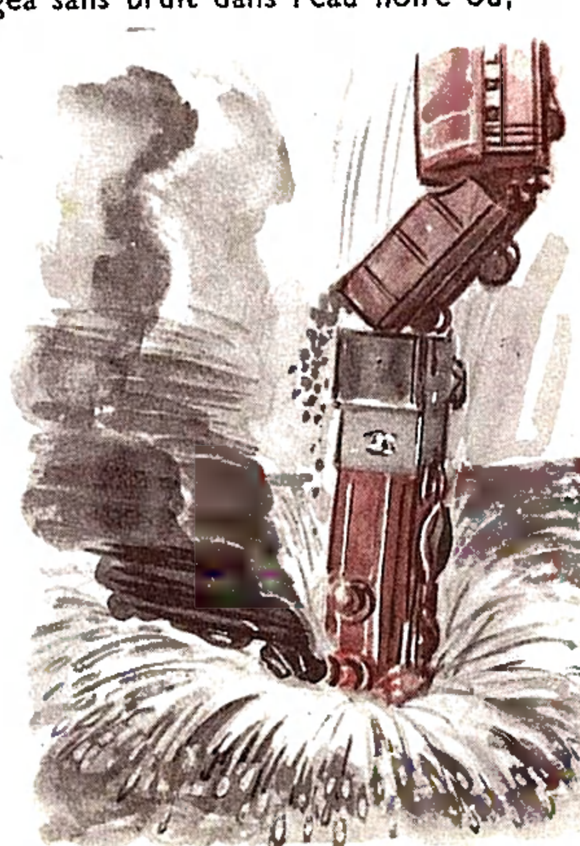
A.-J. CRONIN - Le chapelier et son château - Albin Michel.

LES MOTS.

Intolérable : La violence du vent était impossible à supporter. - **Imperturbable :** Que rien ne peut troubler, émouvoir, inquiéter. - **Aussi sûr que la banque d'Écosse :** D'après le chef de train, on peut se fier à la solidité du pont, comme on se fie à la solidité de la banque d'Ecosse (la plus importante du pays). - **Le bâton :** Aujourd'hui, ce bâton serait remplacé par un signal rouge. - **A toute épreuve :** Capable de résister à tout. - **Déferlant :** Les vagues se déroulent en nappes écumantes. - **L'arche du milieu :** La voûte en forme d'arc supportée par les piliers du pont. Comment l'appelle-t-on dans le paragraphe suivant ? - **Des fétus :** Des brins de paille. - **Disloqué :** Les wagons ont été séparés, dispersés. - **Une parabole :** Une ligne courbe semblable à celle parcourue par une pierre lancée en hauteur devant soi.

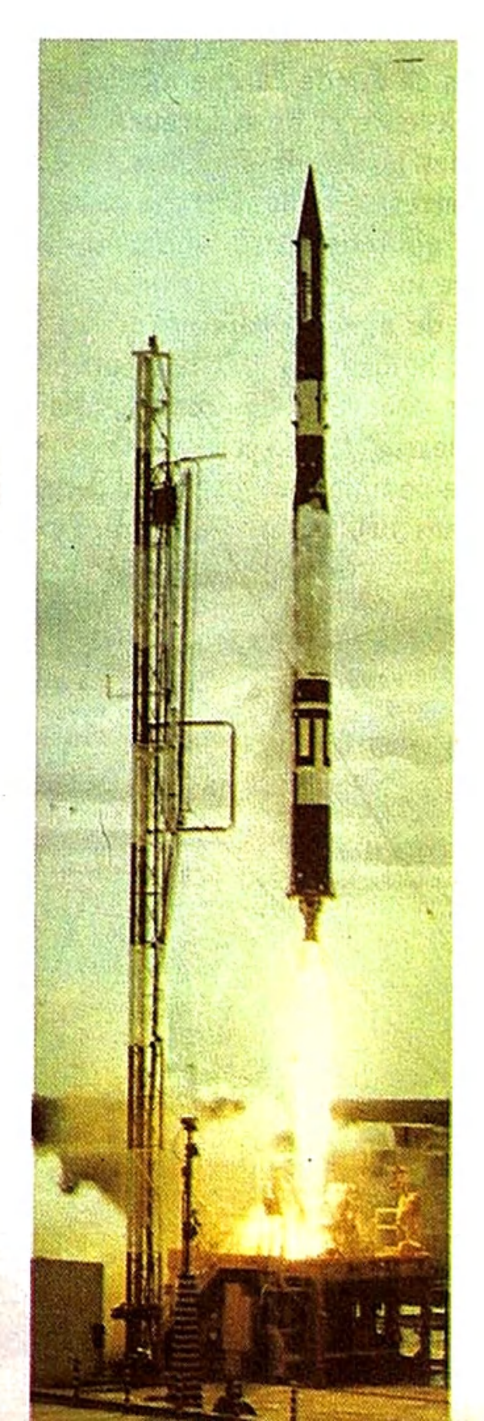
LES IDÉES.

1. A la gare, l'inquiétude des voyageurs est grande. Montrez-le.
2. Malgré ses paroles d'encouragement, le chef de train est-il vraiment rassuré ? Citez une expression révélatrice.
3. Pour quelle raison précise fallait-il absolument être en possession du bâton pour franchir le pont ?
4. Pourquoi le vent paraît-il avoir davantage de puissance lorsque le train atteint l'arche médiane ?
5. Relevez les termes insistant sur la fragilité du pont par rapport à la puissance de l'ouragan.



29 A la découverte du monde

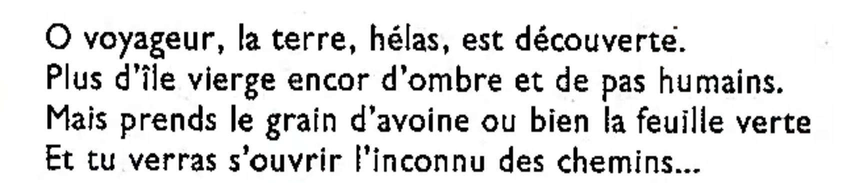
O voyageur, la terre, hélas, est découverte...



Elle est la terre, elle est la plaine, elle est le champ.
Elle est chère à tous ceux qui sèment en marchant ;
Elle offre un lit de mousse au pâtre ;
Frileuse, elle se chauffe au soleil éternel,
Rit, et fait cercle avec les planètes du ciel
Comme des sœurs autour de l'âtre.

O terre, dans ta course immense et magnifique,
L'Amérique et l'Europe et l'Asie et l'Afrique
Se présentent aux feux du soleil tour à tour ;
Telles, l'une après l'autre, à l'heure où naît le jour,
Quatre filles, l'amour d'une maison prospère,
Viennent offrir leur front au baiser de leur père.

Victor HUGO
Dernière Gerbe.



O voyageur, la terre, hélas, est découverte.
Plus d'île vierge encor d'ombre et de pas humains.
Mais prends le grain d'avoine ou bien la feuille verte
Et tu verras s'ouvrir l'inconnu des chemins...

Alexandre ARNOUX
CVII quatrains - Jacques Haumont.


LIQUID



123 Le gouffre de la Henne-Morte

La spéléologie est l'exploration souvent très dangereuse des cavernes et des eaux souterraines. — En 1948 le gouffre le plus profond en France est celui de la Henne-Morte en Haute-Garonne. Norbert Casteret et Marcel Loubens, deux spéléologues, sont déjà parvenus, lorsque commence ce récit, à une profondeur de 380 m, à l'aide d'une nacelle et d'un treuil. Ils poursuivent leur descente périlleuse.

1. Bientôt la voûte basse oblige à se courber, tandis que des amoncellements de galets formant barrages retiennent des biefs calmes et profonds. Un de ces bassins se présente, dans lequel je m'immerge jusqu'à la poitrine, confiant dans l'étanchéité de mon équipement. Loubens, me suivant comme mon ombre, en fait autant, ce qui nous permet de nous exclamer et de faire ensemble la grimace. A notre insu*, nos légers scaphandres se sont largement déchirés lors des exercices aux échelles et à la corde lisse et nous venons d'*embarquer* cinq ou six litres d'eau qui vont nous baigner et nous glacer pour le reste de l'expédition. Après ce premier bassin s'en présente un autre vers lequel je me hâte, car, désormais, nous devons marcher vite et ne pas stationner en raison du froid intolérable.

2. Cependant, Loubens m'arrête par le bras pour me faire une confidence qu'il a eu le cran de garder pour lui jusqu'à présent, mais qu'il ne croit plus devoir me celer* Lorsqu'il a conversé pour la dernière fois par radio à — 355 m, un message des plus inquiétants, issu de la surface du sol, lui a été transmis.

« Prévenez l'équipe de pointe qu'un orage très violent sévit en ce moment... », telle était la teneur de cet avertissement qui me laisse pantois et indécis.

L'avertissement n'est pas négligeable à pareille profondeur et notre position, accroupis sous les voûtes surbaissées du cours d'eau souterrain qui peut s'enfler subitement, ne laisse pas d'être fort inquiétante. Nous évoquons mentalement la catastrophe de l'abîme Bertarelli où, dans des circonstances absolument semblables et à même profondeur, des spéléologues italiens furent surpris et noyés par une crue aussi subite que démesurée. La Henne-Morte se défendra donc toujours et n'épuisera jamais la ressource de ses maléfices* ?

3. Sous le regard scrutateur de mon ami, qui me fixe ardemment, je réfléchis, conscient que je dois prendre une décision rapide. Instinctivement, je regarde l'eau qui nous baigne et court, rapide, sous le plafond bas. Je suppute* les conséquences désastreuses d'une retraite, au point où nous en sommes. Elle compromettrait le résultat de plusieurs

années de préparation et de l'expédition de cette année et je décide que nous devons persévérer en nous fiant à notre étoile.

Nous continuâmes tantôt marchant, tantôt rampant, à progresser malaisément dans l'eau froide qui pénétrait librement à l'intérieur de nos scaphandres par les malencontreuses déchirures, nous retournant fréquemment pour surveiller le niveau de l'eau. En effet, nous étions hantés* par la crainte d'une crue subite, car nous avions constaté en amont, sur les parois, des traces attestant que parfois l'eau s'accumule, reflue et remonte à plus de cinquante mètres de haut dans le gouffre.

4. Dans l'eau jusqu'à mi-corps et le buste courbé sous la voûte très basse, nous scrutons avec hébétude* le rétrécissement impénétrable qui marque la fin et le fond du gouffre.

— Il est onze heures du soir, dit Loubens.

— Nous sommes à quatre cent quarante-six mètres de profondeur, dis-je en écho. La Henne-Morte est le gouffre vertical le plus profond de France.

Puis, saisissant mon compagnon aux épaules et lui donnant l'accolade* :

— C'est pour moi un merveilleux anniversaire, ajoutai-je avec émotion, le plus beau que je pouvais souhaiter. La Henne-Morte, couronnant ma carrière alors que je viens d'avoir cinquante ans, c'est trop de joie...

Ainsi la victoire finale récompensait notre opiniâtreté dans le redoutable abîme pyrénéen qui se défendit jusqu'au bout et nous opposa jusqu'au dernier mètre, les embûches et les émotions les plus variées.

Malheureusement Norbert Casteret devait perdre son jeune camarade en 1952. Pendant l'exploration du gouffre de la Pierre-Saint-Martin, Marcel Loubens faisait une chute mortelle.

NORBERT CASTERET - Exploration - Librairie Académique Perrin.



LES MOTS.

A notre insu : Sans que nous le sachions. - **Celer :** Cacher, taire, ne pas révéler. - **Ses maléfices :** Les mauvais sorts jetés à une personne pour lui nuire. - **Je suppute :** J'évalue, j'apprécie, je mesure. - **Nous étions hantés :** Nous pensions continuellement. - **Avec hébétude :** Ici, la stupéfaction. Les spéléologues sont surpris d'avoir atteint si brusquement le fond du gouffre. - **Lui donnant l'accolade :** L'embrassant, en jetant les bras autour du cou.

LES IDÉES.

1. Relevez quelques expressions montrant que les hommes luttent continuellement contre le froid.
2. Cet orage a lieu à la surface de la terre. Comment peut-il devenir dangereux à une profondeur de plus de quatre cents mètres ? Citez deux détails précis du paragraphe n° 2.
3. Pour quelle raison Norbert Casteret prend-il la décision de poursuivre l'exploration ?
4. Quels services peut rendre la spéléologie ?
5. Quels sont les dangers auxquels s'exposent les spéléologues ?



124 A quelques pas de l'Etna en feu

Janvier 1951 : Une petite expédition se dirige vers le volcan sicilien l'Etna en éruption. Haroun Tazieff et ses camarades progressent dans la nuit.

1. Nous voici à moins de cent mètres du cratère.

Dans la nuit, les fins lapilli* pleuvent infatigablement du panache noir qui, soudain, nous cache la lune. L'odeur d'acide sulfhydrique* a disparu, remplacée par l'âcre senteur de l'anhydride sulfureux*. Je remarque que la neige noire est criblée de trous : la trace des bombes*. Je m'arrête. De mon sac, je sors mon casque et m'en coiffe.

Sur le sol maintenant horizontal, j'avance avec prudence. Les lapilli tombent serrés et tambourinent sur nos casques. Plus lentement encore, j'approche de la gueule du volcan. J'aimerais jeter un coup d'œil à l'intérieur, voir à quel niveau se trouve la lave bouillante. Ce renseignement serait utile pour pronostiquer* la durée de l'éruption. Mais la fumée et les poussières forment un écran opaque que, seules, déchirent les explosions. Un sifflement, un choc près de moi... La première bombe. Mon cœur cogne à grands coups...

2. Après un moment d'arrêt, je me remets en route et sens la terre vibrer sous mes pieds. Une fraction de seconde plus tard, l'explosion jaillit du cratère. Chaque gerbe, à présent, m'est annoncée par un de ces petits séismes* assourdis. Une rafale s'abat non loin ; quelques projectiles tombent derrière moi. Aller plus avant serait téméraire. Pendant deux ou trois minutes, attentif aux retombées, je prends quelques vues cinématographiques. Sur mes talons, Géry filme. Auprès de lui, Picciotto photographie et prend des notes. Faraone et les trois porteurs sont demeurés à une centaine de pas.

Une volée de braise s'abat autour de moi. L'une d'elles rebondit et m'atteint à la cuisse. Je renonce au coup d'œil dans le cratère et bat en retraite. Nous contournons la

bouche explosive. Des crevasses dans les basaltes*, traîtreusement cachées sous des ponts de neige, nous donnent du fil à retordre. Partout, sinistres dans la nuit, des fumerolles* chassées par le vent.

3. Nous cheminons sur une pente de neige noire. Sous nos pieds s'ouvre, jaune de chaleur, la bouche d'issue de la lave...

Je voudrais voir l'intérieur de cette chaudière, dont j'entends déjà le puissant halètement. Pas à pas, je descends sur la neige, dure comme de la glace. Encore cinq mètres, encore quatre... Je n'aperçois toujours rien que l'épaisse colonne de vapeur, vomie par le gouffre avec une sorte d'étrange hâte. Encore un pas. Dieu, que cette neige est dure ! Je tends le cou, tâchant de voir, par-dessus le bord noir de la chaudière, son ensorcelant contenu... Hélas ! la vapeur est si dense que je ne puis que deviner, par moments, le prodigieux ressac*.



Une marche taillée d'un coup de piolet me permet d'avancer d'un pas encore. Il ne s'agit pas de glisser. A deux toises* sous mes pieds s'ouvre, verticale, la gueule haletante.

Ancré quelques mètres plus haut, l'œil au viseur de sa caméra, Géry me lance :

— Si tu tombes, préviens-moi. Je ne voudrais pas manquer la scène !

Je ne tiens pas particulièrement à imiter les vedettes de cinéma ! Et, très prudemment, je reviens en arrière.

4. La nuit doit tirer à sa fin. Nous nous hâtons de contourner le petit cône au sommet duquel s'ouvre le cratère. Un crochet vers la gauche, puis nous nous rabattons vers l'Est en direction des coulées. La neige a fait place à des pentes instables de blocs scoriacés* où nous trébuchons. Une bouffée de gaz sulfureux, chassée vers nous par le vent, nous suffoque un instant, et, soudain se révèle à nos yeux éblouis la vision fantastique de deux formidables torrents de feu liquide.

L'un d'eux, écarlate, se dirige droit sur nous, mais, à quelques pas, se jette dans l'autre, tout proche. Celui-ci dégage une telle chaleur que sa couleur tourne au jaune d'or ; il est si liquide qu'il dévale la pente, de notre droite vers notre gauche, à une vitesse semblable à celle de l'eau passant par-dessus le déversoir* d'un barrage ! Jamais encore je n'ai vu fleuve de lave couler avec une telle rapidité... Nous estimons que le flot brûlant roule à trente kilomètres à l'heure. Peut-être davantage. On ne saurait dire exactement.

J'avance d'un pas encore, et le « mur de chaleur » m'arrête. A partir d'ici, l'expérience me l'a appris, la chaleur rayonnée brûle inexorablement. Je vise la matière fondue au travers du pyromètre* électrique et, avant d'avoir pu faire la lecture, mes mains sont rôties malgré les moufles. Pour faire les mesures, il me faut reculer d'un pas. Sur le rouge, je lis 980°, puis 940°, puis 1010°. Sur le jaune, 1120°, 1090°, 1110°.

HAROUN TAZIEFF - Cratères en feu - Arthaud.

LES MOTS.

Les lapilli : Les petits morceaux de lave qui jaillissent du volcan et se solidifient dans l'air avant de retomber. - **L'acide sulfhydrique, l'anhydride sulfureux :** Ce sont deux gaz qui se dégagent du cratère et de ses alentours. Tous deux sont suffocants et toxiques. - **Les bombes :** Une bombe volcanique est un énorme morceau de lave qui prend, en tourbillonnant dans l'air, la forme d'une amande aux deux pointes tordues. - **Pronostiquer :** Prédire, prévoir. - **Les séismes :** Les mouvements, les secousses du sol. - **Les basaltes :** Ce sont des roches formées par la solidification d'éruptions anciennes ; elles ont souvent la forme de coulées très étendues. - **Les fumerolles :** Les fumées de gaz du volcan. - **Le ressac :** Habituellement, le retour violent des vagues de la mer rencontrant un obstacle. Ici, il s'agit des vagues de lave qui heurtent le rebord du cratère. - **Une toise :** Ancienne mesure de longueur valant 1,949 m. - **Des blocs scoriacées :** La scorie est une pierre volcanique. - **Le déversoir :** La vanne par où s'écoule l'excédent d'eau d'un barrage. - **Le pyromètre :** Un instrument utilisé pour la mesure des très hautes températures.

LES IDÉES.

1. L'auteur donne six noms différents au cratère du volcan. Notez-les.
2. Pour quelle raison précise cette expédition s'approche-t-elle si près du cratère ? Citez une phrase du paragraphe n° 1.
3. Quels sont les dangers auxquels s'exposent les hommes de cette expédition ?
4. Pourtant ils conservent un sang-froid et un calme parfaits. Montrez-le.
5. S'agit-il d'une éruption très importante, très dangereuse ? Justifiez votre réponse à l'aide du texte.

125 La victoire du Nautilus

Le Nautilus est un navire sous-marin atomique construit par les Américains : le premier possédant un moteur nucléaire capable de fournir sans arrêt, des jours durant, une puissance considérable, sans nul besoin d'air pendant la plongée. Le commandant Anderson, qui raconte cet exploit, dirige ce navire. Pour la première fois, un sous-marin doit passer sous les glaces du pôle Nord et relier ainsi l'Océan Atlantique et l'Océan Pacifique.

1. Le samedi 2 août 1958 au matin, le *Nautilus* navigue à pleine vitesse, barre à zéro, par cent vingt mètres de fond. Au-dessus de nous, la voûte de glace, dure comme du roc et incroyablement rugueuse, s'enfonce à vingt-cinq mètres.

Mais le toit de glace qui s'étend au-dessus de nos têtes ne doit pas retenir seul notre attention. Sous nos pieds, des montagnes se dressent, abruptes et menaçantes. Les sondeurs* veillent. Nous découvrons ainsi plusieurs chaînes sous-marines.

Des heures durant, les yeux fixés sur le bathymètre*, je vois se dessiner le profil extrêmement tourmenté des fonds : pics aigus, chaînes de montagnes hautes de plusieurs milliers de mètres. A plusieurs reprises, lorsque le fond remonte trop, je fais réduire la vitesse, puis donne l'ordre d'accélérer de nouveau une fois la crête passée.

Je rencontre l'infirmier Aberle, porteur de la dernière analyse d'air. Les régénérateurs* fonctionnent parfaitement, le pourcentage des gaz nocifs* se maintient à un niveau très inférieur à la cote d'alarme ; la proportion de gaz carbonique et d'oxygène reste parfaitement satisfaisante...

2. Marins et officiers n'oublient pas un instant que le *Nautilus* remonte rapidement vers le nord. A chaque changement de quart, les hommes s'interrogent, et s'émerveillent des progrès accomplis durant leur repos. Ils se groupent devant les cadrans des instruments qui tracent la route suivie mille par mille, ou devant l'écran de télévision qui montre la base de la voûte glaciaire : on croirait un nuage translucide. A l'intérieur du bâtiment, chacun espère et attend le moment historique du passage sous le pôle. Rares sont ceux qui peuvent trouver le sommeil...

En compagnie du lieutenant Shep Jenks et de son adjoint, je m'installe au poste de contrôle. Penchés sur les cartes et les compas, nous corrigeons le cap en fonction des indications fournies par les instruments. Bien que nous arrivions au point le plus septentrional* du globe, nous transpirons à grosses gouttes.

3. 3 août... Les horloges du Nautilus marquent dix-neuf heures. Le moteur nucléaire qui a propulsé le *Nautilus* sur plus de cent vingt-quatre mille milles, ronronne doucement ; le loch électronique — notre compteur de vitesse — indique





vingt nœuds* et l'indicateur de profondeur cent trente mètres. De son côté, le sonar révèle une épaisseur variable de la croûte glaciaire : entre deux et vingt-quatre mètres. Au-dessus de nos têtes, le vent doit balayer de vastes étendues mornes, désolées, poussant les blocs de glace les uns contre les autres.

Depuis soixante-deux heures, nous sommes sous la glace...

A un mille de l'objectif*, je dis à Shep Jenks de me prévenir lorsque la distance ne sera plus que de quatre dixièmes de mille... Maintenant, ce n'est plus qu'une question de secondes. Les hommes du *Nautilus* sont rassemblés dans le poste de contrôle et dans le mess* de l'équipage.

4. Jenks me fait signe : « Quatre dixièmes de mille, et nous y sommes ». Je m'empare du micro :

— A tous. Ici le commandant... Dans quelques instants, le *Nautilus* aura réalisé un vieux rêve de l'humanité : atteindre le pôle Nord par voie de mer. Avec l'aide de Dieu, en moins de deux jours, nous terminerons ensuite une performance plus importante encore : relier, par le pôle, le Pacifique à l'Atlantique. Quelques instants seulement nous séparent du but. Je vous demande le silence... Rendons hommage à tous ceux, vainqueurs ou vaincus, qui nous ont précédés.

Le silence s'établit d'un bout à l'autre du bâtiment. Un seul bruit : le tic-tac rapide des sonars qui surveillent le fond, la glace et l'eau sombre.

Je jette un ultime coup d'œil sur l'indicateur de distance, puis lance dans le microphone :

— Garde à vous ! Dix... huit... six... quatre... trois... deux... un... zéro ! 3 août 1958, vingt-trois heures quinze. Pour les Etats-Unis, la U.S. Navy et le pôle Nord, hip, hip, hip...

Les hourras ébranlent le mess de l'équipage.

COMMANDANT W. ANDERSON - Nautilus 90° Nord - Arthaud.

LES MOTS.

Les sondeurs : Sonder, c'est contrôler la profondeur de la mer. - **Le bathymètre :** C'est un instrument qui sert à mesurer la profondeur de la mer. - **Les régénérateurs, les gaz nocifs :** Les régénérateurs sont des appareils qui maintiennent dans l'air, malgré la respiration de l'équipage, un excellent pourcentage d'oxygène. De plus, ils absorbent certains gaz nocifs c'est-à-dire nuisibles à la santé. - **Septentrional :** Situé au nord. Quel est le contraire ? - **Un nœud :** C'est l'unité de vitesse utilisé dans la marine ; il vaut un mille marin par heure soit 1,852 km/h. On dit 20 nœuds, et non 20 nœuds à l'heure. Calculez la vitesse du sous-marin en km/h. - **L'objectif :** Le but à atteindre : le pôle Nord. - **Le mess :** La salle où l'équipage prend ses repas.

LES IDÉES.

1. Deux dangers menacent continuellement le *Nautilus*. Lesquels.
2. Le capitaine Anderson n'a-t-il aucune inquiétude ? Justifiez votre réponse à l'aide de deux passages du texte.
3. Montrez comme la marche du sous-marin et son fonctionnement sont contrôlés sans arrêt par des appareils de haute précision.
4. Expliquez : « Nous corrigeons le cap ».
   Comparez avec les expressions : mettre le cap sur le pôle ; le cap de La Hague.
5. Pour le capitaine Anderson, il est plus important encore de relier directement le Pacifique et l'Atlantique. Pour quelles raisons ?



126 " V-O-S-T-O-K... V-O-S-T-O-K... V-O-S-T-O-K "

Le 12 avril 1961, un Soviétique, Youri Gagarine, effectuait le premier voyage dans l'espace dans une fusée baptisée "*Vostok. Lorsque débute le récit, Gagarine est à une altitude de 7 000 m. De la terre son voyage est suivi seconde par seconde par un véritable état-major de savants et de techniciens.*

1. Au poste de commandement souterrain du Cosmodrome*, les systèmes d'air conditionné absorbaient la fumée des cigarettes, tandis que des centaines de regards angoissés observaient les doubles des appareils de contrôle de la capsule*. La pièce était pleine de bruits : sonnettes des téléscripteurs*, cliquetis sec des calculatrices électroniques, sifflements plaintifs des émetteurs d'ondes courtes. Le long d'un mur, des hommes en bras de chemise, les écouteurs aux oreilles, se pressaient devant les appareils de télévision où se trouvaient projetées simultanément deux images du pilote : l'une de face, l'autre de profil, sur des écrans alternés. L'image était nette, la réception excellente. La voix de Gagarine, retransmise par les écouteurs, leur parvenait par-dessus le rugissement des moteurs.
— *Vostok... Vostok...*, appelait sa voix, *le premier étage de la fusée porteuse s'est détaché...*

2. Une nouvelle poussée, dont la surcharge eût fait perdre conscience à tout homme non entraîné, immobilisa Gagarine. Sous l'effet de l'accélération, son corps douloureux pesait cinq cents kilos. Mais il tenait bon et il parvenait même à distinguer, à travers ses paupières crispées, la petite lumière orangée de la sphère d'orientation spatiale*, encastrée dans le tableau de bord...

La vitesse du Vostok approchait de son point culminant : 28 000 kilomètres à l'heure.

D'une minute à l'autre, il aurait quitté l'atmosphère terrestre. La température de la cabine était stable : 24° ; l'hygrométrie* : 65 ; c'était correct...

Gagarine pouvait lire l'heure de Moscou : 9 heures 11 minutes, à la pendule électrique. Il venait de quitter l'atmosphère terrestre et le deuxième étage de la fusée s'était détaché. Température et vitesse retombèrent simultanément. A deux cents kilomètres au-dessous de lui, de silencieuses poignées de mains furent échangées. Dans sa capsule, Gagarine ressentit le brusque allègement de tout son corps au moment où le vaisseau s'inclina pour entrer dans la courbe à rayon immense qui allait l'entraîner tout autour de la Terre. Il était sur orbite*.

3. Gagarine avait compté depuis le moment de la séparation. Sa voix parvenait maintenant plus nette et plus claire :

— *...18 ...19 ...20 ... ici le Vostok, le dernier étage s'est détaché...*

Il fit un mouvement vers le hublot et la faible lumière au-delà.

— *Je vois la Terre dans un halo*. Je me sens très bien.*

Après un second regard à l'extérieur, il ajouta :

— *Comme c'est beau !*

Enfin, il pouvait bouger. Il desserra légèrement les courroies qui le retenaient jusque là. Au même instant, son corps quitta le siège et se mit à flotter, encore maintenu par ses liens, mais tout à fait détendu. Il défit encore un peu les bandes de nylon et dégrafa le masque de verre de son casque. Une voix de la Terre lui demanda comment il se sentait.

— *Parfaitement bien*, répondit-il.

Il venait de faire l'expérience de l'état d'apesanteur* en cours de vol, sensation qu'aucun être humain n'avait encore vécue pendant aussi longtemps. Il n'en éprouvait aucun malaise, rien de désagréable ni de surprenant.

Il abaissa la main vers la sphère d'orientation spatiale, encastrée dans la paroi, et la mit en marche... A travers le hublot, il pouvait deviner le vague contour des îles et des traînées de nuages blancs et gris au-dessous de lui.

4. Il répétait toutes les trois ou quatre minutes, la lecture des indications que portaient les instruments de contrôle. De la Terre, montait chaque fois une voix tranquille qui confirmait ses données. Il ne s'attendait pas à cette sensation de calme et de bien-être. Ses pensées s'élaboraient sans hâte et ses gestes sans nervosité. Il chercha la clef de la liaison radio-télégraphique et se mit à taper lentement : « V-O-S-T-O-K... V-O-S-T-O-K... ».

— Entendu, répondit, dans ses écouteurs, une voix laconique.

Les minutes passaient tandis qu'il voyait blanchir la deuxième aube de sa journée, et il écarquilla les yeux pour voir un lever de soleil comme nul autre avant lui n'en avait contemplé. Des rayons liquides filtraient à travers l'atmosphère brumeuse. Vers la Terre, un orangé fulgurant s'effaçait graduellement et se perdait dans le noir velouté de la nuit et de l'espace. Le petit hublot de l'astronef était la première fenêtre sans barreaux ouverte par l'homme sur l'Univers.

NOTA : *D'autres cosmonautes ont, depuis, navigué dans l'espace à bord de vaisseaux spatiaux. Le 18 mars 1965 un cosmonaute russe, Léonov, est sorti de sa fusée et a « volé » dans l'espace — retenu par un câble à la capsule — pendant une dizaine de minutes. Il était revêtu d'un scaphandre spécial. Il fut le « premier piéton de l'espace sur le chemin des étoiles ».*

W. BURCHETT et T. PURDY - Gagarine - Gallimard.

LES MOTS.

Le Cosmodrome : Le terrain spécialement aménagé pour le départ des fusées. - **La capsule :** La cabine étroite et allongée où se trouve Gagarine. - **Les téléscripteurs :** Des appareils qui inscrivent automatiquement sur le papier les messages transmis télégraphiquement. - **La sphère d'orientation spatiale :** Une commande en forme de boule qui permettra plus tard à Gagarine de diriger lui-même la capsule. - **L'hygrométrie :** L'humidité de l'air. - **Sur orbite :** Maintenant, la capsule, au lieu de monter, décrit une courbe continuelle autour de la Terre, sans avoir besoin de la puissance de la fusée. - **Un halo :** Un cercle blanchâtre qui entoure la Terre. - **L'apesanteur :** La pesanteur est une force terrestre qui attire les corps vers le sol. Dans sa capsule, Gagarine échappe à cette force. C'est pourquoi son corps libéré des courroies, se met à flotter dans l'air.

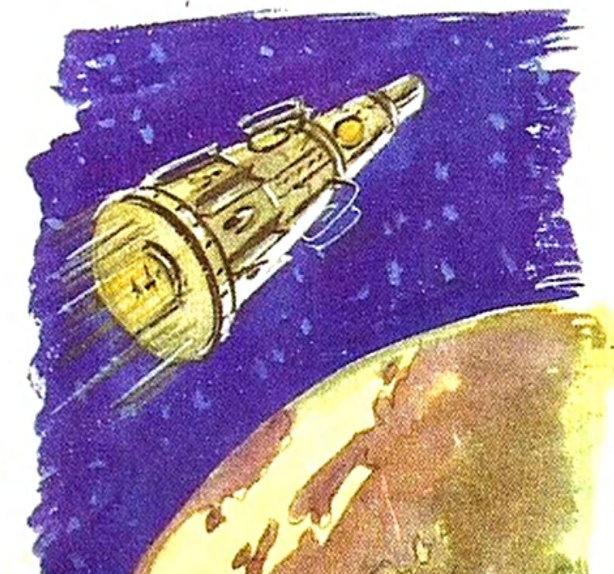


TABLE DES MATIÈRES

Couverture : L'étude de Fragonard (Photo GIRAUDON, PARIS). - Pages 4-5 : Le maître d'école A. VAN OSTADE (Photo GIRAUDON, PARIS). - Pages 12-13 : Photo HOLMES-LEBEL, PARIS. - Pages 36-37 : Mme VIGEE-LEBRUN et sa fille de Mme VIGEE-LEBRUN (Photo GIRAUDON, PARIS). - Pages 64-65 : Photo HOLMES-LEBEL, PARIS. - Pages 74-75 : Photos RAPHO, PARIS (CICCIONE et D. BULGNE). - Pages 84-85 : Photo RAPHO-DANESE, PARIS. - Pages 104-105 : Photo Edouard CESAY. - Pages 118-119 : Photo LANDAU-RAPHO, PARIS. - Pages 124-125 : Photos RAPHO, PARIS. - Pages 144-145 : La Dentellière de J. VERMEER, photo GIRAUDON, PARIS. - Pages 164-165 : D'après estampe, photo BULLOZ. - Pages 184-185 : Photo HOLMES-LEBEL, PARIS. - Pages 204-205 : Photo HOLMES-LEBEL, PARIS. - Pages 214-215 : Photo « PRESSE-SPORTS ». - Pages 224-225 : Photo MARTIN-RAPHO, PARIS. - Pages 234-235 : Photo HOA-QUI, PARIS. - Pages 244-245 : Photo ZENO, PARIS. - Pages 264-265 : Les Glaneuses de MILLET, photo GIRAUDON, PARIS. - Pages 284-285 : Photo FOURNIER-RAPHO, PARIS. - Pages 304-305 : Photos RAPHO, PARIS.

Imp. Liévin Danel — Dépôt légal — 2e trimestre 1970 n°844

TABLEAU DE CORRESPONDANCE DES CENTRES D'INTÉRÊT DANS LES 3 LIVRES DE LA MÉTHODE DE FRANÇAIS (C.M.)

CENTRES D'INTÉRÊT	Belles lectures	Le Français par l'usage	Grammaire et Conjugaison
	Pages	Pages	Pages
Sur le chemin des écoliers.	4	2	4
L'automne	12	6	6
La vie en famille	36	18	12
Ma maison	54	26	16
Bruits, voix et cris	64	30	18
Odeurs, parfums, saveurs.	74	34	20
Voici l'hiver, voici le froid	84	42	24
Au gui l'an neuf	94	46	26
Vacances de neige	104	50	28
Hygiène, santé, maladie	114	38	22
Voyages en avion	124	54	30
Beaux livres, belles histoires	134	58	32
Métiers de chez nous	144	62	34
Mon village	154	66	36
La grande ville	164	70	38
Dans un grand magasin	174	78	42
Le marché	184	74	40
Beaux dimanches	194	82	44
Premier sourire du printemps	204	90	48
Jeux et sports.	214	86	46
La ferme	224	94	50
Animaux sauvages.	234	98	52
Nos amis les oiseaux.	244	102	54
Le monde mystérieux des insectes	254	106	56
Ombres et lumières de l'été	264	110	58
Au bord de la rivière	274	114	60
La mer.	284	118	62
Les voyages.	294	122	64
A la découverte du monde	304	126	66